Moreau, curé, à OREYE.

XV. 1024

REVUE

DU

SAINT-SIMONISME.

REVUE

DU

SAINT-SIMONISME,

OU

RÉFUTATION

DE LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON,

PAR L'ABBÉ G. MOENS.

PREMIER VOLUME.

LIÉGE,

IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME FRÈRES,

DERRIÈRE-LE-PALAIS, N° 334.

1832.

Les formalités de la loi relatives au dépôt de l'Ouvrage, ont été remplies.

L'auteur ne reconnaîtra d'autres exemplaires que ceux qui porteront sa signature.

J. A. Mouy

Au Lecteur.

Les Saint-Simoniens avaient prêché, pendant quelques années, leur doctrine en France, et y avaient déjà fait un petit nombre de disciples, lorsqu'ils profitèrent des événemens politiques de 1830, pour faire une descente en Belgique, et y porter les fruits de leurs travaux.

Les prédicateurs de cette nouvelle secte rencontrèrent des obstacles à leurs projets, dans plusieurs grandes villes de la Belgique; ils se décidèrent enfin à porter le siége de leurs opérations dans notre ville, où ils obtinrent la permission de prêcher aux Liégeois, dans la salle académique de notre Université, la doctrine de leur maître, Henri, comte de *Saint-Simon*, mort à Paris en 1825, le 19 mai, âgé de 65 ans.

L'auditoire de ces nouveaux prédicateurs fut d'abord très-nombreux; la curiosité, qui, dans ces sortes d'entreprises, joue toujours un si grand rôle, leur avait donné plus d'auditeurs que le désir de s'instruire de leurs doctrines, ou l'envie de s'affilier à leur secte.

Le premier prestige de cet empressement s'étant évanoui, les auditeurs des prédications saint-simoniennes diminuèrent progressivement; et, au bout de quelques mois, ces messieurs cessèrent leurs travaux évangéliques de bas aloi.

Mais ils ne crurent pas devoir se borner à transmettre leur doctrine de vive voix; la presse est une arme trop puissante pour la perdre de vue en pareille circonstance; les ateliers de Louis Hauman et compagnie de Bruxelles se prêtèrent à la réimpression de leurs livres, et ces livres furent envoyés dans les principales villes de la Belgique, et répandus parmi le peuple.

Les Saint-Simoniens ont-ils fait des conquêtes en Belgique?

Elles ne peuvent pas être fort étendues; s'ils ont entraîné quelques jeunes gens, qui n'avaient ni la notion, ni les sentimens de la religion dans la-

quelle ils ont été élevés et qui aurait dû faire la base de leur éducation, cet égarement ne sera, nous l'espérons, que momentané; mieux instruits de la solidité de la religion de leurs pères, et de la faiblesse et de l'incohérence des doctrines saint-simoniennes, ils ne tarderont pas à revenir aux saines doctrines, dont un moment de fatal oubli les a éloignés. Si nous n'avions songé qu'à eux, nous nous en serions remis au temps, et fié, pour leur conversion, à la puissante action d'une providence directrice du cœur humain.

Mais il est un autre genre de fidèles qui, sans avoir abandonné l'ancre du salut, ont cependant besoin d'être corroborés dans leurs sentimens déclinans, et qui méritent l'attention de l'ami de la religion, de l'écrivain catholique. C'est pour eux que nous avons pris la plume.

Il en est de ces sectes qui, sans gagner beaucoup de terrain à leur exploitation, ont l'art de nuire singulièrement à la religion contre laquelle elles tournent leurs coups, et qu'elles combattent; la religion saint-simonienne occupe, ce nous semble, une place dans cette catégorie.

Les catholiques qui ont, avec persévérance, as-

sisté aux prédications des Saint-Simoniens, pensent aussi que ces messieurs n'ont guères de chance de succès; mais, même les mieux disposés leur trouvent beaucoup d'érudition et une male éloquence; ils voudraient trouver de pareils talens chez les prédicateurs de l'Évangile de Jésus-Christ!

De là, la progressive décroissance de la considération due aux ministres de l'Église; de là cette tiédeur et ce refroidissement dans la pratique du culte; de là cette rapide et effrayante progression de l'indifférence envers une religion dont on n'a su ni apprécier la grandeur, ni reconnaître les bienfaits.

Soit pour les prédicateurs Saint-Simoniens la belle diction! Les ministres du culte catholique, accablés sous le lourd fardeau d'un fatiguant ministère, n'ont pas toujours le loisir de préciser leurs mouvemens oratoires; pour l'érudition de ces messieurs, il n'est pas sans objet de faire connaître aux catholiques quelle est l'étendue de leurs sciences, et quelle est la valeur de leurs dogmes.

Les événemens politiques, événemens qui ne peuvent rester en dehors de l'objet, ajouteront à l'intérêt du travail.

Reste à savoir quelle est la voie dans laquelle il faut entrer, pour combattre le plus complétement la doctrine de Saint-Simon ; ne faut-il pas d'abord attaquer les principes de la doctrine ; puis combattre les conséquences qui en découlent ? Mauvais genre de réfutation, lorsque les ennemis de la religion ne posent eux-mêmes, dans leurs attaques, les dogmes constitutifs de leur doctrine, qu'afin d'en déduire les conséquences ; ils ne manquent presque jamais de réclamer contre la bonne foi de leurs adversaires et contre la justesse de leurs allégations.

C'est ainsi que le double chef de la religion saint-simonienne, Basard-Enfantin, s'empressa de s'inscrire en faux contre l'assertion de deux députés, MM. Mauguin et Dupin, qui, à la Chambre des Députés de Paris, séances du 29 et du 30 septembre 1830, avaient avancé que les Saint-Simoniens enseignaient la communauté des biens et la communauté des femmes.

Il est difficile de voir dans un principe admis tout ce que l'auteur y trouve, et il est encore plus difficile de ne pas y trouver davantage sous d'autres rapports.

Les Saint-Simoniens basent leur doctrine sur des considérations prises de l'organisation sociale et de ses vices; de l'être de la société et de sa destinée.

Nous avons trouvé bon de suivre leurs traces, et, afin de prévenir toute équivoque et toute réclamation, de les faire parler avant de les combattre. C'est ce qui justifie le titre de *Revue du Saint-Simonisme*, que nous avons apposé à notre ouvrage.

Cet ouvrage était susceptible de plus de perfection; mais nous avons des titres à l'indulgence du public; des raisons d'infortune ne nous ont pas permis d'y mettre le temps, et de lui donner les soins que réclamait l'importance de l'objet.

REVUE

ou

SAINT-SIMONISME,

ou

RÉFUTATION

DE LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON,

Imprimée à Bruxelles en 1831.

Les Saint-Simoniens (page 5.). Nous savions qu'en refusant les titres de *libéraux* ou d'*ultras*, nos opinions politiques seraient d'abord incompréhensibles.

Réponse. Il est loisible aux Saint-Simoniens de répudier le titre de *libéraux;* nous ne voyons pas, comment leurs opinions politiques en deviendraient incompréhensibles ; le libéralisme, quoiqu'assez vague dans son acception, est connu du monde politique ; ses doctrines n'ont pas de rapport direct avec la doctrine saint-simonienne, qui, à son tour, ne repose pas sur des mystères incompréhensibles, toute autre considération à part ; mais dont les principes sont inapplicables à la société.

Les Saint-S. Et cependant, *affranchir* les sentimens, les sciences, l'industrie, de tous les liens qui s'opposent à leur *progrès*, tel était notre désir; mais nous devions aussi montrer que de *nouveaux liens* étaient nécessaires, pour *combiner avec ordre* les efforts, pour *diriger* toute l'activité sociale vers un *même but* :

R. Les Saint-Simoniens s'emparent du lieu commun qui sert de bouclier à tous les prédicateurs d'une nouvelle doctrine; ils protestent également de la pureté de leurs intentions, de la droiture de leurs vues; leurs efforts tendent toujours à *affranchir;* et à l'ombre de ces belles promesses, ils marchent à l'accomplissement de leurs projets. Les philosophes du dix-huitième siècle ne se sont-ils pas avancés sous les mêmes auspices, au milieu d'un peuple enthousiaste de nouvelles combinaisons? Ils promirent à leur siècle l'affranchissement de la *raison* humaine, et leur génie, d'ailleurs fécond, qu'a-t-il enfanté? Des systèmes d'éducation, de perfectionnement et de civilisation, qui, dans leurs principes, n'étaient ni applicables à la société, ni en harmonie avec les besoins du temps; ensuite beaucoup de déclamations contre les dogmes et le culte de la religion catholique.

Les Saint-Simoniens viennent, à leur tour, nous promettre l'*affranchissement* des sentimens, des sciences, de l'industrie, de tous les liens qui s'opposent à leur progrès; ce terme magique, à

l'aide duquel on est parvenu à révolutionner la société, a passablement perdu de son prestige; les peuples commencent à comprendre ce que leur valent les efforts des hommes du *mouvement*.

On n'a qu'à réfléchir sur *l'actualité*, ou le mode actuel d'être de la société humaine, pour se convaincre que, depuis nombre de siècles, les sentimens, la raison, les sciences sont affranchis des liens qui s'opposaient à leur progrès, et que nous en sommes redevables à la puissante action du *christianisme* sur les mœurs informes des idolâtres. Jusqu'ici l'homme physique et l'homme moral n'a pas fait tout le progrès dont il était susceptible; par la suite de nos réflexions nous indiquerons les causes qui ont paralysé le perfectionnement humain; elles sont tout autres que celles qui sont avancées par les Saint-Simoniens.

Les Saint-S. (p. G.) Ici devait s'abîmer l'esprit des hommes pour lesquels le mot *d'affranchissement* ne rappelle que la *révolte* et de ceux qui frémissent lorsqu'ils entendent parler de *direction sociale* :

R. Le mot d'*affranchissement* ne doit, en effet, inspirer de la terreur à personne; au contraire l'homme de bien applaudit aux généreux travaux des hommes bienveillans qui sacrifient leur repos à l'affranchissement des liens *réels*, qui attachent encore la société à l'esclavage de l'ignorance et du vice; mais ce terme a une valeur plus qu'am-

bigue, depuis qu'il est devenu le mot d'ordre et le terme de ralliement de tous les ennemis de l'autel et du trône ; depuis qu'il est devenu un puissant moyen de troubler les états.

Quant à la *direction sociale*, qui paraît spécialement occuper la sollicitude des Saint-Simoniens, elle ne demande d'autre affranchissement que celui des entraves que la société se crée elle-même, ou qui sont dues à des causes toutes individuelles.

Les Saints-S. Les représentans des opinions arriérées allaient nous nommer radicaux, révolutionnaires ; tandis que les défenseurs des opinions dites *nouvelles*, mais qui déjà, pour nous, appartiennent au passé, nous appelleraient *Égyptiens, Ultramontains, Jésuites!*

R. L'homme sage n'est partisan exclusif ni des opinions *arriérées*, ni des opinions *nouvelles* ; la maxime de *Klein* de *nec ab antiquis sum nec a novis* ; *utrosque ubi veritatem colunt, sequor*, est sacrée pour lui ; il est l'ami de la vérité et du bon sens, partout où il les rencontre ; soit qu'il les trouve dans les archives des anciens ; soit qu'ils se rencontrent dans les livres des modernes.

Pour ce qui regarde la classification des Saint-Simoniens, il n'est pas difficile de les mettre à leur véritable place, ils appartiennent évidemment à la *famille* des révolutionnaires ; mais, sous le rapport religieux, je crois que jusqu'ici personne n'a été tenté de trouver dans les Saint-Simoniens

les défenseurs du jésuitisme et de l'ultramontanisme, et les jésuites et les ultramontains ne seraient pas fort désireux, eux-mêmes, de voir figurer ces nouveaux doctrinaires dans leurs rangs.

Les Saints-S. Les difficultés que nous avions à vaincre auraient pu nous paraître insurmontables, si nous n'avions pas eu l'expérience du passé, si nous n'avions pas su que le jour qui éclaire un *grand siècle*, c'est-à-dire un siècle où apparaît une *lumière nouvelle*, trouble toujours la vue des hommes habitués depuis longtemps à l'obscurité;

R. C'est à tort que les Saint-Simoniens font un pareil reproche à la Religion; elle ne redoute pas les *nouvelles lumières;* seulement elle les reçoit avec défiance, et en cela elle agit sagement; tous les religionnaires des siècles passés se sont avancés sous les auspices de *lumières nouvelles;* on n'avait pas plutôt dépouillé leurs doctrines de l'appareil dont ils les avaient enveloppées, que, dans leur nudité, on ne trouvait au fond que des leçons ennemies de celles du Christ.

Mais la doctrine saint-simonienne mérite-t-elle le nom de *nouvelle lumière?* Nous verrons, dans le cours de nos réflexions que cette nouvelle lumière a été empruntée aux siècles passés.

Si donc les Saint-Simoniens ont entrevu des difficultés qui auraient pu paraître insurmontables, ils ne doivent pas s'en prendre à l'opposition et à la résistance des *hommes habitués à l'obscurité;* elles sont dans les vices radicaux de leur doctrine.

Les Saint-S. Le christianisme a eu plus de persécuteurs de bonne foi qu'il n'a compté de martyrs : les chrétiens devaient *affranchir* l'esclave, ils devaient détruire l'exploitation *directe* de l'homme par l'homme, aussi ont-ils été traités par les *ultras* du temps comme des révolutionnaires.

R. Les Saint-Simoniens donnent dans l'erreur où sont tombés la plupart des auteurs anti-catholiques qui ont traité les affaires de la religion des premiers siècles de l'Église ; ils se méprennent sur le caractère et les habitudes des peuples antiques ; ils les supposent discutant, raisonnant et décidant, d'après les lumières acquises, les questions de religion et de politique, à peu près comme leurs représentans à la Chambre des Députés à Paris, discutent l'opportunité de l'hérédité de la pairie.

Partant de cette fausse hypothèse les Saint-Simoniens ne peuvent manquer de tomber dans de grandes erreurs.

Ils supposent que les juifs ont méthodiquement raisonné la religion du Christ, et après avoir fait le parallèle entre elle et la loi de Moïse, qu'ils ont déclinée celle-là, pour continuer à suivre les règles de celle-ci, et que les chrétiens des premiers siècles du christianisme ont été traités comme des rebelles à l'état ; l'une et l'autre de ces suppositions sont fausses ; mais pour le montrer, il nous importe de remonter à l'établissement de

la religion chrétienne et aux causes qui ont provoqué la persécution des chrétiens des premiers siècles jusqu'à la conversion de Constantin-le-Grand.

L'opposition des juifs contre le Christ et ses disciples fut nationale en Judée ; ce peuple, que l'Ecriture-Sainte appelle, à juste titre, *duræ cervicis*, ne traita pas mieux l'envoyé du Ciel, que d'abord il n'avait traité les prophètes qui lui avaient été envoyés, à l'effet de le rappeler de ses erreurs continuelles, de le ramener à la vérité, de le remettre dans les voies de la vertu.

Cependant, frappés à la vue des merveilles que le Messie opérait ; touchés des bienfaits qu'il ne cessait de répandre autour de lui, les juifs se montrèrent reconnaissans, en plusieurs circonstances, envers celui dont d'ailleurs ils admirèrent le pouvoir.

Une fatale erreur, ainsi que l'abus qu'ils faisaient de ces graces et faveurs, vinrent troubler ces premières dispositions, et les détourner des sentimens d'amour, de soumission et de reconnaissance qu'ils devaient avoir, plus encore pour des raisons spéciales, envers le sauveur du genre humain.

Une fausse application des prophéties leur avait fait concevoir *l'attendu des nations* comme un potentat qui, non seulement rétablirait le trône ébranlé de la Judée, mais qui étendrait encore ses conquêtes sur les nations étrangères.

Dans le cours de ses leçons, Jésus-Christ avoua que *son royaume n'était pas de ce monde*, c'est-à-dire qu'il n'avait pas été envoyé *directement* pour l'avantage des biens terrestres, ni pour s'emparer du trône temporel de la Judée, ni pour faire des conquêtes de guerre; mais qu'il était venu pour réunir dans *un seul bercail* les peuples épars de la terre; pour établir une *monarchie universelle* de religion; qu'il était venu pour détruire le prestige d'un grossier paganisme; pour apprendre à l'univers qu'il est gouverné par le bras tout-puissant d'un seul et même Dieu; pour faire disparaître de dessus le globe terrestre le culte des fausses divinités; culte qui, parfois, n'était pas moins contraire à la morale publique qu'aux sentimens de piété que doivent inspirer à l'homme ses rapports avec son créateur, et pour lui substituer le culte pur d'une religion sainte; qu'il était venu pour délivrer l'homme moral et intellectuel de l'esclavage où le tenaient l'ignorance et le vice, afin de lui montrer le chemin de la vertu et de la vérité; enfin, qu'il était venu pour enseigner aux peuples à ne pas ambitionner les grandeurs emphatiques de l'opulence; mais plutôt à aimer, à préférer l'humble pauvreté de l'artisan; à être résigné dans l'adversité et à conserver le calme, la modération dans les succès de la fortune et de la prospérité.

Cette doctrine, toute d'amour, toute de sentiment, toute *d'esprit*, sonna dur à l'oreille d'un peuple *matériel*, d'un peuple qui était encore attaché aux préjugés de ses fausses traditions; d'un peuple qui conservait encore un profond souvenir du culte idolâtre d'Égypte; d'un peuple qui était l'ennemi des principales vertus que Jésus-Christ enseignait et pratiquait; mais avec lesquelles la vie des juifs offrait un singulier contraste.

Pour lors ils se sont dit : *durus est hic sermo;* cette doctrine n'est pas celle du Messie que nous attendons; les prophètes nous ont promis un roi fort et opulent; un monarque qui inspirerait la terreur aux nations étrangères; celui-ci nous prêche l'amour de la pauvreté, et il est pauvre lui-même; il ne nous avantage pas; mais il nous traite sur le même pied que nos ennemis, les peuples étrangers.

Ayant ainsi décliné la doctrine du Messie, il était tout naturel que les juifs s'arrêtassent à la loi de Moïse, que Jésus-Christ vint compléter, en mettant la dernière main à l'œuvre de la providence sur le gouvernement spirituel de l'univers.

De ces considérations, il résulte 1. que les juifs n'ont pas raisonné la religion de Jésus-Christ pour, comparativement à la loi de Moïse, en décliner

l'opportunité ; mais bien que le rejet en est dû à l'opiniâtreté du caractère, à la bassesse des mœurs et à l'ingratitude des juifs envers leur bienfaiteur, Jésus-Christ ; et qu'ils ne furent rien moins que de bonne foi dans les atrocités qu'ils ont commises sur la personne sacrée du sauveur du monde ; 2. que les cruautés que, pendant les trois premiers siècles de l'Église, les empereurs romains ont exercées contre les chrétiens, n'étaient pas motivées par des raisons *politiques ;* mais que les innombrables martyrs de ces temps ont été les victimes de leur attachement à la doctrine de Jésus-Christ.

En jetant un coup-d'œil sur les autres peuples, nous y trouvons le même état de choses ; chaque nation idolâtre avait son culte national ; culte que le hasard, le caprice, les circonstances ou les événemens des temps et des lieux avaient fait adopter.

Ce culte ne fut jamais raisonné ou mis en question ; malheur à celui qui osa le tenter ! Il ne fut pas traité comme un *séditieux*, comme un *révolté* contre l'état ; mais comme un sacrilége ; comme un ennemi des divinités, propices à la prospérité et à la félicité nationales : *Socrate* fut condamné à mort par les Athéniens pour des motifs d'irréligion ; c'est un fait avéré ; il est vrai que Socrate s'était fait beaucoup d'ennemis parmi

les sophistes, les orateurs et les poètes du temps par la piquante ironie, et le ton acerbe qu'il avait coutume d'employer dans les attaques qu'il dirigeait contre ses antagonistes; quelques philosophes du dix-huitième siècle, insistant sur la tolérance de la religion païenne, ont voulu soutenir que la condamnation de Socrate n'était pas motivée sur son opposition au culte idolâtre des Athéniens; qu'elle avait été provoquée par les puissans adversaires qu'il s'était faits mal-à-propos parmi les sophistes du siècle; mais personne n'a été tenté de regarder la mort de Socrate comme résultat d'une condamnation pour *délit politique*.

Enfin le texte de *Suetonius* de *Judæos assiduè rebellantes, incitante Christo, ab urbe expulit* que les Saint-Simoniens invoquent à l'appui de leur doctrine, n'est pas à propos; le *rebellantes* de *Suetonius* n'offre du tout l'idée qu'énonce de nos jours la dénomination de *révolutionnaires;* ce terme signifie l'adversaire du culte établi chez les païens.

Les Saint-S. Nous qui croyons que l'exploitation de l'homme par l'homme, sans être directe, existe encore; nous qui prétendons que *l'unité* papale n'a fait naître *l'opposition* protestante, que parce que le catholicisme ne comprenait pas en lui tous les modes de l'activité humaine, et qu'il n'était pas d'ailleurs constitué *directement* pour le progrès, comment pourrions-nous ne pas nous attendre à des obstacles semblables?

R. 1. Cette exploitation *indirecte* de l'homme par l'homme, est inhérente à l'organisation de la société ; c'est le lien qui attache l'homme à la multitude ; si l'état de sauvage ou d'*isolement* avait offert à l'homme les mêmes avantages que celui de l'association, l'homme n'aurait pas manqué de s'isoler dans le monde, surtout après les pressantes exhortations de quelques philosophes misanthropes du dernier siècle, philosophes qui ont élevé si haut la condition de l'homme avec la nature simple.

Mais on a beau raisonner ; la nature fait toujours respecter ses droits ; si nous essayons des déboires et que nous ayons des dégoûts dans la société, l'équitable nature sait nous en dédommager : l'association nous ménage une foule d'avantages que n'offre pas l'état d'isolement.

L'homme exploite l'homme ; c'est-à-dire que l'homme utilise les travaux et les services de son semblable ; mais cette exploitation est si loin de contraster avec la dignité et la félicité de la société que si les services de l'homme à l'homme n'étaient pas ordonnés par les rapports qui nous unissent, le sentiment de l'amour réciproque les commanderait toujours ; il en résulte que cette exploitation de l'homme par l'homme, qui d'ailleurs est toute morale, est inséparable de la communauté, et durera autant qu'elle.

Les Saint-Simoniens mêmes établissent, sans s'en apercevoir, cette vérité fondamentale; lorsqu'ils cherchent à *égaliser* le tout, pour, par la suite, distribuer les charges et les récompenses aux *capacités* et au *mérite*, ils tendent également à *exploiter* les travaux de l'homme; avec cette seule différence qu'ils prétendent en tirer plus de parti que les *exploitans* de nos jours.

2. C'est méconnaître la vérité que de prétendre que *l'unité papale n'a fait naître l'opposition protestante que parce que le catholicisme ne comprenait pas en lui tous les modes de l'activité humaine;* les Saint-Simoniens auraient dû commencer par nous apprendre quel est le mode de l'activité humaine que le catholicisme ne comprend pas, ou qu'il désavoue; quelle est la science profane que la *réforme* cultive et que la religion catholique proscrit; y a-t-il beaucoup de cités dans l'univers où on cultive davantage et plus généralement les sciences et les beaux-arts qu'à Rome, capitale du catholicisme? La religion a-t-elle jamais été en défaut de grands hommes?

Le catholicisme, il est vrai, n'est pas constitué directement pour *le progrès* des sciences profanes; il est dans l'esprit de son institution de former l'homme moral et religieux, base sur laquelle il faut poser l'édifice de son bonheur; mais la religion ne méconnait pas la puissante action des

sciences dans la formation de l'homme; aussi, dans l'occasion, s'en sert-elle, comme de puissantes ressources dans ses travaux évangéliques.

Les Saint-S. (p. 9). Nos efforts ne tardèrent pas à être couronnés du genre de succès que nous avions prévu; bien des gens daignèrent nous épargner, par égard pour notre qualité de *rêveurs*; d'autres nous firent l'honneur de nous ranger dans cette classe de *jeunes imberbes qui veulent régenter le monde*. Toutes les opinions arriérées, de quelques noms qu'elles se parassent, semblèrent alarmées;

R. On ne peut appliquer aux Saint-Simoniens l'épithète de *rêveurs* que très-improprement; ce ne sont pas de ces avanturiers de l'ancien temps, qui prétendaient à l'honneur du messianisme pur et simple; du moins Saint-Simon n'a-t-il jamais prétendu avoir des relations avec le ciel, et être chargé par lui de prêcher un nouvel Évangile; les Saint-Simoniens présentent leur doctrine plutôt comme le résultat de la méditation et des profondes réflexions du génie de Saint-Simon, que comme le fruit d'une inspiration divine.

La religion catholique n'a pas lieu d'être alarmée de la prédication de cette nouvelle doctrine, ou plutôt de cette doctrine *réchauffée*, qui ne saurait lui porter ombrage; elle essuyera le même sort qu'ont subi toutes les hétérodoxies, qui ont tenté un coup de main contre les doctrines célestes du Christ; elle ira s'étouffer au pied du roc sur lequel est bâti l'édifice de la rédemption humaine.

Ceci n'empêche pas que la religion n'oppose ses raisons d'éternelle vérité aux doctrines saint-simoniennes, afin de les empêcher de prendre racine; de réduire encore le peu de ravage qu'elles pourraient faire dans le troupeau des fidèles; de couper le mal à sa source; et, surtout, pour que certains chrétiens, dont les croyances ne sont rien moins qu'inébranlables, ne croient pas que la religion soit sans moyens de défense ou en défaut de défenseurs.

Cette conception a pris de la consistance de ce que *la société de morale chrétienne* de Paris offre elle-même un prix au meilleur mémoire contre les doctrines saint-simoniennes.

Les Saint-S. Un philosophe du dix-huitième siècle, *D'Alembert*, avait déjà remarqué que l'on commençait par flétrir les *novateurs* du nom de *rêveurs*, et qu'on finissait par les accuser de *plagiat;* il aurait pu observer encore, qu'après ces précautions, on s'emparait de leurs idées, tout en continuant de les attaquer dans leur source : tout cela nous est arrivé, et nous nous en sommes réjouis, parce que nous y avons vu la marche naturelle que devait suivre dans son progrès, la doctrine dont nous étions les organes.

R. Il ne faut pas confondre avec les *novateurs* les hommes, vrais amis de l'humanité, qui sacrifient leur vie au pénible travail du perfectionnement des hommes et des choses; ceux-ci ont un droit réel à la reconnaissance publique.

Prétendre que ces hommes ne présentent jamais que le fruit de leur propre conception, c'est une injuste et folle exigence; quel serait l'homme qui se hasarderait de parler au public, s'il était restreint à n'offrir que le résultat de ses propres idées, et qu'il lui fût défendu de puiser, parfois, aux lumières que lui offrent ses semblables? Toutes les recherches scientifiques deviendraient inutiles et les travaux littéraires impossibles.

Que ne pouvons-nous nous contenter d'accuser les Saint-Simoniens de *plagiat!* Le reproche ne dérogerait en rien à leur honneur, ni à leurs talens; malheureusement c'est à leurs doctrines mêmes que les catholiques sont obligés de s'en prendre, comme étant subversives de la religion et de l'ordre social!

Les Saint-Simoniens se réjouissent de remarquer que leurs ennemis se sont emparés de leurs idées; il faut qu'ils aient été plus heureux en France qu'en Belgique; car les prédications de ces messieurs, quelque brillantes qu'elles aient été, n'ont guères produit de fruit chez nous. On leur a accordé des connaissances et surtout le don de la parole; mais leur doctrine n'a persuadé aucun homme raisonnable, et le public éclairé ne s'est pas empressé de puiser aux lumières que les prédications saint-simoniennes répandaient autour de lui.

Les Saint-S. Nous avions obtenu le résultat le plus important que nous pussions espérer : *l'école de Saint-Simon* était constituée ; nous étions même désignés sous ce nom par les personnes qui attaquaient nos idées, et nous attachions beaucoup de prix à cette désignation, précisément à cause de l'anomalie qu'elle exprime aujourd'hui.

R. Les prédicateurs Saint-Simoniens ont atteint leur but, et leur mission est accomplie, s'ils n'ont ambitionné que le titre de chefs d'une nouvelle secte, et d'être connus sous une dénomination particulière ; mais que, francs et sincères, ils conviennent avec nous qu'ils ont attaché beaucoup trop de prix à l'ombre fugitive de la vanité humaine ; qu'est-ce, en effet, que l'avantage de faire du bruit dans le monde, dès qu'on n'agrandit pas le cercle de la félicité humaine? Que sont devenues tant de réputations, tant de noms qui sonnaient si haut dans leur siècle ; mais des noms qui devaient leur renommée aux frivolités du temps? Ils n'existent plus que dans les pages d'une histoire passée de date ; le hasard révèle-t-il à la postérité la mémoire de ces hommes, dont les noms n'ont grandi qu'à l'ombre des folies humaines! ils deviennent l'objet du ridicule ou du mépris.

Malheur à l'homme qui fait un pareil usage des talens que Dieu ne lui a donnés en partage, qu'afin de les manier à l'avantage de ses semblables! L'artisan est sans talens! L'indigent est

sans mœurs! Le peuple est plongé dans l'ignorance! On remarque partout une nuisible et fatale absence d'ordre! Tous les peuples de l'univers demandent des hommes capables, et surtout des hommes dévoués à la chose publique! Les Saint-Simoniens que ne nous aident-ils! que ne nous prêtent-ils la main dans la pénible besogne d'instruire l'ignorance; de polir les mœurs; de prêcher l'ordre et la paix; d'inspirer au peuple les doux sentimens d'une consolante religion! et les Saint-Simoniens se couvriront d'une gloire bien autrement solide que celle qui passe avec la fumée de la vanité.

Les Saint-S. Nos mœurs philosophiques, aussi bien que nos passions politiques, nous ont habitués, depuis quelques siècles, à voir dans un *maître* un tyran, un despote;

R. Triste fruit des mœurs philosophiques et des passions politiques, que celui de nous avoir habitués à voir un tyran, un despote dans notre *maître!* Cette étrange dégénération des mœurs simples et pures de nos ancêtres prouve, si nous devons également être disposés à accueillir les doctrines *nouvelles*, l'antique sagesse nous apprend que notre reconnaissance doit être d'autant plus grande envers Dieu, nos parens et nos *maîtres*, que nous ne pouvons jamais leur rendre l'équivalent des bienfaits que nous en recevons; quels sentimens de morale et de piété dans la doctrine de l'an-

tiquité! Quel désordre, quelle injustice dans de telles mœurs philosophiques et dans de pareilles passions politiques! Quel est l'honnête homme de l'époque qui donne le pas à une pareille doctrine sur celle de nos pères?

Les Saint-S. Nos mœurs philosophiques, aussi bien que nos passions politiques, nous ont habitués..... à établir sur le terrain de la science un système de *souveraineté individuelle*, constituant la lutte entre toutes les intelligences; chacun prétend trouver en lui-même le maître et l'élève au moyen de la double révélation et de l'action réciproque de la *conscience* et de la *raison*, divinités mystiques de l'ontologie moderne.

R. Et ces luttes interminables des intelligences humaines, qu'ont-elles mis dans la balance du bonheur des peuples? Aux froides dissertations de nos anciennes écoles et aux prétentions de *l'individualisme* intellectuel de la réforme, ont succédé les disputes philosophiques des derniers temps; les uns ont-ils avancé les sentimens religieux des peuples? Les autres ont-ils agrandi le terrain des sciences philosophiques? Et la religion et les sciences ont été loin de gagner à ces altercations. Les différens systèmes se sont successivement combattus, établis, renouvelés, sans laisser, après eux, d'autre fruit que celui d'avoir mis la désunion parmi le peuple, et d'avoir couvert de nuages les points de doctrine les plus clairs et les plus accessibles à la raison.

Triste avantage de tant de travaux! Que n'aurions-nous eu à gagner, si tant de grands hommes, distingués d'ailleurs par leurs talens, au lieu de se perdre en *abstractions*, avaient simplement marché dans le chemin des investigations scientifiques! Au lieu de les embrouiller, ils auraient *simplifié* les sciences, et leur application au peuple n'en serait devenue que plus facile.

Mais pèsons un moment la valeur de la *conscience* et de la *raison*, que les Saint-Simoniens honorent du spécieux titre de divinités mystiques de l'ontologie moderne, et, voyons si ces divinités mystiques ne doivent pas nous inspirer quelque défiance.

La *conscience* et la *raison* des philosophes modernes sont ce qu'étaient chez les anciens le *sens intime*, et l'*évidence*, où, en d'autres termes, les *affections* du sentiment et les *conceptions* de l'esprit. Ces deux grands mobiles des connaissances humaines et du sentiment du juste, ne sont en déconsidération ni auprès de la religion, ni aux yeux de la philosophie; seulement on se demande s'ils sont la loi suprême de l'homme dans la recherche de la vérité.

Lorsque, au commencement du seizième siècle, Luther et Calvin annoncèrent la réforme, ils n'avaient rien de si empressé que de décliner l'autorité de l'Église dans la décision des questions qui touchent

à la foi, afin de se trouver seuls vis-à-vis le code sacré qui contient la *lettre* de la religion, ou la religion *écrite*.

Une foule de questions importantes, dont la décision ne pouvait appartenir qu'à l'Église, et qui étaient enveloppées d'obscurité, ou offraient quelque doute, furent bientôt résolues par les chefs de la réforme en opposition avec l'esprit de la religion.

Les disciples de Luther et Calvin revendiquèrent bientôt le droit d'interpréter la parole de Dieu à leur manière; de là, l'origine de cette foule de sectes qui modifièrent la religion de Luther et de Calvin, et qui, à leur tour, la rendirent à peu près méconnaissable; une autre partie des réformateurs se jetèrent dans le socinianisme ou l'irreligion complète.

Les philosophes modernes ont aussi essayé de leurs forces; ils ont voulu tout décider, même les questions religieuses, devant le tribunal suprême de la *raison;* bientôt ils ne trouvèrent pas assez solides les raisons qui établissent les miracles; d'autres plus hardis encore, ne les admettraient pas, quand même ils se feraient sous leurs yeux; et on finit par rejeter la révélation. La raison humaine isolée, et dépourvue de l'appui que lui prête la révélation, passa bientôt au déisme; du déisme au naturalisme; du naturalisme au maté-

rialisme, et finit par s'étouffer dans le labyrinthe du pyrrhonisme; c'est-à-dire que les philosophes, après avoir essayé tous les modes de la raison, finirent par dire qu'ils ne connaissaient rien, et qu'ils ne pouvaient rien connaître.

Les Saint-S. Nos jeunes philosophes ont même trouvé un mot qui peint merveilleusement cette anarchie intellectuelle : demandez-leur à quelle école ils appartiennent, ils répondront : nous sommes de l'école *éclectique*; c'est comme s'ils disaient : nous ne sommes de l'école de personne; et ils ont bien raison car aucune des vieilles philosophies qu'ils cultivent ne convient à l'état actuel de la civilisation.

R. Nos jeunes philosophes sont parfaitement libres d'être de l'école qu'ils veulent; la philosophie ne reconnaît, nous le savons, d'autre autorité que celle de la raison, mais d'une raison sagement conduite, et le *nullius adstricti jurare in verba magistri* d'Horace, est si bien connu de nos philosophes, qu'il serait inutile de leur en faire la recommandation; mais ce mot qui exprime l'école *éclectique*, n'est pas de l'invention des philosophes modernes; il appartient à l'ancienne philosophie.

L'éclectisme florissait au troisième et quatrième siècle de l'église; on pense que le célèbre *Ammonius Saccas* a été le fondateur de la philosophie *éclectique* dans l'école d'Alexandrie; d'autres auteurs pensent qu'Alexandrie donna naissance à

cette nouvelle secte de philosophes vers la fin du premier siècle de l'Eglise, et que vers la fin du deuxième siècle Ammonius Saccas introduisit des changemens dans l'éclectisme.

Mais les Saint-Simoniens ne se méprennent-ils pas un peu sur la signification du terme, en pensant que la philosophie *éclectique* s'identifie avec *l'anarchie intellectuelle*? Si j'ai bien compris l'éclectisme, il ne s'attache à aucune école spéciale, n'adopte aucun système de philosophie exclusif; mais avoue les anciens philosophes lorsqu'ils enseignent la vérité, et adhère aux nouvelles lumières lorsqu'elles nous révèlent des vérités qui avaient échappé à l'observation de nos ancêtres; en un mot, et pour parler un langage net et précis, les éclectiques sont les philosophes qui, sans s'attacher à aucun système exclusif, vont chercher la vérité là où elle se trouve; et, il faut l'avouer, ce sont les seuls philosophes raisonnables dans le monde.

Les philosophes à système arrêté demandent, je le sais, si la vérité n'est pas *une* et *indivisible;* la vérité générique, abstraite, ou, pour mieux dire, la vérité de fiction philosophique, est *une* et *indivisible;* soit; mais la vérité d'*objets;* celle qui est dans la *rectitude* des relations entre les êtres, est *multipliable;* elle seule mérite l'attention de nos philosophes, et est digne de leurs pénibles travaux.

Les Saint-S. (p. 12.) Chacun de nous s'entoura promptement de quelques-uns de ces hommes, si nombreux aujourd'hui, qui, las du vide intellectuel et moral des doctrines politiques ou philosophiques professées dans les salons ; dégoûtés du passé, fatigués du présent, appellent un avenir qu'ils ignorent, mais auquel ils demandent la solution des grands problèmes que présente la marche progressive de l'espèce humaine.

R. Les doctrines politiques de nos jours sont bien faites pour lasser l'homme réfléchi ; de quoi, en effet, se remplissent les colonnes de la plupart des écrits périodiques, si ce n'est de vaines déclamations contre tout pouvoir légitime? De quoi entretiennent-ils le public, si ce n'est des griefs contre tout gouvernement; griefs qui se multiplient sous la plume des journalistes? de quoi les politiques de nos jours nous entretiennent-ils encore? de la politique tortueuse d'un gouvernement à l'action duquel ils ne sont pas initiés; des injustices d'un ministère qui n'est que l'organe de son maître; que demandent-ils? la liberté de la presse, sans se douter que l'abus qu'ils en font, prouve au delà de son existence. Que veulent-ils encore? l'institution du jury et de la responsabilité ministérielle, se souciant peu, si ces institutions sont ou non en harmonie avec la législation de l'état, et les mœurs du pays.

Nous pensons donc aussi que le vide intellectuel et moral des doctrines politiques se fait

vivement sentir de nos jours; malheureusement les doctrines des Saint-Simoniens, quelque profondes qu'ils les croient, ne sont guères de nature ni à les améliorer, ni à les consolider.

Mais quel peut être cet avenir que les hommes dégoûtés du passé, fatigués du présent, appellent et auquel ils demandent la solution des grands problèmes que présente la marche progressive de l'espèce humaine? Les Saint-Simoniens répondront qu'ils ont trouvé la *pierre philosophale* des sciences politiques et morales, qui, un jour, doivent régir l'univers; qu'à travers les épais nuages qui couvrent les intelligences humaines, ils ont aperçu la fugitive vérité et l'ont saisie aux oreilles; qu'enfin ils ont donné une solution complète au problème qui, jusqu'ici, avait résisté aux efforts multipliés de tous les génies des siècles passés et présent, et, sans s'arrêter plus longtemps, ils passent outre au dénouement de leur secrète pensée.

Le monde sera heureux, disent-ils, lorsque les fortunes seront nivelées; qu'il n'y aura plus de propriété que celle qui sera marquée au cachet du saint-simonisme, ni d'autre propriétaire que celui qui aura reçu ses actes de constitution par eux; le monde sera heureux lorsqu'il n'y aura plus de succession, ni d'héritage, pas même du père au fils; que chaque homme de quelque condition, état ou extraction qu'il soit, aura

sa portion de terrain sur la terre; le monde sera heureux, lorsque les charges publiques et les bénéfices seront donnés aux *capacités;* capacités que, au milieu des intrigues des hommes, il est probablement donné aux Saint-Simoniens de connaître et de distinguer; lorsque nos fabricans et nos exploitans seront chassés de leurs ateliers ou carrières et remplacés par des hommes du choix; le monde sera heureux, lorsque les professions les plus nobles et les plus importantes seront exercées sans distinction de personnes et de sexe; lorsqu'indistinctement les hommes et les femmes professeront la médecine, le droit, la jurisprudence; lorsque les hommes et les femmes seront avocats, législateurs, magistrats, prêtres, prédicateurs, confesseurs, évêques; le monde enfin sera heureux, lorsque les femmes, les enfans, les sujets seront complétement émancipés: c'est-à-dire, lorsque l'épouse n'aura plus le devoir de soumission envers son mari; mais qu'elle aura son vote de décision dans l'organisation et la direction des affaires domestiques; vote qui équivaudra à celui de son mari, et qui, en tout cas, aura le même poids dans la balance du pouvoir; les enfans seront émancipés, lorsque le fils ne sera plus dépendant de la volonté de son père; mais qu'il jouira de ses droits d'homme, et qu'il ne les fera pas moins valoir lorsqu'il se trouvera en

en face de ses parens que quand il sera en contact avec l'étranger; les sujets seront émancipés, lorsque les domestiques, les servantes, les ouvriers, les élèves n'auront plus envers leurs maitres respectifs aucun devoir de reconnaissance, de respect d'amour, d'obéissance; mais que toutes ces différentes conditions auront passé en professions *spécifiques* et *indépendantes*.

En sus de cette sublime doctrine, dont les Saint-Simoniens sont les inventeurs et les dépositaires, il leur a été donné, je ne sais par quelle divinité bienfaisante, l'heureux et rare secret de régler, d'établir, de coordonner tout cela, sans que le monde en souffre, et sans que la société en subisse de secousse.

C'est là un *elenchus* des doctrines saint-simoniennes; que le lecteur raisonnable nous dise s'il y a lieu de répondre à des pareilles pensées, et si ce n'est pas les réfuter suffisamment que de les avoir simplement indiquées!

Cependant il n'est pas hors de propos d'opposer les doctrines de la religion, de la raison et du bon sens aux doctrines saint-simoniennes; la lumière rejaillira du contraste des diverses conceptions.

La société, du moins celle du Midi de l'Europe, est en effet, dans un état indéfinissable de malaise et de souffrance; il ne s'agit que de découvrir

la source du mal; selon moi elle n'est pas dans le mode de l'organisation actuelle de la société, ni dans la concentration des fortunes, ni dans l'esclavage dans lequel on tient les peuples, ni dans le despotisme des différens gouvernemens de l'Europe.

Le mal est ailleurs; il s'aperçoit, et se trouve dans l'accumulation du peuple dans les grandes cités; partout où il y a concentration d'hommes, il y a concentration de misère; le mal est dans la multiplication du peuple, sous l'oubli ou la fatale négligence où on reste de multiplier les productions de la terre, en étendant la culture sur le sol inculte; sol qui est immense à peu près dans tous les états(*), et qui ne demande que la main du cultivateur pour enrichir son propriétaire de ses abondans fruits; le mal est encore dans le malheureux abandon où se trouve la masse du peuple sans instructions suffisantes de religion, de morale et de sentimens, et aux

---

(*) En France, outre les étangs, rochers etc., les terres incultes, susceptibles de défrichement, forment à peu près le seizième du sol.

Comparativement à la population que la France nourrit, si ces terres étaient cultivées, elles fourniraient des moyens de subsistance à deux millions de malheureux; déduction incontestablement suffisante pour faire disparaître la gêne dont souffre la basse classe en France.

besoins duquel un clergé, riche de zèle, mais inférieur en nombre et en ressources, ne saurait suffire ; enfin le mal est dans les doctrines subversives de l'ordre social ; doctrines qu'on n'a cessé de prêcher, surtout depuis le quinzième siècle, et qui ont attiré sur les nations les secousses révolutionnaires dont le repos de l'Europe a tant souffert.

Si le public que nous nous ferons toujours un devoir de respecter, nous fit l'honneur de nous questionner sur l'avenir, la réponse ne se ferait pas attendre, parce qu'il se dessine à l'œil du plus petit observateur. La franchise caractérise l'homme de bien, et l'élève au dessus des préjugés et des erreurs du temps.

Les États de l'Europe demandent une assiette plus fixe, une situation telle qu'ils soient à l'abri d'un coup de main de la *propagande*, et que chacun, en particulier, n'appréhende rien de l'attaque ou de l'envahissement de son voisin. L'idée est prédominante ; car c'est d'elle que procède la gradation du bien.

Le repos et la paix, dont jouira l'Europe, permettront aux gouvernemens divers de réduire successivement leurs armées, et de défalquer de trois quarts l'énorme budjet du ministère de la guerre, sous la pésanteur duquel sont écrasées la plupart des nations de l'Europe.

Lorsque l'État n'aura plus rien à craindre de l'invasion de ses voisins, il portera ses vues sur l'intérieur dont la raison publique demande l'amélioration; la simplification de la machine administrative est le premier besoin dans les mesures nationales.

Un avenir certain, que, jusqu'ici, on n'a pas su ménager au peuple, pas même les grands hommes de 1815, permettra à l'industriel d'établir et d'étendre ses relations commerciales, et de bâtir l'édifice de sa fortune sur des bases moins frêles que celles de notre existence sociale actuelle.

Le pouvoir de l'État et le pouvoir de la religion doivent se prêter une main amicale et secourable, et cette ligue doit se faire dans le double but du perfectionnement moral et religieux du peuple. La religion devient toute-puissante par le secours que lui prête l'État; l'État doit, à son tour, pouvoir se reposer sur l'action de la religion, pour maintenir le peuple dans le cercle de ses devoirs, et dans la soumission qu'il doit à son souverain légitime et aux lois du pays.

Dans ce cas la société se remettrait insensiblement de ses longues fatigues; de ces terribles secousses qui l'ont agitée depuis plusieurs siècles.

Malheureusement partout où on trouve des hommes, on rencontre des résistances; les améliorations les plus impérieusement commandées par le bien public, compte ses contradicteurs.

Le philosophisme et l'ultra-libéralisme sont-ils disposés à abandonner une inutile lutte contre la religion, pour mettre en commun la somme de talens que le Ciel leur a accordés, et travailler de concert avec nous dans l'intérêt du malheureux peuple qui, presque partout, gît dans l'ignorance la plus complète des règles de la bonne vie, et des moyens qui adouciraient sa triste existence, et lui assureraient un meilleur avenir?

Les écrivains de tout genre, mais surtout les journalistes, cesseront-ils bientôt de répandre la haine parmi le peuple; de semer la défiance, la discorde; de prêcher l'insubordination et la révolte envers le chef de l'État, pour désormais ne plus s'occuper que de la littérature, des beaux-arts, des sciences?

Mais rien ne nous annonce la prochaine arrivée d'un si bel avenir!

Dites-nous, Saint-Simoniens, si de telles notions, qui ne dérogent en rien au respect que l'on doit à la religion et à la morale publique, ne sont pas à la fois un peu plus conformes à la saine raison, et moins impraticables dans leur application.

Cessez donc d'entretenir le peuple, après tout, d'une utopie qui n'aura jamais d'existence que dans les pages de vos livres! Prêchez-lui plutôt

des doctrines avouées de la religion, de la raison, de la morale publique, et nous serons Saint-Simoniens avec vous, ou, pour mieux dire, vous serez chrétiens catholiques avec nous!

Les Saint-S. (p. 15). Déjà l'école présentait l'aspect d'une association intime, forte, dont tous les membres étaient unis par une pensée puissante et généreuse. Cet accord unanime nous rappelait les difficultés, nous dirons même les dégoûts que nous avions éprouvés, lorsque l'école de *Saint-Simon*, naissante à peine, avait fait tant d'efforts inutiles pour n'être pas condamnée au silence.

R. Les efforts inutiles, que l'école de Saint-Simon a faits, pour n'être pas condamnée au silence, n'est déjà pas un argument qui plaide en faveur de leurs doctrines. Comment! c'est donc bien au milieu d'une nombreuse population, au milieu d'un peuple, où toutes les nouveautés sont reçues avec un inconcevable empressement, que, de l'aveu même des Saint-Simoniens, il a fallu faire tant d'efforts, pour empêcher l'école de Saint-Simon de s'éteindre, pour ainsi dire, avant d'avoir vu le jour! et le Christ, lorsqu'il vint prêcher ses doctrines, a-t-il fait tant d'efforts pour se faire comprendre? le peuple le suivait partout; la foule le pressait et oubliait les besoins de la vie, pour être plus attentive à ses leçons; et, après la mort ignominieuse qu'on lui fit subir, chaque prédication des apôtres, pré-

dication dépourvue de toute pompe et attirail d'éloquence, vallait plusieurs milliers de conversions à la religion du Christ. Le fer et le feu des Césars ne purent arrêter le progrès des doctrines, qui d'ailleurs ne trouvaient aucune sympathie dans les passions populaires ; les Saint-Simoniens viennent, à leur tour, au dix-neuvième siècle, nous prêcher leurs nouvelles doctrines ; ils ont pour eux l'ascendant d'une mâle éloquence et la pompe du style ; ils ont à leur service la presse périodique, et ils écrivent des livres ; ils s'appuient sur le *producteur* et entretiennent des correspondances ; avec ces différens secours et moyens, plusieurs années d'opiniâtres travaux et d'incroyables efforts, ne donnent à Saint-Simon qu'un insignifiant nombre d'élèves ! Tout ceci, il me le paraît, prouve combien ces nouvelles doctrines ont fait peu d'effet sur l'esprit public.

Les Saint-S. Ici, au contraire, un même esprit nous animait ; nous formions tous les mêmes vœux, les mêmes espérances ; nous portions nos regards vers un même but, l'accomplissement des destinées humaines, l'élévation *morale, intellectuelle* et *industrielle* des générations futures.

R. Et nous chrétiens-catholiques formons-nous d'autres vœux ? Nous n'avons pas de désir plus vif et plus prononcé que celui de travailler à l'élévation morale, intellectuelle et industrielle, je ne dirai pas des générations futures, mais bien

des générations présentes ; mais en quoi contribueront à l'élévation de l'homme les moyens que les Saint-Simoniens mettent en mouvement ? Ils prêcheront pendant des siècles que la morale, l'intelligence et l'industrie n'en seront pas plus avancées ; en vérité, c'est une pauvre ressource que celle de devoir ébranler la société jusques dans ses fondemens, afin d'élever sur ses ruines un meilleur édifice !

Les Saint-S. Nous désirons surtout qu'ils (*les détails auxquels ils viennent de se livrer*) fassent partager à nos lecteurs le sentiment que nous éprouvons si vivement, à l'aspect d'une association formée avec tant de peine, luttant contre les préjugés et les répugnances que de vieilles habitudes, qu'une vieille éducation opposent toujours à des idées nouvelles.

R. Les plaintes des Saint-Simoniens contre les préjugés qui s'opposent aux nouvelles doctrines sont exagérées ; ce n'est pas dans un siècle de *mouvement*, comme on pourrait bien appeler le nôtre, que les doctrines nouvelles trouvent tant d'aveugles opposans.

Les Saint-Simoniens argueront-ils d'ignorance de la facilité avec laquelle le Français reçoit les doctrines nouvelles ? L'abbé *Châtel* se soustrait à la hiérarchie ecclésiastique et prêche ses doctrines schismatiques ; il se fait évêque ; il confère les ordres sacrés et fait des prêtres ; il pourvoit aux paroisses vacantes ; l'abbé Châtel est écouté, et il se fait une petite secte !

Le mariage de l'abbé *Dumontheil* trouve de nombreux défenseurs et de l'appui dans les lois de l'État, malgré les réclamations de la religion, de la morale publique et la vive opposition des parens de l'abbé apostat (*).

Il est donc certain que, si les Saint-Simoniens ont trouvé si peu de sympathie dans l'assentiment public, et si Saint-Simon avec tout le prestige de la grandeur; à l'ombre d'un grand projet, avec les promesses entraînantes d'un nouvel ordre de choses, qui dût régénérer l'univers; grande conception dont le Français est si avide! Si dis-je, avec tout cet attirail Saint-Simon n'est pas parvenu à se former une petite école, qu'il ne cherche pas la cause de ses revers dans la défaveur avec laquelle le public reçoit les doctrines nouvelles; ils sont dus à la nature et à l'*impraticabilité* de ses leçons.

Les Saint-S. Le zèle qui nous anime, le dévouement auquel nous nous sentons capables de nous abandonner, nous

---

(*) En dernier lieu, la cour royale de Paris, faisant droit sur l'appel interjeté par Dumontheil père et mère, du jugement rendu par le tribunal civil de Paris, le 26 mai 1831, et vidant le partage déclaré par son arrêt du 14 du mois suivant, met l'appellation et ce dont est appel au néant, décharge les appelans des condamnations contre eux prononcées et maintient l'opposition formée par les père et mère contre le mariage de leur fils.

donnent sans doute une physionomie étrange, placé comme nous le sommes, au milieu d'une société qui n'éprouve de *sympathie* vive pour aucune entreprise générale, qui ne sait se *passionner* que pour des intérêts purement individuels, qui *calcule* ce que doivent pécuniairement rapporter, même les actes où les sentimens les plus tendres devraient seuls se faire écouter, qui enfin est livrée tout entière à l'*égoïsme*.

R. Le dévouement des Saint-Simoniens ne prouve pas la valeur de leurs doctrines ; toutes les sectes religionnaires et philosophiques ; même les doctrines les plus absurdes comptent leurs hommes dévoués ; la réforme, le judaïsme, même le paganisme n'ont-ils pas leur martyrologe comme les vrais enfans de Jésus-Christ ? Ceci prouve-t-il que toutes les doctrines, qui comptent leurs martyrs, sont soutenues par les colonnes inébranlables de la vérité ? Non ; mais c'est une preuve que l'entêtement et le fanatisme poussent parfois les extravagances humaines jusques dans leurs dernières conséquences.

Il n'est pas plus conforme à la vérité de dire que la société n'éprouve aucune sympathie pour les entreprises générales ; seulement elle demande, et elle a droit de le demander, qu'on lui fasse sentir l'utilité et l'opportunité de ces entreprises générales qu'il prendra envie au premier aventurier de prêcher à la société.

Laurent Coster, mort en 1440, trouva et proposa, à ce que l'on prétend, la typographie; ne fut-il pas écouté et goûté de l'univers entier?

Le docteur *Jenner*, médecin anglais, découvrit naguères la vaccine et il en fit connaître les avantages; ne fut-il pas reçu de l'Europe?

Que les Saint-Simoniens nous fassent comprendre la justice, l'utilité et l'*applicabilité* de leurs doctrines, avant que de prétendre que nous les adoptions.

Enfin nous aussi, nous voudrions que les sentimens de bonté, d'amour, de bienfaisance, de désintéressement s'étendissent davantage dans le monde; nous voudrions qu'ils pénétrassent l'empire du Sultan, et qu'ils franchissent les bords du Mississipi; nous voudrions enfin que ces sentimens généreux enveloppassent toutes les nations, et ne s'arrêtassent qu'aux terres incultes habitées par les loups et les léopards. Mais, après tout, qu'est-ce que ces vœux? L'expression, sans doute, d'un cœur noble et bienfaisant; mais ces sentimens tout louables qu'ils sont ne changent en rien la situation de l'homme, et surtout de l'homme infortuné; le malheur ne se repaît pas de pareilles générosités; la providence a tout approprié dans la nature; la marche vers le perfectionnement doit être lente et progressive; l'amélioration de l'homme ne demande pas de brillantes théories,

qui, sous le rapport moral, sont toujours inapplicables à la société. Tout y étant positif, il lui faut *la main-d'œuvre*.

Le Christ, des doctrines duquel rejaillissent partout les lumières divines, n'a pas recommandé à ses apôtres de se former en *comité central* à Jérusalem ; de passer leur temps à faire de beaux systèmes, et de promettre au peuple des exploits gigantesques, quoiqu'ils en eussent un peu plus le droit que les disciples de Saint-Simon ; il leur dit tout bonnement : *Allez et enseignez toutes les nations.* C'est-à-dire, allez, prenez toutes les directions, et répandez-vous dans le monde ; allez à la rencontre du mal ; mettez la cognée à la racine de l'arbre ; parcourez les villes et les campagnes ; pénétrez dans la cabane de la pauvreté, comme dans le palais de l'opulence, et portez partout la consolation, la paix, l'ordre, la réconciliation, la morale, la religion ; en un mot ; portez *le progrès* dans le sein des familles, au lieu de prêcher dans les salles académiques des universités, à un auditoire qui, après tout, ne doit s'en prendre qu'à lui, s'il manque de science, de morale, de religion.

Et ce progrès, où faut-il le commencer ? Faut-il traverser les Pyrénées ? Faut-il passer l'Elster ou même la Vistule pour porter aux peuples étrangers les fruits de ses travaux ? Non ; il n'est pas néces-

saire de franchir les limites de sa patrie, ni de passer les portes de la ville ; qu'on travaille au sein de sa famille ; même qu'on commence par le *tô ego ;* partout on trouve des défauts à corriger ; de vices à déraciner ; des vertus à acquérir ; des progrès à faire.

Mais, peu s'en faut que les Saint-Simoniens ne tombent dans le désespoir ; ils trouvent que *la société est livrée toute entière à l'égoïsme !*

Tout l'odieux d'une telle pensée retombe sur ceux qui l'ont conçue ; pour moi, je n'en voudrais pas porter la responsabilité aux yeux d'un public qui se distingue par les sentimens de la bienfaisance, comme celui au milieu duquel les Saint-Simoniens font leurs prédications.

Comment ! les Saint-Simoniens passent donc sous silence, ou plutôt sacrifient cette foule innombrable de cœurs généreux, qui dans tous les pays, mais surtout dans le nôtre, font des efforts inouis pour soulager les peines de leurs frères malheureux ! Cela prouve que les Saint-Simoniens se satisfont de leurs prédications ; qu'ils se renferment dans le cercle de la théorie, et qu'ils s'inquiètent peu de ce qui se passe au sein des familles.

Les Saint-S. (p. 16). Nous savons quelle est la destinée des hommes qui luttent contre le *présent* avec les armes du *passé ;* les souffrances que leur commande un noble dévouement nous inspirent la pitié ; mais nous connaissons aussi

le sort promis à ceux qui, les premiers, montrent à leur siècle la route d'un long *avenir*; pour ceux-là seuls nous réservons *notre amour*.

R. Par les hommes qui luttent contre le présent avec les armes du passé, les Saint-Simoniens, n'en doutons point, entendent le Clergé catholique; c'est un reproche qu'on n'a cessé de lui faire; cependant pour s'opposer à l'esprit d'une incohérente *innovation*, ce n'est pas à dire pour cela, que les ministres du culte catholique s'opposent au *progrès* des lumières: la religion n'est pas hostile envers les sciences, les beaux-arts, l'industrie; et les sciences, les beaux-arts, l'industrie, loin d'être contraires à l'esprit de la religion, lui servent de puissans appuis.

Si nous ne possédons pas toutes les sciences qui nous seraient utiles dans nos travaux, le mal n'est pas dans notre désir de rester *stationnaires* au milieu du progrès de toute la société; des raisons de tout genre se sont opposées jusqu'ici à l'éducation cléricale.

Au reste, nous le savons, et tout le monde le sait, il y a parmi les membres du clergé, comme partout ailleurs, des hommes qui, attachant peu de prix aux sciences profanes, se contentent d'une pieuse ignorance; la chose ne peut tirer à conséquence; la jurisprudence, la médecine et toute autre profession libérale comptent aussi leurs hommes peu faits pour *le progrès*.

Le noble dévouement de ces hommes inspirent la *pitié* aux Saint-Simoniens ; les ridicules efforts des Saint-Simoniens pour réaliser une chimère, sont plutôt là pour inspirer de la pitié ; car, après tout, ces hommes ne sont pas inutiles sous tous les rapports ; ils ont leur bon côté ; tandis que les travaux des Saint-Simoniens sont de nature à ne pas plus nous avancer en mœurs qu'en sciences.

Les Saint-S. (p. 17). De même, en nous occupant du crédit, des banques, des relations à établir entre les directeurs des travaux industriels et les hommes qui les exécutent, nous avons été forcés, avant toutes choses, de déblayer le terrain sur lequel nous nous placions, et, dans ce but, nous avons déployé nos efforts à démontrer la *décroissance constante de l'influence des militaires*, c'est-à-dire de *l'exploitation de l'homme par l'homme*, et en même temps les *progrès des travailleurs pacifiques*, c'est-à-dire de *l'exploitation du globe par l'industrie.*

R. C'est bien dommage que les Saint-Simoniens se soient mêlés de la religion ; s'ils avaient borné leurs occupations au crédit, aux banques et aux relations commerciales, leurs travaux n'auraient pas été inutiles à la société.

Quant à la décroissance constante de l'influence des militaires, *ou de l'exploitation de l'homme par l'homme*, comme l'appellent les Saint-Simoniens, et qu'ils désigneraient plus nettement sous le nom de *massacre de l'homme par l'homme*, que ne puis-je

la découvrir comme eux! Peut-être n'ai-je pas la vue assez claire pour m'apercevoir, dans les grandes affaires du monde, de cet heureux avenir.

Lorsque l'Europe se couvre de baïonnettes et que les mers se remplissent de canonnières, le désarmement général est une heureuse fiction, trouvée à dessein d'endormir la crédulité publique.

Nous espérons aussi, et nous appelons de tous nos vœux le jour où le monde sera assez heureux pour voir disparaître de dessus la terre ce reste de l'antique barbarie; ô l'heureux jour où il sera délivré de la présence de ces fers meurtriers qui viennent frapper nos regards pour nous rappeler de douloureux souvenirs, et nous inspirer de lugubres pensées sur l'avenir! Mais hélas! Le temps de cette nouvelle ère d'humanité n'est pas arrivée; une assiette plus fixe à la politique européenne et plus de calme chez les nations en seront seulement les avant-coureurs.

Les Saint-S. (p. 18). En effleurant à peine, dans l'ancien *producteur*, les questions relatives à ce nouvel ordre de travaux, nous étions privés des moyens de donner aux faits dont nous occupions le degré de *généralité* nécessaire pour faire *sentir* toute leur importance dans le développement de l'espèce humaine; mais cette abstraction nous permettait d'éviter la confusion qui aurait pu résulter de l'influence simultanée de deux principes, sinon contradictoires, puisqu'ils mènent au même but, du moins très-différens, puisqu'ils y conduisent par deux routes distinctes; nous voulons parler du *raison-*

nement et de la *sympathie*, en d'autres termes, de la *science* et de la *poésie*.

R. Les Saint-Simoniens sont ici en défaut de *logique* : on ne conclut pas de la *distinction* à la *différence*, ni de la *différence* à la *contradiction* des objets ; deux choses peuvent être distinctes sans être différentes, et différentes sans être en opposition ou contradiction entr'elles ; ce sont là les premières notions de la logique ; notions dont la justesse et la clarté ne souffrent pas d'élucidation.

Mais si nous examinons de près cette phrase saint-simonienne, qui aurait pu passer inaperçue, nous y découvrons un contre-sens depuis un bout jusqu'à l'autre.

Cette abstraction, disent-ils, nous permettait d'éviter la confusion qui aurait pu résulter de l'influence simultanée de *deux principes, sinon contradictoires, puisqu'ils mènent au même but, du moins très-différens, puisqu'ils y conduisent par deux routes distinctes.*

C'est comme si l'on disait : *deux principes, qui, s'ils ne sont pas précisément contradictoires, puisqu'ils mènent au même but, sont du moins très-différens, puisqu'ils conduisent au même but par deux routes distinctes.* Est-il bien possible de digérer une pareille expression ? Mais ne nous arrêtons pas à des logomachies ; il n'arrive pas rarement aux auteurs de tomber dans de pareilles fautes, lors-

qu'ils sacrifient la simplicité de la diction à la pompe d'un style ronflant. Examinons la doctrine.

D'abord les Saint-Simoniens, outre la nomenclature ne nous apprennent rien de nouveau, en nous entretenant de l'influence du *raisonnement* et de la *sympathie* dans le développement de l'espèce humaine; les plus anciens philosophes ont parlé des deux grands mobiles du perfectionnement de l'homme, de la *raison* et du *sens intime*, qui valent précisément le *raisonnement* et la *sympathie* des Saint-Simoniens.

Puis, est-il bien vrai que dans le développement de l'espèce humaine il pourrait résulter de la confusion de l'influence, ou pour mieux dire, de l'action simultanée du *raisonnement* et de la *sympathie*, ou de la *science* et de la *poésie*? Que le public décide! pour moi, il me paraît que c'est le paradoxe le plus complet qu'on puisse enseigner.

En effet, quelle confusion peuvent produire; quel désordre peuvent laisser sur leur chemin deux agens qui, de l'aveu même des Saint-Simoniens conduisent au même but? Y a-t-il donc opposition, lutte, guerre entre le raisonnement et la sympathie, ou entre la *science* et la *poésie*? Est-ce que ces deux grands moyens de perfectionnement ne peuvent marcher ensemble sans se heurter en chemin et enfanter la confusion? Ce langage me paraît insaisissable, et il faut que

les Saint-Simoniens comptent bien sur l'incapacité de leurs lecteurs, pour oser le coucher dans les pages de leurs livres.

Le *raisonnement* et la *sympathie*, ou la *science* et la *poésie*, loin de s'entre-détruire, se prêtent, au contraire, une main secourable dans le développement de l'homme moral; c'est-à-dire, en réduisant l'expression à sa simplicité naturelle, que la *raison* doit cultiver l'esprit, en même temps que les sentimens travaillent et forment le cœur de l'homme.

Les Saint-S. (p. 19). En deux mots, le *calcul* ou le raisonnement, la *science* appliquée aux *intérêts matériels*, n'est pas le seul mobile des actes humains : nous agissons par suite des *sympathies* que les beaux-arts excitent et favorisent; nous sommes raisonneurs, mais aussi *passionnés*, nous sommes *intéressés*, et cependant nous savons nous livrer au dévouement le plus généreux.

R. Voilà du moins des réflexions justes et précises; les Saint-Simoniens disent que le *calcul* ou l'intérêt n'est pas le seul mobile de nos actions; que si tantôt nous sommes *intéressés*; tantôt aussi nous ne le sommes pas, et que pour lors nous devenons capables de dévouement; la chose est vraie; mais que ces messieurs conviennent que cette doctrine est tant soit peu différente de celle qu'ils enseignent plus haut.

Les Saint-S. L'école devait donc montrer quels sont les actes *passionnés* qui ont favorisé ou contrarié la marche de la société; elle devait observer les différences qui existent dans les formes sous lesquelles, à chaque époque de civilisation, se témoignent les *sympathies* humaines. Les sentimens de *famille*, ceux qui ont attaché le citoyen à la *patrie*, et qui doivent unir aujourd'hui l'homme à l'*espèce* humaine toute entière, ceux enfin qui portent l'être doué de la vie à la répandre sur tout ce qui l'entoure, voilà les sources nouvelles où nous devions puiser.

R. Le lecteur voudra bien s'arrêter un moment à ce passage; il contient un point principal de la doctrine des Saint-Simoniens.

Ils ont à montrer quels sont les actes *passionnés* qui ont favorisé ou contrarié la marche de la société; ils passeront en revue les sentimens qui ont attaché le parent à sa *famille* et le citoyen à sa *patrie*, et qui doivent unir aujourd'hui l'homme à *l'espèce humaine*.

Le lecteur attentif comprendra que la charge des Saint-Simoniens, devient passablement lourde et compliquée; ils ont à étouffer tous les *sentimens spécifiques* qui attachent l'homme à sa famille et le citoyen à la patrie; toutes ces sympathies sont trop restreintes et trop étroites; en effet qu'est-ce qu'une famille, une patrie pour les hommes qui d'un seul trait d'amour enveloppent tout l'univers? Il faut sortir du cercle des *spécialités* et *généraliser* l'amour.

Le père de famille aime les enfans auxquels il a donné le jour; il ne travaille que pour eux : le mari conserve les égards et ses affections pour celle qui, à son tour, lui sacrifie sa vie et son être : le frère porte ses regards vers celui qui a reçu la vie dans un sein commun, et avec lequel il a partagé le sang qui coule dans leurs veines, et qui dirige les mouvemens de leurs cœurs, et il lui accorde ses bienfaisantes assistances : le patriote court aux armes pour la défense de sa patrie.

Tout cela est, aux yeux des Saint-Simoniens, indigne du cœur humain; tout cela est une espèce de coterie; il faut culbuter tous ces sentimens, dictés par l'équitable nature et ratifiés par une sainte et pure religion.

Et les Saint-Simoniens que mettront-ils à la place de ces affections particulières? La chose est patente; elle a été découverte par ces messieurs; ils y substitueront un *amour général* qui liera l'homme, non pas à sa famille, ni à sa patrie, mais à *l'espèce humaine* tout entière.

Le père de famille ne fera plus de distinction entre ses enfans et ceux de l'étranger qu'il n'a jamais vu; ils partageront également son amour et ses soins; le mari ne distinguera plus son épouse de sa voisine; il aura les mêmes égards et nourrira les mêmes affections pour l'une et

beau spectacle de la ville de Tyr, où tout était en mouvement; il demanda à Narbal comment les Phéniciens avaient pu se rendre maîtres du commerce de toute la terre, et s'enrichir ainsi aux dépens de tous les autres peuples.

Narbal lui répondit : « La situation de Tyr est »heureuse pour le commerce. C'est notre patrie »qui a la gloire d'avoir inventé la navigation : les »Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce »qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui »domptèrent les flots, longtemps avant l'âge de »Tiphys et des Argonautes, tant vantés dans la »Grèce; ils furent, dis-je, les premiers qui osè»rent se mettre dans un frêle vaisseau, à la merci »des vagues et des tempêtes, qui sondèrent les »abîmes de la mer, qui observèrent les astres »loin de la terre, suivant les sciences des Egyptiens »et des Babyloniens, enfin, qui réunirent tant de »peuples que la mer avait séparés. Les Tyriens sont »industrieux, patients, laborieux, propres, so»bres et ménagers; ils ont une exacte police; ils »sont parfaitement d'accord entre eux; jamais peu»ple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, »plus sûr, plus commode à tous les étrangers ».

L'on voit que les Tyriens ne demandaient rien moins que les prédications saint-simoniennes pour la prospérité de leur commerce.

2. Les sciences et l'industrie, il est vrai, sont

La religion et la raison nous disent que, dans *le concours des intérêts*, le bien-être de l'humanité l'emporte sur les intérêts de la patrie; le bien-être de la patrie sur les intérêts de la famille; le bonheur de la famille sur les intérêts des amis; tout ceci est juste et équitable; mais le système de *l'amour généralisant* n'y gagne rien.

Les Saint-S. Nous avions alors à reprendre les résultats auxquels nous avions été conduits dans le *producteur*, par l'examen des faits *industriels* ou de faits *scientifiques*. Les sciences, l'industrie allaient nous apparaître, surtout comme les *moyens* de placer l'homme dans les conditions les plus favorables au développement de ses *sentimens* d'affection pour les *faibles*, de soumission pour les *puissans*, d'amour pour *l'ordre social*, d'adoration pour *l'harmonie universelle*.

R. 1. L'examen que font les Saint-Simoniens des faits *industriels*, ne conduira pas l'industrie et le commerce à de brillans succès; le commerce demande d'autres stimulans que les prédications des Saint-Simoniens.

Qu'une nation soit active et laborieuse; qu'elle cultive le sol qu'elle habite, et en tire tout le fruit possible; qu'elle fasse valoir ses produits; qu'on lui rende les communications promptes et faciles, et que le gouvernement ouvre des relations commerciales avec les peuples étrangers; c'est à peu près tout ce qu'on peut dire relativement à l'objet.

Le fils d'Ulysse ne put rassassier ses yeux du

trie; les raisons en sont évidentes; les sciences éclairent l'homme et adoucissent les mœurs; elles fixent l'esprit du peuple et le préservent de la versatilité, de l'entêtement, de la haine, du désordre, caractères distinctifs de la révolte populaire; l'industrie montre aux peuples la véritable source de leur bonheur *matériel* qui est dans *l'application de l'homme;* elle lui apprend à seconder les efforts de la *direction des affaires générales*, au lieu de les entraver; aussi trouve-t-on, dans tous les états, l'industrie et la sagesse réfléchie inébranlables dans leur position, c'est-à-dire, incapables de tout mouvement révolutionnaire.

3. *L'harmonie universelle*, que les Saint-Simoniens *divinisent*, est et sera désormais une chimère; cette nouvelle déesse, n'occupera jamais de rang parmi les divinités de la mytologie moderne; elle ne recevra jamais d'autre culte sur la terre que celui que lui rendent les romans, la poésie et les livres des Saint-Simoniens; les hommes, les races, les nations auront toujours leurs affections à eux, leurs préférences, leurs habitudes; je ne sais jusqu'à quel point ces exceptions peuvent déranger *l'ordre général*, et s'il est nécessaire, pour le bonheur des peuples, de fondre les affections spéciales dans le prétendu *amour universel* des Saint-Simoniens.

Les Saint-S. (p. 20). Les *poètes*, ceux surtout qui, animés

de puissans moyens dans le perfectionnement humain.

L'industrie conduit à la morale publique par deux voies différentes ; elle chasse la misère et le cortége de crimes qu'elle traîne après elle ; et, en rendant l'homme laborieux, robuste, réfléchi, elle bannit de son cœur la mollesse qui l'énerve. La vieille Rome dut l'origine de sa décadence à l'opulente oisiveté de ses habitans.

Pour les sciences, elles touchent encore de plus près à la morale publique ; elles arrêtent les divagations de l'esprit, et le fixent sur la beauté de la nature ; elles nourrissent l'intérissable imagination, et en la nourrissant de la sorte, elles la détachent des affections terrestres ; elles font sentir à l'homme la dignité de son origine et la noblesse de sa destinée ; enfin, elles élèvent l'ame au dessus d'elle-même, la disposent et la préparent à recevoir les sublimes instructions de la morale et de la religion, seules bases sur lesquelles l'homme doit bâtir l'espoir de son avenir.

Les sciences et l'industrie ne se bornent pas à faciliter à l'homme les sentimens d'affection pour les *faibles* et de soumission pour les *puissans;* elles sont encore l'acheminement vers la formation de tout l'homme.

Mais c'est surtout *l'ordre social* qui est en recommandation auprès des sciences et de l'indus-

trie; les raisons en sont évidentes; les sciences éclairent l'homme et adoucissent les mœurs; elles fixent l'esprit du peuple et le préservent de la versatilité, de l'entêtement, de la haine, du désordre, caractères distinctifs de la révolte populaire; l'industrie montre aux peuples la véritable source de leur bonheur *matériel* qui est dans *l'application de l'homme;* elle lui apprend à seconder les efforts de la *direction des affaires générales*, au lieu de les entraver; aussi trouve-t-on, dans tous les états, l'industrie et la sagesse réfléchie inébranlables dans leur position, c'est-à-dire, incapables de tout mouvement révolutionnaire.

3. *L'harmonie universelle*, que les Saint-Simoniens *divinisent*, est et sera désormais une chimère; cette nouvelle déesse, n'occupera jamais de rang parmi les divinités de la mytologie moderne; elle ne recevra jamais d'autre culte sur la terre que celui que lui rendent les romans, la poésie et les livres des Saint-Simoniens; les hommes, les races, les nations auront toujours leurs affections à eux, leurs préférences, leurs habitudes; je ne sais jusqu'à quel point ces exceptions peuvent déranger *l'ordre général*, et s'il est nécessaire, pour le bonheur des peuples, de fondre les affections spéciales dans le prétendu *amour universel* des Saint-Simoniens.

Les Saint-S. (p. 20). Les *poètes*, ceux surtout qui, animés

de l'esprit prophétique, ont chanté *l'avenir*, mais ceux aussi qui, privés d'inspirations nouvelles, ont célébré le passé, devenaient nos guides; nous devions étudier les sentimens que leur chaleur entraînante à fait naître, ou ceux qu'ils s'efforçaient en vain de ressusciter.

R. Les Saint-Simoniens se dévoilent; ils indiquent la source où ils ont puisé leurs belles théories; les poètes; disent-ils, ceux surtout qui animés de l'esprit prophétique, ont chanté l'avenir,..... devenaient nos guides.

Dès le premier abord nous avions soupçonné que le système de *l'amour universel* fut le fruit des affections poétiques. Cette base est-elle de nature à supporter l'édifice de l'ordre publique, et peut-elle porter l'énorme bâtiment des doctrines saint-simoniennes? Que le public juge si les généreuses affections de nos poètes peuvent servir d'essor à l'administration d'un monde rempli d'imperfections, et animé de sentimens spécifiques et souvent opposés!

Mais si les Saint-Simoniens modèlent les affections sociales sur les inspirations poétiques, nos romanciers n'ont-ils pas le droit de demander une société *à la bergère*? Et les coquettes de nos cercles ne prétendront-elles par aux hommes *à la chevalerie*? et nos politiques ne viseront-ils pas à un gouvernement républicain, dont le premier président, le dictateur, les assemblées

nationales se payeront d'honneur, et qui, en aucune manière, ni d'aucune façon, ne seront à la charge du peuple? Et nous, enfin, que le Ciel a destinés à conduire l'homme dans les voies de la perfection, pourquoi ne conduirions-nous pas la société à la félicité primitive de nos premiers parens non-prévaricateurs? A cet état où l'homme jouit des biens de la terre, de ses facultés, de son existence, sans aucune entrave, sans aucun mélange d'imperfection? A cet état où l'homme fut exempt d'affections fâcheuses, ou que du moins il commanda aux sentimens de son cœur avec le pouvoir d'une autorité respectée? Enfin, n'avons-nous pas le droit de faire disparaître de dessus la terre, tous les forfaits, les crimes, les abominations, les fautes, les imperfections et les faiblesses humaines qui dégradent la société, et la défigurent si singulièrement à la face du brillant soleil qui nous éclaire? Ce sont là des pensées qui peuvent un moment flatter l'imagination de l'homme de bien ; mais elles ne font illusion à personne.

Telle fut de tout temps l'inébranlable sagesse de la religion ; elle repoussa également les extrémités; elle prit le centre pour demeure et la vérité pour compagne ; elle désavoua également et ceux qui ne virent qu'un crime dans *l'union conjugale*, et ceux qui firent un trafic de l'hymen sacré ; elle condamna et ceux qui enseignèrent que toutes les

actions de l'homme sont inoffensives envers Dieu, et ceux qui soutinrent qu'aucune action humaine n'offense la divinité; jamais elle ne nous ordonna de culbuter, de bouleverser la société *du jour*, et de bâtir, sur ses ruines, un autre paradis terrestre; seulement elle nous recommanda le travail; elle nous chargea d'aider l'homme dans ses efforts; de lui porter secours et protection; de le porter constamment, avec la grace que l'Etre-Suprême nous accorde, vers ce point élevé qui constitue l'homme *religieux* et *moral*, ou, dans d'autres termes, qui forme le *chrétien* et le *citoyen*.

Les Saint-S. Il nous fallait découvrir quelle a été l'influence constante des *femmes* sur l'adoucissement de nos mœurs, et à quelle élévation morale, d'esclaves avilies qu'elles étaient, elles sont parvenues;

R. Cette influence est telle qu'elle a fait dire que *les femmes font les mœurs;* la découverte de cette vérité n'est pas due aux recherches des Saint-Simoniens; elle s'est fait sentir et elle a été plus ou moins connue dans tous les temps.

La morale publique fut sans force et sans ressource dans les contrées où la prostitution était partie intégrante du culte qu'on rendit à une divinité dont le seul nom révolte le cœur de l'honnête homme; cependant encore faut-il prendre en considération que, pour que les femmes forment les mœurs, il importe qu'elles en aient elles-

mêmes; en effet, la retenue des femmes commande le respect aux hommes; mais la vertu n'est pas *sociale*, je veux dire qu'elle n'est pas dans le *maintien;* elle est toute dans les sentimens.

Les femmes ont cessé d'être des *esclaves avilies;* ont-elles acquis, à la fois, l'innocence dans les mœurs, la douceur dans le caractère, la simplicité dans la vie, et surtout les sentimens de pitié, de décence, de modestie, qui feront à jamais l'ornement de leur sexe, et qui inspirent aux hommes l'amour des mêmes vertus? L'œuvre n'est pas consommée!

Dans leur temps l'immortel archevêque de Cambrai et madame de *Lambert* se plaignirent de l'abandon où se trouvait l'éducation des filles; d'eux à nous leur éducation a-t-elle fait des progrès? Que les sciences et les beaux-arts répondent! Certes l'éducation *morale*, *sentimentale* et *religieuse* n'y a rien gagné; et encore un coup qu'on ne s'en prenne pas à la religion; le manque d'hommes et de moyens, pour combler cette facheuse lacune, se fait vivement sentir.

Les jeunes femmes sont en général peu instruites de leurs devoirs d'épouses; à peine sortent-elles de l'établissement public, où, souvent elles ont reçu des instructions plus qu'imparfaites, qu'elles sont livrées à des mains étrangères, sans qu'elles aient le temps, ni la force d'esprit, nécessaires pour

apprécier les mœurs, les habitudes, le caractère de leurs nouveaux maîtres.

La jeune fille est élevée au sein de sa famille, ou sous les yeux d'une maîtresse sans aigreur pour sa pupille, sans peine, sans souci, sans misère, sans souffrance, sans contrariété; elle croit renchérir encore sur cette somme de félicité, en se livrant à un époux dont elle attend le complément de son bonheur; à peine d'indissolubles liens ont-ils fixé son irrévocable destinée, que tous les ennemis du bonheur humain se déchaînent contre elle : les peines de la vie, les soins domestiques, les revers de la fortune, les imperfections personnelles; tout se prête la main pour assaillir la jeune épouse, qui n'est guères préparée à porter un si lourd fardeau; elle se chagrine; elle se tourmente; elle se décourage; et elle finit bientôt par tomber dans un marasme moral dont rien n'est capable de la tirer.

Qu'à l'achèvement de leur éducation on donne plus de connaissance aux jeunes filles des devoirs qu'imposent les différentes conditions de la vie, et surtout celle d'épouse! Les unes se garderont de contracter des liaisons qui ne peuvent conduire à bon port; les autres, prévenues contre les accidens de la vie, trouveront chez elles plus de moyens d'y faire face.

Mais hélas! Les malheureuses! elles sont sou-

vent conduites, les yeux bandés, au lieu d'un long supplice, victimes de l'insouciance, de la négligence ou de la cupidité paternelle!

Quant *à l'élévation morale, à laquelle les femmes sont parvenues*, je n'y crois rien. L'Europe, il est vrai, n'a pas des *sérails*, ni ne dérobe les femmes à la vue de tous les hommes qui ne sont pas *impuissans;* cette honteuse séquestration est abandonnée à la barbarie ottomanne; mais nos femmes n'en sont pas moins, pour la masse, des *esclaves domestiques*.

Accablées sous le poids d'un travail toujours renaissant et souvent au-dessus de leurs forces; privées de toutes les jouissances de la vie; sans cesse inquiétées par les jeunes êtres auxquels elles n'ont donné la vie qu'avec l'espoir de ne pas perdre la leur; enfin, souvent livrées à l'empire d'un maître capricieux et tracassier, qui n'avait pas mérité, de leur part, tant d'amour et de dévouement. Leur malheureuse condition mérite l'attention des cœurs sensibles et les consolations de la religion.

Les Saint.-S. Il nous fallait surtout faire sentir le sort que leur réserve un avenir qui, après les avoir complétement affranchies du joug barbare que des passions brutales leur ont imposé, reconnaîtra en elles le type de cette puissance sympathique qui excita d'abord l'horreur pour les sacrifices humains, brisa plus tard les chaînes de l'esclave, et prononça enfin ce mot sublime, *philantrophie*.

R. 1. Est-ce l'avenir seul ; l'avenir sans *direction ;* l'avenir abandonné aux forces aveugles, mais agissantes du temps? Est-ce l'avenir gros, par lui, de perfectionnement, à peu près comme la nature forte et féconde dans son sein, donne la vie et la croissance aux productions de la terre? Est-ce un tel avenir qui affranchira les femmes du joug barbare que des passions brutales leur ont imposé? N'est-ce donc pas la religion qui a mis la femme à sa véritable place, et qui a opéré ce prodigieux changement dans leur situation sociale? Est-ce le temps qui a fait découvrir que la femme est la *compagne* et non l'esclave de l'homme? Est-ce l'ancienne philosophie, ou n'est-ce pas plutôt la religion du Christ, qui a fait le partage des devoirs matrimoniaux, et qui en a fait la part à l'homme et à la femme?

Sont-ce les investigations de l'intelligence humaine qui ont trouvé que les époux se doivent réciproquement amour, fidélité, assistance et support de caractère, et qu'en sus le mari doit à sa femme l'entretien de la vie et égard dans le traitement, tandis que la femme doit à son mari respect et soumission, ou n'est-ce pas la religion qui nous a enseigné cette sublime morale?

Je crois que personne ne peut révoquer en doute que l'initiative a été prise par la religion.

2. Est-ce encore l'avenir qui reconnaîtra dans

les femmes le type de la puissance sympathique qui excita l'horreur pour les sacrifices humains? Eh! faut-il invoquer les charitables leçons de l'Évangile, qui non seulement nous inspirent l'horreur de verser le sang humain, mais qui encore nous recommande, et avec tant de sollicitude, l'amour de notre semblable? Non; remontons plus haut encore. Moïse, qui écrivit mille ans avant *Hérodote* qu'on appelle le père de l'histoire profane de l'antiquité, défendit sous peine de mort, aux Israélites, d'imiter le cruel et barbare usage des Moabites, d'immoler des enfans au dieu *Melchom*.

L'horreur de ces innocentes victimes n'est pas plus l'effet de la puissance sympathique des femmes que des sentimens mâles de l'homme bien né; celui-ci et celles-là reculent également d'horreur devant l'idée de verser le sang de l'innocence.

3. La philosophie moderne a consacré le mot sublime de *philanthropie*; elle ne peut prétendre qu'à l'honneur de prononcer un beau terme; depuis plus de dix-huit siècles la religion chrétienne prêche, sous une autre dénomination, la philanthropie aux peuples; il y a la différence entre la doctrine des philosophes et celle des disciples de Jésus-Christ, que cette dernière est un peu plus large, un peu plus animée, un peu plus consolante pour ceux qui la suivent; enfin, la *charité chrétienne* vaut bien la *philanthropie* de nos philosophes modernes.

Les Saint-S. Cet exposé rapide suffira, sans doute, pour faire apprécier l'étendue immense du champ qui s'ouvrait devant nous. Le cercle qu'embrasse la doctrine comprend tous les phénomènes humains, dans leurs plus hautes généralités; et c'est à ce titre que nous réclamions d'abord pour elle le beau nom de philosophie, prodigué si complaisamment de nos jours.

R. Il importe moins à une doctrine de comprendre un plus, ou moins grand nombre de phénomènes humains, que de savoir appliquer ses principes régulateurs et directeurs aux besoins de la société.

Les Saint-Simoniens se vantent de ce que leur doctrine comprend ces phénomènes dans leurs plus hautes généralités; ils ne s'apperçoivent pas que ce qu'ils présentent comme le triomphe de leur doctrine, en est, toute autre considération à part, le vice radical.

A mesure que la théorie atteint les généralités, elle s'éloigne de *l'individualité* et passe dans les abstractions; cependant la doctrine des Saint-Simoniens devrait être une doctrine toute *de fait;* puisqu'elle est destinée à devenir l'essor à un nouvel ordre social; ils auraient donc mieux fait de nous dire et de nous faire voir que leur doctrine est appliquée aux différens modes d'être de la société.

Pour la dénomination, n'importe de quel nom

les Saint-Simoniens décorent leur doctrine ; sans s'arrêter au frontispice, le public examine et juge l'enseignement ; cependant le terme de *philosophie* était mieux assorti à leurs doctrines ; ils n'ont adopté celui de *religion* que pour donner plus d'importance à leurs conceptions.

Les Saint-S. Un autre nom plus grand encore, lui est réservé, un nom que toutes les doctrines qui ont dirigé les peuples, ont successivement pris et quitté celui de *religion*. Ainsi les *philosophes* de la Grèce et de l'Italie, après avoir long-temps parcouru, et enfin senti le vide dans lequel leurs interminables discussions étaient agitées, se sont tous *ralliés* à la voix du *Christ*, et la *religion* chrétienne a été fondée ;

R. Il est faux que toutes les doctrines qui ont dirigé les peuples, ont pris successivement et quitté le nom de *religion ;* il n'y a que les doctrines qui ont trait à Dieu, au culte divin ou à la morale, qui se sont décorés de ce beau titre.

Que les philosophes de la Grèce et de l'Italie, se soient ralliés à la voix du Christ, et qu'ainsi ils aient fait partie de l'Église chrétienne, cela se conçoit, et cela est juste ; ils avaient eu le temps de sentir le vide de leurs doctrines et le besoin de tourner leurs vues vers un autre élément ; mais il est faux que les philosophes ont embrassé la religion du Christ par calcul, et dans l'intention de se rallier sous ce nouvel étendard, pour former

une secte formidable, comme semblent le croire les Saint-Simoniens; les philosophes de l'antiquité, guidés par les seules réflexions de leur intelligence, avaient cherché en vain une morale qui fût en rapport avec les désirs du cœur de l'honnête homme, qui pût consolider l'ordre social du temps, et amener la société aux améliorations que nécessitait le progrès de l'humanité; toutes les sectes philosophiques grecques et italiennes avaient adopté les principes que leur école, ou le hasard, leur avaient proposés; elles se promenaient dans un vaste champ, couvert de ténèbres d'un bout à l'autre; champ dont les limites semblaient s'étendre à leur approche; la vérité leur était échappée, et toutes les fois qu'on croyait la tenir, elle disparaissait de dessous leurs mains, pour aller se perdre dans un lointain inconnu.

C'est au milieu de ces pénibles recherches d'une impuissante philosophie, et pendant que la société luttait inutilement contre l'erreur, que le Christ apparut et prêcha une doctrine qui fit rejaillir la lumière sur tout l'univers, et commanda bientôt la persuasion.

Cependant la conversion des philosophes de l'antiquité ne fut pas sans exception; s'il importait de le dire, on ne serait pas embarrassé de citer bon nombre de philosophes et des sectes entières, qui ont préféré de persévérer dans les

erreurs d'un informe polythéisme plutôt que d'en faire le sacrifice aux saines doctrines du sauveur de l'humanité; les temps et d'autres causes ont détruit ces erreurs et leurs sectateurs.

La céleste doctrine du Christ n'en voulait pas seulement aux préjugés du temps; elle imposait encore des durs sacrifices à la corruption du cœur humain, et elle n'a pas trouvé tout le monde également disposé à renoncer à ses habitudes, à ses usages et surtout à ses passions et à ses affections déplacées.

Il y a dans les maximes de l'Évangile une noblesse et une élévation où les cœurs vils et rampans ne sauraient atteindre. La religion qui fait les grandes ames ne paraît faite que pour elles; et il faut être grand, ou le devenir, pour être chrétien. On l'a dit avant moi.

Les Saint-S. (p. 21.) Et depuis trois siècles, les *chrétiens*, renonçant à leur *communion*, se sont *détachés* de *l'Église* pour former des *écoles* philosophiques, qui s'éteignent à leur tour, comme celles d'Athènes et de Rome, et se dirigent, à leur insu même vers *l'Église nouvelle*.

R. Il paraît que par les chrétiens qui depuis trois siècles se sont détachés de l'Église, pour former des écoles philosophiques, les Saint-Simoniens entendent les réformateurs; mais où trouve-t-on que les réformateurs se sont séparés de l'Église pour faire des écoles philosophiques?

Les réformateurs, malgré leurs erreurs, ont toujours brigué le nom de *chrétiens*.

Au reste, pour s'être séparés de l'Église catholique, les réformateurs n'ont pas beaucoup plus de rapport avec le Saint-Simonisme que nous, et je crois pouvoir dire, sans craindre de me trouver en opposition avec les événemens, que les Saint-Simoniens ne feront pas de fort brillantes conquêtes, pas plus chez la réforme que dans le catholicisme.

Ce qui serait curieux, ce serait de savoir comment les Saint-Simoniens interprètent à leur avantage, les pertes que, pendant les trois derniers siècles, le catholicisme a fait en Allemagne et dans quelques autres contrées voisines; ils devraient du moins commencer, pour nous faire comprendre cette petite mystification, par nous faire connaître quelle est la plus petite secte de l'Allemagne, qui a abandonné les préceptes de *Luther* ou de *Calvin* pour embrasser les doctrines de Saint-Simon; ou peut-être comptent-ils, ce qui est un peu plus vraisemblable, parmi les leurs, tous ceux qui renoncent à la communion de l'Église universelle; dans le cas, le mot de *Saint-Simoniens* reçoit une ample extension, et devient synonyme de celui d'*anticatholiques*.

Les Saint-S. En effet, pour suivre des cours de droit ou de médecine, pour obtenir les grades universitaires les plus

obscurs, dans les sciences et dans les lettres, il faut pouvoir subir un examen de philosophie ; donc, pour être philosophe, il n'est pas nécessaire de connaître les principes de la législation et des sciences, ni d'avoir réfléchi sur l'influence sociale exercée par la poésie ; ce n'est pas tout encore, parlez à nos philosophes du *crédit*, des *emprunts*, de la *population*, des *douanes*; cherchez à connaître leur pensée sur quelques-unes des questions les plus intéressantes de l'ordre industriel, telles que l'organisation du travail, la constitution de la propriété, les corporations, etc., les plus hardis vous répondent par quelques lieux communs d'une science arriérée, les autres disent naïvement : nous n'avons pas étudié *l'économie politique*.

R. Comme l'on voit ce reproche d'incapacité est adressé aux jeunes gens, qui, après leurs études, quittent les universités ; les Saint-Simoniens exigent-ils qu'à l'issue de leurs études scolastiques, les élèves soient des jurisconsultes et des médecins consommés ? Ce langage exigeant serait peu encourageant pour nos jeunes docteurs, s'il n'était une révoltante injustice.

Lorsque les Saint-Simoniens quittèrent les bancs de leurs écoles, possédaient-ils les connaissances qu'ils ont aujourd'hui ? Il est permis d'en douter.

Si ces messieurs raisonnent doctement du crédit, des emprunts, de la population, etc., etc., etc., assurément n'ont-ils pas puisé toutes ces connaissances dans les leçons de leurs maîtres ; ils ont eu recours à d'autres sources ; mais les Saint-

Simoniens nous paraissent faire un peu trop de *parade de science*; si ces messieurs sont si *génériques* en connaître et savoir, mieux aurait-il valu exploiter les talens au profit de leurs concitoyens, que de passer le temps à prêcher une nouvelle religion, qui devrait s'ériger sur les ruines de celle du Christ, seule véritable, seule divine, seule appropriée aux besoins des peuples.

Les Saint-S. Pour nous, l'*histoire*, la *science sociale* et la *philosophie* ont une autre importance; le but qu'elles doivent se proposer n'est pas de récréer, par le récit de quelques historiettes, un public ennuyé, ou de l'intéresser à des événemens politiques qui n'auront qu'un instant de durée, ou bien encore de le distraire par des discussions arides, incomplètes, arriérées, sur les procédés, sur le mécanisme des facultés intellectuelles;

R. Nous sommes parfaitement d'accord sur l'inutilité des discussions arides de nos métaphysiciens; comme nous l'avons fait remarquer ailleurs, les *abstractions* n'ont malheureusement que trop longtemps occupé le monde, sans que la société en ait retiré aucune utilité.

On peut dire, en général, qu'outre qu'elles sont sans influence sur la vie pratique et les mœurs de l'homme, elles se font rarement de bonne foi et dans le dessein de découvrir la vérité.

En effet, quel est le but, dans les discussions publiques, de nos jeunes philosophes? C'est de

défendre leurs *positions*, en ripostant aux raisons de leurs adversaires ; raisons que la publicité des débats empêchera toujours de reconnaître ; tandis que, de son côté, *l'argumentateur* sera toujours plus occupé à embarrasser le jeune philosophe par des sophismes adroitement captieux, que de le convaincre par de bonnes raisons, de la fausseté ou des inexactitudes de ses assertions ; et on finit bientôt par la chicane, la mauvaise foi, les dissentions et la haine.

Il est vrai que ces *parades* de forces intellectuelles sont faites pour flatter éminemment l'amour-propre de nos jeunes gens ; celui qui manie le mieux les *atqui* et les *ergò* passe, aux yeux d'un public qui se contente *d'entendre*, pour un savant du siècle. Jean Pic, prince de la Mirandole, fit annoncer à l'Europe qu'il soutiendrait à Rome des thèses *de omni re scibili*. Il est impossible de pousser la vanité plus loin. Les sciences n'ont jamais gagné ce que la religion et la morale ont perdu aux disputes publiques.

Les Saint-S. (p. 22.) Il faut qu'elles révèlent, avec certitude, à l'humanité son avenir, qu'elles le justifient par sa marche passée, qu'elles lui montrent les progrès déjà accomplis, et ceux qui lui restent à faire, enfin qu'elles la passionnent pour ce noble but de ses travaux, pour cette grande récompense de ses efforts, pour cette douce compensation de ses longues souffrances.

R. Et ces beaux résultats nous sont promis, comme on verra, sous les auspices de l'impulsion que la doctrine saint-simonienne donnera à l'histoire, la science sociale et la philosophie. Nous ne demandons pas mieux que de voir se réaliser de pareils projets, et la religion elle-même saura gré aux Saint-Simoniens d'avoir donné une nouvelle énergie aux sciences ; mais n'y a-t-il pas un peu de charlatanisme dans tout cela? Pour relever le caractère des sciences et leur imprimer une nouvelle force, il importe de déblayer le terrain qu'on veut cultiver; la société a besoin d'être relevée de religion et de sentimens ; jamais il n'y aura véritable grandeur d'esprit, si, au préalable, il n'y ait élévation d'ame.

Tous les *doctrinaires* des siècles passés ont débuté par de belles promesses ; il fallait disposer en faveur des nouvelles doctrines ; les hérésiarques promirent *l'épurement* du christianisme ; les philosophes, surtout ceux du siècle passé, offrirent au monde l'affranchissement complet de la raison, l'anéantissement des préjugés des hommes, puis une doctrine pure et saine qui relèverait la société et la placerait à son véritable point d'élévation ; la société examina les travaux de ces messieurs et jugea que leurs leçons n'étaient appuiées ni de la religion, ni de la raison; et elle abandonna les hommes et leurs doctrines. L'avenir

nous apprendra bientôt si *l'avenir* des Saint-Simoniens aura été plus heureux.

Les Saint-S. En donnant à nos travaux ce sublime caractère, notre enthousiasme, nous le savons, fera sourire les sceptiques de nos jours; ils seront surpris de trouver autour d'eux une semblable exaltation, qu'ils ne sauraient concevoir, parce qu'ils ne connaissent rien qui puisse l'exciter en eux;

R. L'enthousiasme des Saint-Simoniens est de nature à faire sourire les hommes qui ont, tant soit peu, étudié les faiblesses, les besoins, les mœurs et les habitudes des peuples plutôt que les sceptiques de nos jours, qui ne sont qu'un triste reste de l'anarchie intellectuelle du vieux temps.

Ces derniers se feraient encore à la doctrine exaltée de Saint-Simon, en ce que, étant souvent philosophes spéculatifs, ils consultent plutôt les ressources de l'imagination que le rapport des théories aux besoins réels des nations.

Au reste il n'y a rien qui nous étonne dans l'exaltation des Saint-Simoniens, nous qui croyons avoir conçu leur doctrine et leurs *plans*. Outre que les novateurs sont toujours enthousiasmés de leurs découvertes et de leurs doctrines, le temps, qui court, favorise singulièrement la propagation des doctrines des Saint-Simoniens, dans lesquels nous n'avons vu, dès le premier abord, que les auxiliaires de la révolution.

Les Saint-S. Ils adjurent tous cependant *Socrate* mourant pour ses croyances, mais tous se précipiteraient à genoux, comme *Galilée*, pour abjurer les leurs ; qu'ils réfléchissent un instant sur *Saint-Simon*, sur notre maître; sur cette vie de sacrifices, d'humiliations même, sur ce calme imperturbable, qui le faisait en présence de la mort, s'entretenir avec nous de l'avenir de l'espèce humaine; peut-être alors sentiront-ils qu'un nouveau *Socrate* a pu paraître, que l'humanité pouvait encore assister à un aussi grand phénomène, enfin que la révélation d'une philosophie nouvelle devait encore illustrer le monde.

R. Il est certain que la sagesse de *Socrate* fut un phénomène *moral* pour le temps; mais la vie et la mort de Jésus-Christ en ont tellement offusqué l'éclat qu'un philosophe du dix-huitième siècle, qu'on ne saurait soupçonner de tendance religieuse, ne cite la sagesse du philosophe payen que pour arguer à la divinité du Christ.

Le passage est beau; il est opportun; il ne faut pas le passer sous silence.

« Quel aveuglement, dit le philosophe, d'oser »comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! »Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant »sans douleur, sans ignominie; soutint aisément »jusqu'au bout son personnage: et si cette facile »mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate »avec tout son esprit fut autre chose qu'un sophiste. »Il inventa, dit-on, la morale : d'autres avant lui »l'avaient mise en pratique. Il ne fit que dire ce

»qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons »leurs exemples. Aristide avait été juste, avant »que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. »Léonidas était mort pour son pays, avant que »Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte »était sobre, avant que Socrate eût loué la so»briété. Avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce »abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus»Christ avait-il pris chez les siens cette morale »élevée et pure dont lui seul a donné les leçons »et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, »la plus haute sagesse se fit entendre, et la sim»plicité des plus héroïques vertus honora le plus »vil de tous les peuples. La mort de Socrate philo»sophant tranquillement avec ses amis, est la plus »douce qu'on puisse désirer : celle de Jésus expi»rant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit »de tout un peuple, est la plus horrible qu'on »puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoi»sonnée, bénit celui qui la lui présente et qui »pleure ; Jésus au milieu d'un supplice affreux »prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie »et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la »mort de Jésus sont d'un Dieu. »

Et la religion de Jésus-Christ n'a-t-elle pas rempli le monde de ses *Socrate*? Le philosophe d'Athènes mourut pour une vérité payenne, des milliers de chrétiens ont été martyrs de la vérité évangélique.

Mais n'est-ce pas insulter au bon sens que de comparer *Saint-Simon* à Socrate?

Socrate enseignait à Athènes, au milieu des ténèbres épaisses d'un grossier paganisme, une morale assez pure, quoique défectueuse, tandis que Saint-Simon prêche à Paris, qu'on se plaît à appeler la capitale de la civilisation européenne, une doctrine sans force et sans vie; Socrate fut abandonné aux seuls efforts de son intelligence; Saint-Simon eut, pour lui, le secours de ses amis et des lumières de son siècle; Socrate ne trouva de l'appui ni dans la philosophie du temps, ni dans les leçons de la religion; Saint-Simon puisa de brillantes lumières à l'Évangile qui est venu éclairer le monde, et dégager l'esprit humain, et à la philosophie qui, malgré ses erreurs religieuses, n'a pas manqué de donner une impulsion salutaire aux sciences et aux beaux-arts.

La vie de Saint-Simon peut avoir été une vie de sacrifices et d'humiliations; soit; nous n'avons pas de motif pour le contester; seulement qu'on convienne que ni les peines domestiques, ni les tracasseries que les *innovations* suscitent à leurs auteurs, ne prouvent en rien pour les nouvelles doctrines; s'il était permis à chacun de mettre au grand jour ses peines, ses souffrances, ses humiliations, il n'y aurait pas de si petit coin sur la terre qui ne comptât bon nombre de *Saint-Simon*.

Mais c'est pousser la faveur au delà des limites de la justice que de prôner le *calme imperturbable* de Saint-Simon; les *suicides* n'ont aucun droit à de pareils éloges.

Enfin, je ne sais jusqu'à quel point on peut faire passer Saint-Simon pour le Socrate du dix-neuvième siècle et sa doctrine pour la révélation d'une philosophie nouvelle qui doit encore illustrer le monde.

Toute la philosophie ou religion de *Saint-Simon* peut se résumer en ce peu de mots :

Que tout le monde renonce à ses droits de propriété, à ses possessions, à son mobilier, à son argent, voire à ses vêtemens; les Saint-Simoniens en feront un *trésor public*; puis ils nommeront une commission de *répartition* qui délivrera à tout l'univers des diplômes de *capacité;* qui mettra ces capacités en possession des terrains à cultiver, des carrières à exploiter, des sciences et arts à professer; chacun, en outre, recevra le travail de sa capacité et le prix de son travail.

Comme tout le monde s'est dépouillé de ses biens, il se dépouillera également de ses affections; la mère n'aura pas plutôt donné le jour à son enfant que celui-ci, n'importe s'il reste dans la maison paternelle, ou qu'il soit remis aux soins des Saint-Simoniens, recevra *l'éducation de l'espèce humaine;* s'il revoit encore ses parens, il ne verra plus les

auteurs de ses jours, mais bien des hommes dont, selon l'ordre de la nature, il a reçu l'existence ; les parens ne reconnaîtront plus dans leur enfant un fils, objet spécial de leur affection ; il sera simplement la tige d'une nouvelle génération.

La femme n'aura plus d'époux ; elle n'aura qu'un homme qui partagera avec elle les peines de la vie et les charges de l'union ; et le mari ne verra plus dans son épouse qu'une femme destinée à concourir avec lui à la propagation du genre humain.

Toutes les affections spéciales disparaîtront, et un *amour général* couvrira, de ses ailes, tout l'univers, et atteindra tous les hommes au même dégré d'intensité.

Voilà la quintessence de la doctrine saint-simonienne ; que le public juge s'il y a là de quoi émerveiller le monde !

Jésus-Christ ne jugea pas à propos d'engager les femmes à disputer à leurs époux l'équilibre ou même l'équipondérance du pouvoir matrimonial, ou d'exciter les enfans à faire valoir leurs droits d'hommes en présence de leurs parens ; il mit dans la bouche de S^t^ Paul, un langage plus doux et plus sentimental (*).

(*) Femmes, dit Saint Paul, soyez soumises à vos maris, comme il est bien raisonnable, en ce qui est selon le seigneur.

Maris, aimez vos femmes, et ne les traitez point avec rigueur et avec rudesse.

Les Saint-S. La disposition des esprits auxquels nous nous adressons ne nous a pas encore permis d'entreprendre un enseignement dogmatique de la doctrine;

R. C'est cependant par là que les Saint-Simoniens auraient dû commencer; quelle garantie nous offrent-ils? Cependant ils doivent convenir que nous sommes en droit de nous défier de leurs leçons, tant qu'ils ne nous offriront pas d'autres autorités que celles de leurs prédications. Dès qu'ils voulaient intéresser le monde en faveur de leur doctrine, ils auraient dû commencer par en tracer le précis, en indiquer les principes et en montrer les bases; c'est du moins la marche suivie par les doctrinaires; les Saint-Simoniens ont jugé à propos de s'écarter de la voie ordinaire; on en connaîtra bientôt les raisons.

Les Saint-S. Nous avons dû marcher pas à pas, prendre les penseurs de notre époque sur leur terrain (c'était là que *Saint-Simon* nous avait pris nous-mêmes), pour les amener sur le nôtre.

R. Cet aveu est du moins sincère; les Saint-Simoniens avouent ingénûment qu'ils ont dû marcher pas à pas; c'est-à-dire, qu'ils n'ont pas osé

Enfans, obéissez en tout à vos pères et à vos mères; car cela est agréable au Seigneur.

(Aux colos. chap. III. V. 18, 19 et 20.)

mettre leur doctrine au grand jour d'un seul coup, crainte, probablement, de heurter trop fort l'opinion publique; ils ont commencé par prêcher sans dire à quoi ils en voulaient venir; les premiers disciples des Saint-Simoniens doivent avoir été, ou bien ineptes, ou bien crédules, pour s'affilier à une secte dont ils ne connaissaient, ni la doctrine, ni les plans.

Lorsque Jésus-Christ est venu prêcher l'Evangile au monde, a-t-il usé de finesse et de détours? N'a-t-il pas commencé par donner sa doctrine, par la prouver par des prodiges et des merveilles? Et nous, prêtres, qui sommes les disciples de ce même Christ, et les partisans de son Evangile, ne commençons-nous pas par enseigner au monde la doctrine de notre Divin Maître, pour, par la suite, indiquer les devoirs moraux qui en découlent?

Les disciples de Saint-Simon prennent une autre direction; ils ont recours à la tactique; ils commencent par faire des *dupes* pour, par la suite, en faire des Saint-Simoniens; et pour justifier ces moyens d'embauchage, ils avouent gaiment que leur maître a aussi usé de stratagème à leur égard (*).

(*) Cet avertissement n'a pas empêché *Charles Donald* de se laisser prendre aux filets des Saint-Simoniens.

Faisons encore un pas et voyons quels sont les moyens de réussite que les Saint-Simoniens emploient.

Les Saint-S. Nous devions employer avec eux l'arme dont ils se servent avec tant d'ardeur, la *critique*; les dégoûter de leurs *croyances* anarchiques, leur faire sentir les souffrances *morales intellectuelles* et *physiques*, qui accablent les masses, dans une époque de désordre comme la nôtre, souffrances qui sont d'autant plus cuisantes qu'on a l'âme généreuse, l'intelligence élevée et une puissante activité;

R. C'est une pauvre ressource à laquelle les Saint-Simoniens ont eu recours, que celle de *critiquer* les autres doctrines, pour faire valoir la leur; elle est semblable à l'injuste et odieuse manœuvre de certaines gens qui ravalent le mérite de leur semblable, afin de donner du relief au leur; on réussit rarement à se faire une réputation à ce prix, ou si on y parvient, la renommée n'est qu'éphémère; la vérité se fait bientôt jour à travers les ténèbres qui l'enveloppaient; les yeux se dessillent; l'illusion disparait; et l'homme reste seul avec son humiliante nullité.

Parmi les croyances anarchiques, dont, au préalable, les Saint-Simoniens veulent dégoûter leurs élèves, ils comprennent, n'en doutons point, les croyances catholiques. Mais où est l'anarchie qui règne parmi les vrais croyans de la doctrine de Jésus-Christ? La religion catholique ne pré-

sente-t-elle donc plus un corps de doctrine complet et uniforme ? Est-ce que les catholiques d'Allemagne et ceux de France ont des croyances diverses ? Est-ce que le *symbole* des catholiques de l'Europe n'est pas celui des fidèles Américains ? Que les Saint-Simoniens essaient ici de leurs talens ; qu'ils nous montrent *l'anarchie* qui règne dans les croyances des peuples catholiques ; nous leur promettons d'avance de les suivre dans leurs recherches.

Pour les souffrances de tout genre qui accablent les masses, elles ne sont malheureusement que trop réelles ; seulement nous disconvenons sur les causes qui les amènent, et les moyens qui doivent les alléger ou les faire disparaître.

Les Saint-S. (p. 23). Nous devions surtout exposer devant eux les titres qui nous donnaient le droit de leur parler bientôt d'amour, de poésie, de *religion*, et, pour cela, nous asseoir fermement sur le terrain de la *science* et de *l'industrie*, combattre les préjugés des *savans* et des *économistes* de nos jours.

R. Nous ne savions pas qu'il fallût des titres ou des antécédens pour avoir le droit de parler d'amour, de poésie, de *religion ;* nous n'avons jamais connu les lois qui resserrent le cercle des travaux scientifiques ou religieux ; c'est du nouveau que les Saint-Simoniens nous apprennent.

Les *savans* et les *économistes* de nos jours ne se-

ront pas flattés du tribut d'éloge que leur décernent les Saint-Simoniens ; ce n'est pas honorable pour les Saint-Simoniens d'envelopper ainsi dans une réprobation générale cette foule d'hommes qui sacrifient leur repos et leur vie à l'avancement des sciences et au perfectionnement des mœurs ; il sera toujours louable pour un auteur, n'eût-il pas fait pour les sciences ou pour le perfectionnement de la société, ce que l'exigence des hommes attendait de lui, d'avoir mis sa quote-part dans le travail qui est destiné à perfectionner la société.

Les Saint-S. Nous devions..... attaquer les dogmes d'une politique *dissolvante*, qui fut longtemps nécessaire pour détruire un ordre social vicieux, qui l'est encore ; comme *obstacle* à la *rétrogradation*, mais dont la puissance purement *négative* ne saurait commander l'enthousiasme et le dévouement, aujourd'hui que tout a été *nié*, jusque dans les rangs les plus obscurs de la société.

R. Le mot de politique *dissolvante* est heureux ; il donne une idée nette de la révolte ; car si la politique de nos révolutionnaires pouvait prévaloir, l'usurpation se glisserait bientôt dans tous les États, et l'Europe ne présenterait plus qu'un vaste champ de désordre et d'anarchie.

Mais qu'on veuille bien se rappeler que les Saint-Simoniens n'attaquent la politique dissolvante de nos jours, que parce qu'elle ne sait commander ni enthousiasme, ni dévouement ; du reste, elle

fut nécessaire pour *détruire* un ordre social vicieux ; ordre social qui l'est encore.

C'est là l'éternel refrain de toutes les insurrections ; elles se font toutes à l'ombre de la justice et du souverain droit de l'homme ; elles ne buttent qu'à la liberté, l'affranchissement de la tyrannie dominante ; enfin le pur patriotisme et le dévouement à la chose publique des insurgés, sont l'aliment habituel de la crédulité publique.

Les révolutions de Paris, de Bruxelles, de Varsovie, de Parme et de Rome, se sont faites à l'aide de ce prestige ; l'année passée encore elles pouvaient se couvrir de cet imposant bouclier ; aujourd'hui il ne garantit plus ; les peuples ont eu le temps d'apprendre ce que leur valent les révolutions, et ce que veulent les hommes du *mouvement*.

Les Saint-S. Cette séance est consacrée à faire sentir la situation douloureuse dans laquelle se trouve, en ce moment, la société européenne : tous les liens d'affection brisés, des regrets ou des craintes partout, des joies et des espérances nulle part ; la défiance et la haine, le charlatanisme et la ruse présidant aux relations générales, et apparaissant aussi dans les relations les plus particulières.

R. Toutes les honnêtes gens, tous les cœurs sensibles déplorent l'état de choses existant chez une grande partie des nations européennes ; nulle confiance ! mais surtout entre les peuples et les

gouvernans; partout les perturbateurs de l'ordre public s'épuisent en efforts ; leur tâche principale est de semer la défiance ; ils font concevoir aux peuples, dans les souverains, une espèce de monstres ou de tigres, qui sont avides du sang humain ; qui exploitent les peuples au profit de leurs familles ; qui sacrifient leurs sujets et leurs biens aux intérêts de leurs couronnes ; ce sont des maîtres injustes et despotes qui n'ont rien moins à cœur que le perfectionnement et le bonheur des peuples.

De là l'empressement du peuple pour renverser, à la première opportunité, une autorité malfesante ; une autorité, qu'il croit élevée pour empêcher la félicité humaine de se déborder, et de couvrir les masses, à peu près comme des digues élevées retiennent des eaux salutaires, destinées à inonder nos prés, et à leur imprimer un caractère de fertilité qu'ils n'ont pas eu jusqu'ici ; rien de plus empressé que le peuple, pour briser des chaînes qui lient l'opulence aux cours, pour l'empêcher de se répandre parmi les peuples.

Avec de telles armes on a travaillé les masses, malheureusement trop avides d'impressions qui flattent leur amour-propre, ou qui paraissent favoriser leurs intérêts.

La France et la Belgique ont fait divorce avec

leurs souverains légitimes ; les gouvernemens d'Espagne et de Portugal, qui paraissent plus qu'indifférens pour le progrès des sciences, beaux-arts, civilisation (*), luttent, en ce moment, contre les hommes *du mouvement*, dont les intentions ne sont pas également louables.

La Pologne, la malheureuse Pologne a préféré d'attirer sur elle tous les fléaux d'une guerre meurtrière, et enfin de périr derrière les retranchemens de Varsovie, que de vivre sous la protection d'un monarque puissant, et qui, quoiqu'en dise la démagogie, a toujours passé pour être un monarque juste, sage, modéré (**).

L'Italie est débordée par la faction démagogique ; la duchesse de Parme, Marie-Louise, est chassée de ses États ; le chef de la chrétienté, notre bien-aimé pape, le malheureux Grégoire XVI

(*) Cependant il faut être juste ; il paraît que le roi d'Espagne commence à sortir de sa longue léthargie ; il vient d'adopter plusieurs mésures favorables à l'industrie et au commerce de ses paresseux sujets.

(**) On se rappelle tout ce que la cour de Saint-Pétersbourg a fait pour éviter la guerre contre la Turquie, lors de ses derniers démêlés avec la sublime Porte, au sujet des provinces de la Moldavie et de la Valachie. Ce ne fut qu'après trois ou quatre ans d'infructueuses négociations, que l'empereur *Nicolas* ordonna à ses troupes de passer les Balkans et de marcher sur Constantinople.

monte à peine sur la chaire de Saint Pierre, qu'il tombe sous les coups des carbonari; il est déclaré déchu du pouvoir temporel du patrimoine de Saint Pierre, et il ne recouvre son autorité qu'après avoir vu, du haut du Vatican, luire les baïonnettes autrichiennes, et avoir épuisé le petit trésor de la représentation de Jésus-Christ.

Le sang des Hellènes coule de nouveau! Il paraît que la malheureuse Grèce est destinée à périr sous ses propres coups, ou, pour éviter la mort, de rentrer sous la domination d'un peuple barbare; dernière espérance d'une nation qui avait déjà acheté si chèrement son indépendance; ils détruisent de leurs propres mains une flotille qui n'a échappé à la vengeance ottomanne que par le désastre de Navarin; Capo-D'Istrias, le président de la Grèce, tombe sous le fer de ses assassins! Le sang coule de nouveau en Grèce!

L'Autriche ne se remue pas, et la Prusse, l'heureuse Prusse, demeure calme au milieu des convulsions politiques de ses remuans voisins.

De leur côté, les souverains s'arment et se fortifient contre ce qu'ils appellent l'esprit de vertige des peuples, les tentatives de la révolte et les machinations de la démagogie; le trésor public s'absorbe, le crédit s'épuise, la fortune

de l'État se convertit partout en baïonnettes et bouches à feu, tristes monumens d'un siècle de trouble et de désordre!

Telle est en effet la triste situation où gît la société européenne!

Tous les liens d'affection brisés! Ah! comment pourraient-ils ne l'être pas, tandis qu'on ne cesse de semer la défiance et la haine! Comment pourraient-ils ne l'être pas, tandis que tant de talens s'épuisent et s'usent en efforts, afin de briser les liens d'affection qui unissent les familles et les peuples!

Des regrets ou des craintes partout! Et comment ne pas regretter et ne pas craindre, à la vue d'un présent sans garantie et d'un avenir sans espoir!

Des joies et des espérances nulle part! Et quelles joies pourrait concevoir un cœur sensible aux maux qui accablent la société! Comment se réjouir à la vue des calamités qui ménacent les peuples, et quelles espérances en concevoir! Comment se réjouir en présence du désordre et de l'anarchie qui minent une partie de la société et menacent l'autre, et quelles espérances nous laissent-ils! Enfin comment se réjouir du triste présent où nous vivons, et quoi espérer du sombre avenir qui nous attend! Le présent est-il donc riant? L'avenir est-il rassurant? Ah!

malheureux peuples! vous vous ressentirez encore longtemps du contre-coup des *glorieuses journées* de 1830!

La société humaine est ébranlée! Plus de confiance, plus de soumission, plus d'amour! Les monarques avec leurs adhérens et leur force militaire d'une part; la *propagande*, avec son *armée occulte*, ses *amis du peuple*, son journalisme d'autre part! De quel côté faut-il se ranger! Ah! ma voix est impuissante! elle ne saurait être utile aux souverains; seconderai-je les efforts de ceux qui trouvent que désormais toute réconciliation entre les rois et les peuples, est impossible? De ceux qui ne trouvent de salut que dans le renversement successif de tous les trônes? Mais quoi faire de mon respect pour *l'autorité établie*! Quoi faire de ma sympathie pour l'union et la paix! Quoi faire, surtout, de mon amour, de mon admiration pour une religion qui commande la soumission à l'autorité et le maintien de l'ordre! Non, non! loin de moi la pensée de grossir le rang de ces personnes qui, quelque soient leurs intentions, n'en contribuent pas moins à la désorganisation de la société!

Et la liberté! quoi! la liberté! Eh! si elle ne porte de meilleurs fruits! elle est entre des mains perfides; la malveillance l'exploite; elle la fait servir à ses coupables desseins! La liberté ne sera

un bienfait que lorsqu'elle deviendra, pour la société, un moyen de perfectionnement; lorsqu'elle sera devenue l'instrument par lequel on poussera les sciences et les beaux-arts; enfin elle ne sera un bienfait que lorsqu'elle cessera d'être l'arme fatale de la discorde et du désordre, pour servir à répandre les lumières, et à former les sentimens du peuple.

Les Saint-S. Ce désordre, nous le signalons dans la *politique* qui nous *divise*, au nom du *pouvoir* et de la *liberté*; dans les *sciences* qui n'ont aucun lien entre elles, qui sont *désunies* comme les hommes qui les cultivent;

R. Oui, la politique nous divise et nous sépare; elle est le cancer du siècle présent, comme le philosophisme fut la plaie du siècle dernier; elle est un véritable hors-d'œuvre du temps; le pouvoir et le peuple, les gouvernemens et les sujets sont hors du cercle des relations communes et intimes qui doivent les unir; les lois qui régissent les peuples ne sont plus comme les lois de Minos, les paroles sacrées d'une inviolable sagesse; elles sont des efforts du despotisme qui tendent vainement à contenir le génie du genre humain, et à nous ramener vers la brutalité soldatesque de la défunte chevalerie; enfin, c'est un frein qu'on impose à l'homme, afin qu'il ne déborde son terrain, pour se jeter dans le champ des félicités humaines qu'on veut dérober à ses regards.

Mais *le pouvoir de la religion* n'est pas plus heureux que le *pouvoir de l'État ;* lui aussi compte ses ennemis et ses enfans de rébellion, qui en différens lieux, méconnaissent son autorité, et combattent son existence.

D'une part la froide philosophie n'a pas encore renoncé à ses prétentions d'effacer jusqu'à l'ombre du culte qui épanche dans le cœur du chrétien les douceurs de la dévotion, et lui fait goûter, comme d'avance, le bonheur d'un heureux avenir, et de le rendre contribuable d'une aride *raison ;* de ne lui prescrire d'autres règles que celles d'une rigide justice ; de ne lui accorder d'autres récompenses de ses bonnes actions que celles d'une satisfaction temporelle et fugitive.

D'autre part, se montre la *réforme*, qui subordonne tout à un seul point, celui de *nationaliser* la religion ; partout elle sera du sol ; elle sera façonnée, coordonnée aux mœurs et aux habitudes des peuples ; au lieu de présider au progrès, aux mœurs, à la civilisation des nations, elle en recevra l'influence, elle en suivra la direction et deviendra une religion de temps, de lieu, de saison ; la représentation de Jésus-Christ sera refoulée en delà les limites de la Romagne. Cette *nationalisation religieuse* est aussi contraire à l'accord des nations qu'elle est peu conforme à la notion que donne l'idée de *catholique ;* elle est

aussi opposée aux relations amicales, à l'union, à la sympathie des peuples, que les entraves, que l'on met mal-à-propos aux relations commerciales, sont nuisibles au développement du commerce et de l'industrie.

Le catholicisme de toute la terre ne connait qu'un souverain (dans l'ordre des affaires religieuses); la capitale est Rome; son palais est le *Vatican;* que la réforme, l'Eglise lui tend la main, renonce à ses projets, et vienne se placer dans nos rangs, et sous les mêmes bannières, sous lesquelles nous combattons pour la religion vivante du Christ; qu'elle vienne combattre avec nous l'incrédulité, notre ennemie commune. La haute sagesse, qui préside aux conseils du chef de l'Eglise, lui garantit à jamais une administration de justice, d'humanité, de douceur et de modération.

Les Saint-Simoniens déplorent l'esprit désorganisateur de la politique du jour, parce qu'il ne marche pas bien; nous le déplorons, parce qu'il marche; il n'y a, quant à l'objet, que ce petit trait qui nous divise.

Mais les sciences sont *désunies* comme les hommes qui les cultivent! N'importe; la chose ne tire pas à conséquence pour la morale et le bonheur du peuple; libre aux Saint-Simoniens de chercher le *lien* qui, un jour, les liera et en formera un

inséparable faisceau ; ils cherchent une chimère ; elles n'auront jamais d'autre liaison que celle par laquelle elles s'entr'aident, elles se secondent dans l'acheminement commun vers le perfectionnement de l'homme.

Les Saint-S. (p. 24). Dans l'*industrie*, où une *concurrence* acharnée sacrifie tant de victimes, et élève des temples brillans à la fraude, à la mauvaise foi ; dans les *beaux-arts*, enfin, qui, privées d'inspirations larges et généreuses, languissent décolorés, et ne retrouvent de force que pour salir, pour *déchirer* ce monde qui les blesse et les épouvante.

R. La concurrence ne nuit pas à l'industrie, pourvu qu'elle ne soit pas portée à l'excès ; malheureusement ! c'en est d'elle, comme de toute autre chose ; l'homme abuse de tout dans le monde.

Et les *beaux-arts* ! Ah ! messieurs, qu'on donne de généreuses inspirations aux artisans, et la vive expression des beaux sentimens se reproduira, et luira bientôt sur leurs ouvrages ! Mais où trouver ces généreux sentimens d'amour, d'affection, de vertu, de religion qui dirigent la plume de l'écrivain, qui conduisent le pinceau du dessinateur, qui inspirent le sculpteur et anime la nature ? Où trouver, dis-je, ces beaux sentimens, à une époque où l'homme est l'ennemi de l'homme ? A une époque où le mérite *ravalant* tient la première place dans la catégorie des expédiens ?

A une époque, enfin, où on ne croit de grandeur possible, qui ne repose sur la décroissance ou l'anéantissement d'un rival? Où les beaux-arts ont-ils fleuri? Où la nature a-t-elle reçu une verve qui ne fût le reflet des sentimens qui jaillirent dans l'ame de l'artisan? Oui; l'expression de la nature sera à jamais le sceau d'un siècle de grandeur humaine!

Les Saint-S. En présence de cette crise terrible, nous appelons l'humanité à une vie nouvelle, nous demandons à ces hommes *divisés*, *isolés*, *en lutte*, si le moment n'est pas venu de découvrir le nouveau *lien d'affection*, de *doctrine* et d'*activité* qui doit les *unir*, les faire marcher en *paix*, avec *ordre*, avec *amour*, vers une *commune* destinée, et donner à la société, au globe lui-même, au monde tout entier, un caractère d'*union*, de *sagesse* et de *beauté*, qui fasse succéder l'hymne de grâce aux cris de désespoir que fait entendre aujourd'hui le génie.

R. Et la religion a-t-elle donc jamais cessé d'appeler l'humanité à une vie nouvelle? Les cœurs sensibles se désolent à la vue des maux que la politique *dissolvante* de l'époque a attirés sur les peuples, et depuis longtemps ils demandent un meilleur avenir: Hélas! en sont-ils plus avancés? Un esprit de sagesse et de force avait fixé les destinées de l'Europe, elles avaient été scellées du sceau de l'inviolabilité, et les peuples avaient bâti sur des bases qui leur parurent à l'abri des injures

de tous les siècles à venir; quinze années de repos n'ont servi qu'à rendre plus amer le souvenir du bonheur qui leur est échappé.

Lors de sa seconde entrée à Paris, après les cent jours, on dit au sage roi des Français : « Non, sire, il n'y aura plus de révolution. » Le bonheur promis a disparu comme un beau songe qui ne laisse, au réveil, que les regrets de l'illusion. Les révoltes de 1830 et 1831 sont là pour désabuser la pieuse crédulité.

Le repos de l'Europe et ses destinées sont de nouveau mis en question, et il n'appartient qu'à la providence de fixer le terme où s'arrêteront les malheurs de l'homme!

Le moment est-il venu où la société européenne, divisée dans son sein, va se réunir pour marcher avec ordre et amour vers une destinée commune? Les Saint-Simoniens semblent le croire. Heureuse fiction d'une coalition plus heureuse encore!

Est-ce donc bien l'époque où l'on peut se promettre de si brillans succès? Est-ce le moment, où les discordes vont disparaître, les éminences se niveler, les affections se confondre? Ce serait une merveille d'un ordre supérieur, merveille qui n'échapperait pas à l'admiration des hommes, et qui occuperait bientôt une honorable place parmi les phénomènes de l'incompréhensible nature.

Le moment est-il favorable? Les nations sont-

elles disposées à écouter la voix de la raison et suivre l'impulsion de leurs véritables intérêts? Le nouveau lien d'affection est-il découvert?

Ce fut à Jérusalem, dix-huit siècles avant Saint-Simon, que fut jetée la base de la *fusion;* l'idée n'est pas de ce monde; elle fut conçue dans une région plus élevée. Le Christ vint fonder la *communion* des Saints, et la communion des Saints était la communion des chrétiens, et la communion des chrétiens la communion des hommes, puisque tous les hommes devaient être chrétiens, et tous les chrétiens saints. Le *fiet unum ovile* fut l'immortel appel fait à toutes les nations, à tous les hommes de la terre. L'arrêt fut prononcé par une bouche divine et scellé du sang le plus pur qui ait jamais traversé le cœur de l'homme.

Le monde a-t-il écouté la voix de son Sauveur? dix-huit siècles de travaux apostoliques n'ont pas suffi à *catholiser* la religion, puisque des hommes et des nations entières lui échappent, et errent encore en deça et au delà de l'Évangile, c'est-à-dire dans les erreurs du paganisme et dans celles de l'incrédulité.

Et à la voix toute puissante de Saint-Simon tous les hommes, tous les peuples, toutes les nations de la terre vont se lever pour abjurer leurs erreurs; ils feront le sacrifice de leurs habitudes et de leurs affections, et suivront leur grand maître dans

la voie par laquelle il les conduira à une commune destinée! Il y aurait dans ce langage une ridicule présomption, s'il n'y avait une inconcevable sottise.

Le monde est-il donc si prompt à se dépouiller de ses habitudes et à *centraliser* ses affections? Interrogeons les faits, et nous verrons si les hommes sont aussi condescendans que les Saint-Simoniens voudraient le faire accroire, dès qu'il s'agit de toucher à leurs usages ou à leurs affections.

Dieu accorda aux Hébreux une protection toute spéciale, des faveurs visibles et de graces palpables; tout ceci les empêchait-il de méconnaître les bienfaits de la providence, d'être rébelles à Dieu, et d'abandonner son culte?

Le Ciel enfanta le *Messie*, fils de Dieu, et fils de la plus pure créature que jamais la terre ait portée.

Il prouva son origine céleste, par des prodiges qui étonnèrent le monde et stupéfièrent la nature; il vint délivrer l'humanité souffrante; et lui montrer les voies d'un heureux avenir; cela a-t-il empêché les juifs de méconnaître le sauveur du genre humain?

Après de longues années de travaux isolés, toutes les puissances de l'Europe ont combiné leurs moyens et dirigé leurs efforts contre l'esclavage humain; et *la traite des nègres* a-t-elle cessé de subsister chez plusieurs nations?

Au surplus, les moyens que les Saint-Simoniens se proposent d'adopter, dans leur entreprise, de régénérer le monde, sont-ils de nature à les conduire au but auquel ils se proposent d'atteindre? Dès la deuxième page de leur *doctrine*, ils posent les élémens de la divergence; en déclamant contre *l'unité papale*, en d'autres termes contre l'unité catholique, loin d'unir la société, et de concentrer les affections, ils la divisent, et dispersent ses membres.

Les Saint-S. Un pareil avenir est-il possible? Ouvrant le grand livre des traditions, nous voyons la société humaine s'avancer effectivement, sans cesse, vers cet avenir que *Saint-Simon* lui annonce aujourd'hui : nous la voyons marcher à travers des époques *d'ordre* et de *désordre*, *élevant*, *détruisant* chaque fois l'édifice, toujours de plus en plus parfait, dans lequel s'élaborent et se préparent ses pacifiques destinées.

R. Il m'est de toute impossibilité de voir dans le grand livre des traditions, ce que les Saint-Simoniens y lisent, que la société humaine s'avance effectivement et sans cesse vers l'avenir que Saint-Simon nous annonce; avenir *d'amour* et *d'affection*; avenir pur et sans mélange aucun; avenir, exempt d'envie, d'antipathie, de haine, de combats, de déchiremens.

Qu'on consulte l'histoire des règnes du monde, et qu'on nous dise si l'aspect que présentent les

peuples est indicatif; qu'on nous dise, si les nations jouissent du calme, je ne dirai pas qui annonce l'approche d'un brillant avenir, mais qui permette d'entamer le grand œuvre de la pacification européenne!

Les Saint-Simoniens voient marcher la société humaine à travers des époques d'ordre et de désordre, élevant, détruisant chaque fois l'édifice, toujours de plus en plus parfait, dans lequel s'élaborent et se préparent ses pacifiques destinées!

C'est là encore une de ces brillantes phrases dont les Saint-Simoniens sont si riches, mais qui, dépouillée de la pompe oratoire, ne présente à la méditation de l'observateur, qu'un insigne paradoxe des événemens du temps et de leurs causes; mais telle est la tendance du cœur humain; les affections sont rapaces; elles s'approprient jusqu'aux faits qu'elles ne sont rien moins qu'en droit de revendiquer.

En effet l'édifice de l'ordre social, comment s'élève-t-il toujours de plus en plus parfait, tandis que même de l'aveu des Saint-Simoniens, l'une époque détruit ce que l'autre a élevé?

Ne recourons pas aux *divinités de l'olympe et à leurs prêtres;* prenons un exemple tout récent, et dont le souvenir est présent à l'esprit de toute l'Europe.

Les travaux diplomatiques combinés de la

presque totalité des puissances européennes avaient conjointement fixé le sort de l'Europe et la destinée des peuples; elles devinrent solidaires de leur œuvre.

Les entraves qui jusque-là avaient paralysé les progrès des sciences, des beaux-arts, de l'industrie; ainsi que le perfectionnement de la société, paraissaient avoir disparu sans crainte de retour.

L'Europe commençait à se remettre de la longue et terrible lutte qui avait précipité dans le tombeau tant de milliers de guerriers, que l'esprit martial avait sacrifiés à l'ambition d'un grand monarque.

Le maniement des armes avait fait place à la culture des sciences et des beaux-arts; le fier Mars parut avoir cédé à jamais à la gracieuse Minerve l'empire qu'il exerçait sur les peuples de l'Europe. Les ateliers, la mécanique, les machines à vapeur remplaçaient partout les fonderies de canons.

La morale publique avait succédé aux ravages, aux horreurs, à l'immoralité des combats; la religion avait repris ses droits d'amour, de concorde, d'union entre les nations; tout marchait, tout prenait une nouvelle vie; les peuples commençaient à détacher leurs yeux de ce roc élevé où se préparent et s'élaborent les affaires nationales, et à les tourner vers la source des

richesses populaires, à les fixer sur l'inépuisable terre; les peuples fatigués de poursuivre des fantômes, avaient conçu l'heureuse idée de tourner leur activité sur eux-mêmes; on pesa les forces productives de la terre, et on calcula ses produits; la main toute-puissante de nos courageux mineurs fendit la terre, et la source inépuisable de la nature se déborda, pour répandre ses innombrables richesses dans le sein de nos nombreuses familles.

Bientôt les terres incultes récompensèrent le laborieux cultivateur, de son active sollicitude; le commerce, les arts, les métiers, firent des rapides progrès, et semblèrent devoir bientôt conduire le monde à un point de prospérité où jusque-là il n'avait su monter.

Quatre olympiades sont le terme fatal qui vint clore l'ère de la félicité humaine; l'une époque détruit l'autre; la terre se ferme, le champ est abandonné, l'industrie languit, le commerce meurt, les sciences et les beaux-arts dorment, et la religion est désolée! *Aux armes*, citoyens! Les cloches sonnent, le tambour bat, les baïonnettes luisent, le canon tonne. Et le citoyen qui naguère ignorait jusqu'au nom d'envie voit des ennemis jusqu'au sein de sa famille. Le père est arraché à ses enfans, l'ouvrier à son travail, le cultivateur à ses champs; ils ne portent plus

d'autre instrument que le fer meurtrier, destiné à vouer à la mort des hommes qui tantôt encore étaient leurs frères.

O Europe que n'as-tu conservé le calme qui est si nécessaire à ton bonheur! Veux-tu donc te tuer de tes propres mains!

Et vous, ma patrie, ma malheureuse patrie, pour qui je conserve mes regrets et mon amour! Pourquoi n'avez-vous su échapper, guidée par l'exemple de vos malheureux voisins, aux calamités désastreuses de l'insurrection! Pourquoi n'avez-vous su résister aux suggestions perfides des ennemis de votre bonheur! Comment, du haut dégré de prospérité et de gloire, où vous étiez placée, êtes-vous descendue si rapidement au fond de la misère, de l'opprobre, de l'ignominie!

Que le ciel mette donc bientôt un terme aux maux qui vous accablent depuis dix-huit mois; c'est le vœu d'une ame généreuse qui vous chérit.

Tels sont, en peu de mots, la nature et le caractère des événemens que les temps nouvellement écoulés ont engendrés. Consultez les Saint-Simoniens, ils vous diront qu'à travers ces époques d'ordre et de désordre, la société humaine marche, et se lève toujours plus pure et plus parfaite.

Pour se laisser prendre à ce langage falla-

cieux, mais infiniment propre à encourager les efforts de la révolte, il faudrait ignorer la fâcheuse influence qu'exercent ces époques de désordre sur la religion, la morale publique et les mœurs des populations.

Les Saint-S. Alors, notre vue se reporte avec plus de calme sur la *crise* actuelle, précédemment signalée : à des crises semblables dans le passé, à des moments de *désordre, d'anarchie, d'égoïsme d'athéisme*, nous avons vu succéder une *hiérarchie*, un *dévouement*, une *foi*, en un mot, un *ordre nouveau*,

R. Il sera bon d'attendre que le présent ait passé dans le passé avant que de se prononcer; alors seulement nous saurons si l'édifice de l'ordre social sera sorti plus vif, plus frais, des convulsions politiques de nos jours.

Le passé a vu, en effet, succéder la hiérarchie au désordre, le dévouement à l'égoïsme, la foi à l'athéisme; quel avantage en résulte-t-il pour la doctrine des Saint-Simoniens, et quel droit ont-ils d'enrégistrer ces faits dans le grand livre de leur *amour universel?* Il est tout naturel, tout simple que le désordre et l'anarchie, dans la foi, les mœurs et les sciences, comme dans le matériel du monde, ne peuvent se perpétuer; la force des choses et le temps ramènent finalement l'ordre, la vérité, la vertu, sur leur terrain.

L'ordre a succédé à l'horrible révolution de quatre-

vingt-treize. Le temps y a fait plus que les hommes ; le bon sens du peuple revendique ses droits, à mesure que la fureur populaire décroît ; le grand homme qui fut destiné à mettre un terme à la révolution française, ne crut pas, dans son habilité ordinaire, la devoir étouffer d'abord ; il trouva plus convenable de la laisser périr faute d'aliment, en donnant une autre direction à l'esprit populaire du temps.

Le temps est le grand remède aux maux humains ; une époque d'ordre a succédé à l'anarchie ; mais la France en est-elle sortie plus vive, plus brillante, plus saine et plus pure ; voilà la grande question saint-simonienne, qui n'en est pas une pour nous : les milliers de victimes que la révolution a précipitées dans le tombeau, ont longtemps encore crié vengeance ; le sang français qui a arrosé les places publiques de Paris, a porté ses fruits, et encore naguères la France a-t-elle montré à l'Europe étonnée qu'elle conserve encore de tristes restes de ses anciens jacobinisme et républicanisme.

Les Saint-S. Nous savons, par exemple, que les divinités de l'Olympe et leurs prêtres, et que le patriciat de Rome, sont tombés sous les coups des philosophes et des affranchis, comme notre foi catholique, ses ministres et notre noblesse féodale, ont été frappés à mort par nos savans, nos légistes, et nos bourgeois, par notre *tiers-d'état* ;

R. Que les divinités de l'Olympe et leurs prêtres

aient tombé sous les coups des philosophes, cela se conçoit; les divinités de l'Olympe, qui furent l'ouvrage des passions humaines, ne pouvaient pas leur survivre; n'étant ni plus solides, ni plus stables qu'elles, le temps devait naturellement user leur caduque existence, et, dans leur chute, entraîner leurs officieux ministres (*).

Il n'en est pas ainsi de la foi catholique et de ses prêtres; la religion n'est pas l'ouvrage de l'homme; elle ne fut pas le résultat de l'opinion d'une époque égarée; elle n'est pas née de l'influence d'une caste privilégiée; elle ne fut pas un édifice élevé aux passions dominantes du temps; elle ne flatte ni les hommes, ni leurs affections.

Elle est l'œuvre de Dieu; le plan en a été conçu et tracé dans les régions célestes; elle est bâtie sur les fondemens éternels de la vérité et de la sagesse. Elle n'a donc rien à craindre, ni de la force du temps, ni des coups des philosophes; l'ordre et le calme, loin de lui être contraires,

---

(*) Ce raisonnement est dans le sens saint-simonien; c'est un véritable *argumentum ad hominem*; car il est de toute fausseté que les divinités de l'Olympe et leurs prêtres aient tombé sous les coups des philosophes; la philosophie était encore impuissante lorsque les prédicateurs de l'Évangile exerçaient leurs ravages parmi les divinités de l'Olympe, et démasquaient les fourberies de leurs prêtres.

sont, pour elle, des alimens de vie; l'anarchie parmi le peuple et le désordre dans les sentimens sont des coups de mort pour la piété publique; oui, la sagesse réfléchie, loin d'être l'adversaire de la religion, comme elle l'était du culte, souvent immoral des fausses divinités, est son amie et sa protectrice.

Et quant aux froides sciences d'une philosophie incrédule, la religion n'en appréhende rien. Tous les temps ont donné des ennemis à la foi; tous les temps en ont pris la défense.

Le siècle dernier surtout paraissait avoir juré sa perte; chaque nation avait fourni son contingent dans l'armée de l'incrédulité qui devait combattre la foi; la France avait particulièrement grossi ses rangs.

L'attaque fut d'autant plus dangereuse qu'elle était sagement combinée; dans tout autre cas, elle aurait pu porter coup; car l'incrédulité du dix-huitième siècle avait compris qu'il ne fallait pas employer la force brute des tyrans des trois premiers siècles de l'Église; le raisonnement, la persuasion, la conviction, furent les seules armes avec lesquelles elle se présentait sur le champ de bataille.

Quelle a été l'issue de l'entreprise? Quel fut le fruit des travaux de ces philosophes? Les efforts combinés des incrédules ont fait quelques milliers

de dupes ; et les énormes masses des fidèles ont conservé la religion de leurs pères.

La courte renommée des philosophes est descendue dans la tombe avec ceux dont elle flattait l'ambition ; ils ne laissent après eux que des livres dont les hommes et les temps commencent à faire justice.

Les Saint-Simoniens ne nous tiennent aucun compte de tout cela ; ils avancent gravement que la foi catholique et ses ministres ont été *frappés à mort* par les savans ; ils devraient du moins nous apprendre, si c'est le naturalisme du baron de Cherbury, ou les niaises chicanes de Voltaire, ou les abstraites dissertations de Jean-Jacques, qui ont tué une religion qui n'a pas cessé de vivre.

Les Saint-S. (p. 25.) Mais les disciples du *Christ* n'ont pas douté de l'avenir de l'humanité, pourquoi ceux de *Saint-Simon* en désespéreraient-ils !

R. Malgré les immenses avantages qu'avaient les disciples du Christ sur ceux de Saint-Simon, et que donne toujours la vérité sur l'erreur, encore auraient-ils eu lieu de désespérer de leur ouvrage, si leurs efforts n'avaient été soutenus par l'appui d'une invisible puissance.

Mais quelles ne sont les nuances de fond et de moyens, qui distinguent les disciples de Jésus-Christ d'avec ceux de Saint-Simon, et qui promettent du succès aux uns et présagent la perte des autres!

Les disciples de Jésus-Christ viennent prêcher au monde la doctrine la plus sublime, la morale la plus pure, comme l'avouent les ennemis mêmes les plus acharnés de la religion; les disciples de Saint-Simon prêchent une doctrine incohérente, extraite, par morceaux et pièces des écoles oubliées des anciens philosophes et des anciens hérétiques-chrétiens comme le remarque M. De Chateaubriand (*)!

Ceux-là prêchaient une doctrine constitutive de l'ordre social; ceux-ci prêchent une doctrine destructive de la société

Ceux-là parlaient à un monde, las de ses doctrines grossières et anti-morales; tandis que ceux-ci prêchent au milieu d'un peuple qui possède les lumières de l'Évangile et qui pour être exalté dans ses idées, n'est pas dépourvu du bon sens.

Enfin ceux-là étaient soutenus par des miracles et par la protection de celui qui venait de bâtir sur un inaccessible roc, l'édifice de la régénération humaine; tandis que ceux-ci sont aban-

---

(*) «Mais je ne veux pas, dit M. De Chateaubriand, quand »on me parle de l'avenir, qu'on me vienne donner pour du »neuf les guenilles qui pendent depuis deux mille ans dans »les écoles des philosophes grecs et dans les prêches des héré»siarques chrétiens».

De la Restauration, page 17.

donnés au travail de leur imagination et aux efforts de leur génie, sans qu'ils puissent compter sur d'autres secours.

Il n'est donc pas étonnant que les disciples de Jésus-Christ se soient avancés avec courage et énergie au milieu d'un monde couvert d'épaisses ténèbres, écrasé sous les lourdes croyances du paganisme, et qu'ils aient marché vaillamment vers un but commun, celui de l'affranchissement de la société des entraves qui la retenaient captive depuis tant de siècles; tandis que les Saint-Simoniens n'ont rien à attendre de leurs efforts, quelque combinés qu'ils puissent être; la raison en est dans la nature de la doctrine, dans les moyens qu'emploient leurs prédicateurs, et dans les temps où ils font leurs prédications, temps auxquels l'Évangile a donné des idées plus saines et plus justes.

Les Saint-S. Une première application de cette science vient justifier la tendance de l'espèce humaine vers *l'association universelle*, ou, en d'autres termes, la décroissance constante de *l'antagonisme*, exprimée successivement par ces mots : *familles*, *castes*, *cités*, *nations*, HUMANITÉ; d'où résulte, que les sociétés constituées primitivement pour la *guerre*, tendent à se confondre en une *association* PACIFIQUE *universelle*.

R. La tendance de l'espèce humaine vers *l'association universelle*, n'a rien qui excède les attri-

lutions d'une simple conception ; la décroissance constante de *l'antagonisme*, mot par lequel ils entendent la décroissance des affections domestiques, ou spéciales, outrage encore davantage la vérité. L'intérêt de famille, qui est celui du bonheur et de la fortune des particuliers va croissant ; il n'a jamais été aussi fort qu'il l'est de nos jours. Je crois même m'apercevoir que l'abus que l'on fait de ce sentiment d'ordre social, conduit la cupidité à des fautes et à des crimes. Il est tel père de famille qui ne croit mettre sa descendance à l'abri des coups de l'infortune, qu'en élevant, outre mesure, l'échelle de ses richesses. Delà cette concurrence outrée dans certaines branches de commerce ; delà l'emploi de ces moyens productifs que réprouvent la religion et la morale publique ; delà encore la crasse parcimonie où tombent d'opulens propriétaires ; parcimonie qui, non rarement, s'étend sur les dépenses qu'exigent impérieusement l'intérêt de famille et les convenances sociales ; parcimonie qui tarit la source des rapports sociaux, et nuit éminemment à l'industrie et au mouvement commercial.

Que certaines castes, certains partis se soient fondus dans les masses de la généralité, cela se comprend ; mais ne prouve rien pour la décroissance des affections spéciales ; c'est l'inévitable résultat du mouvement, des vicissitudes, et des

circonstances de temps de la société humaine, société qui est sous l'influence constante de nouvelles modifications.

Plusieurs castes, beaucoup d'associations n'existent plus ; elles ont abandonné leur point respectif de *centralisation*. Mais d'autres, en plus grand nombre encore, les ont remplacées ; si le temps a détruit l'ordre de Malthe, les écoles des Thomistes et des Scotistes, les corporations d'arts et métiers, le temps ne nous a pas laissés en défaut ; il nous a gratifiés de la *maçonnerie*, de la *propagande*, de certaines sectes philosophiques et de ces innombrables clubs et associations patriotiques, qui, dans les différens pays, s'occupent d'organiser la *désorganisation*.

De ce faux principe les Saint-Simoniens passent naturellement à une fausse conséquence ; ils voient dans la fusion des différentes castes et associations une tendance vers l'association universelle.

Ces messieurs ne s'aperçoivent pas qu'en voulant étouffer les affections spéciales, et donner à la société un sentiment d'affection commune ; ils la divisent, au lieu de la concentrer : car faites affectionner à l'homme tout le monde à la fois, il ne faut pas davantage pour le porter à ne plus affectionner personne.

Saint-Simoniens, cessez donc de prêcher au monde l'utopie de *l'amour universel!* Il importe

plus d'étouffer les querelles de famille, et les haines nationales, et de procurer au monde entier les douceurs naïves et patriarcales, mais *spécifiques* des familles.

Les Saint-S. (p. 26.) Un tableau général du développement de l'espèce humaine, embrassant le monothéisme juif, le polythéisme grec et romain, et le christianisme jusqu'à nos jours, fait ressortir avec évidence cette loi du *progrès*. *Jérusalem*, *Rome* des *Césars*, et *Rome* du monde chrétien, voilà les trois grandes cités initiatrices du genre humain. *Moïse*, *Numa*, *Jésus*, ont enfanté des peuples morts ou mourant aujourd'hui. Quel sera le *père* de la race future? Où est la ville du *progrès* qui s'élèvera glorieuse, sur les ruines des cités de *l'expiation* et de la rédemption? Où est la Jérusalem nouvelle?

R. C'en est donc fait de la religion juive, de la religion païenne, du christianisme et de leurs fauteurs! Saint-Simon a levé la voix, et toutes les nations de la terre, sans distinction, vont simultanément abandonner leur religion, leur législation, leur politique, leurs mœurs, leurs habitudes, pour s'initier à la nouvelle doctrine et en suivre les salutaires préceptes. (*)

(*) C'est probablement ce passage des livres saint-simoniens qui a engagé le pseudonyme *Charles Donald* à chanter les funérailles du Dieu des chrétiens.

Voyez *les Chants de Réveil*, page 9.

Bientôt il n'y aura plus de Moïse, ni de Jésus; *Saint-Simon* sera le nouveau rédempteur du genre humain; bientôt il n'y aura plus de Jérusalem, ni de Rome; Paris sera le lieu béni de la rédemption humaine.

Si ce n'est pas là du charlatanisme, je ne sais ce que, par la suite, ce mot devra signifier.

Les Saint-S. L'homme a jusqu'ici exploité l'homme. Maîtres, esclaves; patricien, plébéien; seigneurs, serfs; propriétaires, fermiers; oisifs et travailleurs, voilà l'histoire progressive de l'humanité jusqu'à nos jours; *association universelle*, voilà notre avenir; *à chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres*, voilà le *droit nouveau*, qui remplace celui de la *conquête* et de la *naissance*: l'homme n'exploite plus l'homme; mais l'homme associé à l'homme exploite le monde livré à sa puissance.

R. L'homme a jusqu'ici exploité l'homme. La phrase est très-vague; elle a besoin d'être déterminée.

Les besoins des hommes, surtout des hommes de la société moderne, sont très-étendus; il n'y a pas de si petit particulier qui n'ait contracté certaines habitudes qui demandent l'aide et l'appui de ses semblables; si l'on passe dans la classe plus élevée de la société, les besoins augmentent encore, l'opulence du riche a son cortége d'artisans, de subordonnés, de domestiques; le propriétaire, ses ouvriers; le commerce, ses commis;

l'exploitation, ses mineurs. C'est là la marche de la société de tous les siècles; elle est plus qu'opportune; elle est le pivot sur lequel s'appuie l'édifice de l'ordre social; isolez l'homme, au milieu de ses semblables, il deviendra incapable d'aucune grande conception, d'aucune entreprise; enfin il sera un anachorète au milieu de la société.

Si c'est là l'idée qu'on attache à *l'exploitation de l'homme par l'homme*, nous soutiendrons toujours qu'une telle exploitation est indispensable; qu'elle est l'ame et la vie de la société humaine.

Une *association universelle*, qui abattra toutes les *éminences*, et *égalisera* la société, est l'avenir des Saint-Simoniens. Le droit nouveau, celui qui remplacera la conquête et la naissance, distribuera *à chacun suivant sa capacité, et à chaque capacité suivant ses œuvres.*

Reste à savoir quels seront les experts et les juges des *capacités*, et du *mérite :* ce seront probablement les prédicateurs de la doctrine de Saint-Simon; nommeront-ils une *commission d'enquête* et *un jury d'examen*, devant lequel tous les membres d'une famille, toutes les familles d'une nation, toutes les nations du monde, viendront faire constater leur *capacité* et leur *mérite?* Les Saint-Simoniens ne nous en disent rien; y aura-t-il une assemblée en *permanence*, chargée

de vérifier la *croissance* ou la *décroissance* de la capacité et du mérite de chaque homme, de chaque femme, de chaque enfant? Encore une fois les Saint-Simoniens ne nous l'apprennent pas.

Une bonne partie de nos administrations particulières se distinguent par leur esprit de partialité, par leurs caprices, par leurs injustices; les Saint-Simoniens, exempts probablement de toutes les faiblesses qui caractérisent la fragilité humaine, imprimeront un caractère d'équité et de justice à *l'administration universelle :* ils ne feront acception de personne, et ils sauront parfaitement déjouer toutes les manœuvres de l'intrigue; en un mot ils mettront le tout dans la juste balance de Thémis.

Voilà encore un échantillon de la profonde sagesse et de l'incroyable capacité des Saint-Simoniens.

Le droit de *conquête* et le droit de *naissance* sont abolis! On se sera déjà aperçu combien je suis ennemi de la conquête. Le droit de la conquête est le droit de la force brute, le droit du plus fort, ou comme l'appelle la fable, le droit du *lion;* ce droit a la barbarie pour race primitive et la brutalité pour père; on voit que cette parenté n'a rien de noble, ni dans son origine, ni dans sa procréation.

Pour les titres et les honneurs de naissance, la thèse change tant soit peu; si nous ne les

aimons pas, je ne sais pourquoi il faudrait les haïr.

La révolution française de quatre-vingt-neuf voulait, du moins dans son développement, d'un seul coup de glaive, trancher la vie à la monarchie, à l'hérédité royale, aux titres de noblesse et à l'influence cléricale, et bâtir sur les ruines de ces hétérodoxies nationales l'édifice de *l'égalité* : c'était le saint-simonisme dans l'administration publique, comme on nous prêche aujourd'hui le saint-simonisme dans les attributions domestiques.

Napoléon, au commencement de son règne, se laissa prendre à la séduisante théorie; il maintint l'annulation des *titres;* mais plus tard il les ressuscita pour les prodiguer à ses favoris et même aux plus ardens apôtres de *l'égalité*, qui s'en accommodèrent fort bien.

Ce n'est pas là le dernier chaînon qui vint fermer la révolution française. Telle est malheureusement la précipitation de l'esprit humain, qu'il ne saurait jamais s'arrêter, dans son chemin, aux bornes qui font la ligne de démarcation du vrai et du faux, du juste et de l'inique; pour vouloir corriger un abus, on tombe dans un autre, et souvent dans un plus grand encore.

Je ne crois pas que nos barons, nos comtes, nos marquis, sont des divinités de l'olympe; je crois encore moins que les *non-titrés* sont des *vilains*, dignes d'être stigmatisés au front; mais

aussi qu'on ne prétende pas dépouiller nos anciennes familles des titres purement honorifiques, titres auxquels elles tiennent ; il n'y aurait plus là l'ombre de cette tolérance que les hommes *de la liberté* invoquent en leur faveur avec tant de persévérance.

Les philosophes méprisent les titres ; soit ! mais les nobles doivent avoir le droit de les estimer.

Devant cette simple notion viennent se briser les prétentions exagérées des uns et les vaines déclamations des autres.

Les Saint-S. Ce nouveau *droit*, celui de la *capacité*, substitué à celui du *plus fort*, et au privilége de la *naissance*, est-il conforme aux lois de la *nature*, à la volonté *divine*, à l'*utilité* générale? La nature, Dieu, l'utilité, ont *permis* à l'homme d'avoir des esclaves ; plus tard, ils le lui ont *défendu* ; ils lui ont donné des *serfs*, mais leurs chaînes sont brisées ; ils lui permettent encore de vivre, dans l'oisiveté, des sueurs du *travailleur*, des larmes de l'enfance et de la vieillesse ; mais *Saint-Simon* est venu lui dire : Ton oisiveté est contre *nature*, *impie*, *nuisible*, à tous et à toi-même, *tu travailleras*.

R. L'accusation est grave, mais elle est injuste et tout-à-fait gratuite. Les Saint-Simoniens devraient du moins expliquer comment la nature, Dieu et l'utilité ont permis, puis défendu l'esclavage. Dieu et la nature sont-ils censés *permettre* l'esclavage parce qu'ils ne l'empêchent pas? Mais dans ce cas il faudra accuser Dieu de tous les

crimes et forfaits qui se commettent dans le monde, et on retombera du côté de cette espèce de philosophes du siècle dernier qui prétendaient que Dieu devait à l'homme le plus de perfection possible. L'homme a l'usage de sa vie, de ses membres, de ses forces, de ses facultés; ni Dieu, ni la nature n'ont jamais porté atteinte à ces propriétés sacrées; elles sont l'inviolable patrimoine de l'être raisonnable et libre; les lois de la justice éternelle, les devoirs de la religion et de l'humanité peuvent seuls tracer les limites.

Mais si l'homme oublie ses devoirs, s'il abuse de ses facultés, est-ce à Dieu, ou est-ce à la nature qu'il faut s'en prendre? Les Saint-Simoniens sont les premiers qui font un usage si étrange des mots *permettre* et *défendre*.

Enfin dire que la nature et Dieu permettent à l'homme de vivre dans l'oisiveté, des sueurs du travailleur, des larmes de l'enfance et de la vieillesse, c'est proférer un horrible blasphème, dont les Saint-Simoniens ne devraient pas se rendre coupables; de tout temps Dieu et la nature ont défendu de vivre dans l'oisiveté, et Jésus-Christ en a fait un crime aux hommes dix-huit siècles avant les sectaires de la doctrine de Saint-Simon.

Les Saint-Simon. (p. 27.) Eh! que viennent nous dire aujourd'hui nos legistes, publicistes, économistes, leur

science nous prouvera-t-elle qu'à jamais la richesse et la misère sont *héréditaires*; que le repos peut s'acquérir par le repos; que la richesse est l'inséparable apanage de l'oisiveté? Nous prouvera-t-elle aussi que le fils du pauvre est *libre* comme celui du riche? Libre! quand on manque de pain! qu'ils sont *égaux en droits?* Égaux en droits! lorsque l'un a le droit de vivre sans travailler, et que l'autre s'il ne travaille pas, n'a plus que le droit de mourir....!

R. La science des légistes, publicistes ou économistes n'a pas enseigné que la richesse et la misère seraient à jamais héréditaires.

Dans aucun État la législation ne règle le droit de succession *à la misère;* elle se contente de régler la succession à la *propriété*, et en cela elle est juste et raisonnable; celui qui par ses travaux, ou de toute autre manière, a acquis des propriétés, doit avoir la faculté d'en disposer en faveur de ceux auxquels il est uni par les liens du sang, de l'amitié ou de la reconnaissance; cette loi existe, à peu près, sans restriction, du moins pour le midi de l'Europe; il n'y a d'héritiers *nécessaires* que les enfans et leurs représentans, et encore les parens disposent-ils de la *légitime*.

L'homme qui naît des parens pauvres, en est-il moins *libre* que le fils du riche? Non, certainement non; il est bien vrai que celui-ci se trouve placé dans une autre situation; dans une situation plus favorable; il a à sa disposition des moyens d'édu-

cation et de développement, qui manquent au premier ; ceci ne prouve pas contre la liberté du fils de l'humble campagnard, ou du modeste artisan ; cela démontre uniquement que, sous ce rapport, il y a disproportion de moyens.

Que de fois n'a-t-on pas vu l'opulente richesse descendre, et l'humble pauvreté monter au comble du pouvoir et de la gloire ? Les richesses sont loin d'être toujours un moyen de perfectionnement ; ce ne sont pas les opulens seigneurs et les gros propriétaires qui perfectionnent et cultivent le plus les sciences et les arts ; la fortune énerve souvent l'homme et le rend incapable d'aucune action forte et généreuse, tandis que l'indigence cherche des moyens, trouve des ressources, et double l'énergie de l'homme, si elle ne le jette dans le marasme du désespoir.

D'où vient donc que les Saint-Simoniens prétendent que l'enfant du pauvre n'est ni libre, ni égal en droits au fils du riche ? C'est qu'ils ne se comprennent pas, et qu'ils ne sentent pas la portée de la conséquence qu'on est en droit de rétorquer contre leurs propres principes.

Ils confondent la liberté avec les moyens *d'exercice ;* cependant la chose est loin de s'identifier : l'enfant du peuple jouit devant la loi du même droit que le fils du riche ; l'État lui accorde la même protection ; il fait de ses facultés l'usage

qu'il juge à propos ; il est donc libre et ses droits sont respectés ; car s'il était moins libre pour trouver moins d'appui dans la fortune, il faudrait également dire, contre les Saint-Simoniens, que le plus ou moins de moyens intellectuels, c'est-à-dire de capacité, diminue la liberté de l'homme.

Enfin le fils du riche n'a pas plus le droit de vivre sans travailler que le fils du pauvre ; l'un et l'autre sont membres de la société, et ils sont également tenus chacun d'après la place et le rang qu'il occupe, d'y apporter le tribut de leur reconnaissance pour les services qu'ils en ont reçus.

Les lois d'aucun État ne fixent les occupations individuelles de l'homme ; elles consacrent, au contraire, le principe de l'inviolabilité personnelle, et en cela les lois sont plus sages que les Saint-Simoniens ; mais il n'est pas permis d'arguer du silence des lois ; la législation humaine a de bonnes raisons de ne pas s'immiscer dans ce qui est de la vie privée de l'homme ; la loi naturelle, celles de la religion et de l'humanité s'en étaient chargées avant elle ; elles font également un crime à l'homme de vivre dans l'oisiveté.

Les Saint-S. Ils nous répètent sans cesse que la propriété est la base de l'ordre social ; nous aussi, nous proclamons cette éternelle vérité. Mais qui sera propriétaire ? Est-ce le

fils *oisif*, *ignorant*, IMMORAL du *défunt*, ou bien est-ce l'homme capable de remplir dignement sa *fonction* sociale?

R. Dès que les Saint-Simoniens conviennent que la propriété est la base de l'ordre social, ils détruisent eux-mêmes leur système jusque dans les fondemens.

Il serait certes à désirer que, généralement parlant, la fortune fût entre les mains de l'homme moral, sage, vertueux; mais qui nous répondra que l'homme diligent, sage, vertueux d'aujourd'hui, ne sera pas demain l'homme oisif, méchant, immoral? Qui peut garantir, seulement pendant vingt-quatre heures, la stabilité du cœur humain? Il faudrait donc que le droit, la propriété, la fortune se traînassent à la suite du caractère de l'homme, qu'ils revêtissent son inconstance, et devinssent aussi mobiles que lui: par là la propriété et la fortune deviendraient ambulatoires, et n'auraient jamais de séjour fixe.

C'est le renouvellement de la doctrine d'une secte d'hérétiques, qui prit naissance, en Angleterre, au quatorzième siècle, et qui eut pour premier fauteur l'hérésiarque, nommé Jean Wiclef, professeur à l'université d'Oxford, et curé de Lutterworth, diocèse de Lincoln: lui ou ses sectaires soutinrent que le péché mortel dépouillait l'homme de *ses droits de propriété*; la doctrine fut solennellement condamnée au concile de Constance.

Qu'on juge si un semblable ordre de choses serait compatible avec le repos et le calme qui sont indispensables à l'existence de la société humaine !

Les Saint-S. Ils prétendent (*les légistes, etc.*), que tous les priviléges de la naissance sont détruits : eh! Qu'est-ce donc que l'hérédité, dans le sein des familles? Qu'est-ce que la transmission de la fortune des pères aux enfans, sans autre raison que la filiation du sang, si ce n'est le plus *immoral* de tous les priviléges, celui de vivre *en société sans travailler*, ou d'y être recompensé au-delà de ses œuvres?

R. Voilà, enfin, le dénouement d'un des principaux principes du saint-simonisme : les légistes nous soutiennent à tort que tous les priviléges de naissance sont abolis, parce que, selon les Saint-Simoniens, le plus *immoral* de tous, celui de l'hérédité dans les familles, subsiste toujours.

Nous n'entamerons pas de longues discussions avec les Saint-Simoniens ; nous leur ferons seulement voir, par des raisonnemens bien simples, d'abord que le droit d'hérédité est inséparable du droit de propriété, que les Saint-Simoniens admettent en principe ; puis que le renversement du droit d'hérédité entraine avec lui la chute de l'ordre social ; et en effet,

1. Les Saint-Simoniens ont l'air de regarder l'hérédité comme une conséquence de la fortune ; nous avons déjà fait remarquer qu'il n'y a de

succession *liée* que celle du père au fils, ou ses représentans.

La loi détermine la succession de la parenté jusqu'au douzième dégré dans notre pays et dans la France; elle ne *l'impose* pas; ces dispositions n'ont force de loi qu'autant que le propriétaire n'a pas fait connaitre *légalement* ses intentions, ou selon le langage de la jurisprudence, qu'autant qu'il est mort *ab intestato*. Cette disposition de la loi est fondée sur l'équité naturelle, et sur l'intention présumée du défunt, et, loin d'enchainer la volonté du possesseur, elle la seconde et l'exprime; on doit donc dire que l'hérédité, dans les familles, n'est pas le droit de *succéder*, mais bien le droit de *disposer* de sa fortune, *par testament*, en faveur de telle personne; ce droit est parfaitement analogue à celui de la *donation entre vifs;* on ne saurait raisonnablement interdire l'un sans porter atteinte à l'autre; il n'y a entre ces deux droits que différence de mode et de temps; que serait-ce, enfin qu'une fortune dont on ne pourrait disposer, ni pendant sa vie, ni après sa mort? Le terme de *propriété* ne serait plus propre; ce serait tout au plus un *usufruit*.

2. Le droit de propriété est le droit de l'homme: toutes ses vues se portent vers cet objet, soit qu'il travaille pour son bien-être personnel, soit

qu'il désire celui de sa famille ; cet intérêt, qu'on doit se garder de confondre avec l'égoïsme, est l'ame du commerce, de l'industrie, du travail. Le père de famille passera-t-il une vie laborieuse et pénible à acquérir une petite fortune à ses enfans, s'il est incertain qu'elle leur tombe en partage, ou si, d'avance, il sait qu'elle ne leur parviendra pas?

Les Saint-Simoniens nous diront probablement que le travail sera basé sur le devoir; mais est-il démontré que le devoir, isolé de l'intérêt ou de l'honneur, est un si puissant mobile? L'impuissance de cette ressource a été constatée; le monarque, le père de famille, le maître recourent aux promesses et aux récompenses, pour porter leurs inférieurs respectifs à la pratique de la vertu et à l'accomplissement de leurs devoirs.

Il résulte de ces réflexions que, si le droit de disposer de sa fortune était contesté au propriétaire, le plus puissant mobile des actions sociales serait enlevé à l'encouragement de l'homme diligent, laborieux, industrieux; toute la société languirait, et périrait bientôt dans son inertie et dans son apathie.

Les Saint-S. (p. 28.) Mais la répartition des instrumens et des produits de l'industrie n'est pas un sujet du gouver-

nement des sociétés futures; une autre distribution réclame les soins paternels des directeurs de l'humanité.

R. Le lecteur attentif se rappelle que par *instrumens de l'industrie* les Saint-Simoniens entendent les fonds, les propriétés et les ateliers des industriels; la remise de ces objets aux capacités, c'est-à-dire à ceux qui en tireront le plus de profit, ainsi que la distribution des produits du travail, sont des objets de si peu d'importance, qu'ils ne méritent pas même de fixer les soins paternels des directeurs de l'humanité, ou des Saint-Simoniens; cette bagatelle occupera la commission de répartition, et les Saint-Simoniens se chargeront, comme nous allons le voir, d'une plus noble tâche.

Les Saint-S. Inspirer à tous les hommes, développer, cultiver en eux les *sentimens*, les *connaissances*, les *habitudes* qui doivent les rendre dignes d'être les membres d'une société *aimante*, ordonnée et *forte*; préparer chacun d'eux, *selon sa vocation*, à lui apporter son tribut d'*amour* d'*intelligence*, et de *force*; *l'éducation*, en un mot, qui embrasse la vie entière de chaque être, sa destination générale et sa profession particulière, ses affections sociales comme celles du foyer domestique;

R. En effet, la besogne est noble; si les Saint-Simoniens s'y étaient bornés, personne n'aurait été tenté de les blâmer de ce chef; mais croient-ils sérieusement que *tous les hommes* sont également

disposés à recevoir l'inspiration des sentimens, des connaissances et des habitudes? Si c'est là l'expression de la générosité, c'est aussi une exagération de l'esprit.

La société est un véritable mélange de toutes les conditions; tous les modes d'être sont vérifiés; si les beaux-arts en font l'ornement; les arts et métiers en sont l'utilité; les campagnards qui cultivent les champs lui sont plus nécessaires que les savans, qui perfectionnent les sciences. Mais qu'on essaye, et on verra s'il est si facile qu'on paraît le croire, d'inspirer à ces gens les sentimens, et de leur donner les connaissances qui distinguent l'homme de la haute société.

Et comment les Saint-Simoniens connaîtront-ils *la vocation* de chacun, pour le préparer en conséquence à apporter son tribut d'amour, etc., dans la société? C'est encore une petite difficulté que ces messieurs laissent à l'interprétation de leurs lecteurs.

Les Saint-S. (p. 29). L'éducation qui ne consiste plus, de nos jours, que dans une *instruction* sans but précis, désordonnée, indépendante des dispositions individuelles et des besoins généraux, est l'aspect le plus important du réglement social; l'avenir nous demande de poser les bases de la sienne.

R. L'éducation que reçoit la jeunesse, dans notre pays, a, je le crois, ses lacunes et ses vices; l'in-

struction qu'on lui donne est généralement trop diffuse et ne présente pas des notions assez claires sur les sciences qu'on enseigne ; l'éducation *morale* et *sentimentale* est surtout en souffrance ; l'absence de cet important objet est le plus grand obstacle qui retarde le perfectionnement de la société ; mais delà à une éducation qui ne consisterait que dans une instruction sans but précis et désordonnée, le passage est long et rapide ; il y a exagération dans cette opinion, et je m'inscrirai en faux contre elle, jusqu'à ce que les Saint-Simoniens, me prouvent, l'histoire à la main, que nos ancêtres donnaient à leurs enfans une meilleure instruction que ne reçoive la jeunesse de nos jours. La tâche est difficile ; je crois que les Saint-Simoniens ne l'entreprendront pas. Toutefois nous les y invitons.

L'instruction, que l'on donne, est indépendante des dispositions individuelles.

Les Saint-Simoniens tombent là dans une erreur vulgaire ; le peuple pense en effet que l'éducation doit se modeler sur les dispositions et le caractère individuel de l'enfant ; erreur grave, si jamais on en a avancé ! Erreur qui conduit aux plus fâcheuses conséquences ! L'instruction serait-elle encore uniforme ? Et que deviendraient les principes fondamentaux qui la conduisent, si elle devait se modifier d'après la capacité, les dispositions, les affections, les habitudes, et souvent le caprice de

l'inconstante jeunesse ? Toute règle fixe deviendrait désormais impossible ; une complète anarchie dévorerait l'instruction, et la morale et les sentimens seraient aussi versatiles que le mode d'enseignement. Enfin, le caractère de l'enfant fixerait le mode de son éducation, tandis que c'est à l'éducation à dresser, fixer et former le caractère de l'homme.

Nous ne pouvons dire, en déduction de l'erreur des Saint-Simoniens, si ce n'est que pendant l'éducation fixe et uniforme que reçoivent les enfans, il importe aux parens d'observer les dispositions particulières qui paraissent les destiner à occuper telle place, ou à remplir telle tâche dans la grande affaire des opérations sociales.

Au reste l'avenir demande aux Saint-Simoniens de poser les bases de son éducation ; qu'ils essayent de leurs forces et de leurs moyens ; qu'ils nous tracent leurs plans et indiquent leurs vues ; que surtout ils combinent les sciences et nous découvrent le *lien* qui les *lie ;* qu'ils nous fournissent le moyen de les simplifier, afin de les adapter aux facultés naissantes de l'enfance, et la religion leur saura gré, et la religion tirera parti de leurs travaux, en mettant à profit la leçon de Saint Paul : *omnia probate : quod bonum est tenete* (*).

(*) I. Thessal. 5, 12.

Les Saint-S. Comparons, en effet, l'éducation que nous recevons de nos jours, à celle des nations de l'antiquité, constituées pour la *guerre*, fondées sur la guerre, étendues par la guerre, et nous pourrons affirmer que notre société n'est pas fondée sur la paix, qu'elle n'a point de *base*, qu'elle ne se connaît aucun *but*, qu'elle agit sans *prévoyance*, sans espoir *d'avenir*, et uniquement *en haine du passé*.

R. Le rapprochement entre l'éducation des nations de l'antiquité et celle que reçoit la société moderne, ne se soutient pas; ce que la société de notre époque possède manquait aux nations antiques; le genre humain était encore dans le berceau, ou, comme on dit, *au maillot*.

On ne connaissait, ni droit de gens, ni lois générales qui établissaient les droits des nations, et réglaient les affaires des États; chaque père de famille était le chef, le législateur, le juge, le souverain de sa famille et de ses proches. Aucune loi générale ne liait la société.

Chaque famille formait un petit État, et, ne trouvant aucune garantie, ni dans les lois, ni dans les mœurs des peuples, il se consolidait et se garantissait contre ce qu'on appellait les *étrangers*, par la force et au moyen des armes.

Lorsque Laban, demeurant en Mésopotamie, long-temps avant Moïse, eut appris, le troisième jour, la fuite de son beau-fils Jacob, avec ses femmes, ses enfans, sa descendance et ses biens,

il rassembla ses frères et le poursuivit, et on dut à un avertissement du ciel que Laban ne vidât une querelle de famille au moyen des armes.

Ni les sciences ni les beaux-arts, ni l'expérience ne vinrent au secours des peuples de la haute antiquité : du code Justinien nous montons au code de Théodose; du code de Théodose aux XII tables; et ces lois des XII tables, les Romains les tenaient des Grecs, comme de Solon et de Lycurgue, qui les avaient apprises des Egyptiens, au rapport de Plutarque dans la vie de ces deux hommes illustres de l'antiquité. Si nous comparons ces lois à celles qui régissent les peuples d'aujourd'hui, il devient évident que, dans ce temps, la jurisprudence était encore inconnue aux nations.

En perdant de vue le fil de la primitive révélation, l'antique société perdit le souvenir de tous les liens d'affection qui devaient unir les hommes et les peuples. A mesure que les peuplades se formèrent, elles s'isolèrent les unes des autres, et ni les relations du commerce, ni celles de l'amitié ou de l'alliance ne furent là pour les rapprocher.

Tout ceci se conçoit, et est tout naturel; mais on ne comprend pas comment les Saint-Simoniens, en comparant l'antique éducation à celle que reçoit la société actuelle, puissent soutenir que la nôtre n'est pas fondée sur la paix, qu'elle n'a

point de base, qu'elle ne se connaît aucun but, qu'elle agit sans espoir d'avenir et uniquement en haine du passé.

Pour ne pas faire des excursions à perte de vue, ni remonter aux siècles depuis longtemps écoulés, bornons nos réflexions à l'Europe, et rappelons des faits qui ne sont pas encore effacés du souvenir des hommes.

Les traités de 1814 et 1815 reconstituèrent la *société européenne*, et ils la basèrent sur *la paix*. C'étaient eux qui, après avoir fait autant que possible, un équitable partage ; après avoir ménagé les droits des différens États, et consulté les intérêts des peuples (*), devaient à jamais faire disparaître de l'Europe, et les conflits entre les puissances, et les insurrections parmi les peuples ; c'étaient encore ces traités qui, laissant les souverains sans espoir de conquête et sans crainte d'invasion étrangère, leur permirent de tourner les yeux vers l'intérieur de leurs États ; de consolider une société que les guerres continuelles et les envahissemens successifs de l'*empereur*, avaient disloquée ; de hâter la culture des sciences et des

(*) Le duc de Wellington n'a cessé de dire depuis les révolutions de 1830, que le partage qu'on avait fait de l'Europe en 1814, était le meilleur qu'on avait pu trouver dans l'intérêt des peuples.

beaux-arts, et de faciliter le mouvement progressif du perfectionnement populaire.

Je demande à tout homme exempt de passions politiques, et de la convoitise des intérêts personnels, si un tel avenir nous laissait sans espoir!

Si les fâcheux événemens de 1830 sont venus rompre l'heureuse combinaison, qui tranquillisa l'homme paisible, et garantit la paix à tout le monde; s'ils ont provoqué des armemens extraordinaires dans tous les États, et couvert l'Europe de baïonnettes; si, enfin, ils ont de nouveau mis en question les droits de tous les monarques et le repos de toutes les nations, ce n'est pas *au passé*, mais bien *au présent*, qu'il faut s'en prendre : non pas à la paix de 1814, mais à l'inquiète démagogie de 1830.

Les Saint-S. Elle combat, elle cherche à détruire un vieux système d'éducation qui ne convient plus, sans doute à son avenir; mais elle est impuissante à en triompher, parce qu'elle ignore la raison profonde de sa longue existence, parce qu'elle ne sait pas reconnaître l'immense progrès dû à cette éducation chrétienne, dont elle est la fille, et qu'elle ne pourra repousser qu'en faisant un progrès plus grand encore.

R. Les Saint-Simoniens font là preuve de sincérité, en avouant que la société moderne est fille de l'éducation chrétienne; l'aveu fait honneur à la religion. A peu près tous les incrédules ont eu leurs momens lucides, momens qui les ont

forcés de rendre justice à l'œuvre de notre régénération.

Ce ne fut qu'après avoir combattu long-temps la révélation et ses dogmes, que J. J. tint le langage suivant :

« L'Évangile, ce livre divin, le seul nécessaire à » un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque » même ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son auteur, » et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la » plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant » d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la » lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. » Voyez les livres des philosophes avec toute leur » pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se » peut-il qu'un livre, à la fois, si sublime et si sage, » soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui » dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-» même? »

C'est que les passions ne parlent pas toujours au cœur de l'homme; lorsqu'elles se taisent, la raison et les sentimens reprennent leurs droits.

Il paraît que les Saint-Simoniens ne veulent pas que l'on lutte davantage contre les bienfaits, dont la société est redevable à la religion; ils ne veulent pas détruire ce que la religion a fait de bien dans l'éducation du genre humain, parce que la société est impuissante à en triompher; seulement ils vou-

draient faire un progrès plus grand encore, c'est-à-dire un progrès *ultra-chrétien* et *ultra-religieux*:

Mais le philosophisme du dix-huitième siècle, animé du brillant esprit de J. J., n'a-t-il pas tenté de faire ce progrès? N'a-t-il pas tenté de dégager l'éducation du peuple de toute idée religieuse? N'a-t-il pas cherché à l'asseoir sur les principes du *rationalisme*?

Qu'y a-t-on gagné? Les honnêtes gens ont abandonné les phrases assaisonnées du beau style des philosophes, et se sont jetés dans les bras de la religion, afin d'en inspirer les doux sentimens à leurs enfans et à leurs subordonnés.

Elle sera à jamais l'indispensable base de l'éducation humaine; parce qu'elle fait la vie et la *force morale* de l'homme : la chose est à nous : qu'on nous la laisse; mais l'éducation chrétienne est loin d'être ennemie de l'éducation *scientifique et sociale;* au contraire, elle l'appelle de ses vœux et l'aide de ses moyens; sous ce rapport les secours des Saint-Simoniens ne seraient pas sans fruits; malheureusement telle est la pente des hommes à talens; ils glissent toujours et ne peuvent se maintenir long-temps dans la sphère de leurs attributions.

Les Saint-S. (p. 30.) Élever tous les hommes, en leur qualité d'hommes, c'est-à-dire d'êtres *sociaux* ou *religieux;* diriger chacun d'eux vers la fonction à laquelle sa vocation

l'appelle, telles sont, nous le répétons, les deux parties distinctes de l'éducation ; elle est *générale* ou *professionnelle*. Tous les membres du corps social sont hommes, mais tous sont *artistes*, *savans* ou *industriels*, en d'autres termes, tous *sympathisent*, *raisonnent* ou *agissent*, et ce triple aspect de l'existence humaine donne lieu à une division trinaire dans l'éducation générale et professionnelle. Telle est la conception qui sert de base à l'éducation dans l'avenir, et dont nous avons indiqué sommairement les développemens principaux.

(1) Ces deux termes, pour nous, sont synonymes parceque nous étendons, comme on le verra plus tard, la signification de l'un et de l'autre.

R. On ne conçoit pas comment les Saint-Simoniens, même au moyen de *l'extension*, peuvent confondre l'être *social* et l'être *religieux*.

Nous sommes hommes en notre qualité d'êtres raisonnables; nous sommes des êtres *sociaux*, en ce que nous portons en nous les germes de l'association, et que nous sommes destinés à vivre en commun : nous sommes des êtres religieux, en ce que nous professons la religion et que par là nous nous mettons en rapport avec la divinité; la religion est le lien de la société; elle lui est indispensable; a-t-on jamais vu une nation athée? Les peuples les plus sauvages qu'on ait jamais connus dans le monde, avaient encore leur religion et leur culte.

Il est bien libre aux Saint-Simoniens de choisir leurs termes et de s'éloigner par fois de l'accep-

tion commune, dès qu'ils déterminent la nouvelle signification; cependant cette mutation doit être fondée sur quelque raison; on ne peut se départir de cette règle sans brouiller les idées et nuire aux notions qu'on veut donner à ses semblables.

L'ordre *social* et l'ordre *religieux* sont loin de s'identifier ; nos philosophes incrédules peuvent être éminemment *sociaux*, et cependant ils se soucient peu des idées religieuses; en revanche les religieux anachorètes, qui vivent dans un isolement complet de la société, sont des êtres religieux, et cependant ils sont peu faits pour vivre en société et en suivre les préceptes; ces raisons sont simples, mais elles sont d'une frappante clarté.

Puis, la notion que les Saint-Simoniens nous donnent de la double éducation, *générale* et *professionnelle* et de la division trinaire de chacune de ces deux éducations, n'est pas seulement inexacte ; c'est encore un véritable paralogisme dans les sciences.

L'éducation de l'homme est uniforme et générale; elle sert à former l'homme *moral* (*); c'est-à-dire

(*) Qu'on remarque qu'il n'est pas question ici de l'éducation *physique* de l'homme, et encore que le terme *moral* s'emploie en opposition avec les dispositions *physiques*; de sorte qu'il reçoit une extension, et comprend le développement *religieux*.

à le rendre tel qu'il doit être pour remplir convenablement sa tâche, et répondre dignement à ce que la société est en droit d'exiger et d'attendre de lui, conformément à sa position sociale. Ce que les Saint-Simoniens appellent l'éducation *professionnelle*, n'en est plus; c'est la vie pratique de l'homme; c'est l'exercice de ses facultés; c'est le produit de ses moyens; c'est enfin le tribut qu'il paye au corps social auquel il appartient. Toute autre notion révolte le bon sens.

Que l'on vienne nous dire que le médecin qui secourt l'humanité, fait son *éducation*; que l'avocat qui plaide la cause de l'innocent; que le prêtre qui est préposé à la direction de telle paroisse, font leur *éducation*, leur *éducation professionnelle*, si l'on veut, on aura toujours de la peine à faire comprendre cet étrange langage à l'homme raisonnable, qui ne voit dans tout cela que l'exercice des notions acquises.

Enfin que signifie cette division trinaire, *dans l'éducation générale*, des *artistes, savans et industriels*? Les Saint-Simoniens devraient du moins s'apercevoir qu'en tout cas, cette division ne peut appartenir qu'à l'*éducation professionnelle*; puisque, d'après leur propre plan, les attributions de l'éducation générale sont d'élever les hommes en leur qualité d'hommes simplement.

C'est ainsi que lorsqu'on attache plus de prix à la

diction, ou à la nouveauté des termes, qu'à la vérité de la doctrine, on fait souvent des phrases sans liaison ou vides de sens.

L'éducation générale forme l'homme de tous les temps et de toutes les conditions, parce qu'elle se borne à former l'homme (*) et qu'en tout temps et en tout état, l'homme doit être homme, c'est-à-dire qu'il doit répondre aux devoirs que l'humanité lui impose; l'éducation distincte d'une classe particulière, ou l'éducation *professionnelle*, comme l'appellent les Saint-Simoniens, est la simple acquisition ou la mise en pratique de telles notions ou de telles connaissances. Aucune autre notion ne peut être avouée par la raison.

Il ne reste aux Saint-Simoniens qu'un seul moyen de redresser leurs idées confuses; c'est probable qu'ils y auront recours.

Ils prétendront que leurs réflexions demeurent en deçà des limites de l'éducation; qu'ils n'ont pas voulu dépasser ses attributions.

Nous ne sommes pas difficile sur ce point; les Saint-Simoniens ne seront pas également reçus, quand ils diront au public que l'élève en médecine,

---

(*) J'entends l'homme moral et religieux, c'est-à-dire tel qu'il doit être pour remplir convenablement les devoirs dont aucun mode d'être dans la société ne dispense, ceux du citoyen et du chrétien.

et le candidat en droit, et le théologien du séminaire font leur *éducation professionnelle;* n'importe! Nous acceptons la dénomination; seulement les Saint-Simoniens voudront bien nous apprendre, si ces élèves *sympatisent* et *raisonnent*, ou s'ils apprennent à *sympatiser* et à *raisonner*. On voit que la différence n'est pas énorme; c'est celle de l'apprentissage à l'exercice de l'art.

Les Saint-S. Si l'éducation atteignait le but qu'elle doit se proposer, suivant nous, si elle préparait tous les hommes à contribuer, chacun selon son amour, son intelligence et sa force, au progrès social, la *législation* serait sans objet;

R. C'est-à-dire que, dès que chacun remplira ses devoirs et ne troublera personne, ni dans la possession de ses propriétés, ni dans la jouissance de ses biens, ni dans l'exercice de ses droits; il deviendra superflu, dans un État, de porter des lois répressives des crimes et garantes de l'ordre social et de la paix publique.

Personne n'aura envie de contester cette vérité; mais bien de l'étendre à des objets d'aussi grande importance que celui de la législation.

Que le peuple mette toute sa confiance dans la sollicitude paternelle de son souverain! Et les États-Généraux, ou en d'autres termes, ces *chambres*, qui paraissent avoir pris à tâche d'entraver plutôt que d'aider la marche des affaires publiques, deviendront inutiles et disparaîtront de la scène de notre nouvelle politique.

Que les monarques comptent, à la fois, sur la bonne foi de leurs voisins et sur l'opinion publique de leurs États, et les bouches à feu, et les baïonnettes, et ces nombreuses armées qui ne s'entretiennent qu'au grand détriment des peuples, disparaîtront aussi de nos regards effrayés.

Que tous les hommes soient également justes, sincères, sûrs ! et nous n'aurons pas besoin de ces nombreuses cours de justice, pour punir des crimes qui ne se commettront pas ; ni de ces barreaux pour revendiquer des droits qui ne seront pas disputés ; ni de ces notariats pour enregistrer des contrats, des ventes, des aliénations qui ne seront jamais contestés.

En multipliant ainsi les hypothèses, on porterait bientôt, avec quelques traits de plume, le monde au comble de son bonheur et de la perfection humaine ; mais en revanche on passerait aussitôt dans un monde qui n'est pas celui que nous habitons.

De tout temps on a réclamé contre la manie des théoriciens, de glisser sur l'*actualité*, de partir, dans leurs théories, du *convenant*, et de supposer ce qui n'est pas, même ce qui ne saurait être.

Les Saint-S. Une législation privée de son caractère *préventif* nous paraît un témoignage frappant de la barbarie et

de l'ignorance du peuple qui y est soumis, il ne s'agit pas seulement, pour nous, qu'elle se propose de *réprimer* et de *prévenir* LE MAL, de *punir* ou d'*empêcher* LE VICE, il faut qu'elle *commande* et *inspire* LE BIEN, qu'elle *excite* et *élève* LA VERTU. Nous ne parlons ici, et dans le cours de l'exposition, que de la législation telle qu'elle est comprise aujourd'hui, c'est-à-dire, répressive, pénale, coercitive.

R. La notion n'est pas exacte; une législation à caractère *préventif*, est plutôt celle qui ne se contente pas de défendre, de punir, de réprimer le mal, mais qui agit contre les crimes *éventuels*. Telle est la loi de la *censure*; telles sont les dispositions réglementaires des municipalités qui ferment les cabarets à telle heure.

Une législation privée d'un tel caractère préventif, est une législation qui n'agit que contre le crime commis, et, loin d'être un témoignage de la barbarie et de l'ignorance du peuple, elle prouve, au contraire, son avancement, puisqu'elle démontre que *force est à la loi* dans l'État (*).

Les Saint-Simoniens n'ignorent pas que la législation moderne est toute privée d'un tel caractère *préventif*; il n'y a, je pense, d'exception à

(*) «Enfin, on finit par déclarer que la meilleure manière »de *réprimer* les crimes est de les *prévenir*, et, au besoin »même, on soutient que ces deux mots sont synonymes ». Dunoyer, *Essai sur les garanties individuelles*, page 15.

cette règle que pour *la presse* dans quelques États.

Mais, en effet, telle n'est pas la conception des Saint-Simoniens ; leur amour du bien les pousse plus loin ; ils veulent que non seulement les lois défendent et répriment le mal, mais qu'elles commandent et inspirent encore la vertu. La pensée est honorable, mais les moyens ne sont pas en rapport avec l'objet.

L'ancienne législation, surtout la législation française, commandait çà et là l'exercice de la vertu ; qu'en arriva-t-il ? On s'aperçut bientôt qu'elle faisait des hypocrites, et non des gens de bien, et on fut bientôt obligé de dépouiller les lois de ce caractère *préventif*.

Les lois civiles n'ont que faire dans l'exercice de la vertu ; c'est l'ouvrage de la religion ; elle seule commande ; elle seule trouve, en elle, les moyens de porter le peuple au bien. L'État peut aider la religion dans ses efforts pour exciter le peuple à l'exercice du bien et à la pratique des bonnes actions ; mais son action doit être toute *morale*, et ne jamais dépasser les attributions de l'encouragement et de la récompense.

Les Saint-S. (p. 31.) Dans les époques critiques, au contraire, la loi est une lettre morte, sans puissance morale, la justice et l'équité sont deux choses distinctes, dans l'opinion des hommes, ce n'est plus parce qu'ils dirigent

les peuples, parce qu'ils prévoient leurs besoins et y pourvoient, parce qu'ils sont entourés de l'affection de la vénération, et de l'obéissance, que le législateur et le juge promulguent la loi et profèrent ses arrêts ; le patricien de Rome, le seigneur et l'évêque du moyen âge, font place à une magistrature, à des parlemens qui ne puisent leur force que dans l'appui qu'ils donnent au peuple pour *détrôner* ses anciens chefs, pour *rompre* des liens d'obéissance devenus insupportables, pour *dissoudre* l'ordre social précédent.

R. C'est là, à mes yeux, la grande plaie des gouvernemens *représentatifs ;* jamais le peuple n'est représenté dans un pays; dans l'endroit qui n'est pas agité par les partis, les élections passent inaperçues, parce que, l'intrigue à part, peu importe à l'artisan, au commerçant, à l'honnête homme, s'ils sont représentés par tel citoyen capable, ou s'ils ont tel magistrat à la tête des affaires municipales ; dès que l'opinion publique est divisée, et que les partis se trouvent en présence, le peuple n'est plus libre de suivre l'impulsion de ses sentimens et de ses affections ; il est exploité; l'intrigue et les lourdes manœuvres sont les puissans moyens de réussite ; les promesses, les séductions, les menaces, tout est employé, pour parvenir à ce but; et le parti qui, par sa position sociale, exerce le plus d'influence sur la société, est, d'avance assuré du triomphe, n'eût-il aucun autre moyen d'ascendant sur l'opinion publique.

La *représentation* est-elle en crédit dans un pays, elle est une source de haine, de désunion, de querelle, témoin l'Angleterre, où, de tout temps, les élections ont fait verser plus de sang que la guerre; est-elle ignorée ou en discrédit, les électeurs ne se présentent pas, et les *nullités* les plus complètes passent aux fonctions publiques les plus importantes (*).

Une autre considération, qui n'est pas moins grave, c'est que les mandataires d'un peuple quelconque ne jouissent pas de leur liberté, dès qu'on est parvenu à établir l'esprit de coterie chez la nation.

On les menace d'avance de leur retirer le mandat, s'ils ne marchent pas conformément aux vues de l'esprit de chicane à qui ils doivent leur élection; il en est même parmi les éligibles qui doivent promettre, par la voie des journaux, de faire de *l'opposition*, afin de trouver une place parmi les candidats à la représentation. C'est pousser la turpitude et l'extravagance jusqu'à leurs dernières conséquences; le peuple ne pourrait donner une plus forte preuve de sa démorali-

(*) Dans nos dernières élections pour le sénat et la magistrature, il a été constaté que dans les principales villes de la Belgique, le dixième et le douzième des électeurs seulement se sont présentés aux élections.

sation, que de prêter de l'appui à de semblables bassesses.

L'esprit de coterie recueille soigneusement toutes les actions, les paroles, et même les intentions *présumées* des députés de la nation; il les couche dans les colonnes de ses journaux; il les placarde aux coins des rues; il les classe dans ses tableaux synoptiques. Les représentans, dont la raison n'est pas, ordinairement, assez mâle pour pouvoir s'élever au-dessus de certaines erreurs populaires, et faire justice de leurs anathèmes, ou enchaînent leurs pensées, ou entrent franchement dans des voies hostiles au gouvernement, afin de se préparer un second mandat en renouvellement de celui qui doit bientôt expirer; et c'est ainsi, comme l'observent très-bien les Saint-Simoniens, que les parlemens ne puisent leur force que dans l'appui qu'ils donnent au peuple pour *détrôner* les rois.

Enfin ce funeste exemple ne manquera jamais d'exercer la plus fatale influence sur l'esprit du peuple; dès que l'esprit de chicane parvient à prendre le dessus dans la *représentation*, l'édifice de l'Etat tombe, ou menace ruine; le parti *agissant* ne s'inquiétera plus que des moyens; il se croira toujours autorisé à renverser un gouvernement qui est attaqué et combattu par la représentation nationale (*).

(*) Mes réflexions, comme l'on voit, ne frappent pas la

C'est, à mon avis, ce qui fera disparaître la *représentation* de l'horison des affaires politiques avec l'époque qui fera renaître la confiance entre les gouvernans et les gouvernés.

Les Saint-S. (32) De pareils dogmes sont de nature à blesser, nous le savons, les hommes qui, nous lisant avec légèreté, oublieraient que, pour nous, il n'y a pas de chef par droit de *conquête*, ni par droit de *naissance*, mais seulement pas droit de CAPACITÉ *morale*, *intellectuelle* et *industrielle*; que dans la société, telle que nous la concevons tout homme qui juge ses inférieurs a aussi des supérieurs qui le jugent, et qui le jugent surtout dans ses relations d'autorité à l'égard de ses subordonnés.

R. On voit que c'est là la souveraineté du peuple dans toute sa pureté; il ne peut y avoir que différence de mode; dans son délire le parti révolutionnaire fait des *barricades* pour détrôner les rois légitimes, et en créer de sa façon; les Saint-Simoniens seront plus justes; ce sera du moins la *capacité* qui l'emportera.

---

représentation; elles sont dirigées contre l'abus qu'on fait d'une institution qui, pour ne pas être dans l'intérêt du peuple, n'en est pas moins honorable pour lui.

Dans l'État où les opinions populaires et l'intrigue des partis auraient fait place à l'esprit national, les élections assureraient au pays des magistrats et des représentans qui seraient agréables à la majorité de ses habitans.—Note pour prévenir la chicane du libéralisme.

Lorsque Idoménée, roi de l'île de Crète, après avoir assassiné son fils, se fut sauvé de son royaume, pour se soustraire à la fureur du peuple, les Crétois s'assemblèrent à l'effet d'élire un nouveau roi; ils trouvèrent bon de mettre la couronne au concours. La lutte, la course des chariots, et les réponses aux questions sur les lois de Minos devaient décider le choix du nouveau monarque (*).

On ne peut douter que les Saint-Simoniens n'imitent l'exemple de ce peuple antique; la *capacité* se fera jour à travers les épreuves auxquelles on la soumettra.

Naguère on arracha à ses moutons le bon *Erasme*, l'Aristodème de la Belgique, pour le charger de la régence de notre pays révolutionné; pourquoi le plus mince particulier désespérerait-il d'avoir tôt ou tard la tête couronnée du diadème? L'espoir est brillant, et il serait la pâture de plus d'un sot.

Les Saint-S. (p. 33) Pour nous comprendre, il faut donc préalablement se porter, par la *pensée* et avec *espérance*, dans une société toute nouvelle, toute différente de celle qui *est*, et de celles qui *ont été*; il faut voir, à l'avance, celle qui *sera*; les hommes capables de faire ce premier pas vers l'avenir, se joindront bien vite à nous, pour le *réaliser*. Alors, il est vrai, les gouvernans ne seront plus en guerre avec les gouvernés, les nations, avec les nations, l'individu contre la société;

(*) Voyez les heureuses fictions des *aventures*.

R. Comme nous l'avons observé, c'est là le faible de tous les grands systèmes, de toutes les belles théories; en un mot de toutes les utopies. Tous les faiseurs demandent, pour première condition, que nous nous portions sur un autre terrain, que nous nous placions dans un autre hémisphère, que nous franchissions, d'un seul saut, l'immense espace qui sépare la terre des champs élysées; c'est-à-dire que nous nous placions dans un monde, nouvelle œuvre de la création, et que nous prenions l'homme sorti des mains du créateur et non pas l'homme du temps.

Si l'homme vivait du bonheur qui git dans les pages de l'enthousiaste, l'imagination ne serait pas en défaut. On en finirait bientôt avec les haines, les disputes, les querelles qui divisent le peuple, et les dissentions qui séparent et éloignent les nations; on crierait au retour de *l'âge d'or;* chaque nation resterait inoffensive sur son sol, et les nombreuses et formidables armées rentreraient dans les rangs de la bourgeoisie, dont elles sortent; on appliquerait à la culture des sciences, des arts et de la terre, les milliers d'hommes qui passent leur vie dans une oisive attitude; que les peuples aient de la confiance dans l'administration de leurs monarques, et la chicane cessera, et la couteuse représentation deviendra inutile; que chacun s'empresse d'apporter son petit tribut dans le peu de dépenses de l'État, et le roi pourra licencier sa petite armée

de *commis;* que les citoyens patriotes s'aiment, et ne se tourmentent pas, et nous ne verrons plus de gendarmerie, ni d'agence de police.

Tout ceci est beau sans doute; mais l'homme raisonnable s'y arrête-t-il? Non; il sent que, pour soulager le malheur de l'homme, ou apporter quelque amélioration à la condition de son existence, il faut le prendre dans son état *d'être.*

La société *existe;* mais elle existe avec ses erreurs et ses défauts; l'homme *est;* mais il est avec ses caprices et ses faiblesses; l'organisation sociale n'est pas l'ouvrage de l'homme; elle est le résultat des temps et des événemens; il n'a dépendu de personne en particulier, mais bien de la société elle-même, de la rendre meilleure.

Tel est le devoir de l'homme, ami du perfectionnement humain, qui aime à mettre ses travaux à profit; il doit prendre la société sur la base où elle est assise; lui prêter une main secourable; et la conduire progressivement à des idées plus saines et des sentimens plus nobles, plus généreux. L'édifice qu'on tenterait de bâtir sur tout autre fondement est sûr de crouler avant son achèvement.

Les Saint-S. Mais nous ne croyons pas demander un grand effort de sympathie et de raison, en exigeant que, pour nous comprendre, on veuille bien *supposer* un instant que l'homme est un être éminemment *sociable*, et que si la guerre a été une des conditions obligées de son développement, elle pour-

rait bien cesser un jour d'être indispensable à ses nouveaux progrès.

R. La guerre n'a jamais été une condition obligée du développement de l'homme; c'est elle, au contraire, qui en a arrêté le progrès, en communiquant à la société des vices désorganisateurs de l'ordre social.

On conçoit où en veulent venir les Saint-Simoniens; ils feront probablement l'apologie de leur fameuse révolution de quatre-vingt-neuf, qui, dans son développement, enterra la famille du malheureux Louis XVI; ils feront parade, avec les apologistes de cette révolution, de l'impulsion qu'elle a donnée aux lumières du siècle, du progrès qu'elle a imprimé à la civilisation, des bienfaits du gouvernement libéral qu'elle a établi sur les ruines de la vieille dynastie des Capet; en un mot, les biens *réels* et *constans* qu'elle a produits, l'emporteront toujours sur les maux *passagers* qu'enfanta l'effervescence populaire.

C'est le langage habituel de tous les fauteurs des insurrections; la guerre, la révolte, les complots et les trahisons, sont choses utiles, choses nécessaires, choses *saintes*, jusqu'à l'entier affranchissement de la société; c'est-à-dire, jusqu'à ce que les mécontens de tous les pays aient atteint leur but, qui est de monter au faite du pouvoir; pour lors, la guerre aura cessé d'être indispensable; parce que

les insurgés préféreront de conserver le pouvoir et leurs places en *paix*, que de les perdre dans la *guerre*.

C'est avec de semblables gentillesses qu'on nourrit et entretient la crédulité publique.

Les insurgés de juillet chassèrent Charles X, parce qu'il avait violé la charte; le pouvoir usurpateur, qui se mit à sa place, déchira la charte d'un seul coup de main!

Le roi des Pays-Bas avait méconnu la loi fondamentale; on le dépouilla de son autorité; et le gouvernement provisoire, qui lui succéda, se hâta de décréter la loi fondamentale abolie dans son ensemble et dans toutes ses parties! La révolte réclame hautement les dispositions de la charte et de la constitution, jusqu'à ce qu'elle se trouve en mesure et en force de les méconnaître et de les violer.

Les Saint-S. (p. 34). Nous connaissons assez les préjugés des hommes de notre siècle, pour savoir qu'il eût été inutile et dangereux de faire simplement, ou du moins tout d'abord, un appel à la *sympathie*; .... Nous nous serions bien gardés de dire: quand vous *ne voudrez plus* qu'une partie de la famille humaine vive, dans l'oisiveté, du travail de l'autre partie de la famille, quand vous *ne voudrez plus* que les enfans de cette portion privilégiée soient les seuls qui puissent jouir des bienfaits de l'éducation, et développer ainsi leurs facultés, quand vous *ne voudrez plus* qu'une quantité considérable de cœurs généreux, d'intelligences supérieures, d'hommes forts

et habiles soient démoralisés, abrutis, affaiblis, ici par l'oisiveté, là par un travail forcé et contre nature; quand vous *ne voudrez plus* avoir sous les yeux un pareil spectacle, il disparaîtra. Notre langage aurait été sans doute plus clair, et cependant il aurait aujourd'hui bien moins commandé la conviction.

R. C'est la simple reproduction du langage qu'on a de tout temps tenu au peuple, lorsqu'on voulait l'ameuter contre le clergé ou la magistrature; on a toujours eu soin de ne faire voir en eux que des gens inutiles qui vivaient, dans l'oisiveté, du travail des autres.

Est-il bien possible de parler un langage plus persuasif au malheur et à l'infortune?

On dit à l'indigent : le riche vit dans l'opulence, et nage dans l'abondance, et vous! vous mourez de faim; à l'infortuné père de famille, qui a tant de peine à pourvoir aux premiers besoins des jeunes êtres auxquels il a donné le jour, et qui lui sont chers : les enfans de la classe privilégiée reçoivent seuls les bienfaits de l'éducation et de l'instruction, et vos enfans! ils sont malheureux et abandonnés; au malheureux ouvrier dont les forces suffisent à peine à porter le lourd fardeau du travail journalier qui pèse sur lui : les propriétaires vivent dans l'oisiveté, et vous! vous tombez écrasé sous le poids de la fatigue; au jeune enthousiaste : la noblesse croupit dans l'ignorance, et vous qui avez des talens

supérieurs! on vous laisse dans une situation, où vous ne sauriez les développer ; à la fin on ajoute, en caractères italiques, *quand vous ne voudrez plus, avoir sous les yeux un pareil spectacle, il disparaîtra.*

Oui! nous convenons avec les Saint-Simoniens que ce langage est un moyen unique pour porter nos *jeunes capacités* aux émeutes; et les pauvres, les infortunés, les ouvriers au pillage ; mais qu'à leur tour, les Saint-Simoniens conviennent avec nous, qu'il n'y a que les gouvernemens révolutionnaires qui puissent permettre, qu'on prêche, dans leurs États, des doctrines aussi dangereuses, aussi irréligieuses et aussi infâmes que celles dont nous venons de tracer le tableau.

Si nous n'avions déjà vu les pernicieux effets de pareils dogmes, la révolution belge nous en aurait fourni un bel exemple.

Dans le mois de mars 1831. Des *bandits à gage* furent envoyés dans les principales villes de la Belgique, afin de faire comprendre aux souverainetés *des carrefours* que, *quand elles le voudraient*, il n'y aurait plus *d'orangistes;* et bientôt les propriétés de tout ce que la Belgique compte de plus honnêtes gens dans son sein, tombèrent sous les coups du plus affreux vandalisme.

La religion, la divine religion parle un langage plus calme et plus consolant au malheur et à l'infortune; elle dit à la médiocreté : contente-toi de

la condition, où Dieu t'a placée; la fortune ne fait pas le bonheur de l'homme; au père de famille, qui a été desservi par la fortune: console-toi, si tu n'as pas les moyens de donner une grande éducation à tes enfans, inspire-leur du moins les principes de la vertu et de la religion, et tu en recueilleras les fruits; à l'ouvrier: encourage-toi, travaille; tu ne seras pas toujours dans la peine; un meilleur avenir t'attend; car la providence n'abandonne jamais l'homme de bien, dans son malheur.

O malheureux peuple! fermez l'oreille aux suggestions des misérables qui cherchent à vous couvrir de honte, et à vous entraîner à votre perte! Écoutez la voix de la religion! C'est celle de notre Sauveur Jésus-Christ.

Les Saint-S. (p. 35). Nos cinq dernières séances sont consacrées, en entier, à poser les termes du problème suivant *l'humanité a-t-elle un avenir religieux*? Pour cela, il nous fallait, avant tout, repousser les fins de non recevoir opposées à la discussion même de cette immense question, et qui prennent leur base dans la haine dont toutes les religions du passé sont enveloppées, haine qui règne encore, sinon dans les sommités de la génération *actuelle* (nous voulons dire de la jeunesse), du moins parmi les élèves décrépits de *Voltaire* et de l'encyclopédie, parmi nos métaphysiciens et physiologistes modernes, qui *analysent l'esprit*, et *disséquent la matière*, sans s'inquiéter du lien qui les unit ou plutôt de la *vie* dont l'un et l'autre ne sont que des manifestations.

R. La religion catholique n'oppose par les *fins*

de non-recevoir à la question saint-simonienne, *l'humanité a-t-elle un avenir religieux?* Elle n'a jamais eu recours à de semblables moyens pour tout ce qui concerne la religion. De temps à autre les ennemis de la religion ou du clergé ont avancé que nous exigeons du peuple une foi aveugle; que nous étouffons les lumières, et défendons l'examen de la religion. L'accusation pourrait atteindre l'auteur de l'Alcoran; Mahomet défendit à ses croyans l'examen critique de sa religion; et en cela il agissait prudemment; il savait qu'elle ne pourrait soutenir la force de la réflexion; les catholiques n'ont jamais mérité les mêmes reproches.

Depuis son origine, l'Évangile du Christ a été mis au grand jour; nos livres sacrés, qui portent d'eux-mêmes le sceau de la divinité, sont ouverts à tout le monde; les fidèles y puisent la pâture de vie, et les incrédules y cherchent des armes contre une religion qu'ils n'aiment pas; l'incrédule philosophie antique et moderne les a combattus dans leur ensemble et dans leurs parties, et la saine raison a successivement réfuté, anéanti leurs raisonnemens, ou plutôt leurs déclamations.

Étant assise sur des bases solides et inébranlables comme elle l'est, la religion n'a jamais craint les attaques de ses ennemis; elle a toujours opposé les faits aux faits, les raisons aux raisons; elle n'exige pas une aveugle adhésion; elle permet

l'examen raisonné et même l'examen critique. Seulement elle demande qu'on cherche la vérité sans prévention et de bonne foi. Elle commande, il est vrai, la soumission à la voix de Dieu, dût-il nous apprendre ce qui dépasse la capacité de l'intelligence; mais elle n'exige pas la soumission, sans offrir les raisons et les moyens qui forment les motifs de crédibilité, ou qui constatent que *Dieu a parlé*.

Cette vérité est-elle contestable ? Quel est le genre d'incrédulité qui a crié en vain, sous les mille et une formes qu'elle s'est avancée dans les diverses époques de l'Église? Ne lui a-t-on pas toujours donné satisfaction, sans même oublier les Zodiaques des temples de *Henne* et *Dendera*, trouvés pendant l'expédition que Napoleon fit en Egypte en 1798, Zodiaques dont les incrédules modernes ont fait tant de bruit?

Que la haine de toutes les religions règne encore parmi les disciples décrépits de Voltaire et des encyclopédistes, cela se conçoit; ces messieurs ont passé une triste vie à combattre toutes les religions et surtout la religion catholique; ils ne peuvent avoir fait naître dans l'esprit de leurs disciples, des dispositions favorables à la religion. Que ces disciples opposent à un *avenir religieux* leurs fins de non-recevoir, peu nous importe; l'exception n'empêchera pas les catholiques de croire à un avenir

religieux pour l'humanité, quoiqu'ils n'aient aucune confiance dans l'avenir religieux des Saint-Simoniens.

Les Saint-S. Nous devions donc réhabiliter le sentiment religieux, et les diverses institutions qu'il a conçues et fondées, en montrant l'influence que celles-ci avaient successivement exercée, pendant des périodes plus ou moins étendues, sur la marche progressive de l'humanité vers l'association universelle; mais cette réhabilitation devait mettre, en même temps, un terme définitif aux tentatives rétrogrades, puisque en rappelant les bienfaits des religions du passé, nous signalions aussi l'épuisement dont toutes étaient aujourd'hui frappées, aucune d'elles n'ayant encore conçu *Dieu* dans la plénitude de ses attributs, et, par conséquent, n'ayant pu donner à l'homme et à la société une loi complète et définitive.

R. Ce passage de la doctrine des Saint-Simoniens contient trois pensées principales, qui méritent, toutes trois, d'être relevées; les institutions religieuses ont exercé leur influence sur la marche progressive de l'humanité; cette marche progressive de l'humanité a été en faveur de *l'association universelle*; ils signalent l'épuisement dont toutes les religions d'aujourd'hui sont frappées, parce qu'aucune d'elles n'a encore conçu *Dieu* dans la plénitude de ses attributs, et, par conséquent, aucune n'a pu donner à l'homme et à la société une loi complète et définitive.

La première. La civilisation européenne a tant

d'obligation à la religion chrétienne, que ses plus grands ennemis ont été forcés, comme malgré eux, de convenir de cette grande vérité; qui a jamais tenté de prouver que l'honneur et l'avantage d'avoir poli les idées gotiques des païens, et façonné les mœurs incultes des barbares, sont dus à l'ancienne philosophie et à leurs sages, et non pas à la religion et à ses disciples? Sont-ce les philosophes, ou ne sont-ce pas plutôt les apôtres, les premiers évêques de l'Église, et les missionnaires qui ont pénétré dans tous les coins de l'Europe et au delà; qui ont franchi les frontières de la Chine et les limites de l'Égypte; qui, dans leurs pénibles travaux, ont porté partout les fruits de l'instruction; qui sur les ruines des idées informes du paganisme, ont élevé l'édifice de la saine, de la sublime, de la divine doctrine du Christ; qui ont détruit les temples des divinités mythologiques, ouvrages du caprice et des superstitions humaines, pour les remplacer par les Églises, monumens vivans, habitations éternelles de cet Être-Suprême, qui prépara, à son insu, un si brillant avenir au barbarisme; qui ont substitué le culte le plus pur aux infâmes prostitutions de l'immoralité païenne? La réponse à ces questions n'est pas douteuse; la raison était impuissante; la religion seule a fait connaître à l'homme et la noblesse de son origine et la grandeur de ses destinées.

La deuxième. Mais les mouvemens progressifs

du perfectionnement humain, que la religion a provoqués, sont-ils au profit de l'association universelle, c'est-à-dire, tournent-ils à l'avantage de la religion des Saint-Simoniens? C'est un moyen usé; tous les réformateurs ont décliné la fraîcheur de leur date; demandez aux luthériens et aux calvinistes de quel siècle date leur religion; ils n'ont garde de vous renvoyer au seizième; ce siècle a en effet donné, diront-ils, naissance à leurs maîtres; mais leurs maîtres ont été prendre l'Évangile à sa source, et l'ont purgé des superstitions papales.

Les calvinistes nièrent, avec opiniâtreté, le dogme de la *transubstantiation*; on avait beau leur dire que ce point était chose jugée dans l'Église; ils soutinrent que l'Église n'y avait jamais cru. Le sieur *Barthelemi* fit, en 1664, un traité sur *la perpétuité de la foi de l'Eglise, touchant l'eucharistie*, en quatre volumes in-4°, pour leur prouver que, dans tous les temps, et à toutes les époques, l'Église catholique avait cru à ce mystère.

Les Saint-Simoniens tentent d'entrer dans la même voie pour arriver au même but; ils prétendront probablement à l'occasion, que le dix-neuvième siècle est la grande époque du développement; que cependant son principe date de Jésus-Christ, voire de Moïse et d'Adam; et les immenses avantages de la religion catholique sur toutes les sectes

religionnaires seront escamotés par les adroits disciples de Saint-Simon.

La troisième. Aucune religion n'a encore conçu DIEU *dans la plénitude de ses attributs;* les Saint-Simoniens conçoivent-ils Dieu dans la plénitude de ses attributs? Aucun incrédule, ni aucun des savans qui ont voulu pénétrer tous les mystères de la nature, ne se sont encore rendus coupables d'une pareille présomption; nous dirons aux Saint-Simoniens, sans crainte d'être démenti, qu'ils ne conçoivent aucun attribut de Dieu dans *la plénitude*, et, qu'en cela, les catholiques ne sont pas plus avancés que les Saint-Simoniens; Dieu est l'être transcendant, inaccessible à la perception d'aucune intelligence créée, et ses attributs étant aussi infinis que lui, ne le sont pas moins.

Mais *aucune religion n'a pu donner à l'homme et à la société une loi complète et définitive, parce que aucune n'a encore conçu Dieu dans la plénitude de ses attributs.* C'est un paradoxe sans exemple; la loi est complète, définitive et constitutive de l'ordre social, dès qu'elle trace à la société les devoirs de l'homme *moral* et *religieux;* toutes les sectes religionnaires ont tenté de le faire, et la religion catholique le fait entièrement; c'est ce qui a donné à un grand homme l'idée de dire : *soyez chrétien et vous serez tout;* il voulait dire : étudiez l'Évangile, suivez ses maximes, accomplissez ses préceptes, et

vous y trouverez tout ce qui forme le bon citoyen et l'homme religieux.

Il importe à l'homme de connaître les rapports qui existent entre lui et la divinité ; vouloir atteindre *la sommité* des perfections infinies de Dieu, c'est plus qu'une folle présomption, c'est une extravagance de l'esprit humain.

Rien n'échappe, nous le savons, à la science de Dieu ; faut-il encore que nous sachions jusqu'où va la capacité de son intelligence au delà des êtres créés ?

La bonté de Dieu envers l'homme est grande, extrême même ; il nous en a donné de nombreuses et d'incontestables preuves ; la chose nous suffit ; aucun être créé n'est en droit de connaître jusqu'où sa bonté pourrait aller encore.

Dieu a préparé d'incompréhensibles récompenses à la vertu et d'énormes châtimens au crime ; faut-il du reste atteindre au faite de la justice divine et la réduire aux règles de l'arithmétique ?

L'admirable nature, dont les merveilles frappent tous les jours nos regards, est l'ouvrage de la main du Tout-Puissant ; faut-il encore que nous connaissions jusqu'où va le pouvoir de Dieu au-delà des bornes de la création ?

La religion nous apprend, ce qu'il nous importe de savoir, dans l'intérêt de la direction de la vie et pour atteindre au but que se propose la création ;

du reste Dieu nous a fait connaître ce qu'il a voulu et, quand il voudra, il nous apprendra le reste.

Les Saint-S. (p. 36). Nous renvoyons à la lecture de l'ouvrage même, pour apprécier les formes diverses que nous avons dû prendre, dans cette polémique contre l'irréligion de notre siècle, irréligion bien justement fondée, si elle se présente simplement comme *négation* de toutes les croyances du passé, désolant et absurde blasphème, si elle prétend régner sur l'avenir, puisqu'il serait ainsi déshérité de l'enthousiasme de la poésie, de l'amour, en un mot, de tout ce qui *lie* l'homme à l'homme, à la société, au monde entier qui l'entoure.

R. Qu'on fasse attention que l'irréligion de notre siècle n'est un blasphème qu'autant qu'elle voudrait vivre dans l'avenir, bien entendu *l'avenir* des Saint-Simoniens; du reste elle est bien fondée, dès qu'elle n'est que la *négation* ou le rejet de toutes les religions passées et présentes. Les hérésiarques, et mêmes les philosophes, ont toujours frappé de réprobation les doctrines qu'ils voulaient combattre; la leur était seule palpable, bonne, et parfois divine : c'est un lieu commun qui pouvait porter coup dans d'autres temps que ceux que nous vivons; du moins les gens raisonnables ne croient plus les *novateurs* sur parole.

Il est bon encore d'observer pourquoi, selon les Saint-Simoniens, l'irréligion qui atteindrait l'avenir, serait un désolant et absurde blasphème; c'est parce

qu'elle déshériterait l'avenir de l'enthousiasme de la poésie, de l'amour; de tout ce qui lie l'homme à l'homme. Dès que les sentimens d'amour de bienfaisance, de philanthropie sont les élémens constitutifs de la religion saint-simonienne, pourquoi faire tant de détours; pourquoi présenter leur religion comme une doctrine qui a échappé aux investigations des générations passées et présente? La besogne pouvait s'abréger; ils n'avaient qu'à embrasser naïvement le naturalisme du baron De Cherbury et de ses amis Tindal et Morgan; ils pouvaient même renchérir sur le système de ces naturalistes; les amis de la révélation n'auraient pas manqué de les suivre sur ce nouveau champ de bataille.

Les Saint-S. Certains d'avoir répondu ici à toutes les difficultés qui s'étaient présentées à nous, lorsque la parole de notre maître vint nous arracher aux doctrines qui règnent aujourd'hui sur les esprits, et que nous avions nous-mêmes long-temps étudiées et professées, nous nous croyons en droit, aujourd'hui, d'exiger qu'on nous étudie avant de prononcer sur nous :

R. 1. Les Saint-Simoniens se méprennent singulièrement si, par quelques déclamations, lieux communs des époques et des temps, ils croient avoir détruit cette force entraînante qui nous attache à la religion de Jésus-Christ; ces raisons invincibles qui l'ont établie; cette révélation dont

l'Éternel, dans ses largesses, a daigné enrichir le monde. Les Saint-Simoniens n'ont pas même tenté de l'attaquer à sa source; ils glissent sur les quinze premiers siècles; et, après ce petit saut, ils trouvent que la religion qui, jusques-là avait exercé son influence sur la marche progressive de l'humanité, s'est tout-à-coup arrêtée dans sa course rapide; depuis ce temps elle est *stationnaire* au milieu des progrès de toutes les sciences.

C'est le moment d'offrir aux Saint-Simoniens un argument *ad hominem*.

S'il est vrai que l'Europe, gémissant dans les ténèbres de l'idolâtrie et soupirant sous le lourd fardeau d'un barbarisme inhumain, a été guérie de ces deux grandes plaies de l'humanité; s'il est vrai, que l'Europe a été éclairée et civilisée sous la puissante action du christianisme, pourquoi méconnaître l'utilité et l'opportunité de son influence sur l'avenir? Pourquoi offrir au perfectionnement de l'avenir une influence étrangère; influence hétérogène; influence, dont la puissance ne peut manquer d'être douteuse, même aux yeux des Saint-Simoniens, tandis que celle de la religion chrétienne est reconnue, même par eux? Le christianisme portait, dans son sein, les germes de la civilisation du monde passé, et il n'a que faire pour la civilisation du monde présent et du monde à venir! Mais que du moins, dans le cas, les Saint-

Simoniens nous apprennent, si c'est le christianisme qui a reviré de bord, qui a changé d'élémens, ou bien si c'est la civilisation du monde actuel qui demande une direction différente de celle qu'exigeait la civilisation du monde passé. Il est probable qu'ils se décideront pour ce dernier parti ; car les travaux de nos révolutionnaires ne tendent à rien de moins (*) qu'à nous ramener aux temps ombrageux et immoraux des peuplades de l'antiquité la plus reculée.

Mais la religion reste *stationnaire*....

Le reproche a été fait et reproduit à satiété. La religion ne mérite pas ce reproche; elle est à sa place ; si elle n'a fait ni tout le progrès, ni tout le bien qu'elle aurait voulu faire, c'est qu'elle a été entravée dans ses travaux, soit d'un côté, soit de l'autre, par les événemens des temps, surtout par les guerres et les révolutions continuelles par lesquelles le monde a été agité, et qui sont si contraires à l'esprit de charité, d'ordre et de paix dont elle est animée.

Que si les Saint-Simoniens veulent, à tout prix,

(*) *Rien moins, rien de moins ;* on abuse quelque fois de ces expressions. Je m'en sers dans le sens que leur prête la *grammaire des grammaires*, c'est-à-dire, de la première, dans un sens négatif, et de la seconde, dans un sens affirmatif.

partir de ce faux principe, nous leur dirons que c'est une raison de nous offrir leur secours; de pousser la religion en avant, et non pas de la combattre et de l'anéantir dans les cœurs des hommes.

2. Les Saint-Simoniens n'ont encore répondu à aucune des difficultés qui leur ont été proposées; pour qu'ils nous comprennent bien, nous allons descendre au détail, et leur proposer de nouveau quelques-unes de ces questions qui nous vexent et tourmentent tant soit peu....

De qui les Saint-Simoniens ont-ils reçu leur mission pour nous prêcher un nouvel Évangile? La tiennent-ils du Ciel? Dans ce cas, pourquoi ne pas prouver, par des preuves irréfragables, la céleste origine de leur doctrine? Ont-ils trouvé leur nouvelle doctrine enfouie dans les annales des anciens empires? Quelles sont les archives qui en sont dépositaires? Mais n'est-elle pas le produit de la sagacité des Saint-Simoniens? Nous aurons du moins le droit de leur dire ce que J. J. dit à ses confrères du siècle dernier : *philosophes, vos lois sont belles; mais de grâce montrez-m'en la sanction.* Leur doctrine est-elle autorisée de par la justice, et appuiée par le bon droit? Jusqu'ici ils ne nous l'ont pas prouvé.

Enfin leur doctrine eût-elle tous les caractères possibles de la justice, du droit, de la légitimité, qu'ils nous montrent la possibilité et les moyens

de l'appliquer au génie de la société. Si les Saint-Simoniens veulent faire encore un essai de leurs forces, nous prenons d'avance l'engagement de les suivre dans leurs travaux.

Les Saint-S. (p. 37). Vous tous, qui voulez le bonheur de l'humanité, vous, qui voulez la délivrer de ses chaînes, lui donner la liberté, comment n'aimeriez-vous pas l'homme qui vient proclamer que le règne de la violence va cesser; que la société sera désormais organisée pour l'amélioration du sort MORAL, *physique* et *intellectuel* de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre;

R. Et voilà que d'un seul trait le saint-simonisme embrasse l'univers! Car, je le demande, quel est l'homme qui n'appelle de tous ses vœux un tel avenir? Qui est-ce qui ne demande la liberté pour les hommes, l'affranchissement pour les esclaves, le bonheur pour tout le monde? Qui est-ce qui ne désire l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse de la société? Qu'on parcourre les contrées des nations les plus sauvages de la terre, et cette doctrine, qui est celle de la religion, de la raison et de la bienveillante humanité, ne trouvera nulle part des cœurs froids et inaccessibles.

Le langage saint-simonien est le langage obligé des fesceurs de tous les temps et de toutes les époques.

Les hérésiarques de tous les siècles de l'Église ont prêché leurs fausses doctrines dans l'intérêt du christianisme.

Dans l'antiquité, certain Pharaon ordonna, au profit de ses fidèles sujets, d'étouffer, à leur naissance, les enfans males qui naitraient des femmes Israélites.

Le cruel et inhumain Néron fit horriblement massacrer, pour le bien-être de la religion païenne, les premiers enfans de l'Eglise de Jésus-Christ.

Ravaillac poignarda Henri IV dans l'intérêt de la religion.

La liberté de 93 fit tomber la tête du malheureux Louis XVI, en faveur du *progrès*.

Louvel assassina le duc de Berry, pour le bonheur de la France. Les plus infâmes assassins ont commis leurs crimes *au profit de la société*.

Le pacha de Scutari se révolte contre la Sublime Porte, entr'autres parce qu'il ne veut pas des améliorations que le Grand Sultan de l'époque cherche à introduire dans l'État militaire, dans l'administration de son vaste empire et dans les mœurs de son peuple; il soutient la barbarie au nom de la *liberté*.

Enfin pour clore ce petit tableau d'horreurs et d'extravagances qui peinent l'imagination, et qui souilleraient l'humanité, si elle devenait responsable des forfaits que commettent quelques uns de ses membres gangrenés, nous observerons que l'intention a voulu justifier la plupart des crimes dont l'homme s'est rendu coupable.

Les Saint-Simoniens viennent à leur tour nous annoncer une ère nouvelle, ère de bonheur et de félicité humaine. Saint-Simon proclame la fin du règne de la violence! La société va désormais être organisée pour l'amélioration du sort des nations! Mais il est tout naturel que pour *réorganiser* la société, il faut commencer par la *désorganiser;* il faut la délivrer du joug des rois et de la tyrannie dont ils se repaissent encore. Enfin la dissolution de l'ordre établi est le *terminus à quo* des Saint-Simoniens.

La leçon ne se donne avec succès, qu'à l'ignorance, ou à la jeunesse exaltée; quand on connait tant soit peu le monde, et qu'on apprécie les intentions patentes et *occultes* des hommes du *mouvement*, on trouve bientôt le terme qui arrête et fixe la confiance.

Malheureusement le nombre d'ignorans est grand, et la jeunesse est active; elle sacrifie tout à l'idée d'un bel avenir.

La liberté théorique est le prestige enchanteur de l'inexpérience, et pour les coupables le passe-port de tous les crimes; c'est en son nom que les mécontens se révoltent contre leur souverain, le fils contre son père, l'élève contre son maître.

La liberté est l'expression de bien des sentimens; celle que l'on trouve consacrée dans les pages de nos constitutions est la pâture des imbéciles; celle

que l'on rencontre dans la vie sociale de l'homme, est l'aliment de la sagesse; celle que l'on demande pour faire tout le mal qu'on peut, est le cri de la malveillance, et ne devrait jamais être accordée; celle que l'on désire pour son bien-être personnel, et pour le perfectionnement de son semblable, est la liberté de la justice et de la religion, et ne doit être refusée à personne; la liberté de diffamer son semblable par la voie des journaux, est la ressource de l'insolence, et l'effroi des honnêtes gens.

Il est curieux pour l'homme, exempt de passions, de suivre d'un coup d'œil, la marche que prennent et la direction que suivent les hommes du *mouvement* de nos jours.

Les premiers bienfaits que promet à son pays la faction qui conspire contre l'État, ce sont la liberté et l'affranchissement de la tyrannie d'un gouvernement despotique et oppresseur, avec le redressement de ce cortége de griefs que, d'avance, on a eu soin de forger dans les bureaux des gazetiers.

Le misérable qui se livre à ce dégoûtant métier, est assuré d'avance de trouver des disciples, et de faire des dupes; l'homme cherche toujours un meilleur avenir, et l'inconnu flatte dès qu'on l'avance sous les attraits d'un brillant aspect.

Dès qu'elle est en mesure de renverser l'ordre établi, et de s'établir sur ses ruines, elle devient despotique, tyrannique, sanguinaire; mais elle le devient par d'autres considérations.

Une révolution doit marcher vite, ou elle ne marche pas ; laissez au peuple le temps de la réflexion, et les armes lui tomberont des mains; loin de prêter aide et secours aux *moteurs*, il leur vouera haine et mépris; c'est que tout être, soit dans le *monde moral*, soit dans le *monde physique*, qui est hors de son élément, est dans un état de violence qui ne saurait durer; sa propre existence le tue; la force étouffe les révolutions, et le temps les fait mourir.

Les factieux, qui n'ont bâti l'édifice de leur pouvoir que sur la base fragile d'une effervescence momentanée, sentent que leurs forces déclinent à mesure que les passions populaires se calment. Cependant il faut ranimer un pouvoir défaillant; de là ces mesures qui sont si peu en harmonie avec la liberté qu'ils ont divinisée peu auparavant (*).

(*) Après avoir travaillé impunément, pendant nombre d'années, contre la sûreté de l'État, et après avoir puissamment contribué à renverser le trône du royaume des Pays-Bas, mon fougueux concitoyen, le baron De Lamberts, gouverneur de Gand, met hors la loi le *Messager de Gand*, et par là ordonne, en quelque sorte, de *courir sus*, parce qu'il voulait écrire en faveur de la maison de Nassau.

Voici cette mémorable pièce de M. le baron et compagnie ; on ne peut assez reproduire ce digne document de nos *libertés révolutionnaires*.

Le *Messager de Gand*, jaloux de voir régner la tranquillité dans la ville de Gand, annonce qu'il vient de prendre les

La France, la Belgique et la malheureuse Pologne ont fourni de récens exemples de ces grandes vérités.

Au moment où *Hamboury* ouvrit ses portes aux nombreux Polonais qui fuyaient une patrie en proie à l'anarchie la plus complète, Varsovie vit tomber, sous le fer meurtrier de son club, bon nombre de ses habitans, que la justice de la révolution elle-même avait trouvés innocens.

En dernière analyse, le pouvoir légitime a deux ressources contre la révolte ; il l'étouffe, ou il l'use ; je ne dis pas laquelle des deux est la plus juste ; la Russie rétablit l'ordre dans la Pologne, au moyen des armes ; les baïonnettes autrichiennes dégagent l'autorité de Marie-Louise et celle de Grégoire XVI ; la révolution française et la révolution belge tom-

---

mesures nécessaires pour paraître au premier jour ; il le peut ! Mais lorsque les malveillans viennent de nouveau abuser de la liberté de la presse pour exciter le peuple au désordre par la haine, il est du devoir des autorités de déclarer que ni gardes civiques ni forces militaires ne sont instituées pour défendre les ennemis de la cause nationale ; c'est au *Messager de Gand* à calculer les suites de son esprit hostile à la chose publique, il est responsable devant le peuple de ses provocations.

Le téméraire qui brave la vindicte publique se met volontairement *hors la loi*, du moment qu'il veut en courir la chance. (*Suivent les signatures.*)

bent, écrasées sous le poids de la réprobation publique.

Il est impossible que, dans l'état actuel, un gouvernement quelconque gouverne bien le peuple, et surtout le gouverne à *bon marché* : il est à chaque pas arrêté par des considérations étrangères à l'administration; il consulte plutôt l'effet que va produire une telle mesure sur l'opinion du peuple, et le parti qu'en pourrait tirer les ennemis de l'État, que l'avantage qui doit en résulter pour le bien-être de la société.

Les gouvernemens que la révolution a enfantés, ne seront pas plus heureux, sous ce rapport, que ne l'a été le pouvoir légitime; les partis ne sont pas morts; ils dorment; bientôt ils s'éveilleront, et les rois de la souveraineté populaire compteront plus d'ennemis que les rois de la légitimité n'en ont jamais eus.

Un gouvernement assis sur des bases fixes, gouverne à moitié peine et à moitié prix; malheureusement le midi de l'Europe est loin d'un si bel avenir; un terrible ferment de discorde l'agite, et Dieu sait quand il recouvrera le calme.

Enfin retournons à *l'avenir* des Saint-Simoniens, et voyons quels sont leurs moyens de succès.

Les Saint-S. Et que pour obtenir cette amélioration constante, tous les privilèges de la naissance, *sans exception*,

seront abolis, chacun devant être placé selon sa capacité et récompensé selon ses œuvres :

R. La mesure, dût-elle améliorer le sort de la classe moyenne, n'est avouée, ni de l'équité, ni de la justice, ni de la religion.

Certainement la classe ouvrière et la classe indigente sont les deux portions de la société les plus considérables; elles méritent une attention particulière de la part des ames généreuses et du côté du gouvernement de l'État; c'est à celui-ci qu'il appartient de fixer le sort de l'artisan et de l'ouvrier; l'industrie et le commerce sont la base indispensable de leur existence sociale; l'élévation du prix de leur travail journalier serait un résultat dont on ne pourrait calculer les avantages.

Pour la formation *morale* du pauvre, de l'ouvrier et de l'artisan, elle est, à peu de chose près, du ressort du clergé et des hommes éclairés de la société qui veulent bien se prêter à ce généreux travail. Inspirons au pauvre l'amour de l'ordre, de l'économie, de la justice, de la morale, de la religion; inculquons-lui le goût du travail et de l'industrie; indiquons-lui les moyens de régler ses petites affaires, et, à cet effet, prêtons-lui nos secours; mais surtout inspirons-lui le sentiment de l'honneur et l'horreur de la mendicité, cette lèpre éternelle de la société humaine; cet écueil infaillible où font naufrage la vertu, l'innocence,

la moralité de tant de milliers d'ames! C'est tout le bien que nous pouvons faire à cette nombreuse classe de l'espèce humaine.

Mais ne faut-il pas dépouiller les riches et les nobles de leurs fortunes et de leurs titres pour en revêtir la classe indigente? Les Saint-Simoniens le pensent; même ils ne trouvent de salut pour les malheureux que dans cette extrême mesure. L'indigent peut être heureux sans être riche et le pauvre sans posséder; même l'expérience journalière nous apprend que les uns ne peuvent être propriétaires, et que les autres trouveraient leur perte dans la fortune.

Les Saint-S. Pourquoi, enfin, l'homme a-t-il successivement cessé de se nourrir de son semblable, repoussé les sacrifices humains, pris le sang en horreur, et peu à peu déposé les armes, si ce n'est pour réaliser *l'association pacifique, universelle* de tous les peuples, dans le but de croître sans cesse en AMOUR, en *sciences* et en *richesses*, selon la *promesse* que renferment tous les progrès qu'il a faits jusqu'à ce jour.

R. Nous avons déjà observé que les Saint-Simoniens ont soin d'enregistrer dans leur grand livre de *l'amour universel* tous les faits qui paraissent favorables à leur théorie, comme si le saint-simonisme avait son germe dans l'antiquité la plus reculée, et qu'il eût préparé et dirigé les grands événemens.

La société ne pouvait manquer de faire des progrès; lorsque l'antique race humaine était descendue au dernier période de sa dégradation; je veux dire, lorsqu'elle était montée au comble des préjugés, de l'ignorance, de la barbarie, de l'immoralité, il fallait bien faire un pas rétrograde; s'y soutenir était contraire à l'instinct de l'être collectif, qui ne peut être stationnaire. C'est ainsi que vers le milieu du dix-septième siècle de la création, Dieu n'ensevelit l'espèce humaine dans les eaux du déluge, que pour la préserver des horreurs d'un anéantissement lent et progressif qu'elle se préparait à elle-même; nous le pensons avec d'autant plus de raison, que Dieu n'en vint à la rigueur d'un châtiment général qu'après avoir épuisé toutes les ressources de sa bonté et de sa miséricorde envers l'homme. Malheureusement rien ne put arrêter la société de l'époque, dans sa marche progressive et toujours croissante d'une fatale et ruineuse corruption; corruption qui n'affectait pas moins l'existence que les mœurs de la société!

La société nouvelle, les saints écrits nous l'apprennent, a été loin de se préserver de la corruption humaine; l'abandon des doctrines primitives et des mœurs patriarcales, a fait le malheur de toutes les nations qui se sont successivement formées sur la terre; lorsqu'on perd le fil de la vérité qui

éclaire l'esprit de l'homme, et qu'on étouffe l'instinct des vertus qui dirigent les mouvemens de son cœur, il devient bientôt capable de toutes les extravagances auxquelles le pousse une imagination égarée, toujours en travail.

Ce n'est pas la première fois qu'on cherche à classer les faits dans une même catégorie.

Napoléon fut, dans les derniers temps, un grand partisan de la *centralisation*; il visait à une monarchie universelle, qui d'abord devait comprendre l'Europe; puis s'étendre aux autres parties du globe; une administration générale et uniforme n'aurait admis qu'une seule religion, une seule langue.

Ces projets sont beaux, sublimes même dans leur conception; qu'on tente de les réaliser, et on sera arrêté au premier pas qu'on fera dans l'application.

Il faut des années de peines et de travaux pour réunir, dans une même affection les membres d'une seule famille. Que l'on compte les siècles qu'il faudrait pour donner les mêmes pensées, les mêmes sentimens, les mêmes habitudes à toutes les familles d'une même nation, et à toutes les nations du même monde!

La pacification du monde demande une direction toute différente de celle que veulent lui imprimer les Saint-Simoniens. Que l'équitable lecteur juge

de quel côté se trouvent la vérité et le bon sens!

Un point essentiel de la doctrine saint-simonienne consiste à faire de toutes les familles, et de toutes les nations de l'univers un *seul corps social*, une *association universelle*, compacte et indivise; association, où tous les *droits privés* cesseront; où les intérêts se confondront; où les affections particulières se fondront dans l'affection de l'ensemble. L'homme n'aura plus de famille ni de patrie; son amour sera cosmopolite!

L'association divise la société, l'isolement l'unit. Avant de prononcer, que le lecteur me suive dans mes réflexions.

L'association universelle, comme on a pu le remarquer, est plus qu'une chimère; c'est un monstre; c'est le *cercle carré* de l'être moral. Toute association est donc *partielle* et présente un esprit de corps, qui par cela même est en opposition avec le reste de la société; c'est ainsi que les clubs, les associations patriotiques, les réunions d'étudians, les sociétés secrètes, n'ont jamais fait que tracer la ligne différentielle, et diviser les associés d'avec le reste de la société (*).

(*) On comprend qu'il n'est nullement question ici des associations qui n'ont pas de but *réfléchi*. Les associations religieuses, les sociétés de bienfaisance, les réunions de savans, sont à l'abri de toute critique, parce que l'homme

L'isolement au contraire, ne rencontre pas d'obstacle à l'amitié; il ne trouve pas de limite qui sépare les membres de la société; il ne voit partout que l'homme et par conséquent un frère. Cette idée, de sa nature, isole l'homme dans la société, et par là même qu'elle l'isole, elle le calme, et l'attache aux intérêts de famille; l'esprit de caste et de parti tombe; l'homme ne voit plus l'homme que par devoir des relations sociales, ou par affection amicale. C'est là l'état naturel de la société humaine; tout autre porte, dans son sein, le germe de sa destruction, ou s'il peut l'emporter, entraine la société à sa ruine.

L'homme pensant comprendra la portée de l'idée. Celui qui veut travailler à la pacification de la société, doit isoler l'homme; c'est-à-dire, le détacher de la chose publique, éteindre chez lui l'esprit de parti, le séquestrer en quelque sorte, dans le domaine de ses affaires domestiques.

Les Saint-S. (p. 38). Défenseurs de la *liberté! Saint-Simon* vous dit que vous aurez des *chefs;* mais ces chefs seront ceux qui vous aimeront, et que vous chérirez le plus, qui seront le plus capables d'élever vos sentimens, de cultiver votre intelligence, d'augmenter vos richesses; vouliez-vous

---

ne trouve pas mauvais que son frère ou vive à part, ou travaille pour le bien-être de ses frères, ou pour le progrès des sciences.

donc autre chose, lorsque vous cherchiez à vous affranchir de vos anciens maîtres? Vouliez-vous perdre jusqu'au souvenir du bonheur que fait éprouver l'admiration pour le génie, l'adoration pour les âmes généreuses, l'obéissance pour une autorité puissante et paternelle? Non, non, vous aviez des maîtres détestés, et vous vous êtes écriés : loin de nous ces maîtres!

R. Saint-Simon n'apprend rien de nouveau aux défenseurs de la liberté; ils auront, à l'avenir, également des chefs; mais ils aimeront ces chefs et ils en seront aimés. Il devrait nous apprendre encore si ces chefs d'amour auront le droit de se faire obéir; dans ce cas nous ne ferons que changer de maîtres : ces maîtres n'auront-ils d'autres armes en mains que celles de la persuasion, pour lors leur rôle se réduit aux fonctions de *conseillers;* reste à savoir comment Saint-Simon fera respecter son autorité dans tout l'univers, et s'il fera marcher la machine administrative du monde au son du cor d'*Othello*.

Du reste, toujours même langage du côté de la démagogie. *Vous aviez des maîtres détestés, et vous vous êtes écriés : loin de nous ces maîtres!*

Récemment encore les *amis du peuple* de Paris crièrent contre la tyrannie de Charles X; les révolutionnaires de la Belgique, contre le despotisme du roi des Pays-Bas; les carbonari de l'Italie contre la monstruosité du gouvernement papal et de celui

de Marie-Louise. Bientôt renaîtront les infâmes auteurs des *crimes des rois;* et ceux des *crimes des papes* ne se feront pas attendre. C'est ainsi que le génie du mal foule aux pieds tout ce que la société compte, dans son sein, de plus digne de respect et de vénération, et les ennemis de l'État et de l'ordre deviennent, à leur insu, les ennemis de la religion de nos pères.

Les catholiques de la Belgique ne peuvent que gémir de voir certains journaux, qui prétendent défendre les intérêts de la religion, se rapprocher des doctrines aussi anti-chrétiennes (*).

De pareils sentimens révoltent le cœur de l'honnête homme et font rougir l'ame chrétienne. Chaque monarque est le tyran de son peuple, et se repait de son sang! Tous les gouvernemens sont vexatoires, et établis pour le malheur des nations! Puis, on demande la liberté de la presse pour prêcher de semblables doctrines, et le jury, bouclier éternel des coupables, pour se garantir contre les coups de la justice.

(*) *Le Journal des Flandres* nous prévient qu'il n'y a plus de *transactions* possibles *entre les rois et les peuples*, et nous conseille de *porter le feu de l'insurrection* dans les pays voisins, qui, au milieu de nos troubles, sont demeurés calmes et fidèles à leurs souverains.

Voyez son N° du 30 avril, et ceux du 13 et du 30 avril 1831.

Princes de la terre, quand comprendrez-vous qu'il faut *accorder tout au peuple et rien à la révolte!* Vous n'aurez de repos, et le peuple ne sera heureux, qu'autant que la chose deviendra *une vérité.*

Les Saint-S. Il vous faut encore de la gloire et de la reconnaissance; vous voulez toujours entourer d'hommages et d'affection ceux qui vous aiment *plus* qu'aucun de vous ne saurait les aimer, ceux qui font pour vous mille fois *plus* que vous ne pourriez faire pour eux, ceux qui vous entraînent, pour ainsi dire, à votre insu vers votre bonheur, parce qu'ils y songeaient, et qu'ils l'ont découvert *avant vous.* Oh! pour ceux-là, ne les appelez plus des rois, des princes, des héros, des prêtres, des pontifes, des prophètes, si ces titres peuvent exciter en vous la colère et la haine, mais donnez-leur des noms qui n'appartiennent qu'à eux; car notre amour veut les reconnaître au milieu de tous. Qu'ils n'habitent plus dans les palais, dans les temples, qu'ils ne s'asseient plus sur le trône de César, ou dans la chaire pontificale, si tous ces noms vous irritent encore; mais que les arts embellissent leur demeure, l'élèvent au-dessus de toutes les autres, l'entourent de tout ce que la poésie peut imaginer de plus brillant; enfin placez-les si haut, en présence du peuple assemblé, que tous les yeux puissent contempler en eux le symbole vivant des destinées sociales, et que toutes les voix puissent, au même instant, faire entendre ces mots: *voilà ceux qui nous aiment et que nous aimons!*

R. 1. Les noms de rois, de princes, de prêtres, de pontifes n'excitent la colère et la haine que chez les Saint-Simoniens et les gens du même acabit: l'honnête homme et le bon chrétien sait ce qu'il doit aux uns et aux autres.

2. Quelle assurance avons-nous de la supériorité des chefs dont les Saint-Simoniens nous gratifieront, sur ceux qui gouvernent aujourd'hui la société, et quelle garantie nous donnent-ils que ceux-là nous conduiront, à notre insu, au bonheur tandis que ceux-ci nous perdent? Les chefs que nous offrent les Saint-Simoniens habiteront des demeures élégamment décorées, et nos princes habitent des palais; mais quelle chance de plus pour le bonheur du peuple en ce que les princes passent d'un palais tapissé à une maison embellie de jolies peintures?

3. Comme le passant s'arrête au chant mélodieux du rossignol, perché sur l'arbre qui longe le chemin, le peuple demeurera interdit d'admiration devant ceux dont les arts, la poésie, la peinture auront embelli les demeures, et s'écriera : *Voilà ceux qui nous aiment et que nous aimons!*

Les malheureux auraient plus de raison de crier : *Voilà ceux qui nous oublient et que nous sommes en droit d'oublier!*

Ici encore les Saint-Simoniens se sont plus attachés à faire de belles phrases qu'à donner de bonnes raisons.

Jésus-Christ connaissait mieux les besoins de la société; il savait que le mal était *au sein des familles*, et que c'était là qu'il fallait appliquer le remède; il ne recommanda pas aux apôtres de décorer leurs maisons; renoncez à tout, leur dit-il; oubliez vos

propres besoins ; *allez*, *enseignez toutes les nations ;* portez partout les fruits de l'instruction, de la consolation, de vos bons conseils ; Saint-Simon, dans son exaltation poétique, assemble le peuple devant les maisons élégamment décorées, et fait vivre les malheureux du bonheur de leurs voisins.

Les Saint-S. (p. 42). On conçoit que dans une pareille religion (celle de Jésus-Christ), où le plus haut degré de la sainteté consistait dans une imitation scrupuleuse des actes du fondateur, la doctrine de celui-ci pût et dût être jugée par les moindres détails de sa vie. Mais avez-vous jamais entendu que rien de pareil dût exister parmi-nous? Que nous dussions nous imposer la loi de reproduire, par nos actes, les actes de Saint-Simon? Sans doute sous un certain rapport, sous le plus important de tous les rapports, la vie de notre maître est pour nous un *type*, un *emblème* de sa doctrine ; car elle est le *type*, l'*emblème* de la *perfectibilité*, base de notre religion nouvelle.

R. Oui, la vie de Jésus-Christ sera à jamais l'exemple vivant des vertus ; le type sur lequel doit se modeler la vie chrétienne ; et nous ne cesserons pas de l'offrir à l'imitation des fidèles, parce qu'ils y trouvent tout ce qui forme et perfectionne l'homme et le chrétien. Sous ce rapport les Saint-Simoniens rendent justice au chrétien.

Mais ils ne tentent pas de faire le parallèle ; ils savent que la comparaison serait odieuse, et ne ferait rien moins que plaider la cause de leur maître ; cependant les chrétiens objectent aux Saint-Simo-

niens, le déréglement de la vie de leur maître; il faut répondre à la question, ou il faut l'esquiver; cette dernière voie leur a paru la plus opportune; ce n'est pas la *perfection*, mais bien la *perfectibilité* de la vie de Saint-Simon qui est le type de celle de ses disciples, c'est-à-dire que les Saint-Simoniens ne prennent pas pour point de départ les vertus que leur maître a pratiquées, mais celles dont sa vie était susceptible.

Les chrétiens n'envient pas aux Saint-Simoniens ces tours de passe-passe; pour eux, ils ne peuvent leur être d'aucune utilité; la doctrine de Jésus-Christ commande la vertu; sa vie fut modelée sur elle, ou en fut l'expression. Suis donc, ame chrétienne, suis Jésus-Christ *enseignant*, ou imite-le *agissant!* Tu seras toujours parfaite.

Du reste les catholiques n'ont jamais entendu *imposer* aux Saint-Simoniens *la loi de reproduire par leurs actes, les actes de Saint-Simon.* Nous combattons les doctrines des Saint-Simoniens; mais nous ne les engageons pas à se *brûler la cervelle.* Les chrétiens n'aiment pas beaucoup ces opérations militaires.

Les Saint-S. (p. 43). Par le dogme de la *perfectibilité*, que nous a révélé *Saint-Simon*, toutes les inductions qu'on voudrait tirer contre lui et nous-mêmes de quelques circonstances particulières de sa vie, se trouvent donc sapées dans leur base. Car plus il aurait mal commencé, puisqu'il a fini

par le *nouveau christianisme*, plus grand aurait été l'espace qu'il aurait franchi, plus grande aurait été sa *perfectibilité*, plus grandes sa *gloire* et sa *sainteté*, car la *sainteté*, pour l'homme, c'est la *perfectibilité* et non pas la *perfection*, *attribut exclusif de Dieu*.

R. Une foule de réflexions se présentent à la lecture de ce passage.

Ce n'est pas Saint-Simon qui nous a révélé le dogme de la *perfectibilité;* de tout temps on a su que la perfectibilité de la vie, était le mobile de la morale. Jésus-Christ a consacré ce grand principe dans une foule de passages de son Évangile; l'Église, qu'il a fondée, n'a cessé d'offrir ce point à la méditation des fidèles; enfin la philosophie elle-même en a fait, depuis nombre de siècles, la base de ses opérations morales.

Il n'est pas plus dans l'intention des catholiques, qu'il n'est dans la pensée des Saint-Simoniens, d'arguer des circonstances particulières de la vie; de grands criminels sont devenus de grands Saints; les égaremens de la jeunesse de *Saint Augustin* n'ont pas empêché l'Église de l'inscrire sur le catalogue des saints; Saint Paul lui-même fut, avant sa miraculeuse conversion, le persécuteur des disciples du Christ.

On juge le retour de l'erreur; l'ensemble de la vie; si Saint-Simon n'a pas fini la sienne par le *suicide*, il n'a pas dépendu de lui.

Enfin il importe de relever une erreur grave. La sainteté, pour l'homme, disent les Saint-Simoniens, c'est la perfectibilité et non pas la perfection, attribut exclusif de Dieu.

La sainteté de l'homme n'est ni la perfectibilité, ni la perfection; se contenter de la perfectibilité, c'est rester en arrière de la sainteté; demander la perfection, c'est être trop exigeant.

La perfection *absolue*, sans parler de celle qui est inhérente à la divinité, et avec laquelle l'homme n'a rien de commun, est encore impossible chez l'homme; parce que, quelque progrès qu'il ait fait, dans l'ordre de la vertu, et à quelque dégré d'élévation qu'il ait porté son être, il lui restera toujours du chemin à faire; c'est dans ce sens que la religion conseille à l'homme de ne jamais s'arrêter dans la voie des vertus; mais la perfectibilité n'augmente en rien la somme des vertus de l'homme, ni n'avance la morale; elle offre, dans sa conception, une seule idée, celle du pouvoir où est l'homme de devenir meilleur; c'est à lui à réaliser la puissance!

Les Saint-S. Grand Dieu! tu as voulu que les hommes commençassent par s'entre-dévorer, par vivre dans la haine, l'ignorance et la paresse; et cependant les hommes se regardent aujourd'hui comme frères, ils vivent en paix, cultivent les sciences et les arts; ils sont dignes d'entendre la *parole nouvelle*; l'humanité est *sainte* à tes yeux!...

R. Dire que Dieu a voulu que les hommes commençassent par s'entre-dévorer, par vivre dans la haine, l'ignorance et la paresse, sont autant de blasphèmes dans la bouche des Saint-Simoniens, et nous concevons à peine comment ils se permettent des expressions si outrageantes pour la divinité. Veulent-ils faire, peut-être, des *hébraïsmes*? Il était dans les mœurs, ou plutôt dans le langage des hébreux d'attribuer à Dieu le mal, comme le bien, qui arrive dans l'univers. Tout le monde a su discerner la pensée d'avec la forme dont le langage la revêt.

Mais aujourd'hui, que les lumières sont si répandues dans la société, ces expressions ne peuvent se rencontrer que dans la bouche de l'ignorance ou de l'impiété.

C'est la répétition du langage de certaines bonnes gens qui, de nos jours encore, prétendent que c'est Dieu qui a institué la guerre; qu'elle fut nécessaire au morcellement de l'espèce humaine, à la multitude de laquelle bientôt le globe terrestre ne suffirait plus; que Dieu a voulu que les hommes s'entre-déchirassent sur la terre, comme les poissons se dévorent dans la mer.

Ces révoltans blasphèmes blessent les sentimens et la religion de l'homme de bien; ils ne devraient plus trouver d'écho de nos jours.

Dieu a toujours voulu ce qu'il veut aujourd'hui,

que tous les peuples, que tous les hommes de la terre s'aiment ; qu'ils vivent en paix ; qu'ils cultivent les arts et les sciences ; mais surtout qu'ils soient amis de la vertu et du bien.

Dieu ne fait pas le mal sur la terre ; seulement il le *permet*, c'est-à-dire, *il ne l'empêche pas*, et en cela il ménage la liberté de l'homme, et respecte l'action des *causes secondes*.

Les Saint-S. (p. 44.) Mais la mort (*de Saint-Simon*) n'a point interrompu son éternel progrès ! Grand Dieu ! il est et sera toujours devant ta face, il est et sera toujours *avec nous, en nous-mêmes ;* ce sera toujours par *lui* que nous nous développerons, que nous cheminerons vers toi ! Tout ce que nous pouvons concevoir, sous une forme humaine, d'*amour*, de *sagesse*, de *beauté*, tels sont les élémens dont, à chaque instant, se compose, pour nous, l'être de plus en plus parfait de *Saint-Simon*, c'est à cet être que notre culte, notre admiration, notre amour sont voués.

R. Saint-Simon est enfin canonisé, divinisé même ; c'est par lui seul qu'à l'avenir on se développera, on se perfectionnera, on se sauvera ; il sera à jamais devant la face de Dieu, et toujours *avec* et *dans* les Saint-Simoniens ; voilà donc *l'Eucharistie* saint-simonienne, qui, sans le diviser, multipliera Saint-Simon à l'infini ! Il sera désormais l'objet du culte, de l'admiration, de l'amour de l'univers ; enfin, de siècle en siècle jusqu'à la consommation, on n'ira plus au Ciel qu'en passant

par la route qu'a tracée ce nouveau prophète.

Il faut en convenir, un enthousiasme aussi ridicule et aussi puéril nuit infiniment à la cause saint-simonienne. Les Saint-Simoniens auront plus facilement fait passer leur maître pour un grand philosophe, que d'en faire une divinité moderne. Heureusement, le temps où les hommes façonnaient leurs dieux, est passé, et ce ne sont pas les belles phrases des Saint-Simoniens qui le ramèneront sur le théâtre du nouveau monde.

Les Saint-S. Saint-Simon fut de bonne heure agité du pressentiment de ses grandes destinées. « *Levez-vous, monsieur le Comte, vous avez de grandes choses à faire.* » Telles étaient les paroles avec lesquelles, à l'âge de dix-sept ans, il se faisait éveiller chaque matin. Issu d'une des plus illustres familles de France, qui, par les comtes de *Vermandois*, prétendait descendre de *Charlemagne*, la gloire de sa naissance était pour lui un puissant aiguillon. Son imagination exaltée faisait apparaître devant lui le royal fondateur de sa famille, il s'entendait prédire, qu'à la gloire d'avoir produit un grand monarque, sa famille joindrait, par lui, celle d'avoir produit un grand philosophe.

R. Que l'on juge s'il est bien possible de porter l'aveuglement plus loin, du moins pour les hommes qui font parade de génie et d'intelligence! Les Saint-Simoniens ne cessent de déclamer contre les titres et les priviléges de la naissance, et ils relèvent avec complaisance l'éclat de l'origine de Saint-Simon! Il sort d'une des plus illustres familles

de France ! Ils le font même descendre de *Charlemagne* par les comtes de *Vermandois!* Ce qui plus est encore, la gloire de sa naissance fut, pour Saint-Simon, un puissant aiguillon !

Mais le comte de Saint-Simon appréciait donc la valeur de sa noble origine ! Mais le comte de Saint-Simon ne parle pas des *capacités* de sa race, ni du mérite de ces capacités ! Non, dans son imagination exaltée, il fait apparaître devant lui le *royal* fondateur de sa famille, et il se revêt de sa gloire; il s'entend dire qu'à la gloire d'avoir produit un grand monarque, sa famille joindra celle de produire un grand philosophe.

N'est-ce pas là l'histoire de tous les aventuriers de nos jours ? Le patriotisme, la liberté, l'égalité sont les mots d'ordre ; ils méprisent également et les titres, et les honneurs, et les emplois, et les charges publiques, et les bénéfices, et ces niaises protestations cessent aussitôt qu'ils ont réalisé le *ote-toi de là, pour que je m'y mette*, ou que la fortune, ou le hasard, ou le temps ont changé leur position.

Les Saint-S. (p. 50). Eh bien ! comme *Moïse*, *Saint-Simon*, après trente-quatre ans d'efforts, a douté un moment, il a cessé d'espérer. Comme *Moïse*, il a demandé la *mort* ; il la veut, il la cherche..... Sa main s'est armée contre lui-même, et la balle a sillonné son front.... Mais son heure n'était pas venue ;

R. Moïse se plaint effectivement de la dureté de cœur des Israélites ; leurs murmures, leur insoumission continuelle, leur ingratitude poussent à bout la patience de ce grand serviteur de Dieu, et, dans l'excès de la douleur, il demande à Dieu de le faire mourir plutôt que de le charger plus longtemps de la conduite d'un peuple qui ne savait, ni reconnaître la bonté de Dieu, ni apprécier les bienfaits de sa délivrance ; mais Moïse n'a jamais eu la pensée d'armer une main criminelle contre lui. Dieu l'a fortifié dans ses peines, et il a continué de conduire le peuple d'Israël vers le lieu de sa destination ; on sait que Moïse est mort sur le mont *Nebo*, à l'approche de la terre de Chanaan.

Saint-Simon, au contraire, a commis un crime atroce en attentant à sa vie. Que les Saint-Simoniens lisent les légendes de nos saints, et qu'ils nous disent si l'Église s'est amusée à canoniser les *suicides*.

Les Saint-S. (p. 51.) Désormais ce n'est plus le savant, ce n'est plus l'industriel qui parle ; un cantique d'amour s'échappe de ce corps mutilé ; *l'homme dévin se manifeste : le nouveau christianisme est donné au monde !*

R. Du moins les Saint-Simoniens nous font connaître le grand trait qui consomma le nouveau christianisme, désormais destiné à illustrer l'univers ; c'est l'attentat que Saint-Simon a commis sur

sa propre personne, qui a couronné le grand œuvre de la rédemption humaine. Il est probable qu'en ajustant l'arme fatale qui devait mettre un terme à ses jours, Saint-Simon s'est écrié : *consummatum est : le genre humain est sauvé !*

Les Saint-S. Moïse a promis aux hommes la fraternité universelle; Jésus-Christ l'a préparée; Saint-Simon la réalise.

R. C'est une erreur historique des plus complètes que de dire que Moïse a promis une *fraternité universelle;* la mission de Moïse fut toute spéciale.

On sait que les successeurs du Pharaon qui avait tiré parti des sages conseils et des services de Joseph, lors de la fameuse famine qui désolait l'Egypte, avaient pris à tâche d'opprimer le peuple d'Israël; l'un deux avait même décrété leur extermination.

Mais ce peuple était destiné à enfanter le *désiré des nations*, et c'est ainsi que les projets de ce Pharaon contrastaient évidemment avec les décrets de la providence; il fallait donc bien donner une autre issue à la chose; c'est pourquoi Dieu suscita son grand serviteur Moïse; et le chargea de délivrer son peuple de la présence de ce cruel Pharaon, de le faire sortir d'Egypte, de le conduire dans le pays de *Chanaan*, et, enfin, de le constituer en corps de nation; là finissait la mission de Moïse.

On ne saurait donc dire que Moïse avait été envoyé pour *promettre* la *fraternité universelle;* la

religion, dans le sein de laquelle devaient un jour se réunir toutes les nations, avait été promise avant lui; cette promesse avait relevé le courage abattu de nos premiers parens pécheurs; et la mission de Moïse n'a d'autre relation avec l'établissement du christianisme, que celle de la préparation et de la liaison qui existe dans le merveilleux ensemble, combiné par la providence, et dont la loi de Moïse fait partie.

Après lui Jésus-Christ vint consommer un édifice, dont les premiers fondemens avaient été mis dans le lieu qui reçut les prémices du genre humain. Après trois siècles de combat et une lutte à mort, la religion du Christ prend racine; elle fait successivement la conquête de presque toutes les contrées de l'univers; dix-huit siècles, enfin, consolident son existence, et les Saint-Simoniens appellent cela une *préparation!* Il serait curieux de savoir combien de siècles ils demanderont, dans ce sens, pour *réaliser* la *confraternité universelle.*

Les Saint-S. Enfin, *l'Eglise vraiment universelle* va naître, le règne de *Cœur* cesse; une société pacifique remplace la société militaire; désormais l'*Eglise universelle* gouverne le *temporel* comme le *spirituel*, le for *extérieur* comme le for *intérieur*. La *science est sainte*, l'*industrie est sainte*, car elles servent aux hommes à améliorer le sort de la classe la plus pauvre, à la rapprocher de *Dieu*. Des *prêtres*, des *savans*, des *industriels*, voilà toute la société. Les *chefs des prêtres*, les *chefs des savans*, les *chefs des industriels*, voilà

tout le gouvernement. Et tout *bien* est *bien de l'Eglise*, et toute *profession*, est une *fonction religieuse*, un *grade* dans la hiérarchie sociale. A chacun *selon sa capacité*; à chaque capacité *selon ses œuvres. Le règne de Dieu arrive sur la terre. Toutes les prophéties sont accomplies.*

R. Telles sont les brillantes espérances dont les Saint-Simoniens nous bercent! *Le règne de César cesse; une société pacifique remplace la société militaire!* En 1825, au lit de la mort, Saint-Simon pouvait encore tenir ce langage, et on excuserait sa surprise; pour lors l'Europe était grosse du plus brillant avenir; toutes les nations étaient *en progrès;* à mesure que la fièvre politique perdait de son intensité, les sentimens de religion, les sciences, les arts, la morale publique, prirent racine et se fortifièrent à l'ombre du calme social; l'Europe n'était pas si loin de prendre une position dont à jamais les événemens ne l'auraient délogée; le sol ne nourrissait plus que les tristes restes de l'ancienne *discordance*; malheureusement ces restes se sont ranimés, et ont su, par des efforts inouis, propager le ferment de l'agitation; ils ont remué les entrailles de leur mère; et l'*Europe a avorté;* la belle progéniture, qui devait consoler le monde de ses maux passés, a disparu comme un songe; ses espérances sont ramenées à 1814; et la mère éplorée n'a plus, pour consolation, que le souvenir de sa fécondité!

C'est au milieu de ces désolations; c'est lorsque

la démagogie est parvenue, *à tour de force*, à renverser plusieurs trônes ; c'est lorsque le principe du *droit sacré d'insurrection* (*) dispute encore, pied à pied, un pouce de terrain à la *légitimité*, lors que deux principes inconciliables se partagent le gouvernement de l'Europe ; lorsque les rois de la souveraineté populaire règnent à côté des *rois de la justice* ; enfin c'est en 1831 que les Saint-Simoniens s'avancent en hérauts d'armes et nous annoncent, au son du tambour, que *le règne de César cesse!* Qu'*une société pacifique remplace la société militaire!* A la vue de pareilles conceptions, le sentiment de l'indignation l'emporte par fois sur celui de la pitié.

Désormais l'Eglise universelle gouverne le temporel comme le spirituel, le for extérieur, comme le for intérieur.

Quelques catholiques exaltés ont adjugé l'autorité temporelle à l'Eglise de Jésus-Christ : Rome a apprécié leurs intentions et repoussé leur doctrine. D'ambitieux politiques ont, au moyen de la force, et non pas par la voie de la justice, remis l'autorité spirituelle entre les mains du pouvoir civil ; ni l'État ni la religion n'ont jamais rien gagné à ces anomalies. Toutes les fois qu'on a tenté de franchir la ligne de démarcation qui sépare les deux pouvoirs,

---

(*) Voyez le discours de M. de Meulenaere, prononcé au Congrès National à Bruxelles, séance du 7 juillet 1831.

on n'a fait que troubler les États, et faire violence à l'esprit de la religion.

Tout bien est bien de l'Eglise et toute profession est une fonction religieuse, un grade dans la hiérarchie sociale.

Dix-huit siècles avant Saint-Simon Jésus-Christ a appris au monde à *sanctifier* toutes ses actions, en les rapportant à leur source première, qui est Dieu. Toute profession est une fonction religieuse, en ce qu'on doit la remplir par esprit de religion. Mais qui de nous refuse un grade à une profession quelconque? La religion proscrit-elle l'artisan ou même l'ouvrier? Seulement elle veut que chaque condition reste à sa place, et que chaque place remplisse ses devoirs.

Enfin *le règne de Dieu arrive sur la terre, toutes les prophéties sont accomplies!* Les Saint-Simoniens ne nous disent pas quelles sont ces prophéties qui ont rapport à Saint-Simon, ni quel est le code sacré qui dépose de l'avenir. Sont-ils inspirés par quelque Sibylle, ou ont-ils puisé aux prédictions du bon homme *Mathieu*? Ils ne nous en disent rien. C'est assez étrange qu'ils n'aient pas cherché à s'appliquer quelques passages du livre de l'île de Pathmos.

Les Saint-S. (p. 55). La société considérée dans son ensemble, présente aujourd'hui l'image de deux camps. Dans l'un sont retranchés les défenseurs peu nombreux de la double organisation religieuse et politique du moyen âge; dans l'autre

se trouvent rangés, sous le nom assez impropre de *partisans des idées nouvelles*, tous ceux qui ont coopéré ou applaudi au renversement de l'ancien édifice. C'est au milieu de ces deux armées que nous venons apporter la paix; en annonçant une doctrine qui ne prêche pas *seulement l'horreur du sang*, mais l'horreur de la lutte, sous quelque nom qu'elle se déguise.

R. Plus d'une fois une inutile lutte a divisé la société; l'homme paisible en a toujours gémi. Les philosophes *spéculatifs* amusaient l'oisiveté de l'antiquité; plus tard sont venues les disputes de nos théologiens théoriciens; ceux-ci ont fait place à la philosophie du dix-huitième siècle; aujourd'hui on porte l'attention du public sur le champ de la politique; le jury, la responsabilité ministérielle, sont les questions vitales du temps et de l'époque; c'est pour de pareilles futilités que l'on fait couler des torrents de sang!

L'homme raisonnable n'est pas plus partisan des doctrines du moyen âge que des *doctrines nouvelles;* il adopte entre les *vieilles* et les *jeunes* doctrines, celles dont l'expérience a démontré la justesse; celles qui sont conformes aux règles éternelles de la vérité; celles enfin, que la religion avoue. — Il améliore l'ordre sociale, en perfectionnant l'être de sa vie privée; là seul git le mal; là aussi il faut apporter le remède.

Mais quelle est la situation actuelle de la société? L'image que nous en offrent les Saint-Simoniens

est adaptée à leur plan; ils n'ont pas consulté la vérité, en nous la présentant.

D'abord les partisans des doctrines arriérées (*) sont si clair semés, que sans crainte de blesser les convenances, on peut se dispenser de les rappeler au souvenir des temps modernes.

Pour les *doctrines nouvelles*, on doit avoir le droit d'en connaître et la source et la valeur; le monde entier court après elles, si on les entend dans un sens relatif.

L'Europe de nos jours se retrace en deux lignes: la théorie ne compte que deux classes d'hommes; ceux qui veulent *le mouvement pour le progrès*, et ceux qui demandent *le progrès sans mouvement*; tous les gouvernemens de l'Europe, dans les derniers temps, tendaient plus ou moins, à améliorer le sort de leurs peuples respectifs; ils activaient l'industrie et le commerce; ils répandaient les bienfaits de l'instruction, et cherchaient à ennoblir la moralité d'une certaine classe du peuple, classe qui demande le plus de secours sous ce rapport; l'Espagne elle-même qui fut longtemps un objet de mépris et parfois un objet de risée pour l'Europe, a commencé son progrès; elle encourage l'industrie et le commerce. Les *amis du peuple* veulent la dé-

(*) J'entends par doctrines arriérées celles qui repoussent le progrès des sciences.

molition de *l'ancien édifice*, c'est-à-dire, de tout ce qui existe de nos jours, et c'est sur les débris de l'ordre social qu'ils prétendent élever un avenir brillant d'espoir. En un mot, *agir* et non pas bouleverser est le cri unanime des *hommes du progrès*; *renverser* pour bâtir est le mot d'ordre des *hommes du mouvement*.

Les *amis du peuple* ont commencé leur mouvement; le nord prépare ses moyens de *répression* (*). Guerre à outrance, combat à mort entre le pouvoir et l'insurrection, entre la légitimité et l'usurpation, entre les amis de l'ordre et les fauteurs de l'anarchie. Voilà les calamités du temps! Voilà l'espoir de l'avenir!

Au milieu des désordres qui divisent la société, les Saint-Simoniens offrent leur puissante médiation; ils prêchent non seulement *l'horreur du sang*, mais encore *l'horreur de la lutte*, et pour arriver à cette fin ils reproduisent sur le théâtre du monde des questions sinon nouvelles, du moins *nouvellement* assaisonnées; des questions qui froissent tous les intérêts, et qui mettent en jeu toutes les passions; des questions qui rappellent les discussions

---

(*) C'est l'opinion et non l'affection qui parle; personne ne désire plus la paix que moi; mais je crois que l'état actuel de la société ne peut ni se consolider, ni avoir longue existence. — Note contre les insinuations de la malveillance.

du passé et augmentent encore celles du présent ; le renversement de toutes les idées religieuses existantes, le nivellement des fortunes, la distribution des emplois aux *capacités*.

Les Saint-S. Antagonisme, entre un pouvoir spirituel et temporel, *opposition*, en l'honneur de la liberté, *concurrence* pour le plus grand bien de tous, nous ne croyons à la nécessité éternelle d'aucune de ces machines de guerre ;

R. Personne ne croit à la nécessité de *l'antagonisme* entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel ; ces deux pouvoirs sont amis, et doivent se porter une main secourable ; ils peuvent puissamment se seconder dans la double direction du peuple vers son bien-être moral et religieux.

Lorsque cette union existe *de fait*, elle forme le plus puissant *lien* de l'ordre social, et par conséquent du bonheur des peuples ; car, quoiqu'on en dise, leur bonheur est foncièrement dans la *stabilité* des États.

La paix est l'état du *progrès* ; la guerre est celui de la *rétrogradation* ; jamais une révolution quelconque n'est venue remuer un peuple, sans le faire déchoir de son état normal de prospérité, de morale, de religion (*).

Heureux donc l'État, où les deux pouvoirs sont

(*) J'entends un peuple qui n'a pas une existence *contre nature*.

en harmonie ! La paix y est à jamais assurée ; tout y fleurit, dès que les intérêts matériels ne sont pas en souffrance ; de sages lois, mais des lois scrupuleusement exécutées, maintiennent l'ordre et répriment le crime ; l'industrie et le commerce activent le peuple, l'exemptent de l'esprit de coterie, et l'attachent à ses intérêts privés ; tout y est dans l'ordre ; tout y est à sa place, vient ensuite la puissante action d'un clergé tout en Dieu et tout pour le bien-être public ; il trouve le champ libre, et la terre cultivable, parce que son sein n'est pas déchiré par le terrible ferment de la discorde ; il sème, et bientôt le peuple en recueille les fruits : partout il porte l'amour de la vertu, de la paix, de la confraternité ; partout, il détruit l'impression des passions momentanées ; partout, il éteint les haines, les discordes, les dissensions particulières. Le peuple, où cherche-t-il ses alimens de vie ? La classe ignorante, où puise-t-elle ses lumières ? Ils les cherchent, ils les trouvent dans le clergé ; ces hommes *de bien*, qui ont passé leur vie à s'initier aux secrets d'une religion qui ne fut donnée que pour le bonheur de l'homme ; ces hommes qui ont fait abnégation d'eux-mêmes, seront à jamais les hommes du peuple, les bienfaiteurs de l'humanité ! Mais revenons aux Saint-Simoniens.

L'opposition (*) est-elle nécessaire dans un État

(*) Je parle de l'opposition systématique, qui est celle du jour.

représentatif? Les publicistes qui attachent tant d'importance à renverser un ministère, la croient inséparable de la *représentation;* à mon avis, l'opposition est une plaie du gouvernement représentatif, et non pas un caractère distinctif et encore moins un caractère constitutif; elle fera tôt ou tard succomber le patient; à sa mort, ou les gouvernemens *gouverneront*, ou les peuples ayant plus de confiance dans leurs chefs, les *laisseront gouverner*.

Depuis la naissance de la *représentation*, dans quels États y a-t-il eu le plus d'incertitude, de changement, de vicissitude, d'agitation, et finalement d'insurrection, si ce n'est dans les gouvernemens représentatifs? On n'a pas besoin de jeter les yeux sur la France, modèle de l'instabilité humaine, pour trouver la solution au problème; jetons un regard sur l'Angleterre, qui se pique d'avoir atteint le dernier période de civilisation; naguère encore les événemens de Bristol et autres endroits ont prouvé ce dont *l'opposition* est capable quand les *chambres* ne marchent pas dans son sens.

Les Saint-S. (56). Nous ne reconnaissons à *l'humanité civilisée* aucun *droit naturel* qui l'oblige et la condamne à déchirer ses entrailles.

R. Nous ne reconnaissons ce droit ni à l'humanité civilisée, ni à l'humanité barbare.

Les Saint-S. Notre doctrine, nous n'en doutons pas, dominera l'avenir plus complétement que les croyances de

l'antiquité ne dominèrent leur époque, plus complétement que le catholicisme ne domina le moyen âge; plus puissante que ses ainées, son action bienfaisante s'étendra sur tous les points du globe. Sans doute son apparition soulèvera de vives répugnances, sans doute sa propagation rencontrera de nombreux obstacles; nous sommes préparés à vaincre les unes, et nous sommes sûrs que tôt ou tard les autres seront renversés, car le triomphe est certain quand on marche avec l'humanité, et il n'est au pouvoir d'aucun homme de la soustraire à la loi de perfectibilité.

R. Les croyances religieuses de l'antiquité n'étaient générales qu'à l'exception du petit peuple d'Israël; la religion de Jésus-Christ n'a pas encore pénétré dans certains coins de la terre; le saint-simonisme occupera bientôt un terrain plus ample et plus étendu; il n'est pas fait pour s'arrêter aux limites de l'Europe; il passe outre et va bientôt franchir les bords du Mississipi, pour convertir les osages en Saint-Simoniens; ni le vaste domaine du grand sultan, ni l'impénétrable empire de la Chine ne sont en état de résister au progrès toujours croissant du saint-simonisme, et tout cela parce que la religion saint-simonienne marche avec l'humanité, et qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de la soustraire à la loi de la perfectibilité *saint-simonienne*.

Avant de répondre aux folles prétentions des Saint-Simoniens, il sera bon de constater les moyens de progrès des croyances païennes et du christianisme qui est venu s'établir sur leurs ruines.

Le grossier polythéisme de la religion païenne est une suite toute naturelle des premières erreurs de l'homme. L'oubli de la révélation primitive ouvrit un large chemin au génie de l'erreur. Que pouvait faire l'homme sans guide ? L'homme abandonné à ses propres ressources ? On sait que l'esprit humain est gros de ressources; mais aussi est-il fécond en erreurs, dès qu'aucun objet *fixe* n'alimente ses conceptions; ce fut là son état normal, lorsqu'il eut quitté le fil de ces premières vérités, règles fondamentales de la société primitive. L'esprit de l'homme cherchait l'être, dont il ne put méconnaître les bienfaits, et il ne pouvait le trouver; son cœur le demandait, et ne put l'atteindre; alors il se jeta de faute en faute, d'erreur en erreur, d'extravagance en extravagance. Créer une religion qui satisfasse le cœur de l'homme et réponde aux besoins de la société, n'est pas l'œuvre de l'intelligence humaine. Le plan d'un tel édifice doit être tracé par une main plus habile. Toutes les fois que l'homme a voulu toucher à l'ouvrage, dont Dieu s'était réservé la confection, il y a toujours imprimé les caractères de l'insuffisance; tous ses pas portaient les traces des folies ou de l'extravagance de l'homme.

Une génération *existante* ne pouvait guères donner plus de lumières à la génération *naissante*, qu'elle n'en possédait elle-même;

Ni les sciences, ni les arts, ne prêtèrent secours aux travaux des hommes.

Ajoutez à ce premier motif une seconde cause de l'extension des croyances religieuses chez les païens.

Les peuplades de l'antiquité la plus reculée ne se formèrent pas plutôt qu'elles s'isolèrent de leurs voisins, et elles ne se virent plus que pour se livrer la guerre et s'entre-déchirer. Aucune relation de commerce ou d'amitié ne fut là pour réunir ce que la barbarie avait séparé. Il en résulta que les idées droites, qui pouvaient exister chez l'un ou l'autre de ces petits peuples, étaient perdues pour tous les autres, et que cette précieuse lumière devait bientôt s'effacer devant les ténèbres toujours croissantes de l'imagination égarée.

Le paganisme n'est pas une religion déterminée; il a dans la bouche du catholique un sens plutôt *négatif*, puisqu'il signifie toutes les religions de l'antiquité excepté celle des Hébreux. Toutes les antiques peuplades différaient de mœurs, de religion, de culte, selon les contrées qu'elles habitaient et les temps où elles vivaient; on peut, enfin, dire que le temps du paganisme était le temps des ténèbres, et on sait que les ténèbres n'éclairent pas.

Au milieu de cette profonde obscurité le Ciel, ému à la vue de la déplorable situation de la société humaine, enfanta l'Homme-Dieu. Il avait mission de

déchirer le voile épais qui offusquait la vue de l'homme! *De régénérer* l'humanité!

Le *christianisme*, qui fut l'expression de ses travaux, quoiqu'ami de la saine raison, quoiqu'identique à la vérité, quoique conduisant à l'ordre et par l'ordre au bonheur, devait-il se *catholiser*, sans l'action d'une invisible puissance à laquelle rien ne résiste, ni temps, ni événemens, ni passions humaines? On n'aurait osé se le promettre; la religion chrétienne, il est vrai, comptait ses élémens de *progrès*; mais elle avait contre elle toutes les passions des hommes et tous les préjugés du temps; ces redoutables ennemis des lumières et du bonheur de l'homme semblaient devoir refouler l'œuvre de notre rédemption en deçà des limites de la Palestine; mais Dieu avait décrété, et les hommes ne furent, à proprement parler, que les instrumens de sa volonté agissante.

Qu'au paganisme qui avait pour lui les erreurs du temps, et les inclinations du cœur de l'homme, et au christianisme qui, outre la puissance de la vérité et l'attrait de sa sublime morale, marchait sous l'égide et la protection de son divin fondateur, l'on compare le saint-simonisme, et on jugera, si ses sectaires ont beaucoup de chances de succès! Quels sont leurs moyens? Quels sont leurs hommes? Quelle est leur doctrine? Ils ont contre eux les affections du cœur; ils ne trouvent pas plus de

sympathie chez les autres croyans que chez les catholiques ; leur maître manqua de tomber sous le coup d'une main *suicide* ; leur doctrine est impraticable, injuste, révoltante, et ils la prêchent au temps où l'Évangile du Christ et les utiles travaux de la saine philosophie ont retrempé l'esprit du peuple!

Les Saint-Simoniens se promettent de leur doctrine des résultats plus brillans encore que ceux qu'obtinrent la religion païenne de l'antiquité, et le culte chrétien du nouveau monde. Que dumoins, ils nous tracent leurs chances de succès ; quel est l'antécédent qui plaide en faveur de leur cause ; quel est le plus petit peuple qui ait embrassé leur religion ; où est le coin de la terre où on rend le culte divin à Saint-Simon ! Voilà tant d'années qu'ils prêchent au milieu d'une ville populeuse, avide de nouveauté, et nous ne voyons pas qu'ils comptent beaucoup d'adhérens ; ces messieurs ont fait une descente sur notre sol ; ils y ont fait imprimer leurs livres ; ils y ont prêché plusieurs mois ; qu'ils nous apprennent s'ils y ont trouvé plus d'une douzaine de *Donald*.

Les Saint-S. Sortis à peine d'une période féconde en désordres et en déchiremens, nous avons vu se refermer le gouffre où sont venus s'engloutir et les anciennes croyances, et les anciens pouvoirs politiques, qui avaient cessé d'être légitimes, puisqu'ils avaient cessé d'être en harmonie avec les exigences de la société nouvelle ;

R. Ce passage est un sujet de méditation pour les gouvernans; qu'ils prennent acte de la tendance révolutionnaire! Partout les ennemis de l'État sont à la fois les ennemis de la religion; les exceptions sont rares; des catholiques peuvent çà et là se laisser entraîner par les passions de l'époque; le temps qui les a égarés ne tarde pas à les ramener à leurs devoirs; le premier besoin de la religion est celui de l'ordre.

Ces idées si simples à la fois et si justes doivent engager les princes à appuyer les efforts du catholicisme; en facilitant le progrès de la religion dans leurs États, ils cimentent les élémens de leur stabilité; ils les purifient de l'ivroie qui s'y jette, et qui étouffe ou retarde les fruits des travaux administratifs. Tout souverain qui crée des enfans à Dieu, fait des amis à l'ordre et ajoute à la stabilité de son trône.

Si, d'avance, nous ne connaissions ces grandes vérités, les Saint-Simoniens étaient là pour nous les apprendre. *Le gouffre*, disent-ils, *où sont venus s'engloutir et les anciennes croyances, et les anciens pouvoirs politiques.* Comme l'on voit ces deux choses, la religion et l'État avaient marché de pair jusqu'à ce que le mouvement les ait engloutis l'une et l'autre.

On connaît également la cause de leur destruction : les croyances religieuses et les pouvoirs poli-

tiques ont cessé, parce qu'ils n'étaient plus en harmonie avec les exigences de la société nouvelle.

Toujours même refrain dans la bouche de la révolte; le *jury* et la *responsabilité ministérielle* sont devenus les premiers besoins de la société; le peuple ne saurait plus vivre sans ces deux grands bienfaiteurs de l'humanité. Cependant il paraît qu'à l'insurrection de *Lyon*, les ouvriers de la *Croix-Rousse*, ont demandé autre chose que des institutions politiques. *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*, fut la divise de ces malheureux, égarés peut-être par le désespoir de la misère.

Les Saint-S. (p. 57). Cette anarchie permanente, au milieu de laquelle se débat l'espèce humaine, ce relâchement universel des liens sociaux, paraissent effrayer quelques penseurs; mais la plupart d'entre eux, dominés par des idées scientifiques incomplètes, croient qu'il n'y a pas encore assez de *faits* constatés, assez d'*observations* recueillies, pour la production d'une doctrine générale.

R. Malheureusement pour moi je suis un de ces penseurs qu'effraie l'anarchie, au milieu de laquelle se débat l'espèce humaine. Je ne sais jusqu'à quel point mes craintes sont paniques ou puériles.

En quelques mois une demi douzaine de nations se révoltent et méconnaissent, malgré les cris de la justice et de la religion, les droits de l'autorité établie; les peuples se remuent; le pillage, l'incendie, l'assassinat accompagnent partout le progrès

de la *glorieuse* révolution ; la guerre quoi qu'on en dise, toujours plus imminente ; le *cholera* n'ayant pas encore renoncé à ses prétentions d'étendre ses ravages sur le Midi de l'Europe ; la misère, suite inévitable de toute convulsion politique, gagnant de plus en plus du terrain, et étant tout près d'engloutir la plus nombreuse partie de la population ; les ouvriers et les artisans ayant perdu leurs moyens alimentaires par la cessation du haut commerce, du moins dans notre patrie.

Ces scrupules sont faits pour effrayer nos vieilles femmes ; ils ne sauraient ébranler le courage de l'homme fait.

Mais le problème est résolu pour les Saint-Simoniens ; le temps de *l'association pacifique* est là. Le lecteur n'oubliera pas que les missionnaires saint-simoniens viennent nous prêcher cette belle *conception* précisément au moment (*) où le plus affreux vandalisme se promène de ville en ville, et de campagne en campagne, dans notre malheureuse Belgique ; au moment où la vie et les propriétés de ses plus honorables habitans sont livrées à la merci d'une populace furibonde, conduite par des chefs plus furieux encore.

Il semble que les Saint-Simoniens aient su apprécier la faveur de l'époque ; il y a des momens où il

(*) Mois de mars 1831.

suffit d'écrire pour être écouté, parfois admiré. La raison, la vérité, la justice n'ont pas toujours la même force; les dispositions populaires du moment sont favorables aux projets des Saint-Simoniens.

Les Saint-S. C'est avec la confiance que donne une conviction profonde, que nous présentons aujourd'hui cette conception. Si elle est fausse, si elle n'est qu'un vain système ajouté à tant d'autres, elle ne réveillera aucune sympathie, et laissera les populations plongées dans l'égoïsme. mais si elle est vraie, si elle est la source féconde où nos neveux puiseront un bonheur qui nous est refusé, l'élan sympathique qu'elle excitera dans tous les cœurs sera l'éclatant témoignage de sa légitimité.

R. La première partie de cette période est l'avenir du Saint-Simonisme; ce n'est pas une prophétie de la présomption : le Saint-Simonisme porte, dans son sein, les élémens de sa destruction. Nous réclamons seulement contre la seconde partie.

Pourquoi la doctrine saint-simonienne, si elle ne trouve pas de *sympathie* chez les nations, les laissera-t-elle plongées dans l'*égoïsme*? N'y a-t-il donc de vertu, ni de salut, que dans leur religion?

Jamais on n'a fait un si grand abus des mots *égoïsme* et *patriotisme* que de nos jours; l'un est la bête noire, l'autre est l'enfant chéri des dieux; celui-ci est dans la bouche, celui-là est dans le cœur de nos feseurs.

Comme je l'ai déjà remarqué, toute révolution n'a de force que dans les passions du moment. Insensiblement la vérité se fait jour à travers les protestations de civisme ; le peuple se désabuse, et abandonne le fantôme de gloire et de bonheur, après lequel il a couru pendant quelque temps, et dont, comme il le reconnaît à ses dépens, l'existence était chimérique.

L'homme doit être *égoïste* et non pas *patriote*, dans le sens qu'on attache à ces mots ; et il doit être *patriote* et non pas *égoïste*, dans le sens qui leur convient, et qu'on ne leur donne pas.

Le patriotisme qui est l'amour de la patrie n'a pas besoin d'être recommandé aux hommes; chacun le porte au fond de son cœur; il n'y a que de grands malheurs ou des considérations fortes qui puissent nous détacher du sol où nous reçûmes le jour, et où nous établîmes nos habitudes. Celui qui est *la haine de l'étranger*, est la note diffamante d'une nation, et le premier pas de retour vers l'antique barbarie; un peuple ainsi *patriote* ferait un singulier contraste avec les Tyriens du troisième livre de *Télémaque*. Il n'y a que des forcenés qui puissent dire que nous devons arrêter notre amour aux bords du *Moerdyck*, ou qu'il ne doit pas passer le *Sas-de-Gand*.

L'égoïsme qui est l'oubli de tout ce qui n'est pas *soi*; l'égoïsme qui est la soif des intérêts privés;

l'égoïsme qui porte l'homme à sacrifier la chose publique à des vues bien caractérisées, est un monstre en morale, qui compte beaucoup d'amis, mais qui ne trouve pas de défenseur.

Mais il y a abus de terme à taxer d'égoïsme l'honnête homme qui détourne ses yeux de la chose publique, pour les fixer sur ses affaires de famille; l'homme qui s'attache à ses affaires domestiques, est l'homme de bien; celui qui se sacrifie aux intérêts de la société, est le citoyen par excellence.

Les Saint-S. (p. 58). On regarde généralement les doctrines philosophiques comme frappées d'impuissance, on les considère comme de simples jeux de gymnastique intellectuelle, et pour preuve de leur stérilité on a soin d'énumérer la multitude de *philosophies* qui apparaissent, dit-on, à toutes les époques. Il y a dans ce langage une vérité et une erreur; il importe d'en faire le partage avant d'aller plus loin.

R. On est, en effet, tenté de tenir ce langage, lorsque l'on compare les immenses travaux des anciens philosophes, avec le peu de fruit que la science et la morale publique en ont recueilli. Que l'on comprenne bien qu'il est question ici de ces arides métaphysiciens qui ont rempli le monde de leurs gros livres, et qui, pendant tant de siècles, ont amusé l'oisiveté de nos ancêtres sans les rendre ni plus savans, ni meilleurs, mais plus chicaneurs. Quelques feuilles d'impression rendraient la valeur de ces milliers de volumes, dont la lecture absorberait plus que la vie de l'homme.

La philosophie du siècle dernier avait une direction plus appropriée aux besoins de l'homme et au mode de l'être social. Malheureusement, l'esprit d'irréligion, qui a présidé aux travaux philosophiques de ce siècle, a gâté tout l'ouvrage, et a empêché un public religieux d'en tirer aucun avantage.

Les Saint-S. Oui, elles sont impuissantes ces rêveries du *spiritualisme* ou du *matérialisme*, qui, à toutes les époques critiques, se reproduisent les mêmes au fond, quoique sous une forme différente : oui, ils sont stériles ces aphorismes de moralistes, qui n'ont jamais produit un acte de dévoûment, ni donnés un honnête homme à la société.

R. Les rêveries du spiritualisme et du matérialisme sont impuissantes en ce sens, que jamais elles ne nous diront plus que nos ancêtres et la religion du Christ ne nous en ont appris.

L'homme est un double composé ; le corps est une admirable organisation de parties accessibles aux sens ; une intelligence, que nous catholiques et les philosophes chrétiens appelons l'*ame*, préside à cette organisation corporelle ; lui imprime l'action et en dirige le mouvement, conformément aux lois de la *rationabilité*, de la droiture morale, et des sentimens religieux.

Que la philosophie cherche, ce que la religion nous cache, le *lien* qui attache ces deux substances, *intimement unies* entre elles, et *infiniment distantes*

d'être, de propriétés, d'inclinations, et elle échouera à jamais devant l'impénétrable abyme qui recèle la vérité.

Que le matérialisme et certaines recherches physiologiques modernes, à la tête desquelles se trouve l'élève de *Boërhaave*, représentent l'intelligence, comme le résultat du jeu organique du cerveau! L'homme raisonnable ne concevra jamais cette froide impiété : il aura toujours le droit de demander quelle est l'action *initiative* de l'*animation*. Depuis longtemps on conçoit l'action du mouvement de la montre; mais on n'a pas encore compris que la montre pût se donner l'action sans cause préexistante.

Quant aux aphorismes des moralistes, il est faux qu'ils n'aient pas leur utilité; une seule idée forte, en fait de morale, garantit souvent l'homme contre les plus grands écarts. La religion et la philosophie morale ne rappelleront jamais en vain à l'homme les vérités fondamentales de la bonne vie; les bonnes pensées rectifient le jugement en même temps qu'elles forment les sentimens du cœur. Seulement il serait à désirer qu'il y eût plus de liaison entre les aphorismes des moralistes; ce point important n'a pas été atteint par les auteurs.

Les Saint-S. Mais des recueils de maximes, de sentences, d'observations morales détachées, quelques systèmes sur le jeu des facultés intellectuelles, sur leur essence et leurs pro-

duits, ne sont pas des conceptions philosophiques. On ne peut attribuer ce nom qu'à la pensée qui embrasse tous les modes de l'activité humaine, et donne la solution de tous les problèmes sociaux et individuels.

R. Nous ne nous arrêtons pas aux prétentions démesurées des Saint-Simoniens; il est assez conséquent que, comme aucune religion n'a de valeur que la religion saint-simonienne, aucune doctrine, autre que la leur, ne mérite le nom de philosophie.

Les travaux des moralistes sont loin d'être sans utilité, quoiqu'ils ne soient pas des conceptions philosophiques. Les sciences et les arts recueillent aussi leurs avantages des recherches physiologiques; seulement les amis de la religion s'effraient de voir que les travaux de la physiologie ont une tendance si prononcée vers le matérialisme; il importe certainement à l'anatomie de connaître les fonctions du cerveau, et de savoir apprécier leur influence sur les parties respectives de l'organisation animale; mais ce but atteint, l'art doit s'arrêter; s'il passe outre pour chercher des difficultés contre les dogmes de la religion, il sort évidemment du cercle de ses attributions. Il en est de la médecine comme de la philosophie; il lui importe plus de songer au but noble et philantropique de l'art, que de perdre le temps en vaines disputes physiologiques.

Il ne reste pas moins à faire aux médecins dans

l'intérêt de l'humanité, qu'à nous dans celui de la religion et de la morale publique. Que ne pouvons-nous faire comprendre à une certaine classe du peuple, que plus de morale et plus d'amour de la religion lui ménageraient un avenir dont jusqu'ici elle n'a pas su apprécier les avantages!

Mais l'ignorance des moyens généraux de conservation est infiniment plus grande; les règles de l'hygiène ne sont observées nulle part; la basse classe est dans l'ignorance la plus complète de ce qui est le plus impérieusement exigé, dans le sein des familles, pour la conservation de la santé; les pauvres n'ont pas assez de confiance dans les hommes de l'art; ils négligent souvent les moyens qui sont, pour eux, la seule planche de salut. On serait tenté de dire que cette classe de la société est suicide d'elle-même.

Pendant que la France recrute ses bonnes parmi les Anglaises, l'Allemagne forment les siennes; et nous! nous n'en formons pas, et nous dédaignons de les chercher ailleurs. Les familles les plus aisées confient leurs enfans indistinctement à des femmes sans mœurs, sans caractère et sans capacité; les parens cherchent des gardes à leurs enfans, et (les malheureux!) ils ne s'aperçoivent pas qu'ils leur donnent des bourreaux.—J'en ai été témoin!

Cet important objet, qui intéresse si vivement la

santé, la formation, la vie de ces intéressantes créatures, est encore digne de l'attention des hommes de l'art.

Les Saint-S. (p. 60) Les époques *critiques* présentent deux périodes distinctes; pendant la première, règne une action collective qui, bornée dans l'origine aux hommes les plus sympathiques, se propage bientôt dans les masses :

R. Le juste milieu qui comprend l'artisan, l'industriel et le négociant, est presque toujours inoffensif pour l'État; la chose se conçoit; une seule idée les occupe, l'accomplissement de leurs devoirs, ou la direction de leurs affaires. La *responsabilité ministérielle* est pour eux un mot vide de sens, parce qu'ils ne songent pas à déclamer contre l'État; ils ne demandent pas le *jury* non plus, parce que l'homme qui ne veut pas méconnaître les lois, ne cherche pas les moyens d'esquiver les coups de la justice.

Restent donc en effet, dans l'origine de toute révolution, les hommes sympathiques, qui remuent les masses; bien entendu, les masses des *carrefours*. On sait que ces masses sont à la disposition des agitateurs; quelque argent distribué; des promesses faites, et surtout l'appât du pillage sont les puissans mobiles du mouvement. La scandaleuse et l'immorale révolution belge en a fourni de frappans exemples.

Les Saint-S. Son but, prémédité chez les uns, instinctif chez les autres, est la *destruction* de l'ordre établi, mais d'un ordre qui soulève toutes les répugnances.

R. Le but prémédité des chefs de la révolte, est la destruction de l'ordre établi ! C'est précisément cette *préméditation* qui ferait le crime de ces hommes qui, de sang froid, appellent sur leur patrie des désastres destructeurs de la société, si on n'aimait mieux leur accorder une fausse conception.

Mais les chefs de la révolution demandent la destruction *d'un ordre qui soulève toutes les répugnances !*

En 1814, la France, dont les envahissemens usurpateurs avaient armé le bras de toutes les puissances de l'Europe, revoyait elle-même, avec satisfaction, le rétablissement de l'ancien ordre de choses, fatiguée qu'elle était des éternelles guerres de *l'empereur*.

Depuis cette époque l'ordre établi ne soulevait les répugnances dans aucun État. Si les différens peuples de l'Europe n'étaient pas encore aussi heureux qu'ils auraient pu l'être, ils étaient en droit d'attendre le reste et du temps et des soins et travaux assidus des gouvernemens respectifs.

On comprend que je n'entends pas parler de cette foule d'hommes, dont la France fourmille encore, qui ne rêvent qu'exploits militaires,

gloire et conquête. Si on avait voulu de l'esprit martial des *Lamarque*, la révolution de juillet aurait bientôt conduit les armées françaises sur les bords du Rhin.

Depuis ce temps-là, il est vrai, on est parvenu, à force de déclamations et d'insinuations, à semer la défiance, la désunion, la haine dans certains États et entre des peuples qui avaient tant de raisons de s'aimer; mais en cela il n'y a rien qui doive étonner; le peuple est toujours plus ou moins disposé à méconnaître les bienfaits de l'administration nationale, ou à en exagérer les torts; pour peu qu'on favorise ces dispositions, on est sûr d'avance de trouver de nombreux adeptes.

Je prends l'exemple de la société domestique; car l'identité de comparaison est parfaite; que de fois un rapport, un seul mot, ne met-il pas la désunion, la haine entre les membres d'une même famille, surtout quand l'intérêt se trouve en jeu? Eh bien! la même chose arrive dans un État quelconque; l'inquiète démagogie n'a qu'à dénaturer les actes du gouvernement, leur attribuer une tendance oppressive, ou un but malfaisant, et le peuple le croira bientôt incapable d'aucune bonne mesure.

Les Saint-S. Les haines accumulées éclatent enfin, et il ne reste bientôt de l'ancienne institution que des ruines, pour témoigner que là fut une société jadis harmonique.

R. Dans tout État désorganisé par la révolution, bientôt il ne reste plus que des ruines, tristes monumens d'un ordre qui a cessé d'exister; c'est précisément ce qui fait perdre son crédit à la révolte, dans l'esprit de ses aveugles adeptes; j'entends, de ceux qui se sont laissés entrainer, soit par les idées du siècle, soit par les déclamations de la démagogie, soit par des vues d'un perfectionnement idéal et inapplicable. C'est pour cette raison que la révolution ne trouve jamais d'appui chez l'homme mûri par la réflexion; le temps est un puissant guide.

Je ne parle pas de ceux qui font de la révolution *métier et marchandise;* ces misérables sont incorrigibles.

Les Saint-S. La seconde période comprend l'intervalle qui sépare la *destruction* de l'ordre ancien de *l'édification* de l'ordre nouveau. A ce terme, l'anarchie a cessé d'être violente, mais elle est devenue plus profonde : il y a alors divergence complète entre les *sentimens*, les *raisonnemens* et les actes.

R. C'est cet intervalle de la *destruction* de l'ancien ordre à *l'édification* de l'ordre nouveau, qui achève de ruiner l'État révolté; tous les partis se meuvent; toutes les passions se reproduisent; le nouveau gouvernement ne saurait suffire aux demandes qui lui sont faites; la réorganisation de l'État demande des dépenses outre mesure, et

cependant le rapport diminue, parce que, dans l'état de troubles, la *fraude* est à l'ordre du jour; le mouvement commercial et industriel cesse, parce que les opérations sont sans avenir; chacun craint de faire un pas, parce qu'il marche dans un chemin inconnu; il n'ose exposer sa frêle embarcation sur une mer orageuse, balottée par les ondes et les vagues du temps. Voulant se prémunir contre un sombre avenir, les propriétaires économisent sur les objets qui rapportent le plus au trésor public, ceux du luxe et de la superfluité; les propriétés, menacées à tout instant de la dévastation, restent sans amélioration et sans décoration; delà cette foule d'ouvriers et d'artisans de tout genre, qui sont réduits à l'inaction; qui gémissent dans la misère, et dont les affections crient spontanément au retour de l'ancien ordre de choses.

D'un autre côté, les feseurs, qui veulent, à tout prix, conserver le gouvernail desaffaires publiques, travaillent à *l'édification* d'un nouvel ordre de choses.

Malgré leur inexpérience, et par conséquent leur incapacité, ils ne veulent pas marcher sur les traces de leurs prédécesseurs; ils font du *nouveau*: constitution, législation, chambres, tout est réorganisé! Quel est le fruit de leurs travaux? Il est nul, absolument nul; le peu de bien qui se trouve entre leurs

mains dévastatrices, est le triste reste qui annonce que là fut jadis une société harmonique.

Ils finissent par enfoncer encore le char embourbé de l'État, au lieu de le relever; c'est ce qui achève de discréditer une révolution aux yeux de la génération présente; malheureusement, la leçon n'est pas assez forte pour imprimer un caractère à la génération naissante; les enfans ne puisent guères des instructions à la vie de leurs pères; elle a vieilli pour eux; et les faiseurs de l'époque trouveront encore chez eux les enfans du temps.

Les Saint-S. (p. 61). Tel est l'État d'incertitude au milieu duquel nous flottons, et que les apôtres de la liberté, n'ont su ni calmer ni adoucir. Ils affectent de regarder comme définitif ce système bâtard de *garanties*, improvisé pour répondre aux besoins critiques et révolutionnaires du dernier siècle.

R. Comment les apôtres de la liberté calmeraient-ils ou adouciraient-ils l'état d'incertitude où nous flottons? A cet effet il faudrait des moyens puissans.

De toutes les révolutions qui se sont faites dans ces temps, une seule pouvait consolider son ouvrage, sans compromettre la prospérité de l'État, parce que lui seul se suffit. Toutes les autres devaient bientôt entraîner après elles la ruine de leurs populations; c'est qu'elles sapaient par le fondement les premières ressources de la prospérité publique. C'est ainsi, par exemple, qu'en nous fermant le

grand marché de la Hollande, la révolution belge a, d'un seul coup, frappé à mort le commerce et l'industrie du pays.

Que, dans le partage des bénéfices et des charges, la conférence du *Foreign-Office* nous adjuge sept, huit ou neuf provinces; qu'elle charge la Belgique de seize trente-unièmes de la dette du royaume des Pays-Bas, ou qu'elle réduise la rente; ces intérêts, quelque graves qu'ils soient, ne sont, après tout, que des intérêts d'un ordre secondaire; et ne sauraient guérir la grande plaie que la révolution a faite au pays, en tarissant les sources fécondes de la fortune nationale. Cette idée domine toutes les autres, parce que toutes les autres se rattachent à elle de l'une ou de l'autre manière.

Le système des *garanties* n'a été qu'un essai politique; le droit public moderne croyait y découvrir le moyen de balancer le pouvoir du gouvernant par celui du gouverné; la *représentation nationale* devait prévenir le peuple contre les coups de l'État; la royauté fut revêtue du manteau invulnérable de la *responsabilité ministérielle*; ces deux institutions, qui servirent d'enveloppe au gouvernement représentatif, devinrent bientôt des sources fécondes en désordres; l'une fut l'aliment de l'intrigue, l'autre le bouclier, à l'abri duquel s'organisait l'insurrection; mitiger le pouvoir de la monarchie; enlever à la forme républicaine son caractère de mutabilité,

tel fut le double but du gouvernement représentatif; ni l'un, ni l'autre, n'a été atteint; son action a systématisé la défiance entre le peuple et le pouvoir.

Aussi le temps fait-il justice de tout; cette forme de gouvernement commence à décliner, disent de grands hommes de notre époque; je crois qu'il est plus juste de dire que toute jeune qu'elle est, elle est vieille de caducité, et menace ruine. Si elle ne meurt bientôt sous les coups de l'indifférence populaire, le pouvoir pourrait bien la tuer. — Ce n'est du reste qu'une opinion.

Les Saint-S. Ils présentent comme expression du dernier terme du perfectionnement social, ces déclarations des droits de l'homme et du citoyen, et toutes ces constitutions auxquelles elles servent de base;

R. La chose se conçoit; on exagère toujours les avantages de la théorie; la révolution française avait encore d'autres raisons de relever ceux de ses institutions politiques; il fallait masquer les maux innombrables qu'avait enfantés le *mouvement* de *quatre-vingt-treize*.

Le gouvernement royaliste est le gouvernement de l'homme; le gouvernement constitutionnel est le gouvernement de la loi; je le sais, et tout le monde le sait avec moi; seulement il faut que la constitution d'un Etat soit *une vérité* et non pas un leurre, tant pour le peuple, que pour les gouvernans. Les gouvernemens du Midi de l'Europe sont constitu-

tionnels; y a-t-il un seul État, où la constitution ait atteint le but qu'elle se proposait? Si j'avais écrit avant les troubles de Bristol, on m'aurait probablement offert comme modèle-État constitutionnel celui de la Grande-Bretagne; la constitution refuse-t-elle à la Chambre des Pairs le pouvoir de rejeter tel bill? Et cependant la faction se révolte; et cependant elle ravage et verse le sang pour arracher par la violence, ce qu'elle n'a pu obtenir par les voies légales et *constitutionnelles!*

Charles X dissout la Chambre des Députés, et établit la *censure;* il est chassé de son trône comme parjure à la charte française, et le libéralisme trouve qu'on a bien fait! Louis-Philippe chasse de leur azyle les trappistes de Meilleray, et l'ultra-libéralisme trouve que Louis-Philippe agit conformément à l'esprit de la nouvelle charte! Mais la charte *octroyée* de la révolte donne-t-elle à Louis-Philippe le droit de violer la propriété individuelle des trappistes, parce que ce sont des *trappistes?* Mais la charte donne-t-elle à Louis-Philippe le droit de passer sur les formes; de commencer par châtier les religieux et d'*instruire* par après si la chose en vaut la peine? Mais la charte abroge-t-elle le code d'instruction civile, et consacre-t-elle la législation du code militaire pour les procès qu'il plaira au *roi des barricades de juillet* de faire aux religieux? Qu'on nous dise, après cela, quelles sont les garanties qu'of-

front les constitutions, toutes les fois que l'usurpation est au timon des affaires publiques!

Les constitutions de tous les États se copient; il faudrait à peine quinze jours pour faire un chef-d'œuvre dans ce genre de meubles diplomatiques. Après avoir donné une couple de chapitres au droit de succession au trône, elles consacrent l'inviolabilité individuelle; la liberté du culte et celle de la presse; le reste est du domaine du code civil ou du code criminel. Ces droits doivent-ils être garantis à l'homme par une charte? La justice, la raison, la religion ont pris l'initiative. Qu'on nous donne une bonne législation, et je fais grace, pour ma part, de toutes les constitutions du monde; car après tout, une constitution n'est autre chose que la *promesse* de faire de bonnes lois.

Les Saint-S. Ils regardent (*les apôtres de la liberté*) comme une condition de l'humanité la lutte des peuples et de leurs chefs, Ils trouvent enfin que la société n'a plus rien à attendre, maintenant que la *méfiance est régularisée;*

R. Les apôtres de la liberté partent d'un faux principe, en supposant un fait qui n'est pas. La méfiance n'est régularisée que dans le Midi de l'Europe.

La révolution ne cesse d'en appeler à la sympathie des peuples; les peuples ne sont pas également disposés à donner dans le piége, et à se tuer de leurs propres mains.

On sait où se trouve le foyer des révolutions ; on sait encore que la révolte trouve un certain nombre d'amis dans tous les pays ; mais on ne remue pas les masses à volonté ; la basse et la haute Allemagne sera toujours le roc au pied duquel iront se briser les tentatives des apôtres de la liberté.

Les Saint-S. Ils font valoir (*les apôtres de la liberté*), en faveur des théories modernes le rapide développement des sciences, l'importance qu'a prise l'industrie, et, s'ils gardent un modeste silence sur cette manière d'être de l'homme, qui, seule, sait parler au cœur et émouvoir, s'ils ne disent rien sur les *beaux-arts*, c'est qu'ils ne les considèrent que comme un délassement, comme une série d'images riantes et impressionnantes, dont le *but utile* est de charmer les loisirs d'une fastueuse et *onéreuse* oisiveté.

R. On sait que les apôtres de la liberté s'appuient sur le développement des sciences, et l'importance qu'a prise l'industrie, afin de donner aux opérations du *mouvement*, l'apparence de l'opportunité. Que ne pouvons-nous nous convaincre du développement des sciences dans les États où la révolte est à l'ordre du jour! Mais surtout, que ne voyons-nous que les principes révolutionnaires sont le mobile de ce développement!

La France est naturellement vive ; les conceptions y pullulent ; le *mouvement* lui donne souvent des idées plus fortes que régulières. Quelles sont les sciences que le siècle des désordres a fait mar-

cher, et dont elle a poussé le rapide progrès? Elle nous a légué une philosophie riche en discussions et dissertations, et pauvre d'idées savantes ou profondes; elle voulut organiser l'impiété, et, en chassant du sol français toute religion, bâtir l'ordre social sur la frêle base du naturalisme.

L'Allemagne repoussa la révolution avec son hideux cortége; elle fut sourde aux suggestions d'une impuissante démagogie.

Pendant que les peuples du Midi font des révolutions et s'entre-déchirent pour le *jury* et la *responsabilité ministérielle*, l'Allemagne porte les lumières, la morale, la religion au sein des familles. La France fait et défait ses chartes; elle couche l'instruction publique dans ses lois, ses arrêtés, ses circulaires, et passe constamment *de l'extrême à l'extrême;* l'Allemagne fait grace au peuple des chartes et des constitutions; elle préfère d'organiser ses institutions et de populariser l'instruction, en la faisant passer jusques dans les classes les plus basses de la société (*).

De tout temps la France a fourni un bon con-

(*) On ne doit pas se le dissimuler; l'Allemagne a aussi son mauvais côté; ses lumières philosophiques sont imprégnées de *l'idéalisme*, et la *réforme* menace ses opinions religieuses; nous demandons, pour notre pays, le *progrès*, mais un progrès pur des erreurs des réformateurs du seizième siècle, et exempt de la tendance des dissertations idéales.

tingent sur le tableau des grands hommes ; personne n'aura envie de le contester ; mais la France est-elle le foyer des lumières ? est-elle destinée à *illuminer* toutes les nations de l'univers, comme le pensent ces ultrà-libéraux qui ne trouvent de lumières que dans les travaux d'une imagination féconde, et de justice que dans les opérations de la souveraineté populaire ?

Louis-Philippe ne nourrissait pas des pensées si exaltées ; il n'était pas plutôt monté sur le trône de France, qu'il envoya ses hommes en Allemagne pour aller inspecter et *s'approprier* le *progrès* de l'enseignement primaire.

Depuis longtemps l'Allemagne donne des leçons de philosophie, de théologie, de jurisprudence à l'univers.

Puis, le développement des sciences demande-t-il, pour précurseur indispensable, le bouleversement de l'ordre social ? Il n'est pas permis de le croire. Le siècle de Louis XIV ne fut pas sans lumières ; et cependant le *mouvement* n'avait pas provoqué le progrès ! Le génie français ne pouvait-il faire son progrès sans porter sur l'échafaud la tête de Louis XVI, de sa femme, de sa famille ? Ah ! infortunées lumières que celles qui sont sorties de quatre-vingt-treize !

Enfin, les sciences auraient-elles droit à l'indulgence, si elles ne pouvaient s'acquérir qu'au

prix du bonheur du peuple ? L'ordre, la morale publique, la religion, auxquels les révolutions portent un si terrible coup, ne seront donc plus pris en considération ! Adieu sciences ! Adieu beaux-arts, si je dois les acheter au prix de mon bonheur et par le sacrifice des éternels principes de justice et de religion ! Je vote pour la pieuse ignorance (*).

Les Saint-S. (p. 62). La science se divise en deux branches de travail, le perfectionnement des théories, et leur application. Remarquons d'abord, d'une manière générale, que la plupart des savans négligent presque totalement la première branche, au profit de la seconde.

R. Cette idée est tout-à-fait fausse ; généralement parlant la théorie a profité des recherches des savans ; elle a été améliorée de beaucoup dans les derniers temps. Prenons pour exemples les *sciences naturelles*, et la *chirurgie*, et demandons aux hommes de l'art si ces sciences n'ont pas su profiter, autant que possible, des nombreuses observations du temps et de la recherche.

Mais je reviens toujours à mes idées fondamentales ; les observations ont été faites dans l'intérêt de la théorie ; la théorie a-t-elle été appliquée ? C'est là le point capital.

(*) Pour être heureux il faut avoir
Plus de vertu que de savoir. — M. Bernard.

L'hygiène a fait des progrès; ses principes sont positifs et incontestables; où est la ville, où est le village, où est le plus petit endroit qui obéit à ses lois? Où existe le régime sanitaire, si nécessaire à la santé et à la vigueur du peuple?

Un médecin distingué de la ville (*) s'avisa, en 1828, de donner à la classe ouvrière des leçons gratuites d'*hygiène populaire*; quelle fut sa récompense? L'incurie de la part des ouvriers et l'indifférence du côté de ceux qui auraient dû encourager cette œuvre philantropique, le forcèrent, après avoir achevé son premier cours, à ne pas commencer le second.

Eh bien! à quoi nous servent les intéressantes observations et les belles découvertes de nos savans, tant que nous n'avons pas trouvé le secret de fixer l'attention d'un peuple indifférent à son salut? Ce sont des biens, nous sommes loin de le contester; mais ce sont des biens qui n'ont d'existence que dans les livres des savans.

On sait ce que demandent les Saint-Simoniens; la théorie et l'application des observations scientifiques à la théorie ne leur suffisent pas; ils recherchent encore le *lien* qui lie les principes de la science, et un autre *lien* qui lie les sciences entre

(*) M. Votteu.

elles ; les amis des sciences seront loin de s'opposer à leurs travaux ; seulement il serait à désirer que ces perfectionnemens théoriques, qui ne sont eux-mêmes que des théories, ne demeurassent pas stériles au sein des sciences.

La science met trop d'importance à enfanter de gros volumes. Le temps est venu de commencer un autre travail, celui de dépouiller les sciences de leur lourd et gênant appareil ; la première, la plus belle et la plus utile de toutes les théories, c'est celle de la *simplification*, puisqu'elle remplit un double but, celui de donner à l'homme le moyen de doubler ses connaissances, et celui de les rendre moins fatigantes.

Les Saint-S. (p. 63). De ce que l'ancienne *conception* ne satisfaisait plus aux découvertes modernes, on en a conclu qu'il fallait se livrer *exclusivement* aux recherches de l'*observation*, et l'on n'a plus élevé que des colonnes isolées, au lieu d'ordonner un édifice régulier.

R. Et on a très-bien conclu ; qu'est-ce qui sanctionne la théorie si ce n'est l'observation (*) ? De quelle valeur peut être la théorie, quand elle

(*) L'on conçoit que la science de la religion fait exception à la règle ; son objet et son origine l'élèvent au-dessus de la vérification de l'homme ; il s'en suit que, si elle se trouve en contradiction avec l'observation de certaines règles des sciences naturelles, l'humain doit le céder au divin.

est en discordance avec les faits et la vérification? Nos ancêtres s'accrochaient à leurs écoles; ils voulaient conserver jusqu'aux termes, honorifiques pour eux, de leurs fondateurs; les disciples qui raisonnaient le mieux les doctrines de leurs maîtres, étaient les habiles du temps.

Depuis quand les sciences ont-elles commencé leur mouvement, si ce n'est depuis qu'on a cru pouvoir abandonner la route battue, et n'avoir pour guide que la *vérité*? Jusques-là les écrivains subordonnaient leurs travaux aux conceptions de leurs modèles: *Plato noster deus est*, était le cri des philosophes du temps; depuis lors on a abandonné le prosélytisme scolastique; et les savans ont dit: *veritas noster Plato est*, et bientôt *l'observation* devint le *criterium* de la théorie et des sciences.

La nouvelle direction a ouvert un large chemin et un vaste champ à l'exploitation scientifique. Elle ne pouvait manquer de donner bientôt une nouvelle face aux sciences et à leur théorie.

Les Saint-S. (p. 69). Ainsi, sans vouloir déprécier des hommes qui, par leurs veilles ont bien mérité de la société, mais qui restent loin des *Descartes*, des *Pascal*, des Newton, des Leibnitz; sans chercher à dénigrer leurs travaux qui supposent souvent une capacité peu commune, nous sommes forcés de reconnaître qu'aucune grande pensée philosophique ne domine et ne coordonne les conceptions scientifiques actuelles. Nous ne pouvons découvrir, dans tout cet ensemble, qu'une riche collection de faits particuliers; c'est un musée

de belles médailles, dans l'attente de la main qui doit les classer. Le désordre des esprits a envahi les sciences elles-mêmes, et l'on peut dire qu'elles offrent l'affligeant spectacle d'une anarchie complète. Prononçons, en terminant, que c'est dans l'absence d'une unité de vue sociale qu'il faut rechercher la cause du mal, et dans la découverte de cette unité qu'on trouvera le remède.

R. On l'aperçoit, malgré ce tribut d'éloges exigé par les lois de la convenance, les Saint-Simoniens ne sont pas contens des savans de nos jours; tout en rendant justice à leurs travaux, ils trouvent que le désordre a envahi les sciences, et qu'elles offrent l'affligeant spectacle d'une complète anarchie.

Approcher toutes les sciences d'un centre *commun*, c'est, je le pense, les approcher de la vérité; les Saint-Simoniens ne s'en contentent pas; ils veulent la *hiérarchie* scientifique; ils sont trop exigeans, et demandent l'impossible.

Toutes les sciences ont leurs *objets spécifiques*, et leurs principes particuliers et indépendans. Il n'a pas été prouvé que ces objets soient *relatifs*, c'est-à-dire, qu'ils se rapportent et qu'ils se coordonnent.

S'il s'agissait du sens *moral* des sciences, de leur but et leur tendance, la *centralisation* serait l'unité de vue, et elle se concevrait.

En effet, les sciences qui forment l'homme moral paraissent être en rapport, et liées de manière à ne former qu'un faisceau, dont le sommet, tout en

conservant les susceptibilités spécifiques, n'offre qu'un centre commun d'opérations morales, de même que chez l'homme animal le cerveau est le centre de certaines opérations physiques.

Mais dès que nous reportons la vue sur le champ des notions scientifiques, nous n'y découvrons que des connaissances aussi éparses que les objets qui les spécifient, et les déterminent : quelle peut être la relation entre la géographie qui décrit la terre et la pathologie qui considère l'homme physique et moral dans l'état de maladie? Entre l'astrologie ou la connaissance des astres et l'orthographe ou l'art d'écrire correctement?

Les encyclopédistes du dix-huitième siècle ont également cherché un ensemble dans les sciences; ils n'ont rien effectué ; ils nous ont donné l'*histoire* des sciences plutôt que les sciences elles-mêmes, offrant dans un seul corps, les recherches, les observations, les faits qui se trouvaient éparpillés dans des milliers de volumes, sans restreindre davantage les liens qui unissent les sciences.

Au reste, il faut être juste; nous ne refusons pas des talens aux Saint-Simoniens; peut-être découvriront-ils ce que les encyclopédistes n'ont pas trouvé. Nous n'opposons pas les fins de non-recevoir ni à leurs recherches, ni à leurs découvertes; seulement que leurs observations scientifiques soient meilleures que leurs leçons de religion.

Les Saint-Simoniens trouvent la cause du mal dans l'absence d'une unité de vue sociale; on comprend d'abord quelle est cette unité de vue sociale que recherchent les Saint-Simoniens; elle existerait, qu'elle ne contribuerait en rien à la centralisation des sciences. Au reste, rien ne doit empêcher les Saint-Simoniens de préciser, de coordonner, de *hiérarchiser*, comme ils parlent, les travaux isolés de nos savans, si toutefois la centralisation est possible.

Les Saint-S. (p. 70). Dans l'état avancé où se trouvent la *science* et l'*industrie*, la dernière se présente comme devant être, sous le rapport technologique, une déduction de la première, une application directe de ses données à la production matérielle, et non pas une simple collection de procédés routiniers, plus ou moins confirmés par l'expérience. Rien cependant n'est organisé pour la faire sortir des voies étroites où nous la voyons encore engagée, pour mettre les *pratiques* industrielles à la hauteur des *théories* scientifiques. Ici encore tout est livré aux chances incertaines des lumières *individuelles*.

R. Cette première idée est juste; la théorie est toujours grande dans ses vues et ses projets; l'industrie, qui en est l'expression, doit être exploitée en grand.

Mais la théorie suffit-elle à l'industrie? L'homme ne fait pas l'industrie; seulement il la dirige; les industriels fourmilleraient sur un sol ingrat à la

main du cultivateur, qu'on n'y ferait rien ; la terre même la plus riche ne se prête à l'industrie qu'autant qu'elle est ouverte aux opérations et aux relations commerciales.

Le sujet est vaste ; ne le perdons pas de vue : la théorie ne se réalise pas comme on veut, parce que, abandonnée à elle-même, elle est impuissante pour imprimer le mouvement à la société.

On a beau faire des architectes dans un pays sans richesse nationale ! On a beau donner dans nos universités des leçons de minéralogie, dès que nos exploitations sont frappées à mort !

L'industrie d'une nation s'applique comme d'elle-même et spontanément les principes de la théorie, facilitant et perfectionnant le travail de la main-d'œuvre ; à la condition que le premier et l'indispensable mobile existe, l'intérêt ou la prospérité croissante des familles.

A cet effet je ne vois que le *haut commerce ;* c'est lui qui est le grand balancier du mouvement social ; c'est lui qui entraine et force, pour ainsi dire, toutes les opérations secondaires. Tout peuple qui n'est pas représenté dans les hautes opérations commerciales, passe inaperçu dans la grande famille des nations européennes, et croupit dans la misère, son sol fût-il la *terre promise* de l'Europe.

La Hollande est inaperçue sur la carte géographique de l'Europe ; elle est encore plus insigni-

fiante sous le rapport des productions territoriales. A quoi est-elle redevable de ses richesses, de sa splendeur, de sa force morale? Sa situation est heureuse; le commerce active le peuple; comme une autre *Tyr*, Amsterdam a su, par ses immenses opérations commerciales, s'attirer les regards de l'univers.

La prospérité publique est-elle dans les produits de la nation? Dans ce cas la Belgique, serait un des États les plus riches de l'Europe; on se demande si nous avons à nous féliciter de notre fortune!

Aucune nation ne se suffit à elle seule; eussions-nous tous les moyens d'existence comme nation, les seules denrées coloniales, que nous sommes obligés d'acheter à l'étranger, absorberaient, en peu d'années, les débris de notre défunte prospérité, si la superfluité de nos produits sont refoulés en deçà des limites belges.

Les gens *à courte vue* font une objection triviale; les grands États, comme l'Angleterre, n'ont pas de classe moyenne; ils ne comptent que des riches et des pauvres; la cabane de la misère se trouve à côté du palais de l'opulence; de là le cri populaire, que le haut commerce est nuisible au peuple, et qu'il ne sert qu'à enrichir les *sommités commerciales*.

C'est le grief dont s'arme l'égoïsme pris dans le sens qu'on doit attacher à ce terme; certains in-

térêts froissés s'en sont prévalus, dans le temps, pour réclamer contre l'introduction de la mécanique.

Il est faux que le haut commerce anéantisse la classe moyenne, si ce n'est dans ce sens, qu'il l'élève au-dessus de la condition que cette classe occupe dans les autres pays; il est bien vrai que le haut commerce est et sera toujours le partage de quelques fortunes *transcendantes;* mais ses opérations ne peuvent se concentrer; elles refluent sur la masse.

Les artisans, la classe ouvrière et les marchands, forment la masse du peuple; la fortune occupe l'artisan et l'ouvrier, et le négoce est indispensable au haut commerce.

Il est vrai que dans les pays prospères le nombre des pauvres s'augmente, ou plutôt semble s'augmenter avec le progrès de la fortune publique; il est bon d'en constater les raisons.

La prospérité d'un État en augmente la population, et par conséquent la classe des indigens; le commerce et le travail sont un appât qui attire les malheureux que la misère chasse du sol natal; enfin la misère est plutôt le résultat de l'absence d'ordre et d'une vie réglée chez les pauvres que celui du défaut de ressources.

Qu'on nous dise quelles ne sont, d'après ces considérations, les chances de prospérité, pour

une nation qui joint l'industrie à la fertilité du sol, et, en conséquence, combien n'étaient fondées les espérances que faisait concevoir notre réunion à la Hollande, si de déplorables événemens n'étaient venus désunir deux nations qui avaient tant de raisons de s'aimer.

Les Saint-S. (p. 71) Sans doute malgré ces entraves, des perfectionnemens se sont fait jour; mais pourrait-on compter ce qu'ils ont coûté? Que d'efforts perdus, que de capitaux enfouis, et qu'elle douleur de penser que les fondateurs des plus beaux établissemens en ont rarement recueilli les fruits! Dans l'industrie comme dans la science, nous ne trouvons que des efforts isolés; le seul sentiment qui domine toutes les pensées, c'est *l'égoïsme*.

R. Jamais on ne parviendra à établir sur la terre le *patriotisme* des Saint-Simoniens, c'est-à-dire celui qui confond les intérêts privés pour les fondre dans des affections générales; cette prétention est aussi contraire à la justice et à la saine raison, qu'aux sentimens du cœur humain.

Toutes les affections de l'homme sont appliquées à leurs objets; multipliez ces objets, vous multiplierez les affections; mais à la fois vous en relâcherez les liens. Cette vérité a été connue de tout temps; car toutes les fois qu'on a voulu anéantir chez l'homme certaines affections, on a cherché a en faire naître d'autres, et de plus grandes encore.

On le sait, le cœur de l'homme est bien au-

trement restreint dans ses désirs que l'esprit ne l'est dans ses conceptions ; comment veut-on donc que l'homme embrasse une foule d'objets à la fois et au même degré d'intensité ? L'homme abandonne ses anciennes connaissances à mesure qu'il forme d'autres liaisons ; la jeune épouse quitte tous les plaisirs du monde pour se livrer exclusivement à celui qui est destiné à partager avec elle les peines et les plaisirs de la vie ; la mère de famille oublie ses propres besoins pour ne penser qu'à ceux des jeunes êtres à qui elle a donné le jour.

Ces faits prouvent jusqu'à l'évidence que l'homme ne saurait généraliser ses affections, et même qu'elles ne peuvent pas avoir une grande étendue, et par conséquent que ce patriotisme qui ne distingue pas, mais qui met tous les membres d'une nation, ou de toute la terre, sur la même ligne, est une *utopie-modèle*, qui sera à jamais sans réalité.

Ce patriotisme est-il à désirer ? Contribuerait-il au bonheur social ? La religion qui est aussi raisonnable que sainte, ne le demande pas ; et, je le pense, j'en ai même la conviction, ceux qui le cherchent ne travaillent pas au perfectionnement du peuple, ni à la félicité de la société.

Nous sommes, et les Saint-Simoniens doivent l'avouer, nous sommes essentiellement bornés dans nos conceptions et nos affections ; dans nos

moyens et dans nos ressources ; il s'en suit qu'au fur et à mesure que l'homme s'occupe des affaires publiques, il se détache de ses affaires particulières (*) ; cependant ce sont les affaires domestiques, et non pas la chose publique qui rendent l'homme misérable, ou bien content et heureux au sein de sa famille.

N'est-ce pas là, par hasard, la grande cause des malheurs qui affligent depuis si longtemps la société ? Les hommes n'abandonnent-ils pas trop légèrement le fil de leurs affaires personnelles pour ne s'occuper que des choses d'un ordre supérieur ? Qu'on y pense et qu'on réponde.....

Faisons trouver à l'homme un *petit patriotisme* au sein de sa famille ; qu'il ne s'occupe que d'elle ! qu'il s'y attache ! Lorsque chaque particulier rendra sa famille heureuse, l'État ne manquera pas d'être heureux à son tour.

Les Saint-S. L'industriel se soucie peu des intérêts de la société. Sa famille, ses instrumens de travail, et la fortune

---

(*) C'est cette grande idée qui a consacré le célibat des prêtres dans l'Église : l'ecclésiastique qui épouse les intérêts d'une paroisse, ne doit pas être distrait de la chose commune par l'idée des soins dont se satisfait le père de famille. Qu'on y pense bien, et les rêveurs cesseront de nous vouloir engager, malgré nous, dans les liens du mariage.

REVUE

DU

SAINT-SIMONISME.

REVUE

DU

SAINT-SIMONISME,

OU

RÉFUTATION

DE LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON.

PAR L'ABBÉ G. MOENS.

DEUXIÈME VOLUME.

LIÉGE,

IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME FRÈRES,

DERRIÈRE-LE-PALAIS, N° 335.

1832.

REVUE

DU

SAINT-SIMONISME,

OU

RÉFUTATION

DE LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON,

Imprimée à Bruxelles en 1831.

Les Saint-S. (p. 71). L'industriel se soucie peu des intérêts de la société. Sa famille, ses instrumens de travail, et la fortune personnelle qu'il s'efforce d'atteindre, voilà son *humanité*, son *univers* et son *Dieu*.

R. Et l'industriel a parfaitement raison de ne pas se soucier des intérêts de la société; ses intérêts particuliers avant tout.

Le particulier, honnête homme, aime la chose publique; mais n'étant nanti d'aucune charge de l'État, n'ayant pas de rapport obligé dans la direction des affaires générales, il porte ses vues vers les objets, spécialement soumis à ses soins, et, du reste, il s'en remet à l'action de l'administration

publique, et il se repose sur la force de son gouvernement.

Cette idée est une idée d'ordre social. Toutes celles qui lui sont contraires, ou qui ne lui sont pas subordonnées, portent, dans leur sein, le germe du *désordre*, parce qu'elles enfantent la confusion dans les intérêts privés, et qu'elles portent atteinte au repos et à la prospérité des familles, seules bases qui mettent la machine administrative à l'abri des vicissitudes des temps.

L'homme de bien qui soigne ses intérêts de famille, et harmonise ses affaires domestiques, aide, sans s'en douter, à la chose publique, l'intérêt général n'étant autre chose que la somme des intérêts privés.

Jamais on ne parviendra à égaliser les fortunes. Aussi un gouvernement sage et raisonnable ne s'en occupe-t-il pas (*); il pousse le peuple vers l'industrie, et imprime le mouvement commercial à la nation qu'il est appelé à gouverner; cela fait, il s'inquiète peu si tel membre ou tel autre membre de la société puisent à la source de la prospérité publique. L'impulsion se donne, et les bienfaits du mouvement sont abandonnés à la diligence, à l'industrie, aux travaux, aux efforts des parti-

(*) Si ce n'est peut-être par des voies indirectes.

culiers. Tout le devoir du gouvernement, sous ce rapport, consiste (et son action s'y termine) à rendre la nation prospère, forte, puissante, et, par là, à la mettre à même d'exercer une part, plus ou moins grande, d'influence sur la décision des intérêts politiques des États, et de faire respecter ses droits dans le cas où ils seraient menacés par l'injustice des peuples étrangers.

Les Saint-S. (p. 72). L'industrie, avons-nous dit, possède une *théorie*, et l'on pourrait croire que, par elle, on voit comment la *production* et la *consommation* peuvent et doivent être harmonisées à tous les instans.

R. C'est pécher contre les premières règles de l'économie politique, que de demander que la production et la consommation soient harmonisées chez une nation quelconque. Ces deux choses, la production et la consommation, n'ont aucun rapport direct, et la théorie n'y a rien à voir.

Chez certaines nations la production, du moins territoriale, est nulle, tandis que la consommation est considérable, exemple la Hollande qui ne produit rien outre son gras pâturage. Chez d'autres nations, au contraire, comme chez nous, la production est forte et la consommation est moindre; s'en suit-il que, ou dans l'un ou dans l'autre cas, il faille balancer les ressources nationales avec l'abyme commun où elles vont s'engloutir? Les économistes ne l'ont jamais enseigné.

Deux grandes voies conduisent les nations à la prospérité publique, la superfluité du produit dont les relations commerciales facilitent l'écoulement, et l'industrie jointe au haut commerce. Deux idées capitales dominent aussi l'*économie*, augmenter chez un peuple la production et régulariser la consommation.

La faculté de consommation est inhérente à l'exercice des droits civils; l'action du pouvoir ne peut s'étendre sur elle, et le gouvernement ne doit y toucher que d'une manière indirecte. Le droit d'*imposition* est suffisant pour arrêter le luxe effréné qui tendrait à corrompre la morale publique de la nation.

La production fût-elle triple en rapport avec la consommation d'une nation, qu'on l'augmente encore, parce que quelque grande qu'elle soit, on étend encore le cercle de son terrain avec avantage pour la prospérité publique.

La fertilité du sol n'est pas toujours une raison de la richesse nationale, parce que le sol n'est productif que pour autant qu'il est cultivé, et les richesses des mines ne sont des trésors pour une nation qu'autant que ses relations commerciales avec l'étranger lui permettent de les exploiter, en facilitant le débit de ses immenses produits (*).

(*) Comme on s'en aperçoit, ces réflexions portent sur une

Les Saint-S. Or, cette théorie elle-même est la principale source du désordre; les économistes semblent s'être posé le problème suivant :

« Étant donnés des chefs plus ignorans que les gouvernés ; »supposant en outre que, loin de favoriser l'essor de l'in»dustrie, ces chefs voulussent l'entraver, et que leurs délégués »fussent les ennemis-nés des producteurs, quelle est l'orga»nisation industrielle qui convient à la société ? »

R. La triple supposition de *chefs plus ignorans que les gouvernés*, de *chefs qui entravent l'industrie*, et de *leurs délégués qui sont les ennemis-nés des producteurs*, prouve l'extrême foiblesse du problème. Est-il commun de voir de grands propriétaires viser

---

restriction. La prospérité publique se compose de plusieurs élémens; l'abondance est loin d'être la seule base de son édifice. Si le commerce *avec l'étranger* n'est pas indispensable aux grands États, il est du moins, pour eux, un puissant moyen de développement. Il n'en est pas de même des petits États; lorsque la situation est heureuse, leur production est quelquefois double en rapport avec la consommation; mais quoi faire de la surabondance des produits, dès qu'on ne trouve pas des moyens et de prompts moyens d'écoulement? Le peuple nage dans l'abondance, et il croupit dans la misère. La chose est si vraie que pendant les vingt années de notre incorporation à la France notre industrie et notre commerce n'avaient pas acquis un accroissement égal à celui qu'ils avaient pris pendant les trois dernières années de notre réunion à la Hollande.

à de grandes entreprises, sans avoir l'art de les manier, et sans, au préalable, en avoir apprécié la portée? Mais surtout est-il permis de supposer que les entrepreneurs entraveront une industrie qui est l'objet de leurs spéculations? Certes il est permis de faire des hypothèses; mais le *vraisemblable* est une condition requise, une condition indispensable.

L'ignorance, l'incapacité, la mauvaise foi dans les hautes opérations industrielles ou commerciales seront à jamais partielles; si elles pouvaient se généraliser, ce serait le moment de bâtir l'édifice de la prospérité publique sur d'autres bases; en attendant suivons la marche que nous trace l'idée de l'organisation sociale actuelle, et que nos travaux restent en harmonie avec ses exigences.

Mais s'il est permis d'embarrasser, par d'indigestes suppositions, les questions les plus simples, n'avons-nous pas le droit de demander aux Saint-Simoniens, pour nous distraire un moment des sérieux travaux que nous donne la réfutation de leurs doctrines, s'ils auront recours à la *vapeur* des Américains pour la propagation et la conservation de l'espèce humaine, dans le cas d'une abstinence commune de l'union conjugale?

Toutefois, l'immense étendue de l'industrie et du commerce dans le royaume des Pays-Bas prouve, du moins, que chez nous les industriels ne sont

pas des gens aussi ignorans et aussi inepte que les Saint-Simoniens semblent le croire.

Les Saint-S. Laissez faire, laissez passer! Telle a été la solution nécessaire, tel a été le seul principe général qu'ils (les économistes) aient proclamé.

R. Les économistes, ce nous semble, ont complétement tranché la question. Un gouvernement quelconque ne doit prendre part aux opérations commerciales que pour autant que leur premier développement exige sa coopération, et nécessite son intervention; du reste il doit remettre à l'*intérêt personnel* la réalisation du mouvement général.

Les Saint-Simoniens appréhendent des suites fâcheuses de ce que chaque individu, *du fond des vallées*, ne saurait découvrir l'ensemble des opérations commerciales.

La chose ne tire pas à conséquence; chaque fabricant, chaque exploitant, chaque industriel comprennent l'étendue, les ressources, la proportion de leur *industrie particulière*, et le but est atteint. Du reste, ils se soucient peu des opérations de leur voisin, et encore moins des opérations accumulées de la nation ou de toute la société humaine.

Les Saint-S. (p. 74). Ajoutons maintenant que le principe fondamental LAISSER FAIRE, LAISSER PASSER, *suppose l'intérêt*

personnel toujours en harmonie avec l'*intérêt général*, supposition que des faits sans nombre viennent démentir. Pour choisir entre mille, n'est-il pas évident que si la société voit son intérêt dans l'établissement des machines à vapeur, l'ouvrier qui vit du travail de ses bras ne peut pas joindre sa voix à celle de la société? La réponse à cette objection est connue; on cite l'imprimerie, par exemple, et l'on établit qu'elle occupe plus d'hommes aujourd'hui qu'il n'y avait de copistes avant son invention, puis l'on tire la conséquence, et l'on dit : *donc tout finit par se niveler.*

R. Oui, le *laisser faire, laisser passer* suppose l'intérêt personnel toujours en harmonie avec l'intérêt général, et cette supposition repose sur la vérité.

Les Saint-Simoniens jouent sur l'équivoque des mots *intérêt personnel*. Si par ces termes on devait entendre, comme ils le font, l'intérêt de tel individu, tout changement deviendrait désormais impossible dans l'ordre social établi. Les améliorations le plus impérieusement exigées par la raison de l'utilité publique, seraient encore autant d'injustices et de crimes, parce qu'elles n'ont jamais ou presque jamais lieu, sans froisser certains intérêts particuliers, non-intéressés au perfectionnement. L'établissement des nouvelles communications, les plus indispensables dans les grandes villes, portent atteinte à l'intérêt de ceux qui profitaient du malaise public : ce serait donc encore un crime de lèse-intérêt personnel que de faciliter la circulation du peuple.

L'intérêt personnel du peuple est en harmonie avec l'intérêt général toutes les fois que les mesures générales prises sont au-dessus de l'état actuel, et servent à élever la prospérité publique de la nation, n'importe quelles sont les personnes ou les familles que la fortune publique enrichisse; l'intérêt général ne s'en occupe pas, et il n'a pas à s'en occuper.

Il est fâcheux que des hommes de la force des Saint-Simoniens emploient de semblables moyens pour établir leurs doctrines.

Mais encore les appréhensions des Saint-Simoniens sont-elles exagérées;

L'établissement de la mécanique et des machines à vapeur ne prive pas l'ouvrier du travail. Pour le bien comprendre il faut qu'on ne perde pas de vue ces deux points principaux, que le but de la mécanique est d'agrandir ou d'étendre le cercle des opérations industrielles et commerciales plutôt que de diminuer le travail de la main-d'œuvre, et que tout en faisant le gros de l'ouvrage, elle laisse le détail et le fini aux soins de l'ouvrier. Si ces simples réflexions pouvaient encore offrir la moindre difficulté aux yeux de mes concitoyens, je ne recourrais pas à l'incroyable développement et aux immenses travaux de la typographie depuis l'invention de l'imprimerie; j'offrirais, pour les convaincre, à leur méditation les fameuses fabriques de draps

de Verviers et les nombreuses exploitations de Liége ; et je leur demanderais si ces opérations n'ont pas décuplé la main-d'œuvre depuis l'introduction de la mécanique.

Il ne reste qu'à faire observer que les nations qui, par de tels moyens, poussent leur industrie et activent leur commerce, s'enrichissent aux dépens des autres ; témoins l'Angleterre et la Hollande.

Les Saint-S. Admirable conclusion! Et, jusqu'à l'achèvement complet de ce nivellement que ferons-nous de ces milliers d'hommes affamés? Nos raisonnemens les consoleront-ils? Prendront-ils leur misère en patience, parce que les calculs statistiques prouveront que, dans un certain nombre d'années, ils auront du pain?

R. Tous les faits montrent qu'au lieu de le diminuer, la mécanique augmente le nombre d'ouvriers ; puis, cette appréhension est outrée en ce qu'elle fait croire que les ouvriers que les opérations de la mécanique détournent d'un tel point de travail, ne trouvent pas ailleurs de quoi occuper les momens de leur loisir. Dans un état prospère personne n'est désœuvré, si ce n'est l'insouciante oisiveté.

Qu'on remarque encore que le nivellement des opérations sociales ne demande pas l'influence d'un certain nombre d'années ; ce nivellement se fait à peu près instantanément.

Mais supposons que les grands moyens d'industrie et de commerce désemparent momentanément tel artisan ou tel ouvrier des occupations qui étaient, pour eux, un moyen, le seul moyen de subsistance; la supposition est juste; car plus d'une fois elle a témoigné de la réalité du fait; mais aussi, dans ce cas, l'artisan et l'ouvrier ne tardent-ils pas à détourner leurs vues vers d'autres objets, et à se créer de nouvelles ressources, ressources que la prospérité publique offre de toutes parts.

Les Saint-S. Assurément la mécanique n'a rien à voir ici, elle doit enfanter tout ce que son génie lui inspire; mais la prévoyance sociale doit faire en sorte que les conquêtes de l'*industrie* ne soient pas comme celles de la *guerre*; les chants funèbres ne doivent plus se mêler aux chants d'allégresse.

R. Nous passons aux Saint-Simoniens cette petite contradiction entre *la mécanique qui doit enfanter tout ce que son génie lui inspire*, et *la prévoyance sociale* qui *doit faire en sorte que les conquêtes de l'industrie ne soient pas comme celles de la guerre*; ou, en tout cas, la fausse hypothèse par laquelle on établit que les conquêtes de l'industrie puissent devenir malfaisantes; nous nous bornons à observer que la mécanique doit être abandonnée à l'inspiration du génie, et que la prévoyance sociale n'a pas à s'en occuper, et encore moins à s'opposer à ses progrès.

La comparaison entre les conquêtes de la guerre et celles de l'industrie n'est pas à propos ; celles-là, outre leur caractère d'usurpation et d'injustice, ne se font d'ordinaire qu'au prix des sacrifices les plus douloureux, tandis que celles-ci sont légitimes, et ne peuvent manquer de conduire à l'accroissement de la prospérité publique. Qu'on réfléchisse donc bien que ce n'est pas en vertu du principe de la *liberté individuelle* seulement qu'on est en droit de prétendre au libre exercice de ces travaux de génie, mais encore par l'idée du bien général qui en résulte.

L'utilité de la mécanique, dans les attributions des intérêts nationaux et particuliers, sauf *la question des personnes*, est aujourd'hui chose jugée. Reporter cette question surannée sur le répertoire des disputes modernes, c'est nous ramener aux querelles d'une oiseuse philosophie, dont l'humanité moderne s'est, à juste titre, affranchie.

Naguères encore on n'avait pas assez réfléchi que tout est mécanique dans le monde ; et qu'en principe on ne saurait mettre des bornes ni à l'esprit inventeur, ni aux opérations de l'invention, sans entraver le développement des facultés intellectuelles, ou l'exercice des droits civils de l'homme-citoyen. Empêchez nos propriétaires d'employer, dans l'exercice de l'exploitation, les machines à vapeur, et vous aurez le même droit

de renverser nos moulins à vent; ce que la vapeur fait dans un cas, le vent le fait dans l'autre. Si nos ouvriers peuvent défendre l'emploi des chevaux à la mécanique, dans nos houillères (*), la même raison les conduira à dételer les chevaux des voitures de transport, et à prétendre au transport de la houille au bras, sous prétexte d'augmenter la main-d'œuvre, et d'occuper un plus grand nombre d'ouvriers.

Mais revenons à la question principale; l'utilité, l'opportunité et en quelque sorte la nécessité de la mécanique peuvent-elles encore devenir le sujet d'une discussion sérieuse?

Tout le monde connaît la prépondérance que l'industrie anglaise a prise dans le commerce européen. On peut dire que la Grande-Bretagne a porté sa mécanique au dernier période de perfection; mais si les autres peuples n'imitent pas son exemple, en facilitant et perfectionnant leurs opérations industrielles, quelle serait la nation qui pourrait lutter contre l'industrie intéressée et égoïste de la Grande-Bretagne, industrie qui menace à tout instant d'engloutir la prospérité publique des nations avoisinantes? Recourrait-on au système con-

---

(*) Voyez les mouvemens des ouvriers houilleurs de Liége, dans les premiers jours de juillet 1831.

tinental de l'*empereur*? Mais on sait que ce système n'a pas empêché la fraude et l'introduction des marchandises anglaises dans tous les pays; au contraire, il a puissamment contribué à élever leur valeur dans l'imagination des peuples, qui finalement n'appréciaient plus que leurs objets manufacturés.

M. De Morogues, dans son mémoire *de l'utilité des machines, de leurs inconvéniens, et des moyens d'y remédier en assurant l'extension et les progrès de notre agriculture*, mémoire dont M. Girard fit un rapport très-favorable à l'Académie des sciences de France, séance du 20 février 1832, tout en tombant dans diverses erreurs, jette une nouvelle lumière sur cet objet.

L'auteur du mémoire convient, avec tout le monde, que l'introduction des machines dans les manufactures a considérablement augmenté la production des objets nécessaires à nos besoins et à nos jouissances; mais il ne voit pas qu'elle en amène naturellement l'équitable distribution.

Ce serait tout au plus, une raison d'ordre administratif ou réglementaire; ni la mécanique, ni les manufactures n'y ont rien à voir. Toutes les opérations qui ne sont pas sociales, sont par là même du ressort des spéculations particulières; or les particuliers n'ont qu'un seul but, celui de favoriser leurs entreprises personnelles.

Il est certain que les opérations accumulées des grands spéculateurs pourraient déranger, jusqu'à un certain point, l'équilibre des relations sociales, et déloger, par là, l'être de la société de son état naturel ; la chose ne se ferait que par des voies injustes et illégales, par exemple, en monopolisant telle branche de l'industrie nationale ; mais le gouvernement veille, et, le cas échéant, il ramène le vaisseau de l'État vers son état normal.

Il ne serait pas impossible non plus que l'industrie et le commerce, dans un État, acquièrent leur développement au prix du sacrifice de l'action agricole. Ce serait encore au gouvernement à rétablir l'équilibre entre l'industrie et l'agriculture, et je pense avec l'auteur que l'encouragement qu'on accorderait au défrichement des terres incultes et à leur culture, serait un excellent moyen de décharger les villes populeuses de la masse du peuple qui s'y accumule, et de répandre les masses dans des terres qui, bientôt, leur donneraient d'abondans moyens de subsistance.

L'auteur du mémoire, tout en pensant avec la plupart des économistes que leur misère n'est que temporaire, croit que l'usage des machines ne s'introduit jamais dans une branche d'industrie sans priver aussitôt de travail un assez grand nombre d'ouvriers.

C'est une erreur commune dans laquelle nous

ne voulons pas donner. L'expérience nous a suffisamment montré, et la raison elle-même nous le dit, que les grandes opérations, en étendant le terrain de l'industrie et le cercle du commerce, ont besoin d'un plus grand nombre de bras, et activent un plus grand nombre d'ouvriers.

M. de Morogues considère le paupérisme et les maux qu'il entraîne comme un résultat immédiat de la substitution des machines au travail manuel, et cherchant un moyen de mettre la société à l'abri des dangers dont elle est menacée, sans la priver des avantages qu'elle retire de l'application de la mécanique aux arts industriels, il pense l'avoir trouvé dans la culture et l'exploitation du sol, dont les produits se consomment en nature, et fournissent toujours plus ou moins abondamment le prix du travail à l'aide duquel ils sont obtenus.

Il est fâcheux que des hommes aussi judicieux que l'est M. De Morogues tombent dans des fautes si palpables ; mais enfin, qu'y faire? Il paraît que la *vérité* a juré de ne jamais se montrer à l'homme dans tout son jour et sous toutes les faces, et qu'elle veut demeurer fidèle à ses engagemens.

J'abandonne d'abord à M. de Morogues le soin d'expliquer la contradiction réelle qui existe entre le *paupérisme* qui serait le *résultat immédiat de la substitution des machines au travail manuel* et les *avantages* que la société retire de *l'application de la*

mécanique aux arts industriels. Dès que M. De Morogues reconnait que ces avantages sont réels, n'aurait-il pas, de prime abord, dû chercher ailleurs que dans l'application de la mécanique les causes du paupérisme qui désole aussi bien les nations industrielles que celles qui ne le sont pas?

L'Angleterre n'avait pas plutôt *mécanisé* son industrie qu'elle acquit une prépondérance dans le commerce de l'Europe, qui excita l'envie de toutes les nations; mais que toutes les nations ont cherché en vain, jusqu'ici, à égaler.

De leur côté, les masses suivent naturellement la pente de la prospérité, et refluent vers les sources de la fortune publique.

A l'introduction de la mécanique et des machines, ces grands instrumens de la prospérité nationale, les grands propriétaires s'en sont emparés, et ont, par ces moyens, donné une énorme extension à leurs fortunes (*). Le cultivateur, l'ouvrier et l'artisan trouvant, du moins momentanément, plus d'avantage dans l'industrie, que n'offrait leur condition respective, furent naturellement

---

(*) La petite ville de Verviers contient plus de fortunes colossales, que la ville de Liége, et plus peut-être que celle de Bruxelles. Demandez à ces opulens Verviétois où est la source de leurs fortunes, et ils vous conduiront bientôt vers leurs fabriques et leurs ateliers.

tentés de changer d'état, et de chercher de plus amples moyens d'existence dans les fabriques qui s'établirent sur tous les points du sol, chez les différentes nations.

C'est ici en effet que la *prevoyance sociale* aurait dû se montrer, non pas pour entraver les ressorts de l'industrie, mais bien pour contre-balancer, l'inégalité et en quelque sorte le désordre que devait produire l'accroissement subit et inattendu de son action.

Ce moyen se trouvait certainement dans l'exploitation et la culture du sol que les divers gouvernemens auraient avantageusement favorisés ; mais, on le sait, les anciens gouvernans n'étaient pas de grands économistes, et, sous ce rapport, les temps modernes nous ont révélé des vérités qui avaient échappé à nos ancêtres.

M. De Morogues revient sur la Grande-Bretagne, comme le font tous les mécontens de la mécanique. La propriété territoriale, centralisée, dit-il, par les substitutions et le droit d'ainesse, ne présente que de vastes exploitations rurales dans lesquelles l'usage des machines s'est introduit, comme dans les grandes fabriques, de sorte que de pauvres ouvriers sans travail surchargent également de leur misère les campagnes et les grandes villes. Il trouve que sur seize millions d'habitans la Grande-Bretagne ne compte que 588 mille pro-

priétaires fonciers, ce qui fait un propriétaire sur 28 individus, tandis qu'en France on compte 4,833,000 propriétaires sur trente deux millions d'hommes, ce qui fait un propriétaire sur 7 individus.

En 1828, dit l'auteur, le nombre des pauvres était en France égal au 13e de la population, et en Angleterre il était égal au quart; aussi, à la même époque, ajoute-t-il, tandis que la France n'avait qu'un accusé sur 4,340 habitans, l'Angleterre en avait un sur 857.

M. De Morogues conclut de tous ces faits que s'il convient d'encourager l'emploi et le perfectionnement des machines dans les fabriques (*), il est encore plus indispensable d'encourager l'agriculture contre la concurrence étrangère; il voudrait surtout étendre la petite culture, afin que par l'effet du grand travail qu'elle exige, le plus grand nombre d'individus puissent devenir consommateurs; car, dit-il, c'est de l'aisance de notre population (*il parle de la France*) qu'il faut attendre

(*) L'on voit que M. De Morogues n'est pas un ennemi proprement dit des machines; il convient au contraire qu'il importe d'en encourager le perfectionnement. Nous sommes donc d'accord avec lui, quant au fond; seulement nous voulons redresser plusieurs erreurs graves, dans lesquelles il nous a paru tomber.

le rétablissement de notre industrie et de notre commerce. Malgré le paupérisme qui l'accable, dit-il, l'Angleterre est encore la meilleure pratique de ses propres manufactures.

Il y a dans les pensées de M. De Morogues de grandes vérités et des réflexions justes ; mais elles laissent aussi beaucoup à dire.

La centralisation des fortunes est un puissant moyen de force nationale, mais elle est en même temps une source de misère publique.

Lorsqu'un prince se trouve en contact avec l'étranger, il lui est aussi impossible de faire la guerre et de faire respecter les droits de la nation sans moyens pécuniaires que sans forces militaires. Dans ce cas le gouvernement ne peut pas jouer sur les petites propriétés, ni en tirer parti ; on mécontente toujours le peuple quand on touche à ses intérêts, et c'est ainsi que dans des conjonctures difficiles, un seul *Rotschild* vaut cinquante mille sujets au prince.

Mais M. De Morogues dit lui-même que la centralisation des propriétés territoriales qui est si préjudiciable à la prospérité de la masse populaire est amenée, en Angleterre, par la loi des substitutions et par le droit d'aînesse (*), pourquoi donc

(*) Les substitutions et le droit d'aînesse ne se soutiennent

avoir l'air de l'attribuer à l'introduction de la mécanique ?

L'Angleterre dont la principale politique est de ne pas en avoir vis-à-vis l'étranger, et de traîner ses vues à la suite des événemens, au lieu de subordonner les événemens à une marche loyale, franche, sincère et forte (*), l'Angleterre, dis-je,

---

en Angleterre, que par l'énorme prépondérance que l'aristocratie a acquise sur le peuple.

Le gouvernement de Charles X tenta d'introduire, en France, ces lois injustes, immorales et barbares pour le temps moderne. Il n'en fallait pas davantage pour dépopulariser ce prince, et préparer la France à une révolution.

(*) On sait tout ce que la machiavélique Angleterre a fait contre nous, parce que l'énorme accroissement de notre industrie et de notre commerce lui portait ombrage.

Lord Ponsomby, ce diplomate semi-officiel et *semi-inconnito*, envoyé à Bruxelles sous prétexte de favoriser le retour de la dynastie des Nassau ; mais ayant mission secrète de favoriser l'élection du prince de Saxe-Cobourg comme roi des Belges, a beau répondre, sur l'interpellation du marquis de Londonderry, à la chambre des pairs, séance du 5 mars 1832, que son caractère est connu dans le monde et particulièrement en Belgique, et écrire au *Times* qu'il n'est pas coupable ; on sait ce que valent les promesses, les sermens et les protestations des *hommes publics* en temps de révolution, c'est-à-dire en temps de bouleversement social.

Lord Ponsomby n'a pas assez de titres à faire valoir en faveur de sa bonne foi, pour que nous le croyions *sur parole*.

a toujours eu pour but principal d'établir et de conserver sa prépondérance *morale* parmi les nations européennes, et, à cet effet, elle encourage

---

Il lui importe de se justifier des accusations que porte contre lui l'abbé Van Gèel dans sa *diplomatie du guet-apens*, et des révélations que nous a faites le général Vandersmissen; il lui importe encore de se défendre de la duplicité et de la fourberie dont tant de personnes de Bruxelles prétendent avoir été dupes de sa part; mais il lui importe surtout de nous apprendre ce qu'il a fait de ces nombreuses pétitions de Bruxelles et d'autres villes, faites en faveur de la candidature du prince d'Orange à la royauté de la Belgique, et dont une en particulier portait 1,500 des plus honorables signatures, pétitions qu'il s'était chargé d'adresser à la conférence du *Foreign-Office*, et qui n'y sont jamais parvenues.

Enfin que lord Ponsomby réponde aux terribles accusations que les amis des NASSAU portent contre lui et contre la diplomatie dont il fut l'émissaire, d'avoir conspiré contre l'élection du prince d'Orange, afin de conduire un prince anglais au trône de la Belgique.

Le cabinet de Saint-James, où lord Grey, comme on dit, a protesté de ne jamais avoir influencé l'élection du prince Léopold à la royauté de la Belgique; mais la conduite du gouvernement anglais n'est-elle donc pas assez connue? Qui ignore encore aujourd'hui que, malgré les relations intimes qui existaient entre la cour du roi d'Angleterre et celle du roi des Pays-Bas, c'est la diplomatie anglaise qui, jusqu'ici, s'est le plus opposée au rétablissement du pouvoir de la maison de Nassau en Belgique?

la centralisation des fortunes plutôt que d'en favoriser l'équitable partage.

Un gouvernement, tout en étendant son crédit sur les autres nations et en se rendant formidable aux yeux de l'étranger, ne doit pas perdre de vue le bonheur de l'intérieur, et l'amélioration du sort de la nation qu'il est appelé à gouverner; c'est là

Aujourd'hui l'Angleterre fait *chorus* avec la France pour s'opposer à l'intention bien décidée et bien prononcée des puissances du Nord de rétablir l'équilibre européen, au dérangement duquel, par le seul anéantissement de notre industrie nationale, le commerce anglais gagne plus de cent millions de francs par an. Dès qu'il y aura conflit entre les puissances, l'Angleterre s'empressera de se retirer derrière les éternels retranchemens de sa *stricte neutralité*. Avec la chute du ministère de lord Grey, dont on enveloppera un apparent changement de politique, tombera le masque de cette hypocrite alliance.

Aujourd'hui l'Angleterre spécule encore sur la ruine de notre industrie et de notre commerce; elle veut en ramasser jusqu'aux derniers débris. Lorsque L'HEURE AURA SONNÉ, l'Angleterre n'aura pas assez de raisons de faire la guerre à ses alliés du Nord; et, tout en protestant de son dévoûment à la maison d'Orléans, elle sera *neutre*, et le bon Louis-Philippe, dont la politique ne va pas jusques-là, se trouvera isolé en face d'une bonne dixaine d'ennemis puissans, abandonné à ses propres ressources, ressources minimes, ressources défaillantes, ressources minées par les puissantes opérations du carlisme.

même sa tâche principale; il me semble que l'Angleterre n'y a pas suffisamment songé.

Puis, M. De Morogues me paraît attacher trop de prix au titre de *propriétaire*.

Les négocians, comme on sait, ont souvent leur fortune dans le commerce, et l'Angleterre est essentiellement commerçante. L'artisan à qui telle profession donne une existence aisée, et procure les moyens d'entretenir et d'élever convenablement sa famille, est encore propriétaire et même riche, puisqu'il possède tous les élémens du bonheur domestique et social.

Et bien! l'Angleterre fourmille de *pareils riches*; les moyens pécuniaires y sont en telle abondance qu'ils sont à peu près sans valeur et sans appréciation; d'un autre côté la cherté des vivres y est telle qu'elle permettrait à peu de nos propriétaires d'y mener la *vie indépendante*, qu'ils mènent parmi nous. C'est là le véritable thermomètre de la fortune publique.

M. De Morogues, sans s'en apercevoir, convient de cette vérité, lorsqu'il dit que la consommation est telle en Angleterre que *malgré son paupérisme qui l'accable, elle est encore la meilleure pratique de ses propres manufactures*.

Enfin, M. De Morogues gémit avec toutes les honnêtes gens, de l'immoralité qui règne dans les villes populeuses et de l'accroissement des crimes

qui en est le résultat. C'est une vérité incontestable. Il convient d'en indiquer les causes. Elles ne sont pas, comme semble le croire M. De Morogues, dans l'introduction de la mécanique, quoique la perversité l'ait accompagnée jusqu'ici; mais elles sont dans l'accumulation spontanée de la population dans les grandes villes : *in turbis semper turbæ*, la foule enfante le désordre; elles sont dans l'abandon où se trouve la classe ouvrière, sans instructions suffisantes de morale et de religion, sans surveillance, sans direction; elles sont, enfin, dans l'impuissance où on est resté jusqu'ici de former la raison et le caractère de la basse classe.

La mécanique a été introduite dans la plupart des fabriques de l'Allemagne, et cependant l'immoralité y est loin d'égaler celle de nos ouvriers.

Pour remédier à la misère que cause la concentration de la population, et pour prévenir les crimes qu'elle entraine à sa suite, M. De Morogues conseille d'attirer dans les campagnes, par des moyens d'encouragement, une partie de la classe ouvrière qui obsède les villes populeuses. Ce moyen est souverain et peut être seul propre à diminuer la misère qui, malheureusement, n'est que trop générale dans cette malheureuse classe; mais cette heureuse idée est-elle de M. De Morogues? Pour ne pas recourir à d'autres exemples, nous remarquerons seulement que les deux mo-

narques, à peu près les plus despotes, les plus tyrans et les plus barbares que connaissent les *Amis du peuple*, le roi des Pays-Bas et l'empereur de Russie, l'avaient mise en pratique, avant que M. De Morogues l'ait conçue, et que M. Girard en parlât à l'Académie des sciences de Paris (*).

En définitive, pour les pays limitrophes de la Grande-Bretagne, les hautes opérations commerciales, quoiqu'on puisse en penser, sont indispensables au perfectionnement national ; car pour perfectionner un peuple, il faut commencer par le rendre heureux; mais comment le rendre heureux sans prospérité publique? Pour peu qu'on ait de bonne foi, on convient que la misère est la plus grande ennemie qu'aient jamais rencontrée les sciences, la morale, la religion, l'ordre, la paix publique. La religion ne se trouve pas souvent dans l'opulence, mais elle est encore plus rare au sein de la misère.

La prospérité publique est donc l'indispensable

(*) Voyez les travaux de la *Société de Bienfaisance* pour les colonies agricoles des provinces septentrionales, instituée en 1818, et la *Société de Bienfaisance* pour les colonies des provinces méridionales des Pays-Bas, érigée le 12 décembre 1822, et les fameuses colonies militaires russes, érigées en 1817 par l'empereur Alexandre Ier, sur la proposition du général de l'artillerie Arastschejeff.

base sur laquelle l'on doit bâtir ; la morale publique, les sentimens, le perfectionnement seront à jamais des mots vides de sens chez un peuple accablé sous le poids de la misère.

C'est là la première idée qui doit occuper les soins du gouvernement. Le clergé lui-même, quoique sa mission soit toute en deça des attributions du spirituel, coopère, avec avantage pour la religion, à l'accroissement successif de la fortune nationale.

Mais c'est lorsque l'État est prospère et que la fortune publique fait successivement disparaître la hideuse figure de l'indigence et de la misère, qu'il faut, surtout, cultiver le terrain que l'industrie a défriché ; la terre est préparée à recevoir de riches semences qui porteront bientôt d'abondans fruits. On ne trouve plus d'obstacle au perfectionnement populaire que celui qu'apportent le caprice ou la méchanceté des hommes. Plus de conflit de jurisdiction ; plus de contact entre les attributions du pouvoir civil et celles de la religion ; plus de barrière de séparation entre la magistrature et le clergé ! Que tous se réunissent ; que tous se soutiennent ; que tous se prêtent la main dans le pénible travail qui doit conduire l'ouvrier à la conscience et à l'accomplissement de ses devoirs, l'indigent à l'amour de l'ordre et au sentiment de la probité, tous au respect que nous devons à la religion.

Dépouillez les vertus de leur caractère religieux, et vous les glacerez; otez-leur leur caractère de moralité, et elles ne seront plus de ce monde. La vie de l'homme doit être un inséparable ensemble de religion et de morale.

Les Saint-S. (p. 75.) Nous ferons seulement remarquer que les *terres*, *ateliers*, *capitaux*, etc., ne peuvent être employés avec le plus grand avantage possible à la *production*, qu'à une condition, c'est d'être confiés aux mains les plus habiles à en tirer parti, ou, en d'autres termes, aux *capacités industrielles*.

R. Soit; mais à cet effet, il faut employer des moyens justes et propres. Que gagnerait la société à dépouiller les ayant-droit de leurs propriétés, et à confier à d'autres mains la culture de la terre, la direction des ateliers et le maniement des capitaux? Qui nous répondra que ces mains seront plus habiles que celles de nos propriétaires actuels? C'est là une question purement personnelle, qui n'aurait d'autre résultat pour la société, que celui de déloger la fortune de sa position actuelle et de la transporter sur un autre terrain.

Le gouvernement de tout État s'assure utilement des *capacités administratives*; pour les *capacités industrielles*, il peut se passer de s'en enquérir; les soins doivent tendre non pas à récolter des capacités *faites*, mais à *faire* des capacités, pour diriger une industrie et faire marcher un com-

merce auquel il ne peut, d'ailleurs, prendre aucune part directe, sans décourager les entreprises particulières, et créer des priviléges en faveur d'une certaine classe de la société (*).

Les voies par lesquelles on tend vers ce but sont connues : le gouvernement enseigne les sciences commerciales ; il établit des communications sur tous les points de l'État ; il favorise l'introduction de telles branches de commerce que la nation n'exerçait pas, et dont cependant le sol fournit les élémens ; il apprend aux campagnards l'économie rurale, et il établit ses *fermes-modèles*. Le clergé rural est encore ici à sa place ; il peut faire, sous ce rapport un immense bien dans les communes, en communiquant aux agricoles les principes d'ordre et d'économie que l'étude des sciences lui a fait découvrir, et qui sont si peu connus parmi cette classe de la société ; mais il nous importerait, au préalable, de nous initier nous-mêmes aux secrets d'une science qui d'ailleurs n'a aucun rapport direct avec le saint ministère dont nous sommes exclusivement chargés.

(*) J'ai déjà remarqué que ce dogme d'économie politique peut ne pas être obligatoire pour l'industrie naissante ; car elle a souvent besoin, dans son enfance, d'une impulsion forte, telle que le simple particulier ne pourrait la lui donner.

Les Saint-S. Quoi conclure de tout ce qui précède, si ce n'est que les résultats que nous admirons seraient dépassés de beaucoup, et cela, sans les malheurs dont nous sommes chaque jour les témoins, si l'exploitation du globe était régulariséc, et si, par conséquent, une vue générale présidait à cette exploitation? C'est donc encore ici l'unité et l'ensemble qui manquent. Les chefs de la société ont crié: *Sauve qui peut!* et chaque membre de ce grand tout s'est séparé en disant: *chacun pour soi, Dieu pour personne!*

R. Comme on l'a très-bien observé, le mécanisme administratif est impossible dans les rapports sociaux. Tout agrandissement des opérations amène la confusion et entrave les travaux, au lieu de les faciliter. Outre l'idée du bien général qui, chez le particulier, n'est autre chose que le désir de voir la société prospère et heureuse, chacun porte ses vues sur des spécialités; l'industrie et le travail de l'homme n'en sont que la conséquence. Qu'on tente de tarir cette source qui, à peu de chose près, nourrit seule l'activité humaine, et l'on verra si rien dans ce monde est capable de la remplacer.

Chacun pour soi, Dieu pour personne! Froide impiété! Il faut être quelque chose de plus qu'effronté, pour prêter un langage si blasphématoire à un peuple qui, quelque soit d'ailleurs la dépravation des mœurs, ne sépare jamais sa cause de celle de la providence.

Un sentiment de piété a fait dire à l'homme: *Chacun pour soi, Dieu pour tous!* La chose fut forte de conviction et passa en proverbe. *Dieu pour personne!* Jamais personne ne l'a dit, si ce n'est le troupeau des fatalistes et celui des Saint-Simoniens.

Les Saint-S. (p. 76.) Après avoir montré l'absence d'un but commun dans les sciences et dans l'industrie, il ne nous reste plus qu'à jeter un coup d'œil sur les beaux-arts, pour avoir embrassé tous les modes de l'activité de l'homme.

R. Il y a erreur, de la part des Saint-Simoniens, de croire qu'ils ont embrassé tous les modes de l'activité de l'homme, après avoir traité des sciences, de l'industrie et des beaux-arts; il reste à parler de la vie morale et sentimentale de l'homme; il reste encore à parler de la perfectibilité religieuse, à laquelle les Saint-Simoniens croient, puisqu'ils s'efforcent de donner au monde ce qu'ils appellent de meilleures croyances religieuses. Ces modes de l'activité humaine sont-ils dans les attributions de la science? Non, ni la pratique, ni la notion de la morale ne forment exclusivement les mœurs; les sentimens joints à la science et à la pratique constituent la moralité de l'homme.

Mais peut-être, et la chose est plus vraisemblable, les Saint-Simoniens regardent-ils la morale

et la religion comme étant du domaine des beaux-arts, et devant être traitées à ce chapitre. C'est encore confondre les notions et fausser le jugement ; les beaux-arts déposent des sentimens ; les sentimens sont l'expression de la morale et de la religion ; mais ni la morale, ni la religion ne s'identifient avec les beaux-arts.

Les Saint-S. Nous aussi, nous reconnaissons l'état de dépérissement et de langueur des beaux-arts ; mais nous l'attribuons à des causes fondamentales, et il est d'autant plus intéressant de remonter à ces causes, que plus tard nous aurons à faire voir quel est le véritable rôle des *beaux-arts*, et quel est pour nous l'*étendue* de ce mot.

R. Il est certain que, comme les Saint-Simoniens l'observent, les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, et de Louis XIV, l'emportaient sur le dix-neuvième, non pas en ce que les sciences des siècles passés avaient une prééminence sur celles du siècle présent, mais en ce qu'elles étaient plus étudiées et mieux approfondies, qu'elles ne le sont de nos jours ; et encore faut-il borner ces réflexions : car les sciences n'ont jamais été cultivées en Allemagne comme elles le sont aujourd'hui.

La *Gazette de France* vient de nous tracer nettement le caractère des peuples du Midi et celui des peuples du Nord.

Voici le début de son article, intitulé *les Prestiges politiques*.

« Il y a, dit la *Gazette*, des peuples positifs »qui veulent recevoir ce qu'on leur promet; tels »sont les Allemands, les Anglais, et assez généralement les peuples du Nord. Il y en a d'autres »qui prennent facilement le change, se bercent »toujours d'illusions et se contentent volontiers »de prestiges. De ce nombre sont les Français, »les Belges, les Polonais, et les peuples du Midi. »Chez ceux-ci, proclamer les bienfaits d'une ré»volution suffit; il serait superflu de les réaliser; »on parle d'économie sans en faire, on vante le »perfectionnement des institutions sans y rien »changer. Ces heureux pays sont la terre pro»mise pour les révolutions: là, on dit au peuple: »Tu es libre! » et il se rend en prison; on lui »dit: « Les droits sont égaux entre tous les hommes »qui composent la nation. » Et cent quatre-vingt»dix-neuf de ces hommes sur deux cents se »voient tranquillement fermer au nez la porte »des Comices: on lui dit: *Les jours de gloire sont* »*arrivés*, et il évacue ses conquêtes, « les temps »d'économie sont venus » et il paye le double »d'impositions. Quand ce bon peuple a fait tout »cela, il se réjouit, il crie Vive la liberté, vive »l'égalité, vivent les gouvernemens à bon marché. »Il plaint du fond de son âme les nations qui

»sont empêchées de faire de glorieuses révolu-»tions, voire même il entreprend de leur faciliter »les moyens d'arriver à sa félicité. Dans ces mo-»narchies régénérées, le matériel compte pour »peu de chose, tout y est spiritualité. Ce n'est »pas des corps, c'est des esprits que le gouver-»nement s'occupe. Le travail peut manquer, »les alimens devenir rares, sans que cela fasse »grande chose. Ce qui importe, c'est d'occuper »toutes les imaginations, de satisfaire toutes les »vanités. Si on pouvait y vivre de l'air du temps »comme on s'y repait de mensonges, ce serait »le pays de l'Eldorado. »

Cet esprit de légèreté ou de gravité des différentes nations imprime également son caractère à l'étude des sciences ; on voit que les peuples qui se repaissent de fumée et d'illusions politiques ne les approfondissent guères. Il faudrait, à cet effet, un fond d'application, d'assiduité, de ténacité qui leur manque, et dont l'absence imprime le cachet de l'insuffisance à tous leurs ouvrages.

Mais les causes du dépérissement et de la langueur des sciences et des beaux-arts s'offrent comme d'elles-mêmes à l'attention de l'observateur. Les besoins matériels sont réels chez la plupart des nations de l'Europe ; les misères de la vie qui obsèdent les hommes, jettent une

grande partie de la société dans un marasme oppresseur des belles pensées ; puis, vient la frivolité d'un siècle qui sacrifie l'étude des beaux-arts à l'amour d'une grandeur emphatique et imaginaire ; enfin, se présentent ces interminables guerres et ces secousses sociales qui, depuis un demi siècle, ont ravagé l'Europe, et qui sont assez rétrogrades pour reculer, chaque fois, les sciences et les beaux-arts d'un quart de siècle. Dans leurs recherches, les Saint-Simoniens pourront trouver encore d'autres causes du dépérissement des beaux-arts ; mais ces causes ne seront que secondaires ou subordonnées à celles-ci.

Les Saint-S. (p. 78). Ajoutons, en passant, qu'aujourd'hui les véritables artistes, les hommes vivement inspirés, ne réfléchissent que des sentimens anti-sociaux, car les seules formes poétiques où l'on retrouve de l'animation sont la *satire* et l'*élégie*.

R. C'est une pénible et désolante vérité qui, ce me semble, a sa source dans le développement de la presse périodique et dans l'introduction de la *représentation* dans les gouvernemens constitutionnels ; j'entends parler de la mauvaise direction que ces institutions ont prise.

Depuis ce temps-là la société paraît être constamment dans les douleurs de l'enfantement, et l'explosion nous présage de grands malheurs.

Les partis existent ou ils se forment partout ; chacun travaille sans relâche à agrandir son terrain et à refouler son adversaire dans des limites circonscrites. A cet effet la *satire* est à l'ordre du jour ; elle est le puissant moyen des agens respectifs ; aussi jamais ne s'en est-on servi comme de nos jours.

Un seul point est en vénération chez les partis qui se trouvent constamment en présence, c'est la circonspection à s'enquérir des opinions et à utiliser les travaux des hommes dont ils veulent se servir.

Cet homme a-t-il de la probité, de la vertu, de la capacité? Cet homme a-t-il du tact et du jugement? Cet homme est-il modéré, sait-il vivre avec le monde qu'il est appelé à *gouverner*? Ce sont autant de questions qu'on fait dans des temps plus calmes et plus posés. Pour l'époque on se contente de comprendre quel parti on peut tirer de tel homme pour parvenir à tel but qu'on veut atteindre *quand même*, et comment on écartera tel autre homme qui n'adopte pas jusqu'au caprice et jusqu'aux extravagances du parti dominant. Ce désordre qui envahit toutes les administrations, n'est pas seulement un inconvénient ; c'est la plus grande plaie dont ces malheureux temps frappent la morale publique et les sentimens religieux du peuple.

Il reste une seule dénomination sous laquelle l'homme est connu, il est libéral ou ministériel, royaliste ou constitutionnel. Les qualités du cœur et les talens de l'esprit sont des choses d'une importance secondaire, dont on s'occupera plus tard, si on en trouve le temps.

Mais l'honnête homme s'avise-t-il de faire quelque chose dans l'intérêt du maintien de l'ordre, ou pour rapprocher les élémens de la société ébranlée, sa place lui est réservée; le journalisme, fatal instrument, destiné à répandre l'ombre sur une réputation intacte, et à décliner la valeur d'un mérite reconnu, s'empare de sa personne, la livre au mépris public, et la met, enfin, au *ban du peuple*, comme parle M. De Potter.

Grégoire XVI, victime du carbonarisme italien, refuse de sanctionner une pièce diplomatique, extorquée par les révoltés, pendant sa captivité, à Bernetti; Grégoire XVI est déchiré des dents par les feuilles démagogues de Bruxelles.

Le mérite lui-même perd tout moyen de vérification; car, je l'avoue ingénûment, je n'ajoute pas beaucoup plus de prix aux éloges que me donnent mes amis, qu'aux reproches que me font mes adversaires, toutes les fois que je traite des objets qui satisfont les uns, ou qui mécontentent les autres.

La satire est donc une des causes de la déca-

dence des mœurs. L'esprit de défiance, de haine, de désunion qu'elle répand dans la société, porte partout son venin, étouffe les sentimens publics, brise les liens sociaux, arrête le progrès des beaux-arts, et finit bientôt par corrompre totalement la morale publique. La satire prosaïque est aussi contraire à l'atticisme de *Démosthènes* qu'au luxe des pensées de *Cicéron*, et, on le sait, le langage corrompt les mœurs.

Les Saint-S. (p. 79). Plus tard, lorsque le christianisme, préparé par l'école de *Socrate*, eût détruit l'esclavage.

R. Le christianisme a donc détruit l'esclavage ! C'est un beau témoignage que celui-là dans la bouche des ennemis de la doctrine chrétienne ! Mais les chrétiens ne conçoivent pas comment l'école de *Socrate* a *préparé* leur religion. C'est là encore une vieille accusation du philosophisme français du siècle dernier, accusation, qui tend à détruire la divinité de l'œuvre de notre rédemption.

Il est certain que *Socrate* a su s'élever au-dessus des grossières et dégradantes doctrines de son temps; qu'il a, en quelque sorte, épuré la morale d'une foule de rêveries et de superstitions dont elle était enveloppée ; mais encore *Socrate* est-il resté à une immense distance de Jésus-Christ.

Socrate ne fut ni sain dans sa doctrine, ni pur de mœurs. Il est certain qu'il a enseigné un dieu

suprême ; mais il ne conste pas qu'il ait cru à l'*unité* de Dieu ; au contraire, il paraît qu'il a admis des divinités subalternes.

Socrate, tout en se moquant du culte qu'on rendit aux divinités mythologiques de son temps et de son pays, fut lui-même imbu d'idées superstitieuses ; à sa mort, il ordonna à ses amis de sacrifier un coq à Esculape.

Enfin, on accuse *Socrate* d'avoir été un homme voluptueux ; selon Zenephon (*) il enseignait à la jeunesse d'Athènes l'art de séduire la courtisanne *Théodora*.

Les Saint-S. Lorsqu'au prix de mille douleurs, les préceptes de l'Évangile, appliqués à la politique sous le nom de *catholicisme*, eurent donné à la société une organisation nouvelle, en harmonie avec ses besoins, la foi devint une *patrie spirituelle*, commune à tous les enfans du Christ ;

R. Dans le temps, les préceptes de l'Évangile ont réorganisé la société, et ils l'ont fait d'une manière qui fût en harmonie avec ses besoins ; d'où vient donc que cet Évangile, dont la lettre et l'esprit sont toujours les mêmes, ne peut pas soutenir cet état harmonique ?

Qu'on me permette de revenir un instant sur cette idée ; c'est une question capitale dans la

(*) Memorab. L. 3. C. II.

discussion que nous avons à soutenir avec les ennemis de la religion.

Il est avéré que, au temps du paganisme, la société était en souffrance, sous le rapport de ses besoins moraux ; non-seulement les idées de l'homme étaient enveloppées des plus épaisses ténèbres ; mais encore son cœur était affecté ; ce fut l'inévitable résultat d'un culte immoral.

Le christianisme vint, de l'aveu des Saint-Simoniens, organiser une nouvelle société, et l'harmoniser avec ses véritables besoins. Entendez que l'Évangile vint asseoir la société sur d'autres bases ; dégager l'esprit humain de ses préjugés ; imprimer au cœur de l'homme une direction plus digne de son être, et des sentimens plus conformes à ces cris de l'éternelle justice qui parlent si haut au moment que les passions ont fait place à la raison et à la sagesse ; entendez, enfin, qu'il vint nous apprendre nos droits et nos devoirs d'hommes moraux et religieux.

Aujourd'hui cet Évangile n'est plus de circonstance ! Mais sa morale ne saurait-elle continuer d'opérer ce qu'elle a fait avec tant d'avantage pour un autre temps ? Il faut ou que les principes de cette morale aient changé, ou que l'homme d'aujourd'hui ne soit pas l'homme des siècles passés. Cependant on est tenté de croire que les besoins moraux de l'homme du quinzième siècle sont ceux

de l'homme du dix-neuvième siècle, aux convenances sociales près.

En effet, dans ce temps, la religion était en harmonie avec les besoins du peuple ; mais avec quel peuple? avec un peuple superstitieux, idolâtre, charnel, barbare? Non certes, puisqu'elle était venue relever la société de ces vices. La vérité, l'ordre, la morale, le vrai culte, étaient donc son état normal, où la condition à laquelle elle devait la conduire. Cette base était fixe et solide; mais la société moderne en exige-t-elle une autre? Lui faut-il une autre morale? Lui faut-il d'autres vertus? Faut-il d'autres mœurs pour former l'homme de l'époque? Que les Saint-Simoniens nous répondent et nous apprennent comment ils sont conséquens avec eux-mêmes.

La première destination du christianisme était de jeter les fondemens d'une société nouvelle ; ces fondemens étaient les élémens de l'organisation de l'ordre social dans le temps; ils doivent être la base de la société actuelle et de la société à venir, à moins que les Saint-Simoniens ne nous apprennent qu'il y ait une vie intermédiaire et de transaction entre le christianisme et la religion qui doit gouverner l'avenir, et que cette dernière période de l'âge humain soit arrivée.

Les préceptes de l'Évangile appliqués à la politique!

L'idée est fausse. Les institutions politiques,

dans le temps du paganisme, étaient intimement liées aux institutions religieuses. On se rappelle que *Socrate* fut condamné à mort à Athènes pour insulte aux dieux; c'était du moins le motif apparent de sa condamnation.

Ces deux espèces d'institutions étaient également défectueuses; les unes ne répondaient pas plus aux besoins de l'*homme-citoyen* que les autres aux besoins de l'*homme-religieux*; il en résulta que l'Évangile, dont les sages leçons embrassaient *tout l'homme*, ne pouvaient pas renverser celles-ci sans porter atteinte à celles-là.

Aussi les différens gouvernemens de l'Europe s'en sont-ils bientôt aperçus; au fur et à mesure que le christianisme gagna du terrain, ils se sont empressés d'abolir leurs institutions politiques, ou de les modifier de manière à les coordonner et à les adapter à l'esprit et à la direction des institutions religieuses (*).

(*) C'est l'idée d'une application générale. Plusieurs gouvernemens ont conservé, dans leur législation, des lois peu en harmonie avec les préceptes de l'Évangile; tel est le divorce consacré par les lois françaises.

M. l'Abbé Lys, desservant de la succursale de Soiron, diocèse de Liége, est officieux envers la législation civile; il pense que les lois de l'État sur le divorce *autorisent seulement, sans commander*. C'est une subtilité de pensée plus

Ce sont donc les institutions politiques qui ont été calquées sur les idées de la religion chrétienne, et non pas les idées religieuses, qui ont été appliquées à la politique des différentes époques.

Les Saint-S (p. 82). Mais s'il n'existe pas d'affections sociales, les affections individuelles sont-elles, en revanche, très-développées? Bien que la génération actuelle se réfugie avec orgueil dans cette sphère lorsqu'on l'accuse d'égoïsme, il s'en faut de beaucoup, pourtant, qu'elle y soit à l'abri de ce reproche.

R. Les affections individuelles sont en souffrance comme les affections nationales, et il n'en peut

---

indulgente que juste; il est dans l'esprit, comme dans la lettre de la loi, d'établir le divorce et de le sanctionner.

L'exception de M. Lys ne serait admissible que pour autant que la loi se bornerait à établir le divorce; parce que, dans ce cas, les effets du jugement énonciatif sembleraient être *purement civils*; mais en prononçant le divorce, la loi réhabilite les époux à contracter un second mariage, et elle y concourt, en sanctionnant l'acte de célébration du second mariage, passé à la municipalité.

Voyez le *discours chrétien, recueilli de différens sermons, etc.*, par L. A. M. Lys, p. 222.

La législation civile est donc ici en opposition formelle avec la morale de l'Évangile; elle s'est probablement exagéré les fâcheuses suites qu'amènerait son rapprochement de la loi religieuse. Espérons toutefois que le temps fera disparaître le seul point peut-être où la loi civile et la loi de la religion sont en désaccord formel.

guères être autrement. Les sentimens de l'homme ont besoin d'être établis. C'est l'ouvrage de la religion et aussi celui de l'État ; car un gouvernement athée, qui n'employerait que l'action de son mécanisme administratif, n'existerait pas long-temps, ou s'il se maintenait par la force brute des armes, il ne subsisterait que pour le malheur de la nation. C'est un fait constaté par l'histoire de tous les temps, que la société ne reste pas stationnaire ; si sa tendance n'est pas progressive, elle est rétrograde. La raison en est dans la nature de l'être collectif qui se renouvelle toujours, et qui est sans cesse sous l'influence de nouvelles modifications, modifications qui la descendent du point d'élévation *morale*, où elle se trouve placée, si toutefois d'autres agens ne viennent la relever, afin d'augmenter ses forces, ou du moins pour maintenir l'équilibre entre son accroissement moral et les pertes constantes que les élémens hétérogènes lui font subir.

Mais les affections sociales ou nationales n'ont pas besoin d'être stimulées. Ces affections qui, chez un peuple, ne sont autre chose que l'instinct de sa conservation comme corps de nation, sont une suite du sentiment individuel, et elles s'établissent et se conservent d'elles-mêmes. Tout peuple heureux s'unit, et tout peuple uni est fort de son esprit national.

L'Angleterre est divisée par les *torys* et les *wighs* ;

le libéralisme et le royalisme déchirent la France, et, crainte de se rencontrer sur le chemin des sentimens communs, ils se jettent constamment du côté des extrêmes, et laissent les partis sans chance de réconciliation ; dans le temps, le royaume des Pays-Bas fut travaillé par les constitutionnels et les ministériels.

Y a-t-il dans toute l'Europe un peuple où il y a plus d'esprit national que chez les Allemands ?

Et cependant en Allemagne on se contente de travailler les affections individuelles, et nulle part on ne s'occupe moins de l'esprit national.

Deux grandes idées devraient constamment dominer la pensée de tout gouvernement. Il a à établir le sentiment individuel du peuple et à empêcher la malveillance de corrompre la raison publique. S'il va au-delà, il se nuit à lui-même, ou, du moins, il perd son temps (*).

(*) Le gouvernement du roi des Pays-Bas n'avait pas assez mûri ces idées ; au lieu de laisser faire au temps, il avait voulu commander la fusion entre les deux grandes parties qui devaient se fondre en un seul corps de nation, et former le royaume des Pays-Bas ; il voulut même *provoquer* la *nationalisation* du royaume. C'est ce qui l'avait porté à prendre quelques mesures exceptionnelles, dont les ennemis de l'État et les factieux se sont adroitement emparés pour faire des mécontens et des ennemis au gouvernement.

C'était une erreur grave qui a mené aux plus fâcheuses

Les dernières tentatives de la *Tribune Allemande* et du *Messager de l'Ouest*, de révolutionner l'Allemagne, provoquent d'abord l'opposition du gouvernement et celle du pouvoir ecclésiastique qui, par l'organe de ses évêques, précautionne les fidèles contre les projets des factieux.

Les Saint-S. (p. 83). Comment se forme aujourd'hui ce lien si doux par lequel un sexe s'unit à l'autre, pour mettre en commun et les joies et les peines de la vie? Nous avons tous appris ce que c'est qu'un *bon mariage*, par opposition à ce qu'on appelle un *sot mariage*. Pauvres jeunes filles! on vous met à l'encan comme des esclaves; aux jours de fête on vous pare pour vous *faire valoir;* et souvent dans son impudeur, votre père met vos attraits dans la balance, pour donner un peu moins d'argent à l'indigne époux qui vous marchande. Sans doute, et nous le disons avec joie, il est des hommes qui répudient cet odieux trafic, mais ils sont en petit nombre, et le monde s'en rit.

On pourrait croire que les affections paternelles et filiales, celles qui naissent, pour ainsi dire, le jour où nous recevons la vie, ne sont pas de nature à subir d'aussi grandes altérations;

---

conséquences. Le gouvernement aurait dû se contenter d'empêcher les ennemis de l'ordre de semer le désordre, de corrompre la morale publique et d'entraver l'action de l'administration nationale, et du reste, il pouvait s'en remettre à l'influence et à la force de l'industrie, des relations commerciales, des rapports sociaux, pour la nationalisation du royaume.

R. Ces pensées sont fausses dans leurs motifs et exagérées dans leur application.

Pour nous démontrer la décroissance des sentimens individuels, les Saint-Simoniens disent que les parens *mettent leurs jeunes filles à l'encan comme des esclaves.*

Les parens ont beaucoup plus d'intérêt qu'on ne pense communément, d'avoir égard aux mœurs, aux sentimens de religion, au caractère, à l'être même de celui qui va partager avec leur enfant, les plaisirs et les peines de la vie; car c'est dans ces grands moyens que l'épouse trouve les premiers élémens du bonheur domestique.

Mais il est encore un autre point, qui ne doit pas échapper à l'attention d'un père de famille, ni être en dehors des soins paternels, point tout aussi indispensable, c'est d'avoir égard aux *convenances* de l'union conjugale. Certes, le calcul ne doit pas former les nœuds du mariage; mais le caprice ne doit non plus présider à la formation de l'hymen sacré. La raison, la prudence, la réflexion doivent modérer les fougues de l'âge et les folies de l'amour.

Pauvres filles! souvent, dans son impudeur, votre père met vos attraits dans la balance pour donner un peu moins d'argent à l'indigne époux qui vous marchande!

Ce langage est le langage de l'imprudence dans

la bouche de la vertu, et celui du crime dans celle des Saint-Simoniens. C'est une pauvre récompense qu'ils décernent à la tendresse paternelle, et il sied bien mal à ces novateurs d'abuser ainsi du droit d'Asyle, pour enseigner une semblable morale aux jeunes personnes dont les sentimens ne doivent réfléchir que l'amour et le respect envers leurs parens.

Nous opposerons à jamais les fins de non-recevoir à la malveillance ou à l'inconsidération qui, dans leurs leçons aux enfans, supposeront aux parens des crimes que la sagesse et la prudence éloignent de leur conception. La théorie trouve le vice comme la vertu dans le domaine des êtres possibles ; ni la morale, ni la religion ne connaissent de crime possible ; elles en éloignent l'idée et jugent le fait.

Le désir outré des parens de chercher à leurs filles de brillantes alliances, loin de témoigner de l'altération dans les affections paternelles, prouve, au contraire, que ces affections sont telles, qu'elles leur font oublier leurs premiers devoirs.

Une triste expérience leur a souvent appris à quelles peines, à quels tourmens, à quels malheurs l'absence de ressources dans le ménage, voue les jeunes époux ; le désir de prévenir de semblables revers est la raison qui porte les parens à chercher à leurs filles des maris plus ou moins

riches. Ce vœu n'est pas factice; c'est le reflet de sentimens bien naturels.

Ces sentimens, tout équitables qu'ils sont, peuvent fasciner les yeux aux parens, et les porter à faire le douloureux sacrifice de l'indispensable base du bonheur domestique; le prompt retour de l'erreur désabusée prouve que ces écarts sont des erreurs de bienveillance et non pas de méchanceté.

Les mêmes sentimens modifiés, mais toujours paternels, s'empressent d'aller au devant du malheur; ils prient l'*homme*; ils tâchent de le toucher par les larmes; ils le conjurent d'être bon mari envers leur enfant.

Ils consolent leur fille, en ne lui faisant voir dans la tyrannie dont elle est l'inévitable victime, que l'erreur momentanée d'un caractère vif, caractère dont, d'ailleurs, sa douceur d'épouse parviendra à calmer les transports.

C'est ainsi que ces malheureux parens, qui s'aperçoivent trop tard de leur fatale erreur, cherchent en vain à rejoindre les élémens épars du bonheur conjugal.

Les Saint-S. N'avons-nous pas vu la philosophie mettre froidement en doute les devoirs réciproques des parens et des enfans? Et les successions n'ont-elles jamais *adouci* des *regrets*, n'ont-elles jamais tari des larmes?

H. Il n'y a pas d'extravagance dont une vaine et présomptueuse philosophie ne se soit rendue cou-

pable ; mais ces prétentions de nos philosophes modernes ne prouvent rien, sinon qu'ils étaient bien loin de travailler, comme ils le disaient, au perfectionnement de l'humanité.

Mais des successions ont quelquefois adouci des regrets et tari des larmes! Soit! l'homme a été toujours homme ; c'est-à-dire souvent faible et parfois méchant ; mais la chose s'explique aussi de manière à ne pas souvent troubler l'ordre de l'amour filial.

Le fils, qui, à son tour, est devenu père de famille se réjouit à la vue des ressources que lui amène la succession paternelle, et qui se trouvent être d'une impérieuse nécessité pour subvenir à l'entretien et aux pressans besoins de ce qu'il compte de plus cher au monde ; le fils en cesse-t-il de pleurer la mort d'un bon père? Il n'est pas permis de le penser. Les Saint-Simoniens, qui d'ailleurs sont si larges en fait de doctrines, devaient se montrer moins difficiles sur certains points, et ne pas plus exiger l'impossible dans l'ordre du monde moral, que dans l'organisation du monde matériel.

Les Saint-S. (p. 84). Au moyen âge, grâce au lien religieux, on vit plus d'une fois, malgré les haines nationales, les peuples de l'Europe se lever de concert pour marcher vers un but commun. Les souverains de nos jours ont essayé de rétablir entre eux une association, mais leurs efforts n'ont eu pour résultat qu'une espèce de parodie du passé, décorée

du titre de Sainte-Alliance. Ce pacte européen basé sur des intérêts étroits, et conçu uniquement dans la crainte du mouvement révolutionnaire, privé du souffle de vie qui animait l'ancienne confédération, ne pouvait avoir qu'une existence éphémère; il ne réalisait rien de plus que ce qui avait été tenté vainement, à diverses époques, pour assurer le maintien de *l'équilibre* européen, problème insoluble, tant que les peuples de l'Europe ne se sentiront pas mus par un but commun;

R. 1. L'association qu'établirent entre les souverains les traités de 1814 et 1815, n'est pas une imitation des associations précédentes, car l'alliance de cette époque ne trouve son égale à aucune époque antérieure.

De tout temps les souverains ont plus songé à l'augmentation de leurs forces et à l'agrandissement de leur domination, qu'à des mesures d'un ordre européen, et c'est précisément dans ce sentiment de la conservation personnelle, que *l'empereur* a trouvé le moyen de sa grandeur toujours croissante, jusqu'à ce que l'incendie de Moscou ait dévoré la grandeur française et creusé le tombeau de Napoléon.

Le roi de Prusse, l'empereur d'Autriche fléchirent, en 1812, le genou devant les formidables armées françaises, et s'empressèrent de leur ouvrir le chemin qui devait les conduire dans le centre de la Russie. Chaque monarque en particulier, semblait solliciter sa grâce et demander la *vie sauve*.

Napoléon les surpassait tous en savoir faire, il avait su croître à l'ombre de leur pusillanimité; d'année en année, sa domination s'étendait dans le Nord et à mesure qu'il gagnait du terrain, il acquerrait de la force sur les peuples conquis qu'il savait enchanter par la phantasmagorie de la grandeur humaine.

La catastrophe de Moscou, fut le signal de la défaite des armées françaises; la faim et le froid furent les deux anges exterminateurs. Les débris de ces formidables armées ne se jettèrent sur Leipzig que pour se noyer dans l'Elster.

C'est alors seulement que les princes de l'Allemagne appuiés du pouvoir colossal de la Russie, conçurent le sentiment de leur force et de leur dignité, et crurent devoir les sanctionner par les garanties de la *coalition*.

Le même sentiment qui jusques-là avait isolé les puissances du Nord, les unissait en 1812, celui de leur conservation.

2. Mais cette alliance n'était pas *basée sur des intérêts étroits*, ni *conçue uniquement dans la crainte du mouvement révolutionnaire;* plusieurs grandes pensées avaient présidé à sa formation; la conservation des droits des souverains régnans, la démarcation définitive des limites qui devaient circonscrire les États, et qu'aucun souverain ne devait désormais dépasser; la décision de plusieurs

intérêts d'un ordre général ; et finalement une assurance *garantie* contre le mouvement révolutionnaire.

3. Le maintien de l'équilibre européen, tel que la pauvre diplomatie du journalisme l'entend, ne fut pour rien, ni dans la lettre, ni dans l'esprit des traités d'alliance de 1814—1815 ; cet équilibre est pour les États ; ce que le *nivellement* des fortunes est pour les particuliers.

Les limites des grands royaumes et des empires sont plus ou moins tracées depuis nombre de siècles ; après Napoléon et ses successeurs éventuels, les souverains, qui étaient unis dans un même but et liés par un même intérêt, ne pouvaient se supposer aucun projet d'envahissement ou de conquête.

La justice avait scellé, de son sceau, des conventions solennellement jurées ; elles offraient des garanties suffisantes aux souverains ; chacun loin de craindre l'augmentation des forces intérieures de ses alliés, n'y devait voir, au contraire, que de nouveaux moyens de sûreté générale (*).

(*) La coalition ne pouvait pas accorder la même confiance à la France ; la révolution de quatre-vingt-treize y avait proclamé le principe de la *souveraineté populaire* ; et Napoléon y avait organisé l'esprit d'envahissement et de conquête. Toute extention du sol français et tout accroissement de ses moyens militaires, ne pouvaient pas manquer d'inspirer de sérieuses craintes aux puissances du Nord.

4. Ce pacte européen n'a pas obtenu tout le résultat qu'on était en droit d'en attendre, la paix de l'Europe et la continuation de cette paix; il n'en faut pas précisément accuser les souverains signataires des traités; ils ne sont coupables que d'imprévoyance, pour ne pas avoir mieux assuré l'existence d'un ouvrage qu'ils avaient tous les moyens de consolider.

Les Saint-Simoniens pensent que ce pacte n'a eu qu'une existence éphémère parce que les peuples de l'Europe n'étaient pas unis par un but commun, c'est-à-dire, parce que le saint-simonisme n'a pas présidé à sa confection.

Si un article additionnel aux traités de 1814 — 1815 avait pu garantir une plus longue existence à Louis XVIII, ils auraient assuré à l'Europe une paix plus durable; c'est ce monarque qui a enterré, avec lui, le repos de la France, et Charles X, par ses grandes bevues et ses grosses fautes, a troublé celui de l'Europe.

Les Saint-S. Nous avons gémi sur les malheurs récens de l'Italie et de l'Espagne; nous avons vu ces peuples essayer de s'affranchir et d'adopter les formes d'un gouvernement que nous prétendons aimer : qu'avons-nous fait pour eux? Des vœux *impuissans*. Les Grecs massacrés par milliers ont imploré notre pitié; nous sommes-nous *croisés?* Non; il a fallu nous donner des *fêtes* et des *concerts* pour nous arracher une stérile *aumône* prélevée sur notre *superflu!*

R. Et la France que pouvait-elle faire dans l'intérêt de l'Espagne et de l'Italie? Il est certain que ces deux pays sont en arrière de la civilisation moderne; mais conste-t-il jusqu'à quel point il faut en accuser leurs gouvernemens respectifs? La principale cause de ce fâcheux retard est dans l'opiniâtreté du caractère et dans la présomption de l'esprit des Espagnols, ainsi que dans le caractère paresseux et mou des Italiens. Si la France veut faire quelque chose en faveur de ces peuples arriérés, qu'elle tâche d'y propager l'amour des sciences, des beaux-arts et de l'industrie, au lieu d'y porter le *mouvement*, élément hétérogène et incompatible avec les principes du *progrès*.

Mais le gouvernement des Cortès était-il de nature à laisser des regrets après lui? On n'a qu'à repasser en revue leur constitution, et on en saura assez.

Si en 1823 Cadix avait vu tomber la tête de Ferdinand VII, comme Paris vit tomber celle de Louis XVI, en 1793, les Espagnols en auraient-ils été plus avancés en civilisation? Ils n'en seraient devenus que plus opiniâtres et plus incorrigibles.

Mais les Grecs ont imploré la pitié de la France! La France et les autres puissances ont, quoiqu'un peu tard, porté secours aux Grecs, en les affranchissant complétement du joug ottoman; mais les espérances de ces philhellènes ont été illusoires;

nous tous, amis de la civilisation, des lumières, d'une sage liberté, avions espéré que les Grecs, ce peuple si renommé dans les annales de l'antiquité, recouvreraient bientôt leur antique splendeur des temps des *Miltiade*; qu'ils surpasseraient bientôt la civilisation de la société moderne comme il avaient su s'élever audessus de l'antique barbarie.

Vous savez, Messieurs, à quoi en sont les Grecs! La coalition des grandes puissances de l'Europe n'ont affranchi les Grecs que par le désastre de Navarin, et les travaux combinés de ces mêmes puissances ne sont pas parvenus, jusqu'ici, à leur donner un roi! Ils sont sans constitution, sans ordre social, sans chef!

Depuis leur affranchissement, le sang des Grecs, jusqu'à celui de Capo-d'Istrias, n'a pas cessé de couler; à défaut de trouver des ennemis à combattre, ils ont tourné leurs armes contre eux-mêmes. Lorsqu'un peuple est assez heureux pour trouver de l'appui dans l'action combinée de tous les monarques, il devrait du moins songer à se rendre un peu plus digne d'un pareil bienfait.

Les Saint-S. (p. 86) Ah! sans doute, le tableau que nous venons de tracer de l'époque actuelle serait déchirant s'il pouvait être l'image de l'état définitif de l'humanité. Heureusement un meilleur avenir lui est réservé, et le présent, malgré ses vices, est gros de cet avenir vers lequel sont

tournées toutes nos espérances, toutes nos pensées, tous nos efforts.

R. Il est certain que lors des mouvemens de 1830-1831, la société européenne a un moment menacé d'être ébranlée dans ses fondemens. L'Allemagne seule a préservé l'Europe de malheurs que l'imagination de l'homme est incapable de comprendre. Si, à l'émeute d'Aix-la-Chapelle la contagion avait gagné les provinces Rhénanes, et que de là elle se fût propagée dans le cœur de l'Allemagne, c'en était fait de la paix de l'Europe; la plus déplorable anarchie aurait dévoré tous les États; la *propagande* aurait été en force de se mesurer avec le pouvoir européen; les souverains n'auraient plus eu, ni le tems, ni les moyens de combiner leurs forces, et la lutte n'aurait probablement cessé qu'à défaut de combattans. Lorsque l'Europe aura bien compris le danger qu'elle a couru, elle décernera une couronne d'immortalité à l'énergie des habitans d'Aix, qui ont si vaillamment comprimé le premier, mais le plus dangereux mouvement populaire.

Mais cette espèce d'éruption volcanique a cessé insensiblement de jeter ses laves empoisonnées. Les peuples commencent à comprendre que, loin de tuer les souverains auxquels ils avaient déclaré la guerre et dont ils avaient juré la perte, ils se suicident eux-mêmes; ils voient, enfin, ce qu'ils

gagnent aux révolutions, et si l'Europe pouvait éternellement conserver le souvenir des malheurs que lui ont valu les *mouvemens* de 1830-1831, jamais elle ne serait tantée de recommencer l'ouvrage.

Un jour, nous l'espérons, ces maux cesseront; mais ce ne sera pas en se jetant dans les bras du saint-simonisme; mais bien en retournant à l'état normal de 1814, *avec de nouvelles et de plus fortes garanties d'existence et de conservation.*

Les Saint-S. Pour détruire un ordre social *qui n'était plus possible*, on a proclamé la liberté; et nulle idée ne pouvait être plus puissante contre les hiérarchies *justement déchues* dans l'estime des peuples; mais lorsqu'on a voulu appliquer cette idée, soit en Europe, soit en Amérique, *à la construction* d'un NOUVEL ORDRE SOCIAL, on a produit l'état que nous venons d'esquisser.

R. C'est l'histoire des pouvoirs révolutionnaires de tous les pays. Les jeunes gens qu'on emploie ordinairement pour faire mouvoir le rouage du nouveau gouvernement, rêvent, dans le premier moment de leur effervescence politique, de belles institutions, une administration exempte de tout vice et de toute imperfection, et surtout un gouvernement à bon marché; mais dès qu'il s'agit de l'application de ce bel idéal, les difficultés naissent et se multiplient sous les pas de ces nouveaux gouvernans, et les forcent bientôt de rétrograder dans

leurs grandes entreprises et de revenir à l'ancien règne administratif.

C'est que nos *jeunes autorités* font abstraction *des résistances humaines*, et croient toutes les volontés également disposées à marcher simultanément dans les voies d'une amélioration vraie ou supposée.

Personne n'avait plus beau jeu qu'un génie revêtu de l'autorité suprême dans l'immense empire turc; tout y est à faire : l'esclavage à abolir; les superstitions à anéantir; les femmes à émanciper; les mœurs à polir; l'ignorance à détruire; l'instruction à propager; les lumières à répandre.

Le sultan actuellement régnant fut assez heureux pour pouvoir détruire le *corps des Janissaires*, ce boulevard éternel de *résistance*; de semblables tentatives avaient déjà coûté la vie à deux de ses proches prédécesseurs; la grande œuvre de la régénération ottomanne était entamée; le sultan avait conçu le projet de faire des hommes des Turcs; un jour nous aurions fini par en faire des chrétiens; mais il se vit bientôt obligé de revenir sur ses pas, et, pour ne pas perdre son empire, de marcher *graduellement* dans la marche progressive des améliorations même les plus impérieusement commandées.

Les Turcs souriaient déjà aux flammes qui dévoraient Péra; ils n'y voyaient qu'un feu sacré,

envoyé du Ciel, comme celui qui consumait autrefois Sodome, pour punir ce qu'ils appellent les innovations sacriléges du grand seigneur.

Force fut donc au génie du sultan, qui paraît devoir devenir un grand homme de l'époque, de recourir à des moyens moins matériels et moins coërcitifs, et il a songé à répandre les lumières.

La création de deux journaux forme, chez eux, le journalisme naissant, destiné à être le premier élément de la civilisation turque, comme malheureusement! le journalisme du Midi de l'Europe est devenu la principale cause de la décadence des mœurs publiques.

Les Saint-S. Les publicistes de notre époque sont restés les échos des philosophes du dix-huitième siècle, sans s'apercevoir qu'ils avaient une mission *inverse* à remplir.

R. Il y a une nuance entre les philosophes du dix-huitième siècle et les publicistes de notre époque; ceux-là tournaient spécialement leurs armes contre la religion et par contre-coup contre l'État; aujourd'hui la médaille est tournée; nos publicistes combattent l'ordre social, et la religion qui ne vit que de paix, d'ordre, d'amour, se ressent vivement du désordre social.

Je ne sais quels journaux de France, à l'exception du *Globe*, prennent à tâche de combattre la religion, quoique beaucoup lui soient plus

ou moins hostiles. En Belgique, un journal qui prêcherait l'impiété pure ne trouverait pas de lecteurs.

Les Saint-S. (p. 88). Le temps approche, où les nations abandonneront les bannières d'un libéralisme irréfléchi et désordonné, pour entrer avec amour dans un état de paix et de bonheur, pour abdiquer la méfiance et reconnaître qu'il peut exister sur la terre *un pouvoir légitime*.

R. Les Saint-Simoniens et *les amis de l'ordre* forment le même vœu ; mais dans un sens inverse : ceux-ci en désirant ramener le monde à la paix, dont il est momentanément déchu, ceux-là en voulant renchérir encore sur les travaux des hommes du *mouvement*.

Deux chemins différens peuvent conduire l'Europe à un état de fixité que jusqu'ici elle a cherché en vain ; mais qu'il est dans l'intérêt du peuple plus encore que dans celui des gouvernans, d'appeler de leurs vœux et de leurs moyens. Ces chemins sont hypothétiques ; car s'il fut permis d'espérer que les hommes déposeraient également leurs préjugés, leurs fougues, leurs extravagances, pour revenir au bon sens, le grand maître des affaires du monde, et qu'ils renonceraient à de folles prétentions, pour retourner aux occupations que leur position sociale leur assigne ; six mois de temps suffiraient pour donner un autre aspect à l'Europe désolée.

La société est réduite à subir les conséquences *de la souveraineté populaire pratique*, à chasser tous les rois de leurs États, car partout il y a assez de mécontens pour faire une révolution, si le pouvoir et le bon sens du peuple laissent agir la malveillance ; à voir partout établir des rois du peuple ; à les voir renouveller à tour de scrutin ; à voir l'anarchie et le désordre se traîner à la suite de cet indécent trafic des trônes ; à voir toutes les institutions, garantes de l'ordre social, renversées, sans que les faiseurs soient seulement à même d'établir quelque chose de semblable sur leurs ruines.

Après ces longs malheurs qui décimeront les peuples, comme les révolutions, grâce à nos *entrepreneurs*, l'ont déjà fait dans quelques États de l'Europe, ce même bon sens percera à travers les ombres de la mort, et le dueil qui couvrira la figure de l'humanité éplorée, et les débris ensanglantés de la société se leveront et feront à leur tour justice de ce vautour révolutionnaire qui a déchiré les entrailles de leur mère ; car après tout, une époque détruit une autre époque et une époque d'ordre doit bien succéder à l'anarchie.

C'est l'espoir que doit réaliser l'avenir du Saint-Simonisme ; car il faut bien le dire, les Saint-Simoniens demandent aussi la paix, mais une

paix, comme on voit, de longue main et mise à de grandes épreuves.

Mais il est un autre moyen qui abrégera le trajet de ce long et pénible passage. Lorsque la force *légale* sera revenue de sa première surprise, et qu'elle aura eu le temps de se reconnaître et de se consolider sur ses bases, alors elle étendra sa force, elle neutralisera les efforts de la malveillance, et garantira les honnêtes gens contre le ravage du pouvoir révolutionnaire et contre les vexations de ses hommes. Deux pouvoirs qui se contrebalancent sont une monstruosité qui ne peut pas avoir longue vie; elle est sous l'influence constante de deux élémens opposés. La propagande des sentimens désorganisateurs a pour elle le secours des déclamations et l'appui des passions populaires; les unes n'ont de force que pendant l'absence momentanée de la réflexion; les autres n'ont qu'une existence *factice*, qu'il suffit de laisser mourir.

Mais la force légale est la force de l'ordre, la force de la justice, la force du bon droit, la force de l'équité; on voit que ce pouvoir est assis sur des bases bien autrement solides. Comme Dieu a promis à l'Église protection contre les portes de l'enfer, la loi éternelle, qui est en Dieu et qui s'identifie à Dieu, a assuré à la force légale existence et durée.

Les Saint-S. (p. 93.) L'humanité a-t-il dit (*Saint-Simon*), est un être *collectif* qui se développe ; cet être a grandi de génération en génération, comme un seul homme grandit dans la succession des âges. Cet être a grandi, en obéissant à une loi qui est sa loi physiologique ; et cette loi a été celle d'un développement progressif.

R. C'est une pauvre comparaison que celle du développement de l'humanité avec la croissance physique de l'homme ; une puissance aveugle et toute matérielle pousse l'homme vers le terme de sa croissance naturelle, tandis que le développement de l'humanité est tout *moral ;* Saint-Simon aurait dû sentir cette différence radicale, puisque lui-même dit que l'humanité est un être *collectif*, et par conséquent un être qui, sous aucun rapport, n'est soumis aux lois du développement naturel.

Aussi voit-on souvent que l'humanité tout en croissant en âge, décroit de force et de grandeur. Un coin de l'univers gagne en civilisation ce que l'autre perd.

Malgré le fanatique aveuglement des Espagnols qui lors de leur entrée en Amérique les a portés à commettre des crimes que la religion n'approuve ni autorise, ils étaient certainement encore plus éclairés que les hordes barbares qu'ils trouvaient errantes dans les forêts sans aucune connaissance de ce qui forme seulement l'homme ; et cependant,

pendant que les Espagnols sont demeurés *stationnaires*, les Américains ont cru en civilisation, et ont devancé de beaucoup ceux qui leur ont donné les premières notions de l'homme.

Les Grecs et les Romains ont perdu de leur antique splendeur et les Gaulois ont gagné. Enfin, le siècle de Louis XIV l'emportait incontestablement sur le nôtre du moins en hommes de lettres.

Les Saint-S. (p. 93). Les haines nationales s'effacent de jour en jour, et les peuples prêts à former une alliance complète et définitive, nous offrent le beau spectacle de l'humanité gravitant vers l'ASSOCIATION UNIVERSELLE.

R. Au contraire, les haines nationales se sont accrues d'une manière effrayante depuis les malheureux événemens de 1830 et 1831.

Deux peuples amis, les Hollandais et les Belges, sont aujourd'hui plus ou moins divisés d'affection ; les Russes et les Polonais ne peuvent s'être battus avec tant d'acharnement sans causer une certaine antipatie réciproque, que le temps seul effacera ; la sotte et extravagante expédition française à Ancône a réveillé en Italie l'ancienne haine nationale contre les Français et a augmenté un patriotisme dont, en cas de guerre, on pourra tirer le plus grand parti ; le scandaleux conflit entre deux frères va ranimer les anciennes ani-

mosités entre le Portugal et l'Espagne ; l'expédition française du mois d'août a fait en Hollande autant d'ennemis acharnés des Français, qu'elle compte d'habitans ; les fourberies de lord Ponsomby ont encore établi la défiance entre les Hollandais et les Anglais.

Tout ceci s'est passé sous nos yeux et en moins de deux ans, grâce aux travaux philantropiques des hommes du *mouvement*, et, au milieu de cette terrible lutte qui divise tant de peuples, les Saint-Simoniens disent que *les haines nationales s'effacent de jour en jour. — Capiat qui capere potest.*

Les Saint-S. D'une autre part, la *force guerrière* d'abord déifiée, est détrônée par le travail pacifique.

R. La force guerrière n'a jamais été ce qu'elle est aujourd'hui. Sous l'*empire*, la France avait incroyablement augmenté ses moyens militaires, tandis que le Nord était demeuré plus ou moins inactif ; aussi manqua-t-il plusieurs fois de devenir dupe de sa bonhomie, ou de son insouciance, si vous voulez. La puissance colossale de la Russie aurait elle-même couru le plus grand danger, si l'empressement de l'empereur français à faire une campagne tardive de saison, n'avait singulièrement nui à sa cause. La Prusse fut envahie, et l'empereur d'Autriche fut obligé, pour con-

server son trône, de donner une princesse à Napoléon, et *Marie-Louise* devint reine et mère, pour devenir épouse après la mort de sa rivale.

La France n'avait pas seulement ses forces propres ; elle comptait encore sur la *sympatie* des peuples, c'est-à-dire sur l'appui de tout ce qu'il y avait chez les autres nations d'exaltés dans les opinions et de mécontens du gouvernement de leur pays.

Le Nord comprit enfin, quoiqu'un peu tard, qu'il ne s'agissait plus d'une guerre de nation à nation ; mais d'une lutte décisive entre les souverains légitimes et un monarque qui, par une rare habileté, avait su augmenter prodigieusement ses forces ; entre un pouvoir sans cesse croissant et les forces qui lui étaient opposées ; enfin, entre le *Midi* et le *Nord* de l'Europe.

Alors la *coalition* du Nord ne fut plus une simple combinaison ; elle devint une véritable *nécessité*, et elle fut bientôt le marteau qui écrasa le pouvoir de l'*Empereur*.

Depuis cette époque, l'Allemagne *unie* et *liée* à la Russie, est devenue tellement puissante, qu'à juste titre on la regarde comme invincible ; il ne tient qu'à elle de devenir le *comité-directeur* des affaires de l'Europe ; si elle y avait pensé, elle aurait mieux assuré son ouvrage de 1814 et 1815.

Transiger avec l'insurrection c'est se perdre ;

les événemens de 1830 et 1831 en ont fourni de nombreux exemples. Bornons-nous à citer la conduite de notre bien-aimé Souverain-Pontife, dont l'indulgence a bientôt provoqué un second désordement de la part des Carbonari de ses États. La justice du roi de la Grande-Bretagne fut moins indulgente, sur cinq perturbateurs de Bristol condamnés à mort, quatre ont été exécutés le 27 janvier de cette année.

Consultez maintenant la démagogie, ce fléau de l'humanité civilisée, ce véritable *choléra* du Midi, et elle vous dira que le Pape est un monstre, un tyran, un parjure, *parce qu'il n'a pas ratifié une pièce extorquée à Bervetti*, et le roi de la Grande-Bretagne est un monarque tout-puissant, constitutionnel, libéral, *puisqu'il secourt les révolutionnaires de notre pays, et qu'il s'allie au pouvoir usurpateur de Louis-Philippe.*

Toutes ces anomalies, ces monstruosités dans les intelligences, ne s'expliquent que par le bouleversement des idées sociales et par le désordre que le *mouvement* a introduit dans le jugement.

Les Saint-S. Jetez les yeux sur l'Europe, l'amour des travaux pacifiques a succédé à l'horreur des combats. Vous ne voyez plus de ces populations dévorées du besoin de la *guerre;* on arrache péniblement l'homme à la charrue pour lui faire prendre les armes;

R. La France est toujours la France; elle a habilement profité des fautes de Charles X.

Mais depuis qu'elle s'est donnée un roi populaire, a-t-elle été calme? Son sang a-t-il cessé de bouillonner? A-t-il dépendu d'elle que ses armées ne franchissent d'abord les frontières belges, et n'allassent se jeter sur les bords du Rhin? Et que demandèrent cette foule de jeunes gens qui frissonnant de colère, conjurèrent le patriarche de la liberté, d'intervenir pour la Pologne luttant contre une inévitable mort?

Ce n'est pas le sentiment qui a empêché Louis-Philippe de faire la guerre aux Russes, mais bien la crainte qui l'a détourné d'une entreprise où sa couronne courait les plus grands dangers.

On se rappelera toujours avec une espèce d'effroi la conduite de l'ambassadeur français à Constantinople (*).

(*) Le comte Guilleminot remit une note au divan, note par laquelle il appelle la Turquie à déclarer la guerre à la Russie, et la convie à venger les affronts essuyés dans la guerre de 1829.

M. Sebastiani, ministre des affaires étrangères de France, dit à la Chambre des Députés, séance du 19 septembre 1831, que le comte parlait à un *cadavre*.

En effet cette note de *provocation* remise le 25, fut déjà le 26 entre les mains de tous les ambassadeurs, sans en excepter celui de Russie.

Dans le temps, Napoléon disait qu'il faisait la guerre pour conquérir la paix et la liberté du commerce.

Les monarques belliqueux ont toujours trouvé des raisons à l'appui de leurs projets guerriers et de leurs exploits militaires; cependant il faut

---

Cette note provoqua plusieurs jours de délibérations du divan, à la suite desquelles le plénipotentiaire russe reçut l'assurance formelle que la Porte n'avait jamais oublié et qu'elle n'oublierait jamais les procédés généreux de l'empereur de Russie (vainqueur) à son égard, et qu'elle ne prêterait aucun secours à ses ennemis.

Cette perfidie du gouvernement français étant découverte et connue de toute l'Europe, il ne restait plus à Sébastiani que de recourir au moyen usé en fait de diplomatie, celui de désavouer la conduite de l'ambassadeur français et de dire qu'il avait agi contrairement à ses instructions. Le petit moyen des lettres antidatées était de trop.

Le général Guilleminot, rappelé, à la demande de la Russie, de son ambassade, voulait de son côté son *honneur sauf* et allait prouver à l'Europe qu'il n'avait agi que conformément aux ordres qu'il avait reçus de Sébastiani.

Cette affaire allait amener un épouvantable scandale diplomatique, lorsqu'on a réussi à engager le général à se désister de son projet; et son honneur n'en a pas souffert, pour ne pas avoir montré la justice de sa cause; la présomption du droit est en faveur du général, et les niaises protestations et les tours diplomatiques de Sébastiani n'ont fait que la corroborer.

bien en convenir, c'est un peu ridicule que de faire la guerre pour avoir la paix et de détruire le commerce pour avoir le commerce libre. Le système continental de l'*empereur* avait pour objet d'anéantir le commerce le plus florissant de la nation la plus riche de l'Europe.

Louis-Philippe trouve aussi des raisons à ses expéditions militaires. Il envoie une escadre dans le port d'Ancône; il fait briser, nuitamment, les portes de la ville; il somme les soldats du Pape de rendre le fort; il y arbore le drapeau tricolore; il s'y maintient et s'y fortifie. Après un mois de protestations quotidiennes de la part du Souverain Pontife, M. de Saint-Aulaire répond que c'est pour faire respecter l'autorité temporelle du Pape que..... les soldats de son souverain viennent mettre le désordre dans ses États.

D'un autre côté, le gouvernement de la Porte qui s'est probablement repenti de la précipitation qu'il avait mise à communiquer cette importante affaire qui dévoilait tout le plan de Louis-Philippe et qui dessinait si nettement ses vues, a voulu se laver du reproche d'une indiscrétion diplomatique.

Le *Moniteur Ottoman* a nié la communication de la note; le Journal officiel a oublié de nous apprendre, à la fois, comment le lendemain de sa remise les représentants de toutes les nations ont eu connaissance de cette pièce importante; cependant il aurait dû comprendre que cette réticence laissait plus que des soupçons dans la pensée de ses lecteurs, qu'elle leur donnerait encore une espèce de confirmation.

Après avoir escamoté, par un tour de Bosco, une place forte, il est en usage, dans la diplomatie moderne, de dire que le commandant de l'expédition a outre-passé ses ordres; de le révoquer (pour le placer plus avantageusement dans un autre corps), et de conserver la conquête.

L'on voit que ce qu'ils ont perdu de la barbarie et de la férocité de leurs antiques confrères, nos nouveaux guerroyeurs l'ont gagné en ruse et en finesse diplomatique; il faut avouer que, sous ce rapport, nous l'emportons prodigieusement sur nos ancêtres en *intelligence*, et que les temps modernes sont éminemment *progressifs*.

Les Saint-S. (p. 97.) Grâce aux travaux de quelques hommes supérieurs du XVIII^e^ siècle, la croyance à la perfectibilité *indéfinie* de l'espèce humaine est aujourd'hui généralement répandue, et l'on ne tardera pas, nous en sommes certains, lorsque le premier sourire de dédain sera effacé, à traiter SAINT-SIMON du nom de plagiaire : ce sera une preuve qu'il n'aura pas encore été compris, mais qu'il sera bien près de l'être.

R. La perfectibilité est une vérité de morale et un dogme de religion ; mais il est certain qu'on en exagère le cercle et les attributions. La perfectibilité *indéfinie*, ou plutôt l'apologie qu'on en fait, n'est due qu'à la pensée du peu de progrès qu'a fait la perfectibilité. Cette idée, vraie au fond, peut d'abord paraître moins juste; elle

paraitra bientôt dans tout son jour aux yeux de la réflexion.

Les philosophes du dix-huitième siècle ont vanté, outre mesure, la perfectibilité de l'homme; lorsqu'ils ont tenté de faire l'application du principe, ils se sont bientôt aperçus que les fruits de leurs travaux ne répondaient guères à leur attente, et que tout restait à peu près à faire; alors ils n'ont rien trouvé de mieux que de se retrancher derrière l'inexpugnable rempart de la perfectibilité *indéfinie*.

M. De Gerando a approché cette idée philosophique de la pensée religieuse dans son *perfectionnement de soi-même*.

Le perfectionnement intellectuel et moral de l'homme est *indéfini;* c'est-à-dire, que de quelques vertus que l'homme soit doué; quelques qualités qu'il ait acquises, il est toujours capable de devenir meilleur; de quelques connaissances qu'il soit pourvu, ces connaissances sont encore bornées et dans leur étendue et dans leur espèce. Voilà un point théorique bien constaté, semblable à celui de l'extension toujours possible du *nombre défini* en arithmétique.

Mais l'homme toujours susceptible d'éducation, toujours capable de perfectionnement, doit-il sans cesse porter la vue vers son développement per-

sommeil, et, entre temps, oublier les besoins de la vie sociale (*)?

Par une pensée plus philantropique que logique, les philosophes perdent de vue le *terminus ad quem* pour ne s'occuper que du *terminus à quo* du perfectionnement humain.

(*) L'idée des *besoins de la vie sociale* reçoit une grande extension.

Ces besoins sont collectifs; car l'homme sociable, dès qu'il jouit des bienfaits de la société, est par là même obligé de contribuer, de son mieux, soit à sa stabilité, soit à son perfectionnement. Les devoirs particuliers du père de famille, de la parenté, ou de l'administration publique, effacent les devoirs généraux et restreignent l'homme aux occupations d'une spécialité.

Du reste l'homme exempt de ces exigences restrictives retombe sous les lois de la simple *humanité sociable*, et ces lois, pour ne pas être reproduites dans les pages d'une constitution nationale, ou dans toute autre législation humaine, n'en sont pas moins impératives, ni moins obligatoires.

L'homme qui n'a pas de charité envers son semblable est *civilement mort*, et ne peut plus appartenir à la société. C'est un véritable *squelette vivant*, vivant dans les attributions de l'anatomie, cadavre pour les affections sentimentales qui lient l'homme à l'homme.

Cette pensée n'a rien d'hostile envers une extrême exception. Certaines ames privilégiées visent à une vie purement *contemplative*; vie où elles trouvent l'aliment de la *haute perfection chrétienne*. Lorsque la société a ses hommes et ses

Lorsque l'homme a atteint son état de *formation morale*, il ne doit pas encore s'oublier; mais il doit penser aussi à utiliser le produit de ses travaux moraux. Dans l'état de sociabilité tout doit tendre vers un point central, où étant arrivé l'homme doit faire réagir sur d'autres matériaux l'essor qui a formé l'être de sa vie morale.

Supposons un instant que telle nation soit assise sur des fondemens solides; qu'elle ait un gouvernement sage et fort; que les élémens de l'éducation

---

serviteurs, il n'y a pas de mal que Dieu ait ses élus sur la terre; monumens vivans de l'humanité *spirituelle*; elles relèveront toujours la destinée de l'homme aux yeux de ces reptiles terrestres qui ne trouvent d'aliment de vie que dans l'ordure de la volupté; elles serviront à jamais de contre-poids à l'iniquité et au scandale de ces lieux, où l'homme va se dégrader *professionnellement*, et faire voir que, si une portion de lui l'élève au dessus de la terre, une autre portion l'entraîne aussi vers la matière; enfin, elles sont un acheminement constant vers la perfection céleste; il n'y a pas de *mort* pour elles; le passage de cette vie à l'autre, n'est que le pas de consommation dans le perfectionnement spirituel dans lequel elles vivaient sur la terre. Une seule idée est leur vocation, Dieu et la société de Dieu; une seule idée la prouve, le penchant entraînant de la perfection spirituelle. Les philosophes ne trouvent dans cette vie de perfection personnelle, qu'une vie d'égoïsme et de barbarie civilisée; la chose se conçoit; les philosophes ne sentent pas l'influence d'une piété qui est au dessus de leur sentiment. L'esprit n'apprécie pas ce qui n'affecte pas le cœur.

populaire soient placés et l'instruction publique organisée.

La philosophie du dix-huitième siècle dira : ne vous arrêtez pas ; allez en avant ; renchérissez sur le perfectionnement ; inventez de nouveaux sujets de travail ; en un mot, ne cessez de reculer les limites de la formation de l'homme, car sa perfectibilité est *indéfinie*.

Je dirai toujours, au risque d'être taxé de *stationnaire* : lorsque vous avez entre les mains tous les élémens qui doivent entrer dans l'éducation de l'homme ; lorsque vous possédez les matériaux qui doivent servir à l'édifice de l'instruction populaire ; lorsque vous vous trouvez en mesure de répondre aux exigences du temps et aux prétentions de la civilisation moderne, au lieu d'étendre les besoins de l'homme, même de l'homme civilisé, au lieu d'élargir encore le vaste champ de ses pénibles travaux, au lieu de vous perdre dans le cercle *infini* d'une perfectibilité *indéfinie*, enfin, au lieu de vous égarer dans le terrain imaginaire d'un ultrà-perfectionnement, qui saute l'espace intermédiaire, et qui n'a de possibilité que pour autant que le perfectionnement normal a une existence réelle, appliquez les fruits de vos travaux, étendez-les, et les généralisez même, s'il est dans votre pouvoir. La société a plus d'intérêt à ce que la masse du peuple soit de bons citoyens que d'avoir

un homme par excellence, et il importe à la religion que la masse du peuple soit de bons chrétiens.

D'ailleurs, l'État doit former le citoyen; la religion le chrétien; les *excellences religieuses* et les *excellences citoyennes* ne se forment pas; elles sont l'ouvrage de Dieu ou celui des sentimens naturels.

Les Saint-S. L'idée de *perfectibilité*, entrevue par Vico, Lessing, Turgot, Kant, Herder, Condorcet, est restée stérile dans leurs mains, parce qu'aucun de ces philosophes n'a su *caractériser* le progrès; aucun d'eux n'a indiqué *en quoi* il consistait, *comment* il s'était opéré, par *quelles institutions* il s'était produit et devait se continuer.

R. Comme nous l'avons observé, l'idée de la perfectibilité humaine n'est due ni aux philosophes anciens, ni aux philosophes modernes. On a de tout tems plus ou moins senti cette vérité; mais Jésus-Christ en a fait la règle fondamentale de la vie chrétienne. Sa vie fut le symbole du perfectionnement et ses leçons l'imposent sous peine de *déchéance*. Le *qui justus est, justificetur adhuc*, nous dit autant de la perfectibilité humaine que tous les livres des philosophes.

A en croire les Saint-Simoniens, cette grande vérité a échappé à l'antiquité, et les philosophes modernes eux-mêmes ne l'ont qu'entrevue, puisqu'ils ne nous ont pas appris en quoi consiste le progrès, et comment il s'obtient.

Pauvres hommes! Les moyens de ce progrès ne s'offrent-ils donc pas d'eux-mêmes et avant qu'ils nous aient parlé de cultiver les *beaux-arts*, d'étudier les *sciences* et d'exercer *l'industrie*, n'avait-on pas engagé les hommes à *travailler*, à *s'instruire*, à *professer*?

Si tout était aussi nouveau dans le monde qu'il l'est dans les livres des Saint-Simoniens, ces messieurs seraient, sans contredit, les premiers philosophes de l'univers.

Les Saint-S. (p. 98). La loi de perfectibilité est si absolue, elle est une condition si intime de l'existence de notre espèce, que toutes les fois qu'un peuple placé en tête de l'humanité est devenu stationnaire, les germes du progrès, qui se trouvaient comprimés dans son sein, ont été aussitôt transportés ailleurs, sur un sol où ils pouvaient se développer; et l'on a vu constamment, dans ce cas, le peuple rebelle à la loi humaine, s'abîmer et s'anéantir comme écrasé sous le poids d'un anathème.

R. C'est une idée totalement fausse en ce qu'elle compare l'être moral à l'être matériel, et qu'on attend les mêmes effets de l'un que de l'autre. L'écoulement des eaux doit avoir lieu; si on en interrompt le cours usuel, elles iront certainement se jeter et se dégager dans le champ voisin; il n'en est pas ainsi du perfectionnement dont, selon les Saint-Simoniens, la société est grosse et dont, au terme prescrit par les lois de la nature elle doit s'accoucher.

La marche de l'humanité est constante ; mais dans le sens que l'on voit l'humanité sous un aspect générique ; car sous ce sens l'humanité n'est autre chose que l'agglomération de toutes les nations, et toutes les nations ne peuvent avoir pris le parti de demeurer *stationnaires* ou de *rétrograder* ; mais il n'en résulte pas que des causes de différens genres ne puissent arrêter le progrès chez certaines nations, et encore moins que le progrès *arrêté* chez une nation perce chez une autre, ou, en termes simples, que telle nation profite de l'insouciance ou de l'apathie ou de l'indifférence pour le progrès de telle autre nation.

Les Romains et les Grecs déchurent de leur antique grandeur ; mais on a tort d'attribuer cette décadence à leur désir de rester stationnaires ; elle est due à la vie oisive, opulente, et efféminée à laquelle ils se sont laissés aller et par conséquent à une rétrogradation positive et complète dans leurs mœurs.

Si les Saint-Simoniens voulaient une comparaison de ce genre, ils l'auraient trouvée dans la similitude du corps humain et du corps social. La nutrition et l'évacuation soutiennent l'équilibre de l'économie animale ; si l'une ou l'autre l'emporte, l'homme meurt de plénitude ou d'inanition ; de même le progrès doit sans cesse pousser l'humanité vers l'amélioration et réparer, outre-passer même

les pertes que lui font essuyer les œuvres du mal. — Le progrès ne remplit pas toujours son obligation.

Les Saint-S. (p. 102). Si le *christianisme* (*on fait parler les critiques du dix-huitième siècle*) est monté sur le trône avec CONSTANTIN, c'est que ce prince voulut animer les soldats qu'il conduisait à Rome pour détrôner MAXENCE ; ou bien encore, pour ceux que n'arrête aucun obstacle, pas même celui des dates, c'est que les prêtres païens refusèrent d'absoudre CONSTANTIN des meurtres de *Crispus* et de *Fausta*, et que les chrétiens, plus indulgens, ne craignirent pas de laver le sang du fils et de l'épouse.

R. 1° Les torts de Constantin ont été exagérés d'abord par les réformateurs, puis par les incrédules modernes. Personne n'a été tenté d'excuser Constantin du meurtre qu'il a commis sur son fils Crispus ; seulement on a dit que Constantin s'est laissé induire en erreur par sa femme Fausta qui avait accusé le jeune prince d'avoir attenté à sa vertu.

Constantin instruit de la calomnie de Fausta, et étant au désespoir d'avoir fait massacrer un fils innocent, fit mettre Fausta à mort, afin de la punir du crime qu'elle avait commis.

2° Les motifs qu'on prête à la conversion de Constantin, n'ont pas même de vraisemblance aux yeux de l'histoire.

Il est certain que les chrétiens avaient pénétré

sur tous les coins de l'empire de Constantin ; cependant on ne peut disconvenir que l'empire nourrissait encore beaucoup de païens ; et certainement c'était l'armée qui, étant sous les ordres d'un prince païen, comptait le moins de chrétiens ; par conséquent il n'aurait pas manqué de mécontenter par là une grande partie de ses troupes, s'il avait, comme on veut le faire accroire, adopté par hypocrisie le signe de la croix pour l'armée.

3° Enfin, sa conversion pouvait être en harmonie avec les principes politiques, il ne faut pas en disconvenir ; le pays se remplissait de plus en plus de chrétiens, et s'il avait plus long-temps cherché à les opprimer, il est tout simple qu'il pouvait s'attendre à la guerre civile et à la perte de son empire.

Les Saint-S. (p. 103). Il y a loin de ces misérables explications des phénomènes humains, à ce spectacle vraiment grand, vraiment imposant de l'humanité accomplissant lentement la loi à laquelle elle est soumise, et à cette suite de l'histoire présentant une longue série de corollaires enchaînés les uns aux autres, et permettant par la juste appréciation des événemens accomplis, de déterminer ceux qui vont suivre.

R. Oui, l'humanité marche ; mais elle n'est pas progressive dans le sens Saint-Simonien, comme si des lois irrésistibles la délogeaient, malgré elle, de ses positions, pour la pousser constamment

dans de nouveaux progrès de civilisation. La société n'a pas fait assez de chemin pour faire accroire à une telle tendance.

Le christianisme fut seul appelé à changer la hideuse figure de l'humanité, plongée dans les ténèbres d'une affreuse ignorance et dans l'immoralité d'une profonde dépravation. Depuis dix-huit siècles le christianisme travaille la société, répandant ses lumières et propageant les vertus. Le christianisme a-t-il achevé son ouvrage? ne lui reste-t-il plus rien à faire? Eh! que de limites n'a-t-il pas encore à franchir? L'Angleterre, semblable à l'ingrat naturalisme qui tourne contre la religion du Christ les lumières qu'il a puisées à son Évangile, l'Angleterre, dis-je, l'a rejeté de son sein, après l'avoir fait servir de pivot à sa civilisation et de base à son perfectionnement.

L'Amérique, qu'on se plaît à appeler le *nouveau monde*, au mépris de l'Europe *vieillie*, marche lentement vers les améliorations religieuses, et les révoltes qui viennent éclater sur quelques points de son sol, ne manqueront pas de reculer encore son progrès.

Quand planterons-nous l'étendart de la rédemption humaine dans les plaines du Bosphore, et quand verrons-nous flotter le drapeau du Christ sur les tours de Constantinople?

Quand ouvrira-t-on de nouveau les portes de

Pekin à nos prédicateurs ? L'immense empire de la Chine n'est-il pas encore fermé à la prédication des apôtres, tandis que Jésus-Christ leur a ordonné de prêcher l'Évangile à toutes les nations de la terre, *docentes omnes gentes* ?

Pas plus que les critiques du dix-huitième siècle, je ne vois dans l'histoire, cet *enchaînement* des faits, l'homogénéité des événemens, cette progression constante de l'humanité vers un centre, vers un point *d'unité*. Je n'aperçois partout que des faits isolés, des événemens qui ne sont nullement en rapport ; mais qui ont leurs causes spéciales et déterminées, et même souvent opposées.

L'appréciation des événemens accomplis permet aux Saint-Simoniens de déterminer ceux qui vont suivre.

Nous ne prétendons pas scruter les secrets de l'obscur avenir ; nous abandonnons le *prophétisme* religieux et politique aux Saint-Simoniens ; la raison en est que nous n'osons nous constituer garant des événemens de l'avenir qui, comme ceux du passé, auront encore des raisons toutes particulières et souvent indépendantes de la volonté humaine.

Cependant on porterait tel jugement, en examinant les dispositions de la société, et en admettant la similitude des causes agissantes sur l'avenir, comme elles ont agi dans le passé.

L'Europe toute vieille qu'on la croit, est encore

destinée à étendre les bienfaits de la civilisation, en la propageant dans les autres parties du monde. De qui l'Amérique, dont on vante outre mesure le progrès, tient-elle sa civilisation naissante? Au quinzième siècle la civilisation n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui; cependant on ne saurait pas dire, sans proférer une révoltante calomnie, qu'à cette époque nous étions des barbares. Qu'étaient les insulaires de *Guanahani* découverts par *Colomb* en 1492, si ce n'est des êtres qui n'avaient à peu près que la figure de l'homme?

Il est vrai que depuis ce temps les Américains ont su mettre un peu mieux à profit les dons de la nature et les dons de la grace; la chose s'explique par la disposition de l'esprit humain; la vérité trouvée est plus considérée de l'homme que la vérité connue.

Nonobstant cette habileté américaine à tirer parti des lumières que lui ont apportées les Européens, encore reçoit-elle nos hommes, et s'en sert-elle comme de puissans moyens qui doivent compléter les élémens de leur *progrès*.

Mais il nous importe, avant tout, de nous *constituer*. Les malheureux événemens de 1830 et 1831 ne sont pas de nature à faire envier notre civilisation aux autres nations, pas même aux barbares.

Les osages des bords du Mississipi pourraient

bien venir nous rendre une seconde visite pour nous apprendre à *respecter les lois*, comme nous leur avons appris à manger notre salade; et les Cosaques du Caucase seraient bien tentés de préférer leur vie champêtre et isolée à nos déchiremens politiques et *civilisés*. La leçon de bonne foi, de fidélité à ses engagemens et à son serment, que le chef des barbares, le sultan, a déjà donné au roi de la souveraineté populaire de juillet, n'est pas la moindre des raisons qui annoncent un tel avenir (*).

Le *progrès* est impossible chez les nations qui n'ont ni gouvernement, ni institutions, ni lois fixes. La souveraineté populaire de 1830 a créé deux rois; l'un pour la France, l'autre pour la Belgique. Qui viendra empêcher la souveraineté populaire de 1832, d'en créer deux autres, et la souveraineté populaire de 1834 de prétendre à son tour de rôle et de revendiquer son droit d'élection ou de création, comme vous voulez?

Peut-être les décrets de la souveraineté populaire de 1830 lient-ils la souveraineté populaire de 1832? Peut-être restreignent-ils ses droits, ou, pour mieux dire, les anéantissent-ils jusques dans les fondemens? Une telle contradiction dirigea la sotte,

---

(*) Voyez la note à la page 325.

l'extravagante décision du congrès de Bruxelles, décrétant la déchéance des Nassau *à perpétuité*, et le droit de succession au trône en faveur de la dynastie à créer.

L'on voit par là que les rois légitimes n'ont pas besoin de tuer la souveraineté populaire. Cette monstrueuse progéniture hait sa descendance éventuelle au point de se rendre *stérile* par des moyens *contre nature*, dès le jour de sa naissance.

Mais l'Europe *reconstituée*, quel est son centre d'opération? La question est délicate et de nature à blesser les susceptibilités nationales.

Cependant comme par le temps qui court on parle, il faut bien se décider à dire toute sa pensée.

Jusqu'ici la France ne nous a pas paru donner assez de garanties de ses sentimens religieux et moraux, pour nous faire envier sa civilisation, et l'offrir aux nations de la terre, comme le type sur lequel elles doivent se modeler.

La France est la seule nation de la terre où on est parvenu à *systématiser* l'incrédulité; cependant je n'en parlerai pas; car il est positif que la France compte un grand nombre de véritables amis de la religion de Jésus-Christ. Seulement je crois y voir une déplorable absence des sentimens doux et harmonieux, et je pense que la vivacité française sera à jamais un insurmontable obstacle au déve-

loppement de ces grandes qualités nationales.

Et les *vrais* libéraux n'ont pas de quoi décliner ce jugement; ils sont loin de méconnaître que la France conserve difficilement le *juste milieu* dans ses affections comme dans ses pensées.

On sent donc que je vais tourner les yeux vers l'Allemagne. Elle possède les lumières; j'y trouve la sagesse dans la vie, la douceur dans le caractère, la pureté dans les mœurs, la piété, la constance et la solidité dans les sentimens, l'ordre et la stabilité dans les institutions, l'harmonie dans les pensées et dans les vues.

Une fatale dissension partage l'enseignement religieux, sans désunir les hommes; c'est devant cet écueil que reculent les catholiques du Midi de l'Europe; mais que n'aurions-nous à attendre du repos des temps, de la propagation de la foi catholique, de la concorde des nations, et surtout des constans travaux des prélats allemands? La sagesse, les hautes lumières et les éminentes qualités sacerdotales des comtes Stolberg pourraient bien un jour faire crouler, sans secousse et sans commotion nationales, l'immense édifice, élevé à tant de frais, par les réformateurs du seizième siècle.

Les Saint-S. (p. 111). Quant aux *publicistes*, que font-ils? Ils s'épuisent à combattre au jour le jour, sans prévoyance, un pouvoir éphémère, qui présente comme son plus beau titre à l'estime publique, le spectacle d'une lutte entre les diverses parties de l'institution politique.

R. C'est ce combat journalier, et la manie des journalistes de condamner indistinctement tout ce qui est contraire à leurs affections, et d'approuver sans discernement ce qui est conforme à la couleur qu'ils ont adoptée, qui ravale le métier aux yeux de l'homme raisonnable ; les différens partis ont adopté la maxime de Voltaire de *crier et si on n'écoute pas, de crier encore plus fort.*

Mais ce système de désorganisation n'en est pas moins dangereux pour le maintien de l'ordre social, toutes les fois que l'influence des parties balance ou surpasse le pouvoir de la loi ; car il faut bien le dire, le peuple, sans trop réfléchir, se laisse entraîner à de fâcheuses démarches.

Les Saint-S. D'un autre côté, les *philosophes* sont occupés à justifier cet état de lutte en démontrant, à l'aide de quelques faits historiques isolés, ou de quelques vieilles idées métaphysiques, qu'il est une conséquence nécessaire et définitive des progrès de la civilisation et du libre développement de la faculté de l'homme.

R. L'occupation de ces philosophes est pénible est ingrate. Nos ancêtres ont aussi *lutté* ; mais jamais ils n'ont enseigné que les déchiremens intellectuels étaient une conséquence nécessaire du développement de l'intelligence.

La recherche est l'aliment habituel du progrès ; mais il y a une immense distance de cette recherche à la lutte acharnée qui divise le peuple, et qui tend à confondre les notions.

Le développement de la faculté intellectuelle chez l'homme, et l'adoucissement de ses mœurs forment les premiers élémens de la civilisation ; si l'intelligence s'applique les règles de l'arithmétique, c'est une preuve qu'à son tour elle a besoin d'être dégagée de sa crudité, d'être adoucie, en un mot, d'être civilisée.

Dans aucun temps, on n'a gagné beaucoup de terrain à *vaincre* les hommes par des raisonnemens de dialectique, et on y gagnerait encore moins dans les temps modernes, temps où l'homme est devenu plus froid aux démonstrations métaphysiques à mesure qu'il est devenu plus sensible à la *conviction*.

Soit en matière de morale, soit en matière de religion, soit dans les contestations sociales, à jamais la douceur de la persuasion doit guérir les hommes. Prêchez au peuple amour, bienfaisance, union, confraternité, l'oubli du passé, et la condescendence pour le présent, et vous verrez les conversions se multiplier sous vos paroles.

La satire et le sarcasme sont les deux grandes plaies de l'union sociale ; que l'homme ne jette sur son voisin d'autre regard que celui qui sollicite un secours bénévole dans le travail simultané du perfectionnement. Mais il est indispensable qu'auparavant on apprenne à l'homme à se dépouiller de ses préjugés, de sa susceptibilité, d'un amour-propre mal entendu et mal raisonné.

Les Saint-S. (p. 118). Enfin partout règne cette croyance, sans laquelle, il est vrai, aucune science humaine n'est possible ou utile, savoir qu'il y a constance, régularité, ordre, dans la succession des phénomènes.

R. Une erreur dont les Saint-Simoniens ne veulent pas se départir, c'est de penser et de prétendre que les événemens s'enchaînent, c'est-à-dire que les uns ne sont que les conséquences des autres.

Tous les événemens ont leurs causes productives, et ces causes, pour être subordonnées, devraient être identiques; c'est précisément ce que les faits dénoncent; pour avoir une idée juste des raisons qui amènent les phénomènes et qui les spécifient, il est urgent, il est indispensable même d'étudier les causes, et ces causes sont dans le caractère et la tendance des nations.

La France est naturellement vive et dominée par une soif insatiable de gloire. Le fantôme de la grandeur militaire, fantôme auquel le Français sacrifie tout, même la vie, enfante en un clein d'œil cent mille combattans, et les porte bientôt à des centaines de lieues de chez lui, pour aller cueillir ce qu'il appelle des lauriers. Napoléon fut l'homme habile de son siècle, qui sut tirer parti de ces dispositions bouillonnantes.

Le Français ne consulte jamais ses forces; il marche et vérifie tout par les événemens. On le voit déjà, ces dispositions le portent aux entre-

prises les plus hasardées, et aux démarches les plus aveugles ; le succès en est un *phénomène* que l'histoire constate.

La Russie, qui paraît faire l'opposé de la balance, est arrêtée par son *fatalisme*, qui de la théorie a passé dans les mœurs russes. Les institutions nouvelles, les plus impérieusement commandées par la saine raison, l'avantage et le bonheur du peuple, sont encore aux yeux des masses des innovations nuisibles et des inventions du génie du mal (*).

Le Russe ne consulte pas plus ses forces que le Français, mais par une autre considération ; celui-ci agit par instinct, celui-là par principe d'obéissance.

Dans les combats, l'activité du Français produit des *phénomènes d'expédition ;* la solidité du Russe, des *phénomènes de résistance.*

Il faut comprimer l'impétuosité du Français et stimuler l'inaction de l'apathie russe ; sous le rapport moral, l'une et l'autre sont également contraires au développement et au progrès de la morale publique, comme à la sage énergie et à la stabilité agissante qui doivent former le caractère national d'un peuple.

(*) Voyez page 315.

Le caractère fier et opiniâtre des Espagnols produit aussi ses *phénomènes*, en leur inspirant le mépris et le dédain des lumières qui sont chez les autres peuples le mobile du progrès et le premier bienfait d'une civilisation qui nous est dévolue après de longs siècles de travail. Le Pérou les a chargés d'or et d'argent, et c'est ce même or et ce même argent qui ont été, en premier lieu, le fatal instrument de leur mépris pour les sciences et pour les qualités qui sont, chez nous, les marques distinctives de la civilisation européenne.

Le beau sol de l'Italie, sa fertilité, sa riche production, ont jeté les Italiens dans les prétentions de la plus insolente présomption. Ils se croient favorisés du ciel, et regardent leur patrie comme un autre *paradis terrestre*, qui, par privilége, leur a été conservé par la bienfaisance de l'éternel; de là ces *phénomènes* de paresse et de présomption qui, de temps à autre, se reproduisent chez les Italiens.

L'Allemagne, au milieu de tous ces peuples défectueux par les extrêmes, est sage et modérée; elle est assise sur des bases fixes; elle est solide dans la paix, et forte dans la guerre. C'est que partout le bon sens est le juge suprême de leurs affaires. L'Allemagne compte aussi ses *extrêmes*; mais ces extrêmes luttent en vain contre le *centre*, qui comprend l'immense masse du peuple.

Pendant que telle nation se batte contre l'excès

de ses propres actions, et se tue de ses mains, et que telle autre nation lutte encore contre les vices radicaux, contre les principaux obstacles qui s'opposent à la marche progressive de l'organisation sociale, se débattant contre les premiers adversaires du *progrès*, à peu près, comme le malheureux voyageur cherche à se débarrasser de l'agression du voleur qui le dépouille, sans penser trop dans quel état il sortira de ses mains, l'Allemagne, dis-je, s'avance insensiblement, c'est-à-dire sans *mouvement* et sans secousse sociale, vers le plus haut dégré de perfection nationale, et sert déjà, et même depuis longtemps, de *pays-modèle* aux autres contrées de la terre. Les sciences, les beaux-arts, les mœurs et les sentimens de la population y sont déjà portés à un tel dégré d'élévation, qu'il est impossible à aucune nation de l'Europe de rivaliser avec elle, en considérant la formation du peuple sous un aspect général.

Sa marche est toujours progressive et va croissante. Pendant que les peuples du Midi passent leur temps à raisonner (doctement sans doute), jury et responsabilité ministérielle, eux! ils étudient les sciences et cultivent les beaux-arts. Pendant que nous faisons des associations patriotiques, destinées à porter la haine dans les cœurs des citoyens, et la dévastation dans leurs propriétés, eux! ils forment des sociétés musicales, dont l'harmonie

doit glisser la douceur et les sentimens dans les mœurs. Enfin, pendant que nous faisons la guerre à nos rois, eux! ils tournent leurs armes contre les *vices domestiques*, et débarrassent les familles de la basse classe du cancer envénimé de l'immoralité.

Notre révolte n'avait pas plutôt franchi les frontières que la première ville allemande se mit en devoir d'écraser le monstre. Si l'énergie des habitans de Bruxelles avait su, à la fin du mois d'Août, s'élever audessus de la faiblesse militaire et de la faiblesse municipale, faisant justice de cette horde de brigands qui, les premiers, portèrent la dévastation et l'incendie dans les propriétés, les honnêtes gens n'auraient pas gémi, depuis près de deux ans, sous l'accablante pésanteur d'une fatale révolution, et nous! nous ne serions pas les victimes des plus injustes et des plus criantes vexations de ses hommes, et plus de vingt mille de ses enfans que le chagrin, la terreur et le fer ont voués à la mort, et qui sont à jamais descendus dans le ténébreux tombeau, respireraient encore l'air natal de la Belgique (*).

(*) Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'est pas seulement le fer qui, dans une guerre civile, plus encore que dans la guerre avec l'étranger, moissonne les citoyens. Pendant que les hommes tombent dans les combats, les femmes et les

Que les Saint-Simoniens recherchent les causes, les élémens, le caractère qui unissent et lient, si l'on veut, la révolution de juillet et celle de septembre, leurs travaux ne seront pas infructueux sous tous les rapports; certainement les *amis du peuple* de Paris qui parcouraient les rues de Bruxelles, en excitant le peuple à l'émeute, n'ont pas peu contribué à enfanter le premier désordre, et à produire la dévastation des différentes propriétés, dont la Belgique a eu à gémir.

Mais que les Saint-Simoniens nous montrent l'analogie et les rapports qui existent entre le mouvement de Paris du mois de juillet, et celui de Saint-Pétersbourg lors de l'invasion du cholera. Le *mouvement* de Paris se fait en faveur de la *liberté d'agir*; celui de Saint-Petersbourg pour avoir

---

enfans meurent d'épouvante; et les nombreuses familles dont les ravages révolutionnaires délabrent ou anéantissent les ressources, tombent dans un marasme qui fait aussi ses victimes. Si l'on veut une preuve de la multitude des victimes que sacrifie une révolution, on n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur le mouvement de la population.

Depuis 1815, le mouvement de la population de Liége offre un excédant annuel des naissances sur les décès de 160 à 856 ames, dont la moyenne est de 508, et 1830, dont les quatre derniers mois seulement ont été aux prises, avec la guerre civile, ne présente qu'une augmentation de 16.

la liberté de ne pas agir; le Français prétend que Charles X tue la charte en tuant la liberté de la presse, et le Russe soutient que Nicolas tue le peuple, en extirpant le cholera qui le fait mourir.

Enfin, nous croyons avec les Saint-Simoniens que les phénomènes, et surtout les événemens politiques, ont souvent des causes homogènes et même subordonnées; mais nous pensons contre eux, qu'il n'y a pas uniformité et co-ordination complète entre eux, et par conséquent que l'histoire doit se borner à constater les phénomènes et à en rechercher les causes sans prétendre les unir et les *lier* entre elles.

Les Saint-S. (p. 121). L'opinion commune est que l'esprit humain, observant une masse de faits, passe successivement de l'un à l'autre, et parvient ainsi, sans interruption, des faits particuliers au fait général, à la loi qui les lie; c'est-à-dire que la conception, la découverte de cette loi, serait la conséquence, le résultat logique du dernier fait observé. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille marche, dans l'histoire des découvertes humaines. Assurément, la présence des faits qui nous entourent est la circonstance (extérieure à l'homme), qui *inspire* une pensée de co-ordination; mais entre cette pensée et le fait occasionnel qui y a donné lieu, il n'y a pas de contact immédiat, il y a une lacune qui ne saurait être comblée par aucune *méthode*, et que le *génie* seul peut franchir.

R. Les Saint-Simoniens ne sont pas seulement

en opposition avec la vérité; ils le sont encore avec le sens commun.

L'opinion commune est en effet que l'observation de l'homme est graduelle, ou qu'il passe successivement d'un fait à l'autre. Les Saint-Simoniens assurent qu'il n'y a pas d'exemple d'une pareille marche dans l'histoire des découvertes humaines, on serait tenté de leur demander s'il y a beaucoup d'exemples du contraire.

Comment l'imprimerie a-t-elle été découverte? Comment la vaccine? N'est-ce pas par de simples faits que le hasard a mis en avant, ou fait découvrir?

Il n'y a pas de contact immédiat entre la pensée et le fait occasionnel qui y a donné lieu. Il y a tel contact qui est en rapport avec l'objet. Il est tout naturel que les faits ne puissent pas se coordonner; que leur classification demande la main de l'artiste; mais des faits souvent avancés, on ne sait par quelles causes, dénoncent une vérité, et le génie la cherche et l'applique aux lois organisantes.

Ceci n'est pas de nature à contenter les exigences des Saint-Simoniens; ils veulent s'élever à une telle hauteur qu'ils puissent jeter un coup d'œil sur l'organisation totale de tout l'être, et embrasser tous les modes actifs d'un système à la formation duquel l'Être suprême seul a présidé, et dont il a jugé à propos de nous cacher les principaux ressorts.

Deux grandes et incontestables raisons nous forcent d'adopter la *méthode* de la gradation dans l'acquisition des connaissances.

La plupart des lois générales, mais spécifiquement agissantes, sont inconnues à l'homme, parce que Dieu ne l'a pris, ni comme coopérateur, ni comme conseil de son œuvre créatrice et organisante. Ces lois sont dérobées à ses regards, parce que Dieu les a établies sans prendre l'homme à témoin, et qu'il les a abandonnées à ses investigations; mais les observations de l'homme tombent sur le produit de ces lois, c'est-à-dire sur les *individualités*; il faut donc que l'homme les prenne en considération; qu'il les analyse; qu'il les disseque, pour ainsi dire; qu'il cherche, pour autant qu'il est possible, les rapports qui les unissent et les coordonnent, et delà il conclut à l'existence des lois productives de tels événemens.

En second lieu, ces lois sont souvent factices, et n'existent que pour autant que les travaux de l'homme leur donne une existence réelle. Qu'on me prête un moment d'attention et on me comprendra.

La terre n'est à proprement parler que le séjour de l'homme, et son produit est remis à son usage. Toutes les matières inanimées ne sont que des matériaux soumis à l'action modifiante de l'homme;

la différente combinaison produit des résultats différens, et la combinaison est inépuisable ; car la susceptibilité et le mode d'être ne seront jamais en défaut ; c'est au génie de l'homme à en faire l'application.

Dans les derniers temps la mécanique a fait d'étonnans progrès, et cependant le *progrès* n'a pas été épuisé ; le génie investigateur a encore découvert tel mode d'être du *gaz* et telle force de la *vapeur*, et il nous a donné le bel éclairage au gaz et les machines à vapeur.

Est-ce le résultat de la découverte d'une loi générale? Je dis non, même, au risque de heurter l'opinion des savans ; il n'y a là qu'une *découverte* qui consiste en ce que telle combinaison produit tel effet ; répétez la même combinaison, et vous multiplierez les effets, et voilà ce qui constitue ce que les physiciens appellent la loi, ou la loi *découverte*.

Ceci est applicable à toutes les découvertes humaines, et devrait être le point de départ des investigations scientifiques, au lieu de reposer sur des prétendues lois générales qui n'existent que dans la conception des théoriciens.

Les Saint-S. (p. 123). Mais qu'on ne s'y trompe pas, la faveur dont jouit aujourd'hui la *méthode positive*, faveur que l'on peut nommer populaire, ne provient point, ou du moins dépend à peine des services qu'elle a rendus à *la science*.

Son crédit vient de plus haut, on a vu en elle autre chose qu'une arme d'Académie : c'est surtout comme machine de guerre, comme levier de destruction contre une *loi* religieuse, contre un *ordre* social dont le poids fatiguait l'Europe depuis deux siècles, qu'elle est aimée et préconisée.

R. Nous ne nous sommes donc pas trompés lorsque nous avons dit que, d'ordinaire, les ennemis de l'Etat, sont les ennemis de la religion ; les Saint-Simoniens en donnent une preuve surabondante. Cependant s'ils ne sont pas vrais, les Saint-Simoniens sont du moins conséquens ; car moi aussi je ne conçois pas comment on peut *légitimer* l'insurrection chez un peuple qui n'a pas une existence *contre nature*, et, à la fois, conserver la religion de Jésus-Christ.

La religion est dans la *lettre*, dans *l'esprit* et dans l'*application* ; il faut de tout cela pour former l'homme vraiment religieux. La révolte contrarie la lettre de la religion, puisqu'elle demande la soumission à l'autorité établie ; elle heurte l'esprit de la religion, qui est tout d'amour et *d'ordre*, et elle arrête son application, en ce qu'elle est anti-sentimentale, qu'elle aigrit les mœurs, et énerve la raison publique, le plus solide lien de l'ordre social.

D'un autre côté, quels seront les liens encore assez forts pour nous attacher à l'ordre social ? La voix de la nature est impuissante, et ne criera

jamais aussi haut que la cupidité de l'intérêt privé ; comme la religion est le plus sûr garant des mœurs de l'homme, elle est aussi le plus solide lien de l'organisation nationale.

Nous pensons donc qu'un peuple qui n'est pas animé de sentimens de religion, offre peu de garantie pour la stabilité de la paix, et est loin d'avoir le même intérêt à l'union sociale, et que, par contre, le désordre social imprime à la société un caractère marqué d'irréligion, dès que l'on veut bien ne trouver de la religion que là où le culte n'est que l'expression des sentimens religieux.

Les Saint-S. (p. 124). Quelle arme plus puissante (*pourrait-être employée*) contre les croyances chrétiennes, en un mot, qu'une méthode qui couvrait d'un suaire de mort l'univers et l'homme lui-même, qui les présentait l'un à l'autre comme des assemblages fortuits de molécules soumises à un ordre purement mécanique, comme des cadavres privés de ce feu sacré qui jusque là les avait *unis* l'un à l'autre, les avait fait marcher de *concert* vers une commune destinée?

R. Ce langage est de grand poids ; il est clair et ne demande aucune explication. Les Saint-Simoniens pensent donc que la *méthode positive* a été instituée au profit de la vérité et au préjudice de la religion chrétienne. Ses amis comme ses adversaires n'ont pas cessé d'analyser la religion ; ceux-là

lui ont fait beaucoup de bien, sans que ceux-ci lui aient fait beaucoup de mal.

L'analyse a fait ressortir de la religion tout ce qu'elle avait de grand, de sublime, de divin : sa morale s'est embellie, pour ainsi dire, sous la plume des *Fénélon* et des *Bossuet*. Son dogme s'est incontestablement établi et démontré par une foule de grands hommes qui, dans tous les temps, se sont occupés d'elle.

Mais cette religion ne fut pas une œuvre de circonstance et de temps. Tous les grands hommes, tous les gouvernemens, à mesure que les lumières acquéraient de la force et la morale de la consistance, se sont aperçus qu'elle devait devenir, un jour, le pivot de tout l'ordre social ; à travers le désordre, qui ravagea successivement la société, les États, les institutions, la législation, les mœurs, les habitudes, tout s'est rapproché des *idées chrétiennes*.

On peut dire hardiment que déjà, depuis plusieurs siècles l'Europe est toute chrétienne, dans ce sens que toutes les nations qui la composent, ne vivent que *d'idées chrétiennes*.

Car, qu'on ne s'y trompe pas, pour bien juger, sous le rapport religieux, le mode d'être de la société humaine, il ne faut pas se borner à *l'expression ;* c'est surnager sur la rivière qu'on devrait pénétrer, et dont on devrait parcourir le lit.

L'Angleterre et l'Allemagne sont, peut-être, les deux pays qui ont combattu avec le plus d'acharnement le catholicisme.

Et encore ces deux pays sont-ils éminemment *chrétiens* ; l'Angleterre en ce que ses mœurs, son éducation, ses institutions sont *chrétiennes* ; l'Allemagne en ce qu'elle tend, en sus, de plus en plus vers l'unité catholique.

Qu'est-ce donc ce qui a séparé et ce qui sépare encore des catholiques, et l'Angleterre et l'Allemagne ?

Une aveugle haine contre le chef de l'Église, et par contre-coup contre les ministres du culte catholique, qui, fut amenée par plusieurs causes de circonstance, nous a enlevé l'Angleterre, et un fatal schisme commencé et complétement achevé, a jeté l'Allemagne hors du cercle des opérations communes de l'Église catholique. Ce pas fait et complété, des erreurs contre *la foi catholique* devaient nécessairement s'en suivre, et si l'Angleterre *acatholique*, n'en avait pas, dans son sens, elle aurait dû en créer, pour avoir des raisons de ne pas retomber sous ce qu'ils appellent le joug de la cour de Rome ; car, qu'on y pense bien, et les ennemis du catholicisme n'ont jamais perdu de vue ce point, une fraction purement et simplement *schismatique* n'a pas d'existence sur la terre ; le schisme est l'effet d'une querelle particulière, entre

sujet et supérieur, si vous voulez ; mais ces sorte de différends, n'ont ni plus de force, ni plus d solidité que les querelles de ménage ; il est don dans l'intérêt du parti réfractaire (dans son intérê comme il l'entend) de chercher des alimens à la nutrition *du nouveau-né ;* si la mère est *stérile d lait*, il faut lui donner une nourrice ; sans quoi cet enfant sorti d'une collision d'intérêt ou d'un conflit de juridiction, ne promet jamais longue vie.

Si ces réflexions pouvaient paraître douteuses à quiconque n'a pas juré de s'arrêter *à la lettre*, je le prierais de me montrer, sur la terre, une seule secte purement *schismatique*.

L'abbé Châtel était dans les voies d'une scission simple ; il sent déjà le besoin de faire un pas de plus, pour soustraire son ouvrage à l'inévitable destruction que lui prépare l'irrésistible influence du temps et de la vérité ; on l'accuse déjà de toucher au *dogme catholique* en proclamant la confession *facultative*.

La *réforme* allemande, fut entre autres raisons poussée par un désir immodéré du *perfectionnement religieux ;* Rome qui, dans ce temps-là savait déjà ce que valent les innovations *brusques*, sans en excepter celles qui sont faites en faveur du perfectionnement, voulait arrêter un progrès mal entendu, et après tout un progrès dans lequel elle était en droit de réclamer sa part d'action.

Les réformateurs se prévalurent de cette raison pour ne faire voir au peuple, dans la cour de Rome, qu'un conseil guidé par des pensées *stationnaires* et même *rétrogrades* : aussi-tôt que la *réforme* s'est vue en force d'agir, elle a cru pouvoir traduire Rome devant le tribunal du *sens privé* (qui est leur *sens commun*) et lui demander raison de toute son administration *catholique*.

On sent de suite que la réforme se trouvait ici sur un ample terrain, et combien elle avait beau jeu de trouver des difficultés, de prétendre à des erreurs.

Dieu n'a pas établi son Église pour *forcer* la civilisation chrétienne; toutes les fois qu'on a voulu faire violence aux sentimens, les sentimens se sont *révoltés*, et ont fait résistance.

L'Église devait présider à la *formation* ou plutôt à la *réformation* de la *société universelle;* elle devait donc l'aider dans sa marche *progressive*, puisque la simultanéité révolte jusque la notion étymologique du *progrès*.

Il en résulte que Rome, pour autant qu'elle voulait rester dans l'esprit de son institution, suivre l'impulsion de sa destination, en un mot, répondre à son *mandat*, devait être *du temps*, et marcher *avec le temps*.

Jusqu'au seizième siècle, il faut en convenir, malgré les travaux constans des hommes religieux

et des hommes philantropiques, les sciences étaient encore dans le berceau et les lumières clair-semées. Des génies se sont certainement élevés, comme par enchantement, à toutes les époques; mais que pouvaient ces génies, véritables phénomènes et vraies exceptions à la *masse-intelligence*, qui forme l'opinion commune de telle époque? Il faut de l'instruction et des lumières à la multitude, et la religion, sans négliger les fractions, doit la travailler, en lui assurant des soins spéciaux.

Le peu d'instruction qu'on avait pu donner au peuple, ne prouve ni absence de bonne volonté, ni défaut de zèle dans les directeurs de l'humanité de l'époque. Lorsque Jésus-Christ vint éclairer et réformer le monde, tout était à faire: les vraies lumières étaient complétement éteintes; les plus grossiers préjugés s'étaient emparés de l'esprit humain et avaient faussé le jugement; les superstitions faisaient agir l'homme, et lui interdisaient, en quelque sorte, le jugement qu'un heureux éclat d'une lumière étincelante aurait fait porter en faveur d'une vérité spécifique; les mœurs étaient totalement gangrénées; les conceptions de l'esprit étant sans force pour imposer silence aux affections déréglées du cœur, mais étant plutôt là pour les favoriser, avaient jeté l'homme dans un épouvantable relâchement, et, malheureusement, grâce à l'immoralité du

culte païen, tout ceci était *systématisé* chez les anciens. La vertu devait être sans attrait chez ceux qui ne l'appréciaient pas. Le *dernier* des crimes se commit en l'honneur de la *première* des vertus, tant il est vrai que l'homme était monté au dernier période du désordre *intellectuel* et *moral* !

Les travaux qui avaient pour but de changer un tel ordre de choses, ne pouvaient donc être que très-lents, et même à certaines époques, le *progrès* était imperceptible, et pouvait paraître nul aux yeux de certains hommes, en effet au-dessus du commun des intelligences, mais dont le jugement était moins pénétrant, et qui, comme on le fait encore souvent de nos jours, perdaient de vue *l'actualité*. Que les réformateurs prennent ces pensées en considération, et ils trouveront probablement matière à réflexion.

Jusqu'aux temps modernes la position de Rome a été excessivement difficile et embarrassante; elle a été constamment aux prises avec les hommes théoriques qui ne vivent que d'un perfectionnement idéal, et arrêtée par la résistance des peuples, outre les innombrables tracasseries et difficultés que, de tout temps, lui ont suscitées l'esprit de parti, de coterie et d'intérêt privé de différens pays.

L'Allemagne et la France accusent, depuis longtemps Rome de *ne pas avancer;* l'Espagne et

l'Italie l'accusaient d'avancer trop ; Rome se vit souvent forcée de prendre la moyenne entre ces deux voies.

Après avoir fait ces réflexions, doit-on être encore étonné que Rome ait adopté, dans le temps, certaines mesures qu'elle ne prendrait plus de nos jours, et est-il bien juste, de la part de ses adversaires, d'arguer sans cesse de certains statuts, de certaines règles qui ont vieilli avec le temps? Nous pensons aussi que le premier sentiment de haine a perdu beaucoup de son intensité dans l'Angleterre *acatholique* et dans l'Allemagne *réformée*, et que ces deux pays marchent, depuis long-temps et sans cesse, vers le centre commun, où tôt ou tard toute l'Europe ira s'unir, à l'ombre d'un seul édifice religieux, dont les fondemens et les colonnes se trouveront également à Rome.

Mais quel moyen de hâter le progrès d'une si admirable confraternité?

L'abbé de Lamennais demande, en principe, la *séparation* complète entre la religion et l'État, et la *liberté* pour cimenter ce divorce; c'est-à-dire, qu'au fond l'abbé de Lamennais demande qu'on éternise la guerre, la discorde et la haine entre le pouvoir religieux et le pouvoir civil; qu'on se retire de part et d'autre derrière un camp retranché, et qu'à la fin de la lutte le parti le plus fort l'emporte. Ou la religion dominera l'État ou l'État asservira la religion.

Par là l'abbé de Lamennais juge et condamne la cause du Souverain-Pontife, et sert merveilleusement le carbonarisme italien ; carbonarisme qui ne demande pas mieux que de séparer le pouvoir temporel du pouvoir spirituel dans les États Romains, et de conserver au Pape l'un pour lui ravir l'autre.

Rome a assez nettement condamné cette fatale doctrine, en interdisant depuis longtemps l'introduction dans ses États de *l'Avenir*, journal destiné à propager entre autres cette fatale erreur.

Il est encore une erreur qui consiste à vouloir défendre la religion, en écrasant ses ennemis par de froids raisonnemens.

Qu'on y songe bien, il est un seul moyen de la propager efficacement ; c'est de se borner à une simple défense qui ne dépasse pas les bornes de ce qu'exige la conservation de son orthodoxie.

Du reste établissons partout l'ordre et la paix ; soyons doux envers nos amis ; sages et modérés envers nos adversaires ; soyons unis avec les *dissidens* dans tous les rapports sociaux ; confraternisons, s'il le faut, et notre humanité nous réconciliera nos ennemis, et les dissidences se fonderont, et les erreurs disparaîtront et nous hâteront de plusieurs siècles *l'unité catholique*.

Les Saint-S. Voilà les véritables titres de la méthode scientifique actuelle à la faveur dont elle jouit, disons-le aussi, à la reconnaissance des hommes ; car le bonheur de

l'humanité exigeait que l'œuvre de destruction à laquelle elle a été si puissamment employée fut accomplie.

R. On se demande si c'était pour rien qu'aussitôt que la révolution de juillet fut accomplie, les Saint-Simoniens firent une descente dans les provinces belges, pour y introduire et propager leur saint-simonisme. Ils avouent que le bonheur de l'humanité exige que l'œuvre de destruction soit accomplie! Certainement elle doit l'être en Europe, et encore à plus forte raison, dans les autres contrées du monde. Nous prenons acte de cet aveu, qui justifie si bien le jugement que nous avons porté sur les opérations des Saint-Simoniens, dans lesquels nous n'avons vu que les auxiliaires de la révolution.

Peu nous importe, à nous qui ne voulons pas *détruire*, mais bien *édifier*, peu nous importe ce que les Saint-Simoniens veulent établir sur les débris de l'ordre social. Dans le désordre chaque parti tire, en faveur de ses principes, le plus d'avantage qu'il peut du chaos des matériaux désorganisés; mais la destruction n'en est pas moins réelle; l'homme de bien laisse *subsister* et travaille au perfectionnement de ce qui *subsiste*, sans provoquer désordre ou secousse sociale.

Les Saint-S. (p. 198). Élevés au milieu des lettres grecques et romaines, fils de chrétiens, témoins du déclin du catholicisme, et de la tiédeur même de la réforme, deux périodes critiques nettement prononcées nous apparaissent dans la durée de vingt-trois siècles.

R. L'on voit que les Saint-Simoniens ne sont pas seulement les ennemis du catholicisme ; ils en veulent encore à la réforme, puisqu'ils prédisent la chute de l'un et de l'autre ; ils en veulent donc à tout le christianisme et à plus forte raison à toute autre religion. Que leur restera-t-il après cela ? Le naturalisme pur et simple.

Les Saint-S. Quelle est la destination de l'homme par rapport à son semblable, quelle est sa destination par rapport à l'univers? Tels sont les termes généraux du double problème que l'humanité s'est toujours posé.

R. La destination de l'homme par rapport à son semblable, ou sa destination *sociale* n'est pas *problématique*. Du moins l'homme la conçoit-il depuis que l'Évangile est venue dégager son intelligence des ténèbres et des superstitions païennes.

L'homme étant destiné à vivre en société, doit y apporter son tribut d'action ou de moyens conservateurs, et ne pas troubler l'harmonie qui en forme l'existence *morale* (*). Cette idée nettement tracée demande deux choses de l'homme sociable : qu'il remplisse les obligations que lui impose sa condition de membre social ; et qu'il n'étende pas ses prétentions au-delà des droits qui, en cette qualité, lui sont dévolus, et par là qu'il ne trouble, ni ne neutralise les rapports de son *co-existant* dans

(*) J'entends par existence morale de la société, celle qui non seulement permet de vivre à l'homme au milieu de la société ; mais encore qui le fait participer à ses bienfaits et à ses jouissances.

l'exercice de ses droits. La législation de tout État tend à régler, établir et conserver cet équilibre dans les rapports administratifs et dans les droits civils et personnels.

La destination *universelle* ou celle de l'homme *par rapport à l'univers* est une fiction saint-simonienne. L'homme n'a pas de destination universelle, ou si l'on veut qu'il en ait, soit ! Mais dans ce cas, nous prétendons qu'en répondant aux exigences de sa destination sociale, il remplit toujours ses devoirs relatifs à l'univers dont il occupe un imperceptible point. Voilà le double problème que l'humanité s'est toujours posé, tout-à-fait résolu ; mais est-ce que les Saint-Simoniens ne multiplient pas un peu trop les problèmes pour avoir le plaisir et l'avantage de les résoudre au profit de leurs *savantes doctrines* ? C'est là une ruse de métier.

Les Saint-S. (p. 130). Nous verrons, toutefois, plus tard comment certaines sciences n'ont pas été comprises directement dans l'*encyclopédie*, c'est-à-dire dans le *dogme* chrétien les sciences physiques, par exemple.

R. Les Saint-Simoniens ne pourront pas argue de l'insuffisance de la religion ; personne n'a été tenté de faire passer le code sacré qui dépose de la religion, pour une *encyclopédie* des sciences humaines quoiqu'il renferme encore les principe de la plupart des sciences profanes. Dieu nous

légué ce code sacré, comme renfermant spécialement les merveilles de la religion et les règles qui doivent guider l'homme dans le manége de la vie, et le conduire à la fin que se propose l'œuvre de la création. De sorte que, sans négliger les sciences profanes, qui sont comme la *matière première* de la vie *chrétienne*, ni même les intérêts matériels, *matière première* de la vie *sociale* ou *citoyenne*, la religion s'attache spécialement aux intérêts d'un ordre supérieur ou purement *spirituels*. Le reste est commandé par les besoins de la vie et par ceux du *progrès*, et abandonné à l'attitude réfléchie de l'esprit humain.

Les Saint-S. Les époques critiques offrent un spectacle diamétralement opposé (*à celui des époques organiques*). On aperçoit, il est vrai à leur début, un concert d'activité, déterminé par le besoin généralement éprouvé de détruire (*); mais la divergence ne tarde pas à éclater et à devenir complète; de toutes parts l'anarchie se manifeste, et bientôt chacun n'est plus occupé qu'à s'approprier quelques débris de l'édifice qui s'écroule et se disperse, jusqu'à ce qu'il soit réduit en poussière.

R. C'est encore là un trait caractéristique de notre révolution, en cela plus débontée que la révolution française.

(*) Qu'on n'oublie pas que ce sont les Saint-Simoniens qui parlent.

Au début de l'époque critique qui a préparé la désorganisation de l'ordre social dans notre malheureuse patrie, on a vu se rencontrer sur un chemin commun les doctrines les plus opposées, se présenter face à face et *fraterniser!* Sans avoir un centre d'unité (*), elles avaient un centre d'opération, et un but réel, celui de conspirer contre un monarque qui leur déplaisait et de renverser un gouvernement qui n'était pas de leur goût. La religion n'a pas cessé de gémir de cet amalgamme d'opinions catholiques et impies; enfin, tranchons le terme, l'union des De *Méreode* et des De *Potter* ne s'est faite qu'au grand scandale de la religion, en ce qu'elle a laissé croire aux étrangers que la religion des Belges pouvait s'accommoder de tout ce que la société compte de plus *impie* sur la terre.

Aussi l'œuvre de la *désorganisation* accomplie, la divergence d'opinions ne tarda pas à *séparer* ce que le complot avait *uni*, et les de Potter furent abandonnés au sort que leur impiété leur réservait.

Les Saint-S. (p. 131). Alors le but de l'activité sociale est complétement ignoré, l'incertitude des relations générales passe dans les relations privées; les véritables capacités se

---

(*) Ce centre d'unité est impossible toutes les fois que l'alliance se compose d'éléments hétérogènes.

sont plus et ne peuvent plus être appréciées ; la légitimité du pouvoir est contestée à ceux qui l'exercent ; les gouvernans et les gouvernés sont en guerre : une guerre semblable s'établit entre les intérêts *particuliers*, qui ont acquis chaque jour une prédominance plus marquée sur l'intérêt *général*, *l'égoïsme* enfin succède au *dévoûment*, comme l'*athéisme* à la *dévotion*.

R. Que l'on nous dise comment les Saint-Simoniens peuvent prêcher le renversement de l'ordre social, après avoir tracé, avec tant de précision, le tableau des tourmentes révolutionnaires! Mais tel est le sort des ennemis de la religion et de l'État, c'est qu'ils fournissent souvent les plus formidables armes, contre leur propre ouvrage.

Alors le but de l'activité sociale est complètement ignoré!

Le peuple qui se laisse entraîner à la révolte, ne connaît jamais le but de son action, et les chefs de la *conspiration* le lui cachent utilement ; comment parviendrait-on à remuer les masses, si on ne faisait jaillir de brillantes espérances de l'œuvre de désorganisation, espérances qu'on n'est pas en droit de concevoir.

Il est certain qu'au début de notre révolution, beaucoup de Belges se sont laissés conduire, guidés par différentes considérations, les yeux bandés, sur le terrain de l'insurrection.

Sur combien d'hommes la révolte aurait-elle pu compter, si les Belges avaient pu considérer la

révolution dans son état actuel? Les sommités révolutionnaires auraient été abandonnées à leurs vains efforts, et les coupables auraient bientôt trouvé le digne prix de leurs œuvres

L'incertitude des relations générales passe dans les relations privées!

Jamais peut-être une nation n'a été dans l'état d'incertitude où flotte depuis près de deux ans la Belgique. Elle a passé par toutes les phases de la révolution, et elle est toujours au début! La révolution l'a conduite du pouvoir légitime au gouvernement provisoire, du gouvernement provisoire à la régence, de la régence à la royauté, et elle est toujours à se demander si elle est indépendante ou non, si elle forme un État ou si elle n'en forme pas, enfin, si elle est quelque chose ou si elle n'est rien.

Les Bulow, les Wessemberg, les Matuschewiesch s'entendaient mieux en matière de diplomatie que nos Van De Wyer; ayant reçu la mission d'*endormir* la révolution belge, ils rassasièrent ses hommes de *protocoles*, certains qu'ils étaient qu'ils la feraient bientôt mourir d'inanition. Nos révolutionnaires se trouvaient flattés d'être l'objet de l'attention des hommes à réputation européenne, et, en effet, l'idée était bien faite pour flatter l'amour-propre de l'inexpérience.

La diplomatie de la *Conférence* a été couronnée

du plus brillant succès ; depuis long-temps la révolution belge ne trouve plus d'appui dans le peuple. L'incertitude qui nuit tant aux relations commerciales, tue bientôt un prétendu patriotisme qui ne doit son existence qu'aux passions du jour, et le courage de l'homme qui flotte sans cesse entre l'espoir et la crainte, entre le plaisir et la douleur, entre la vie et la mort, ne tarde pas à se déconcerter et à appeler de tous ses vœux un état plus certain et plus solide. Le sentiment d'un présent sans garantie, et l'idée d'un avenir sans espoir sont, peut-être, les affections les plus vexatoires dont l'homme puisse être accablé.

Les Saint-S. (p. 132). A de telles époques (*les époques critiques*), où tous les liens sociaux sont brisés, les masses ne ressentent qu'imparfaitement l'immense lacune qui se révèle dans l'activité MORALE ; cette lacune est comblée, pour elles, par un surcroît d'activité *spirituelle* ou *matérielle*, SANS BUT SYMPATHIQUE, sans inspiration d'amour. Mais les âmes supérieures contemplent l'abîme avec effroi ; tantôt le néant moral met dans leur bouche la satire amère et sanglante, tantôt il leur inspire des chants de tristesse et de désespoir.

R. Le progrès n'est pas dans la théorie ou le progrès purement et simplement théorique est un progrès vain et sans réalité ; on peut même dire que le progrès purement théorique paralyse le progrès réel, en ce qu'il neutralise son action, par des discussions idéales, frivoles et souvent *réfractaires*.

Le progrès réel demande l'*application* de la morale, de la religion et des sciences, et la morale, et la religion et les sciences doivent être *appliquées* aux mœurs, aux sentimens, à l'intelligence du peuple.

Les philosophes moralistes savent que le *terminus à quo* du progrès dans les mœurs, les sentimens et les sciences est théorique, et que le *terminus ad quem*, est réel ou positif.

Le *terminus à quo* peut se dessiner d'après les règles de l'art, l'empire de la justice et les exigences de la raison, et n'en être pas moins un véritable hors-d'œuvre, en ce qu'il n'apprécie pas les difficultés de l'*actualité*, qui sont toutes dans les attributions du *terminus ad quem*.

Tel est, par exemple, le projet de l'abbé de Lamennais qui décharge l'État de solder le clergé fonctionnant.

Deux grandes raisons neutralisent l'action du *progrès* réel, le conflit et l'incertitude.

Le conflit est tout de personnes. A qui l'action provocatrice et propagatrice du *progrès* est-elle? Elle est dans les attributions de tout le monde, et tout le monde la fait bien, sans la faire également bien. C'est un égoïsme ridicule et une envieuse présomption que de vouloir monopoliser le progrès.

Le vrai libéralisme est l'ami de la religion,

et nous aurions tort, nous catholiques, de dédaigner ses lumières et ses services; ils peuvent être éminemment utiles à la religion dont nous défendons les intérêts. A quels titres prétendrions-nous que la saine philosophie soit pour rien dans la formation des mœurs du peuple; et quel droit avons-nous de croire que les bons libéraux ne sont pas des élémens propres pour le *progrès? Charitas non æmulatur*, la charité n'est pas envieuse. Que le bien se fasse, et si la religion n'a pas la gloire de l'opérer, elle aura, en tout cas, la jouissance de le voir faire.

D'ailleurs, l'action doit être collective; une nation ne se forme jamais dans l'isolement d'une spécialité. Le progrès est impossible chez un peuple où les intérêts matériels sont en souffrance; le peuple qui néglige ou méprise la culture des sciences et des beaux-arts, est un peuple sans énergie *morale*, gémissant sans cesse sous la pésanteur de la *matérialité*. C'est le caractère du Musulman; la morale dépourvue des sentimens religieux, est une morale sans ame et sans vie; elle polit l'homme; mais elle ne le rend ni solide, ni sûr; on en trouve des modèles à Paris; la religion (*) sans vertus morales rend l'homme hy-

(*) J'entends le culte extérieur de la religion.

pocrite, et le laisse sans mœurs et mauvais sujet. La religion ne saurait compter sur son dévoûment (*). L'Espagne compte une foule de pareils hommes.

Les intérêts matériels sont le premier objet des soins de tout gouvernement; puis, il favorise le développement des sciences et des beaux-arts; la religion travaille directement la morale et les sentimens religieux; enfin, viennent cette foule innombrable d'ames généreuses, entraînées par le sentiment du bien-être spirituel ou temporel de l'humanité, et dont les talens et les travaux secondent si puissamment les efforts de la religion et ceux de l'État.

Ces hommes, amis des lumières, de la morale publique, de la religion, sont les vrais bienfaiteurs de l'humanité, et un inappréciable trésor pour la religion elle-même. Refuser leurs travaux, c'est

---

(*) Lorsque, il y a quelques années, certaines îles d'Amérique s'étaient soustraites à l'autorité espagnole, Ferdinand VII engageait le Pape à priver les catholiques de ces îles des secours spirituels, afin de les forcer par l'absence de ces secours de rentrer sous sa domination. Le Pape comprenant toute l'injustice d'une telle mesure, s'empressa de pourvoir aux besoins spirituels de ces Américains catholiques, en leur envoyant des évêques. — Ferdinand en fut irrité au point qu'il menaça Rome de séparer son royaume du centre de l'unité catholique.

écarter les moyens du progrès et frustrer la société de bienfaits qu'elle est en droit de recevoir ; les dégoûter de leurs projets philantropiques, par les entraves qu'on met à leurs opérations, c'est détourner de l'humanité une source féconde, destinée à fertiliser le champ des vertus.

Enfin, ces hommes ne sont ni usurpateurs du droit d'autrui, puisque le droit de faire du bien appartient à tout le monde, ni d'injustes conquérans, puisque la société humaine est un bien *indivis*, où chacun, en raison de sa mission, va cultiver et exploiter son terrain.

Mais l'incertitude où l'on est de fixer le mode du *terminus à quo* du progrès, est encore fatale à son action. C'est cette incertitude qui a constamment arrêté nos ancêtres; les disputes théoriques absorbaient tous les momens de loisir, et les sciences, et les mœurs, et la civilisation conservèrent leur place. Chacun est *exclusivement* occupé à faire prévaloir sa théorie et sa méthode ; il les établit et les venge ; si sa tâche s'y bornait, il pourrait se dispenser de cette amère satire qui porte le fiel et le venin partout, même sur le terrain sacré de la plus inviolable charité.

Comme dans le temps, les disputes des Scotistes et des Thomistes arrêtèrent ou firent oublier le progrès de la théologie, aujourd'hui les discussions sur le *sens commun* de l'abbé de Lamennais, arrêtent le progrès de la philosophie.

La vérité théorique est une simple convenance de raison ; elle peut être très-conforme aux règles du raisonnement, et être à la fois, très-vide de réalité. Elle est, dans ce cas, une *chimère raisonnée*.

Dans le temps les Thomistes raisonnaient doctement leur *præmotio physica antecedens et ad singulum actum ;* ils établirent leur doctrine sur ce système, et ils entêrent la providence sur cette doctrine, et peu s'en fallut qu'ils ne fussent logiques, c'est-à-dire conséquens avec eux-mêmes.

Qu'on ouvre les yeux et qu'on jette un coup d'œil sur le système de l'ordre naturel ; qu'on suive, autant que possible, les rapports qui existent entre Dieu et l'homme, et on verra si, dans ce système, il y a rien qui aille au-delà des attributions d'une simple conception, et si le monde où nous placent les Thomistes, est le monde où nous vivons ; et si la providence des Thomistes est la providence de Dieu !

Dans ces derniers temps les sciences, à quelques exceptions près, ont fait d'étonnans progrès. La théorie, sauf un peu trop d'appareil dont elle est enveloppée, est assez pure, assez naturelle, assez conforme aux notions que le temps et la recherche nous ont révélées ; malheureusement la théorie est toujours théorie pour l'immense masse des nations ; il importerait d'en étendre le cercle et les

opérations par l'application qu'on ferait au peuple des sciences qu'elle a perfectionnées.

Mais, aux époques critiques, cette application devient impossible, parce que les mœurs du peuple deviennent rebelles aux lois du progrès. Les perturbateurs de l'ordre public s'évertuent à propager le ferment de l'insurrection et du désordre; ils sont même réduits à spéculer sur la corruption de la raison publique, car pour porter un peuple à la révolte, il faut remuer les masses, et c'est ce qu'on ne fait qu'en leur donnant d'autres sentimens que ceux d'amour pour la paix publique, de respect pour l'autorité, de soumission aux lois de l'État; triste fruit de tant de travaux!

Pendant ces criminelles tentatives de corruption, *les ames supérieures contemplent l'abîme avec effroi!* Les amis de l'ordre gémissent en secret des malheurs que de funestes événemens préparent, et dont est menacé le malheureux peuple qui va devenir le jouet de la malveillance *calculée*.

Dans tous les pays ces hommes de bien que le désordre désole, forment l'immense majorité du peuple; mais qu'importe la multitude? Le génie du mal est devenu tout-puissant, dès que les lois sont devenues insuffisantes pour protéger l'honnête homme contre les tentatives du crime. Un seul homme du *désordre* fera toujours plus de progrès que plusieurs douzaines d'amis de la paix

publique ; parce que tout vient au secours de celui-là : le préjugé, les préventions, la haine, la vengeance, les conflits entre les particuliers, certaines espérances, l'attrait du gain et la convoitise de la cupidité.

Dans le moment de troubles, le peuple, qui ne songe que trop à sa conservation personnelle et à celle de ses moyens de subsistance, ne trouvant plus ni protection, ni garantie dans les ruines d'un gouvernement ébranlé, va jusqu'à se jeter dans les bras de l'insurrection et de l'usurpation ; il les flatte et les aide, parfois, de ses moyens. La circonstance est belle et l'occasion favorable ; les hommes du *mouvement* les saisissent et s'en prévalent pour ne faire voir à ceux qui ne connaissent ni le train, ni les moyens des hommes de la révolution, dans l'adhésion de ces hommes de probité, que l'expression caractérisée de la *volonté-masse*.

On a dit que c'est le peuple qui a fait notre révolution.

On se demande d'abord ce que c'est que le peuple dans un pays ? Je crois qu'il est disséminé dans les campagnes, car l'humble campagnard et le modeste cultivateur forment, du moins dans la Belgique, les trois quarts de la nation.

Dans les villes on trouve le peuple chez le négociant, chez l'artisan et chez l'ouvrier, qui forment

pour le moins les neuf dixièmes de la population des grandes villes.

Ces différentes classes de la société ont-elles fait la révolution? Avaient-elles intérêt de la faire? Le campagnard est arraché à la culture d'un terrain qui était, pour lui, la source bienfaisante de ses productions alimentaires, et sa famille est accablée sous le poids des logemens militaires; les arts et les métiers languissent sous le poids de la terreur publique; l'ouvrier perd son travail à mesure que le cercle des grandes fortunes se rétrécit; et le commerce *en détail* suit inévitablement le mouvement de décroissance du haut commerce.

Il en résulte que les trente-neuf quarantièmes de la nation belge ont été étrangers au mouvement révolutionnaire qui a désorganisé le royaume des Pays-Bas, ou, tout au plus, que ceux de ces différentes conditions, qui ont contribué au succès de la révolte, ont été dupes de la séduction du temps ou des manœuvres des instigateurs, et seraient prêts à désavouer leur œuvre.

Les Saint-S. En résumé, les caractères distinctifs des époques organiques sont l'unité, l'harmonie dans toutes les branches de l'activité humaine; tandis que ce qui distingue les époques critiques, c'est l'anarchie, la confusion, le désordre dans toutes les directions.

R. Le choix ne saurait donc être indécis, parce

que l'honnête homme ne saurait donner le pas à l'anarchie, à la confusion, au désordre sur l'unité et l'harmonie dans les branches de l'activité humaine.

Certainement les époques organiques ne sont pas toujours les époques de la religion, de la morale, de la civilisation humaine. Le polythéisme grec et romain, depuis leur origine jusqu'à l'établissement du christianisme, formait une époque organique, qui, certes, ne fut pas une époque de bonnes mœurs et de vertu. L'islamisme depuis son établissement jusqu'à nos jours, présente encore une époque *organique*, mais une époque qui n'est pas celle qui convient le mieux à la morale publique, aux intérêts moraux des Ottomans et au progrès de la civilisation.

L'homme qui connaît sa destinée et qui a le sentiment de sa dignité, ne veut pas de pareilles époques; mais demande-t-il que des époques *critiques* leur succèdent? Non; parce que l'homme de bien n'appelle ni de ses vœux, ni des ses affections les époques de *destruction*. Le philosophe n'a le droit de revendiquer le beau titre de *philantrope*, et le chrétien celui de *charitable*, que pour autant que l'un et l'autre travaillent dans l'intérêt de la *société-individu*; mais les tourmentes révolutionnaires n'avancent jamais les mœurs d'une nation, et n'ajoutent rien à son bonheur.

Jamais la Belgique n'a été agitée et déchirée par tant de sentimens d'animosité, de haine, d'envie, de vengeance et de discorde, comme elle l'est de nos jours. C'est que les secousses politiques sont, en cela, plus terribles que la guerre étrangère; la guerre civile porte ses tristes fruits de discorde et de désunion dans le sein de la société, et l'affecte jusqu'au cœur, tandis que la guerre avec l'étranger l'unit, la corrobore souvent par le sentiment commun de la nationalité.

Les Saint-S. (p. 133). A chaque instant, dans le cours de cette exposition, la division que nous venons de faire (*des époques organiques et critiques*) dans l'histoire, sera reproduite et justifiée par une nouvelle appréciation des faits que nous livrent les traditions humaines; cette grande conception sera pour nous une véritable boussole dans notre retour vers le passé, comme elle nous servira, mais *sous une autre forme*, pour nous diriger vers l'avenir.

Nous disons *sous une autre forme*, parce qu'aujourd'hui l'humanité s'achemine vers un état *définitif*, qui sera dispensé de ces longues et douloureuses alternatives, et où le progrès pourra s'opérer sans interruption, sans crises, d'une manière continue, régulière, et à tous les instans;

R. C'est une véritable différence du tout au tout; les Saint-Simoniens croient ou du moins disent que le progrès ne pourra s'opérer que pour autant que l'œuvre de la destruction des anciennes croyances et de l'ancien ordre social, soit complète, ou, en d'autres termes, ait fait le tour du monde. Pour

nous, nous pensons que tout *progrès* est impossible, tant que la *propagande* fait ses ravages dans les pays étrangers ; et par conséquent nous voudrions qu'elle se retirât dans ses antres ou qu'on la refoulât dans la fange dont les événemens de 1830—1831, l'ont fait sortir

Jamais les gouvernemens despotiques de l'Europe n'ont fait reculer le progrès autant que le fait le mouvement révolutionnaire, et encore une fois la chose se comprend-elle ; si le despotisme *illettré* de certains gouvernemens en Europe, par exemple, celui du gouvernement espagnol, ont *retardé* le progrès des sciences et surtout de la morale publique, la propagande, de son côté, les arrête aussi et, en sus, elle corrompt et gâte les mœurs du peuple, et par conséquent les recule indéfiniment pour la génération actuelle.

Tel gouvernement pourrait bien ne pas favoriser le *progrès ;* mais jamais il ne l'entrave (*) ; le particulier aura, en tout temps, la faculté de cultiver les sciences et les beaux-arts, de pratiquer la vertu et de professer la religion, et par conséquent de faire son *progrès*. Les projets contraires qu'on prête aux monarques sont des fictions des hommes de la révolution.

(*) On comprend facilement que nous parlons des temps modernes ; et non de ceux de l'antique barbarie.

On ne songe pas assez que la culture des sciences et des beaux-arts, n'est qu'un simple élément de progrès; la religion et les mœurs du peuple en seront à jamais des conditions essentielles. Ni Rome, ni Athènes n'étaient sans lumières scientifiques (les lois romaines en déposent; elles sont tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus éclairé et de plus juste); et cependant leur religion était idolâtre et leur culte immoral.

On peut dire que tout ce qui touche directement à la religion ou aux mœurs d'un peuple, est éminemment *progressif*, ou éminemment *rétrograde*, et par conséquent que rien ne recule autant la morale publique que les secousses populaires.

Il me paraît donc certain que le principe de la souveraineté populaire est le principe de la rétrogradation, et que les hommes du *mouvement*, sont dans le fait les hommes les plus rétrogrades du monde.

Tout marche, disent les Saint-Simoniens, vers un état définitif; la chose n'est vraie que pour autant qu'on entende que tout marche vers un état définitif de *destruction*.

Le principe de l'insurrection n'a de force que pour autant qu'il trouve de l'appui chez les peuples; il est donc de son intérêt de s'établir dans toute l'Europe, et au-delà, si possible.

Delà la manie des hommes du *mouvement* de crier

à la *sympathie* des peuples, ou d'appeler à leur secours les mécontens de tous les pays. Si on était parvenu à régulariser les mouvemens de 1830—1831, la révolution aurait pu faire le tour de l'Europe, bouleverser tous les trônes, et activer dans tous les États le principe de la souveraineté populaire, qui est celui du désordre et de l'anarchie. L'énergique attitude de l'Allemagne fut le camp retranché devant lequel les efforts de la démagogie française et belge ont été écrasés.

Avant la chute de Charles X, les manœuvres des fesseurs de Paris, à qui les fautes du gouvernement sous la direction du ministère-Villèle, avaient fourni de si puissantes armes, inspiraient déjà de sérieuses craintes à plusieurs États; les constans travaux des *amis du peuple*, n'étaient pas à dédaigner parce qu'ils se tramaient à l'ombre de la nuit; le mal est toujours puissant, parce que, malheureusement, il trouve toujours prise dans les dispositions de l'homme.

Aujourd'hui que le pouvoir de la souveraineté populaire est assise sur le trône; aujourd'hui qu'il gouverne en souverain-maître; aujourd'hui qu'il peut sortir de l'ombre, où il se cachait; qu'il peut lever une tête audacieuse; disposer, outre ses manœuvres mystérieuses, de la force matérielle; aujourd'hui qu'il a entre les mains les moyens d'étouffer ou d'écraser les amis de l'ordre, de la

paix, du repos public, et d'étendre sa domination dans les pays étrangers, en commençant par les contrées limitrophes; comment voulez-vous qu'il ne multiplie pas les élémens de sa vie? Comment voulez-vous qu'il n'étende pas sa domination, et ne gagne pas du terrain?

Depuis cinquante ans deux principes hétérogènes se combattent en Europe; le Nord cherche à détourner l'attention des peuples, des affaires de la haute administration, et à la porter sur le terrain de la *vie privée*, que, quoiqu'on en dise, on cherche à améliorer, et qu'on améliore de jour en jour, idée d'ordre et de bonheur domestique, principe incontestablement perfectible des mœurs populaires, et progressif de la civilisation.

Le Midi, au contraire, porte l'attention des masses sur les affaires de l'État, et crée parmi le peuple ce qu'il appelle l'esprit public, principe fécond en désordre, en immoralité, en irréligion.

Tant que ces deux principes subsistent, loin de pouvoir croire à la *pacification générale*, il n'y aura pas même tendance à l'œuvre; les révolutionnaires de Paris et les révolutionnaires de Bruxelles ne cesseront de travailler l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Russie, Berlin, Vienne, St-Pétersbourg minneront la Belgique et la France révolutionnées.

La Conférence de Londres, dira-t-on, car il est temps d'en dire un mot, la Conférence de Londres,

est chargée de réviser les Traités de 1814—1815, et d'établir l'équilibre européen sur d'autres bases, celles de la grande paix européenne de 1814—1815 n'ayant pas répondu aux exigences des temps et aux besoins, du moins, moraux des peuples.

Les Traités de 1814—1815 ne firent à proprement parler que déterminer et ratifier les droits préexistans des souverains de l'Europe, et fixer les limites des différens États, et les droits des peuples.

Les provinces belges furent jointes aux anciennes provinces unies de la Hollande pour deux grandes raisons; d'abord pour l'arrondissement du royaume de France qui autrement n'aurait trouvé des limites naturelles qu'au Rhin; puis, parce que la Belgique isolée était une chimère, comme elle l'est encore et comme elle le sera toujours. Ses eaux intérieures l'attacheraient infailliblement à la Prusse, si elle n'était pas si étroitement liée à la Hollande.

En 1814, l'isolement aurait été moins pénible, parce qu'elle n'avait pas encore goûté les bienfaits des richesses nationales, ou si elle avait eu le dessein de se lier à une autre nation pour mettre en commun sa fortune et son existence, elle aurait tourné ses vues vers la France gouvernée par la famille des Bourbons, parce que c'était la France qui, sous l'empire, avait donné le premier développement à son industrie et fait quelque chose pour la prospérité publique.

Depuis 1814, le commerce a tourné les yeux vers la Hollande, et il y a établi ses relations; les fortunes les plus colossales de la Belgique ont bâti leur existence sur la réunion des deux pays, qui paraissaient être faits pour devenir, un jour, le royaume le plus florissant de l'Europe. Toutes ces fortunes ne manqueront jamais de réclamer contre le divorce violent qui a séparé les deux grandes divisions du royaume; séparation à laquelle elles n'ont jamais eu de part active; séparation qu'elles ne ratifieront ni l'une ni l'autre des parties divisées, quand de part et d'autre on aura déposé une haine factice, déplorable fruit de cette faction révolutionnaire qui ne vit que de haine et de discorde.

Les puissances représentées à Londres (*) ont senti cette vérité; mais il importait d'arrêter, dans l'intérêt même des peuples, l'esprit de vertige qui semblait s'être emparé de certaines nations; les plénipotentiaires de la *Conférence* reçurent cette mission, et non pas d'autre; delà cette foule de protocoles *définitifs* et révocables, *décisifs* et révoqués, avec lesquels on a amusé nos nouveaux hommes d'État, et qui, outre celui d'arrêter la révolution dans sa marche rapide, et de la tuer à

(*) Les trois cours du Nord.

Bruxelles, n'ont eu d'autre effet que celui d'embrouiller encore des affaires qui ne devaient pas se démêler (*).

Puisque nos jeunes diplomates n'y songent pas, que la postérité demande compte à la Conférence de ses actes et de sa gestion. La Conférence répondra que sa mission était difficile et compliquée ; qu'elle a tâché de débrouiller des affaires étroitement liées ; qu'elle a marché constamment dans le sens des principes posés.

Demandez quelle était la garantie de ses travaux ; et la France demandera à son tour, si elle n'a pas envoyé quarante mille hommes pour soutenir un trône qui allait tomber du haut de l'édifice sur lequel il avait été *fraîchement* élevé ; l'Angleterre demandera, si sa flotte n'a pas croisé

(*) Après le Traité des 24 articles du 15 novembre 1831, nos Van de Weyer, pleins de joie de leur triomphe, disaient qu'il ne fallait pas faire connaître tout le parti qu'on allait tirer de ce Traité. Pauvres jeunes gens ! Les rusés diplomates de la *Conférence* ne disaient pas non plus tout l'intérêt qu'offrait à la politique européenne ce Traité, dont un seul article, celui de la libre navigation à l'intérieur de la Hollande, devait faire à la révolution belge et à la révolution française autant d'ennemis acharnés que la Hollande compte d'habitans ; et ils n'ont pas dit non plus tout le parti qu'ils allaient tirer de cette disposition, dans le cas toujours probable et toujours imminent d'une guerre avec la France.

devant les bords de l'île de Cadsand pour surveiller les manœuvres des bâtimens hollandais.

Mais les puissances du Nord n'ont pas ratifié l'œuvre de leurs plénipotentiaires, du moins, elles ne l'ont pas fait exécuter ! Et les puissances du Nord répondront que les circonstances politiques ont changé, et qu'il faut suivre le mouvement des événemens.

Enfin, pressez-les encore, et elles finiront par vous dire qu'en tout cas les affaires révolutionnaires ne se traitent pas dans les mêmes bureaux où s'élaborent les affaires nationales.....; et c'est ainsi que se terminera une révolution qui n'aura été faite qu'au grand préjudice des intérêts, des mœurs et de la religion des Belges.

Les Saint-S. (p. 134). Nous marchons vers un monde où la religion et la philosophie, le culte et les beaux-arts, le dogme et la science, ne seront plus divisés; où le devoir et l'intérêt, la théorie et la pratique, loin d'être en guerre, conduiront à un même but, l'élévation morale de l'homme.

R. La religion et la philosophie, le culte et les beaux-arts tendent en effet vers un même résultat général, celui de la formation complète de l'homme; mais ils y conduisent par des voies différentes; la philosophie et la religion ont leurs attributions spécifiques et leurs moyens propres, et elles ne peuvent conduire l'homme à sa condition normale, qui est celle d'une véritable

élévation morale et religieuse, que pour autant qu'elles restent sous l'influence de leurs élémens particuliers.

La religion bien entendue est philosophique, et la philosophie n'est véritablement *amour de la sagesse* que lorsqu'elle est religieuse ; cependant en adoptant ces différens élémens qui doivent concourir à la formation de l'homme, il faut se garder de les confondre et d'en faire un amalgamme, comme le font les Saint-Simoniens.

Les Saint-S. L'ère critique, commencée il y a trois siècles, a complétement achevé sa tâche ; la destruction de l'ancien ordre de choses a été aussi radicale qu'elle pouvait l'être, en l'absence de la révélation de l'ordre nouveau qui doit s'établir. Les doctrines nées au XVI^e^ siècle, et celles qu'elles venaient combattre se font à peu près équilibre ; ce qui reste de celles-ci dans les masses suffit pour maintenir l'ordre au sein de la société ; ce qui s'est établi des autres suffit pour opposer une barrière invincible à la rétrogradation.

R. Avant de répondre à ce passage, il importe de le bien faire comprendre. Les Saint-Simoniens prétendent que l'opinion publique est tellement et si bien divisée qu'elle tient les partis dans l'équilibre ; les principes de la religion catholique sont encore assez puissans pour empêcher ces nouvelles doctrines de faire le tour du monde ; mais d'un autre côté les doctrines nées au seizième siècle et probablement la philosophie ont

fait d'assez grands progrès pour enchaîner le catholicisme, et l'empêcher de reprendre ses droits d'*universalité*.

Cette pensée demande à être rectifiée. La philosophie moderne a rarement travaillé dans l'intérêt de l'avancement religieux ; elle et ses hommes ont, dès le premier abord, affecté une impiété qui ne s'accommodait pas plus avec les principes de l'Église *réformée*, qu'avec ceux de l'Église catholique ; leur tendance était complétement irréligieuse, c'est-à-dire qu'ils tendaient au renversement total de la révélation ; après quoi il ne restait plus à l'homme que la religion de la *raison*, ou le culte de l'*équité naturelle*, qui n'a jamais été révoquée en doute, sinon par une profonde dépravation *pratique*. Nous pouvons donc dire, en thèse générale, que la philosophie du dix-huitième siècle était irréligieuse, toutes les fois qu'elle n'était pas indifférente.

Cette réflexion serait injuste, si nous l'étendions à ses procédés d'organisation sociale ; celle-ci a incontestablement reçu une certaine impulsion sous l'influence de ses travaux. La chose ne pouvait pas aller autrement.

A la fin du quinzième siècle l'organisation sociale était certainement en souffrance ; les sciences et les beaux-arts n'avaient pas encore prêté leur puissant secours aux travaux de l'Évangile ; l'éco-

nomie politique qui est ici la science de l'administration nationale, n'était pas même connue de nom ; dans ce sens tout restait à faire à la société ou à ses directeurs. Les travaux philosophiques étaient bien plus *positifs*, que n'avaient été les opérations scientifiques des temps antérieurs ; les nouvelles lumières, soit bonnes, soit mauvaises, soit vraies, soit erronnées, ne pouvaient manquer de répandre quelque jour sur les affaires du monde, à travers le voile ténébreux qui les tenait cachées, et enchaînées dans les liens des prétentions *particulières*.

C'est là l'inévitable sort du train qui suit le manége social. Les vraies lumières marchent, et la dépravation du jugement, ou la corruption des affections les détournent vers un but tout autre que celui qu'elles poursuivent et qu'elles se proposent d'atteindre. Le génie de l'erreur marche aussi ; il est sans objet déterminé et sans terme précis et fixe ; une torche étincelante à la main, torche qui de temps à autre jette un éclat de lumière, en dépit de cette fumée qui l'étouffe et en raccourcit la durée, il parcourt des champs ténébreux ; sa pâle lumière lui permet de saisir de temps en temps, un appui auquel il s'accroche utilement. La sagesse à l'exemple de l'abeille qui suce le miel des fleurs les plus amères, la sagesse, dis-je, imite cet exemple de fine industrie ;

elle s'empare de toutes les lumières, même de celles qu'enfante *l'esprit de l'erreur*.

La société s'est saisie des découvertes que la philosophie lui a léguées et transmises; les sciences en ont également tiré parti. La religion n'y a rien gagné, parce que, comme j'en ai fait l'observation, sa tendance était *irréligieuse*.

Lorsque nous avons affaire à la *réforme*, notre langage et nos procédés doivent changer de forme.

La réforme n'a pas de tendance irréligieuse, mais seulement *anti-catholique*; notre besogne est donc moins grande, et la tâche moins difficile. Il ne s'agit pas de traiter les réformateurs en impies et de les ranger sur la même ligne que nous plaçons les froids adeptes d'une incrédule philosophie; ce ne serait pas prendre à cœur les intérêts de la religion catholique, et après tout, on ne peut le faire sans heurter le bon sens, et outrager la vérité; jamais personne n'a prétendu que les réformateurs n'appartinssent pas au christianisme; leur religion est chrétienne, leurs institutions sont chrétiennes, leur culte est chrétien.

Il est vrai, de déplorables erreurs séparent les réformateurs de nous; mais ces erreurs ne sont que partielles, elles portent sur des points détachés; il s'agit donc, pour nous, non pas de combattre en masse l'enseignement religieux des

réformateurs, mais de les ramener insensiblement au point de l'unité catholique où Luther et Calvin ont été les prendre. En un mot, il s'agit de réconcilier les réformateurs avec Rome, et leur doctrine avec la doctrine de l'Église catholique, et non pas de l'écraser dans son ensemble et dans toutes ses parties.

Les moyens propres à parvenir à cet heureux résultat n'ont pas été assez généralement sentis; certains défenseurs de la religion du Christ sont plus catholiques de pensée que de conduite.

Une crainte outrée de corruption les éloigne souvent des hommes d'une communion différente. Outre que ce moyen est éminemment anti-social, il est encore infiniment préjudiciable à la propagation de la foi catholique. A-t-on souvent vu que le contact entre la religion catholique et la réforme se soit fait au préjudice de celle-là? Et cependant une foule d'exemples nous montre qu'une confraternité franche et désintéressée profitait constamment au culte catholique; il nous importe donc à nous catholiques, de l'emporter encore sur les *réformés*, en tolérance, en indulgence, en amabilité, en douceur; ç'a été toujours un mauvais moyen que de détester et de fuir ceux qu'on voulait captiver et ranger sous ses bannières (*).

(*) Peut-être y a-t-il une exception à faire ici. Dans l'origine de toute hérésie, il est bon d'éloigner les fidèles du lieu de

Mais les hommes à *pensées étroites*, ne comprenant pas cette grande vérité; et, probablement, ils ne la comprendront jamais; il ne faut donc tenir un pareil langage qu'à ceux qui sont accoutumés de raisonner.

Ces considérations faites, on peut se demander si depuis le quinzième siècle la religion, la religion catholique, si vous voulez, n'a pas fait des progrès, autre question qui effraie certains hommes méticuleux qui ne s'entendent pas plus en religion qu'en idées d'ordre social.

---

la contagion, parce que le prestige de la nouveauté est enchanteur; mais dès qu'une erreur domine par son pouvoir moral, la résistance *violente* est plus favorable que nuisible à son progrès; il faut étouffer l'erreur au moment de sa naissance, à l'âge de virilité, il vaut mieux la laisser mourir; éloignez seulement de cette enfant de malignité les élémens qui corroborent sa constitution, et elle mourra de consomption. Il y a la plus parfaite analogie entre toutes les erreurs, et surtout entre les hérésies religieuses et les hérésies politiques, ou les révolutions.

1830 fut l'époque de croissance de la révolution belge; l'opposition augmentait ses créatures; 1831 fut déjà son époque de décroissance; 1832 est l'année fatale d'une mort certaine et inévitable. D'où nous vient cette marche rapide et admirable de croissance et de décroissance d'une révolution forte et vigoureuse à sa naissance; mais d'une révolution qui se fondit bientôt sous le marasme d'une fétide exhalaison?

C'est qu'en 1830 elle trouva d'heureuses dispositions à son

S'il s'agissait ici de l'application de la religion, il faudrait dire qu'elle aussi bien que les sciences, les beaux-arts et la morale, est soumise aux règles du *progrès* ou de la *rétrogradation*; aujourd'hui, elle gagne du terrain aux États-Unis; jadis, elle en a perdu dans la Grande-Bretagne. La paix, l'ordre, le repos public étendent le cercle de ses opérations, et propagent son influence; la guerre,

---

ferment infect, chez un peuple abusé; c'est qu'en 1831 ce même peuple a eu le temps d'apprécier les hommes *du mouvement* et leurs intentions; d'où ce monstre que d'abord on avait pris pour la fille cadette de Minerve, tirait son origine, quelle était sa parenté; quelle devait être sa descendance; c'est qu'en 1832, on s'est convaincu que la révolution a été injuste dans ses principes; qu'elle a été immorale et scandaleuse dans sa marche; qu'elle est ruineuse dans ses effets. L'apologie de la révolution lui faisait des prosélytes en 1830, des défians et des douteux en 1831, et elle lui fait des indignés et d'acharnés ennemis en 1832.

Le roi des Pays-Bas qui n'a pas cessé d'être la dupe des trahisons et des perfidies humaines, n'a pas encore compris cette vérité. De nombreuses légions hollandaises couvrent nos frontières, destinées probablement à rétablir le royaume des Pays-Bas. Eh bien! qu'il renvoye ces troupes chez elles! qu'il rentre ces nombreuses baïonnettes et bouches à feu dans les magasins de Dordrecht! En 1833, on ira chercher celui qu'en 1830 on *ne voulait plus*; qu'en 1831 *on désirait*, qu'en 1832 on *regrettait*.

les révolutions, le désordre, rétrécissent ses opérations, et la reculent.

Mais la religion théorique, ce corps d'enseignement qui forme l'œuvre de la révélation, n'est-il pas sujet aux vicissitudes du temps, et au progrès même de la civilisation humaine? Les Saint-Simoniens tombent dans cette erreur, en pensant que les idées religieuses doivent suivre l'impulsion caractéristique de chaque époque.

Le corps de doctrine qui n'est autre chose que l'enseignement que nous a donné Jésus-Christ, est immuable et inaltérable; il doit être conservé comme il a été donné, pur et intact, exempt de toute composition et de tout alliage humain, élémens hétérodoxes que répudie la pensée céleste.

Mais parlez du mode de tradition et du mode d'application, et encore vous dira-t-on que tout ceci est de temps, de mode, de circonstance. Les connaissances théologiques et celles de la religion n'ont-elles pas marché depuis le quinzième siècle? Elles ont marché, et elles ne doivent pas cesser de faire leur progrès.

Demander si la théologie peut faire des progrès, c'est mettre en question si à une époque on peut tracer des idées plus nettes, plus précises de ce qui concerne Dieu, son culte, les devoirs de l'homme envers Dieu et le rapport de Dieu à l'homme, qu'à l'autre époque: cette question n'en

est pas une aux yeux de la raison; la théologie emprunte, dans ses travaux, les lumières de la sagesse, et le secours de la philosophie, et, sous ce rapport, la théologie est meilleure à mesure qu'elle est plus philosophique.

Qu'on porte le même jugement sur le gouvernement administratif du catholicisme; il a aussi son matériel et son train; en cela semblable aux administrations qui touchent moins au spirituel du peuple. Ce matériel, ou ce qu'on pourrait appeler le matériel de l'Église de Jésus-Christ, est encore soumis à l'influence des temps et des événemens; il doit suivre le rang que l'Eglise occupe à chaque époque, et elle ne considère en cela que sa position morale vis-a-vis des fidèles, et l'intérêt qu'elle doit tirer, pour eux, des différentes circonstances dans lesquelles elle se trouve placée.

C'est ainsi que les lois de l'Église, les canons, les règles, les prohibitions, les permissions subissent de différentes modifications dans les différentes époques.

Sous ce rapport le passé a fait son progrès, et l'avenir fera le sien.

Les disciples de Saint-Simon portent un tout autre jugement du mode d'être de la société religieuse, et ils ont conçu un projet bien différent.

Les doctrines nées au XVI^e^ siècle ont opéré la

destruction *radicale* de l'ancien ordre des choses, et malgré cela le catholicisme a encore *assez de force* pour maintenir l'ordre au sein de la société; même le pouvoir des *doctrines anciennes* et le pouvoir des *doctrines nouvelles* pour le siècle, mais également *vieilles* pour les disciples de Saint-Simon, se font à peu près *équilibre*.

Les Saint-Simoniens, qui ont l'art d'accorder tout cela, vont se placer sur le champ de bataille, observeront ces deux terribles combattans, et lorsqu'une lutte à *poids égal* aura épuisé les forces de l'un et de l'autre, alors le saint-simonisme *frais* de forces et *plein* de vigueur, fondra sur eux, les écrasera, et régnera désormais seul sur la terre sans envieux et sans rivaux.

Dans ces pensées il n'y a rien qui soit conforme à l'être des opinions religieuses de l'époque.

L'impiété d'un certain parti en France a complétement abandonné ses projets de *grande naturalisation*. Du moins n'osant plus lever sa figure livide, il se contente de travailler, à l'ombre, à ses impuissans projets *d'irréligionner* le monde.

La réforme avait perdu cette apreté, qui l'avait poussée pendant si longtemps, à condamner aveuglement tout ce qui portait seulement le cachet de Rome et le nom de *catholique*, et elle n'a commencé de raisonner avec calme, que pour se rap-

procher de l'unité catholique ; sa doctrine se modifie et ses hommes se convertissent (*).

De son côté le gouvernement de l'Église catholique s'empresse d'offrir, dans sa sollicitude habituelle, tous les modes et toutes les facilités *du retour*, et tout nous annonce encore que la réforme est à sa période de grande décroissance, et qu'elle viendra bientôt, non pas courber la tête sous le fer tranchant d'un catholicisme *assassin* (nous n'avons jamais voulu ni opprimer, ni exterminer les réformés), mais se réunir à nous, en paix et union, afin de nous aider dans les travaux qui doivent *religionner*, civiliser et corroborer une société qui demande des sauveurs à ses sentimens, des directeurs à sa morale, et des conservateurs à son existence.

Les Saint-S. (p. 136). Messieurs, nous vous avons montré, dans notre dernière réunion quels furent les caractères généraux des époques *organiques* et des époques *critiques* dans le passé ; vous avez dû entrevoir que cette marche alternative d'époques d'ordre et de désordre avait été la condition du progrès social ;

R. Les hommes vraiment éclairés ; les hommes

(*) Les événemens révolutionnaires de 1830-1831 ont malheureusement retardé cette merveilleuse réunion, et cet admirable progrès vers l'union catholique. Du reste, nous espérons que ce retard ne sera que temporaire.

qui consultent les faits et remontent à leurs causes, ne conviendront jamais que la marche alternative d'époques d'ordre et de désordre est la condition du progrès social, parce que ce point implique la fausse hypothèse, que le désordre est inhérent à la marche du progrès; que la société va d'un pas chancelant, et ne saurait marcher d'un pas ferme dans les voies d'une amélioration progressive et constante; enfin, que les secousses qui refluent sur elle, sont les besoins de la progression.

Les phénomènes qui caractérisent les époques organiques et les époques critiques de l'ère humaine n'ont rien de commun avec les causes que leur assignent les Saint-Simoniens. Ces causes sont toutes dans le mode d'être de la société de chaque époque.

Depuis la décadence de la grandeur grecque et de la grandeur romaine jusqu'au quinzième siècle, les gouvernemens des différens États de l'Europe ont été d'une inconcevable indolence; l'administration nationale, était une question toute *de fait* et toute *d'hommes;* administration qui se faisait le jour au jour, et à laquelle jamais aucune grande idée ne présidait. Le *progrès* populaire était pour les hommes d'État de ce temps une chimère, dont ils ignoraient jusqu'au nom.

On aurait dit que la plupart des monarques n'avaient pas perdu l'espoir, ou la folle préten-

tion, de se faire rendre, un jour, les honneurs de la divinité sur la terre. L'histoire des temps fabuleux paraissait être l'école où ils puisaient les leçons de la plus inflexible insolence.

Les grands du temps se croyaient jetés sur la terre pour servir d'ornement à la grandeur humaine et d'embellissement à la société; le peuple était fait pour eux, et ne méritait pas les honneurs d'une attention sérieuse et d'une application suivie; désordre dans les sentimens, désolante hétérodoxie sociale, abominable oberration de l'équité éternelle, scandaleuse dépravation dans les règles de la morale publique!

La fadesse de ces chefs ignorans, et de ces misanthropes des lumières, ainsi que l'immoralité de leur vie et la molesse des cours ne pouvaient pas manquer d'influer sur les mœurs des peuples; oui, on peut dire que le déréglement de la vie des hommes d'État, était la principale cause de la dépravation des mœurs publiques des peuples.

Mais depuis une certaine époque les gouvernemens ont senti la nécessité de sortir de cette longue léthargie où l'apathie et l'inaction les retenaient, et d'offrir du moins l'idée d'une vie régulière, si, au fond elle n'était pas toujours exemplaire. Mais alors ont-ils aussi rencontré, dans leur chemin, de grands obstacles à la civilisation et à l'avancement des mœurs.

Que n'ont fait de tout temps les *stationnaires*, qu'on appelle à tort les *rétrogrades*, pour empêcher le progrès ?

Que d'opposition n'a rencontré le seul *système universitaire*, qui, à proprement parler, n'est que l'organisation de l'instruction nationale ?

Naguères encore des hommes de grand mérite traitaient la vaccine d'une jongleric de charlatanisme (*). Les différens gouvernemens n'ont-ils pas été obligés de prendre des mesures efficaces pour la propager, et faire sentir si généralement ses bienfaits ?

Nous avons vu que, lorsque le choléra commença à faire ses ravages à Saint-Pétersbourg, l'empereur Nicolas prescrivit des mesures sanitaires et envoya des médecins à la populace ; et la populace ne voulut d'aucune mesure, et la populace massacra les hommes de l'art qui avaient été envoyés pour leur sauver la vie. Les *amis du peuple* répondirent qu'il n'y a là rien qui doive étonner, que les Russes sont des barbares, qui ne sont pas capables de sentir, et de comprendre les bienfaits de la civilisation.

Le choléra, après avoir ravagé le Nord, va faire

(*) Voyez le Dictionnaire historique de l'abbé De Feller, article de la *vaccine*.

un tour dans le Midi ; il redouble d'énergie et décime le peuple de Paris. La populace de la capitale de la France voulait peut-être l'emporter encore sur celle de Saint-Pétersbourg ; elle paraissait avoir une affection spéciale pour les *immondices*, et elle voulut les conserver parmi elle ; elle arrête les nombreuses voitures, destinées à débarrasser la ville des ordures, qui infectaient l'air ; elle les brûle et les jette dans la Seine ; ce n'est pas tout : on crie aux empoisonneurs! Les marchands de vins ont empoisonné leurs vins, les patissiers leurs bonbons, les malveillans les fontaines publiques ! Des malheureux deviennent victimes de la fureur populaire ! Puis on examine, on analyse, et on trouve qu'il n'y a rien de tout cela, et les *amis du peuple* ne disent plus que ce sont des *incivilisés* qui commettent de pareilles horreurs.

Il nous paraît évident que les différentes époques ont eu des causes absolument diverses de *stagnation*. Dans le temps on ne savait pas, on ne comprenait pas ce que voulait le progrès ; on croyait faire assez en soutenant le *statu quo* de la religion, des mœurs, des idées sociales, et on se satisfaisait de cette idée. La faute en était principalement à l'administration nationale ; les hommes supérieurs de l'époque y sont ou, du moins, doivent s'y trouver. C'était à ces hommes à connaître les besoins du

temps et à y répondre ; c'était à eux à apprécier non seulement les exigences du moment, mais encore celles de l'avenir. C'est une idée d'ordre domestique ; le père de famille ne se borne pas à pourvoir aux besoins actuels de ses enfans, il pense aussi et plus encore à l'existence de leur avenir. Un bon gouvernement imite la sollicitude paternelle du père de famille.

Dans les temps modernes les gouvernemens ont assez généralement compris leur mission ; celui d'Espagne pour avoir voulu marcher le dernier, ne tardera pas à marcher.

Après l'indolence et l'apathie des anciens gouvernemens, les *résistances* sont venues faire obstacle aux *progrès*.

La tâche des hommes à *courte vue* est d'arrêter tout mouvement en avant, même celui que réclament impérieusement l'intérêt de la religion et le bien-être social. Ces hommes ont été de tout temps nombreux et opiniâtres dans leurs travaux. Ils l'emportaient ordinairement sur les hommes de génie et sur les hommes de bien qui voulaient porter le progrès partout, et améliorer ainsi tout l'être de l'ordre social et de la société, ou, du moins, ils comprimaient leurs travaux et neutralisaient leurs efforts.

Dans le temps, les gouvernemens ont souvent eu égard à la susceptibilité de ces hommes de

résistance, et ils ont reculé devant leur ouvrage. Lorsqu'un jour ils auront une existence plus solide et qu'ils seront plus sûrs de leurs moyens de conservation, alors ils auront une autre ligne à suivre; le bien se fera, et il se fera malgré les *résistances;* et les ignorans ne seront plus dupes, et les honnêtes gens ne seront plus victimes des insinuations et des manœuvres de la malveillance. Le remède qu'on applique au malade et le bien qu'on fait au frénétique, sont remède et bien malgré l'opposition et la résistance du patient, malade ou imbécile.

Enfin, nous nous sommes appuié sur les misères et les malheurs de la vie; sur la prodigieuse augmentation de la population; sur les besoins toujours croissans de la vie; sur la souffrance où sont les intérêts matériels; et sur cette détestable manie de nos anarchistes, de ces ennemis déclarés du repos public, de ne faire voir au peuple dans les actes de l'administration nationale qu'autant d'actes de vexation et de tyrannie, et nous croyons y avoir reconnu autant de causes qui empêchent et retardent le progrès de l'humanité.

Les Saint-S. Il nous reste à faire sentir comment, en effet, cette succession continuelle de grandeur et de décadence apparentes, communément appelée les vicissitudes de l'humanité, n'est autre chose que la série régulière des efforts faits par elle pour atteindre un but définitif.

R. La société a donc constamment marché ! La grandeur et la décadence des nations ; l'élévation et le dépérissement de la morale publique ; la culture des sciences et leur abandon, ont été également des efforts de progrès chez les peuples !

Cette pensée présente la société toujours active, toujours en travail, toujours luttant contre les chaines qu'on lui met au cou, et contre les liens dont on entrave ses pas, et on conçoit que ç'a été l'œuvre des gouvernans, qui ont forgé et mis ces différentes entraves à la marche de l'humanité agissante.

Pour être vrai, il faut avouer qu'en général l'antique société a montré une désolante indifférence pour la culture des sciences et l'avancement de la morale publique.

Lorsque la religion du Christ commença la grande œuvre de la *régénération universelle*, elle trouva l'humanité *au maillot;* et encore sa tâche aurait-elle été moins difficile et sa besogne plus courte, si elle avait été la prendre au premier siècle de la création ; mais il n'en fut pas ainsi : en outre qu'elle avait contracté une certaine incapacité, elle avait encore sucé le lait d'une nourrice dépravée, et avec lui le germe de tous les vices avait pénétré le sang qui coulait dans ses veines.

La religion de Jésus-Christ, en partant des considérations humaines, avait plus de moyen qu'aucun

autre culte qui ait paru sur la terre, d'étendre sa domination par la force des armes, surtout depuis que la conversion de Constantin-le-Grand lui avait mis, entre les mains, les instrumens de la force matérielle, et tous les moyens de conquête.

Mais la doctrine de l'Évangile n'est pas la doctrine de l'*Alcoran*, et les principes de Jésus-Christ ne sont pas ceux de Mahomet. La rectitude et l'équité naturelle devaient retremper l'esprit, et la morale et les sentimens religieux devaient réformer le cœur dépravé de l'humanité : *docentes omnes gentes*. La sagesse, la raison, le bon sens seront les armes avec lesquelles vous combattrez les préjugés des peuples, et vous tournerez contre la corruption du cœur, la morale, et la piété; en un mot, la persuasion et la conversion seront vos grands moyens de *progrès*.

Ces moyens qui sont tout *de sentiment*, ne pouvaient pas manquer de rencontrer la plus grande indifférence et même la plus vive résistance de la part d'un peuple brut et insensible. Aussi, pendant les trois premiers siècles de l'Église, le berceau du christianisme fut le tombeau d'un incalculable nombre de victimes, et il serait devenu infailliblement le tombeau de la doctrine, si elle n'avait vécu, agi et marché sous la sauve-garde d'une invisible protection.

Après trois siècles de combats, et d'une lutte à

mort, elle a seulement acquis une solidité qui mettait son existence à l'abri des événemens terrestres, et lui permettait d'agir sur la raison nationale; car après tout, il faut exister, et avoir le sentiment de son existence, et avoir une existence assurée, avant que de pouvoir entreprendre l'œuvre de la *régénération* (*).

Depuis cette époque, où, à proprement parler, l'œuvre de la régénération a seulement commencé, elle a constamment marché jusqu'au seizième siècle en tel sens, et jusqu'à nos jours encore, mais dans un autre sens.

Depuis le quatrième jusqu'au seizième siècle elle fut seule chargée de tous les modes de la progression; les prêtres, les moines, les religieuses, furent à peu de chose près, les seuls directeurs de l'humanité; ils avaient à réformer les mœurs, à répandre l'instruction, à donner les premières idées et à tracer les premières lignes des connaissances, auxquelles jusques-là on n'avait désigné ni objet, ni principes fixes. Dans plusieurs contrées

---

(*) C'est l'absence de cette vérité capitale qui fait le vide et la nullité des gouvernemens modernes; ils se consument dans les soins et les travaux qui doivent assurer leur jeune et caduque existence; entre temps, non seulement la morale publique ne marche pas, mais encore tout progrès est impossible.

l'administration civile était encore entre les mains du clergé ; enfin, tout était à faire par les prêtres, parce que les prêtres seuls avaient entre les mains le code sacré, grand dépositaire de la morale, des lumières, des sentimens, et en quelque sorte des sciences profanes.

Voyez les constans travaux de ces apôtres véritables successeurs des disciples de Jésus-Christ, héritiers éternels de la ferveur des premiers chrétiens ; voyez ces missionnaires parcourir les Indes, pour faire quelques milliers de chrétiens! Pourquoi tant de travaux et de travaux si pénibles? C'est qu'ils avaient affaire à des sauvages et à des barbares ; c'est qu'ils devaient commencer par faire des hommes, ce qui est bien autrement difficile que de faire des chrétiens.

Les grands du siècle qui, seuls, auraient pu prêter une main secourable, pour alléger le lourd fardeau qui pesait sur le clergé, montraient une désolante indifférence pour les lumières et le *progrès*. Ces gros seigneurs de village et ces beaux chevaliers à grands éperons, ne goutaient de plaisir que celui de la chasse, et ne connaissaient de vertu, ni de grandeur humaine, que celles qu'ils portaient sur la pointe de leur épée.

Les prêtres se trouvaient donc isolés, au milieu des pénibles travaux qu'exigeaient, de leur part, la formation du cœur et l'épurement des idées

d'une tardive raison, dépourvus d'ailleurs de tous les moyens que la suite des temps a mis à la disposition de la postérité. Que leur restait-il, si ce n'est de commencer par faire le gros de l'ouvrage ?

Mais le monde ne se remet pas non plus, comme on le voudrait, à la disposition des directeurs de l'humanité : il a fallu le tirer de longue main de cet affreux labyrinthe, où depuis si long-temps il était englouti. D'autres causes résistantes paralysaient encore les travaux de la religion; elle n'avait pas seulement à combattre les préjugés des peuples et la dépravation de leurs mœurs ; il fallait encore surmonter l'opposition des anciens philosophes et la répugnance des gouvernemens ; ajoutez à tout cela la résistance des prêtres païens qui, devant leur existence, ainsi que celle de leurs femmes et de leurs familles, au culte que la religion chrétienne vint proscrire, ne pouvaient pas manquer d'employer tous les moyens possibles, afin de faire avorter l'entreprise des chrétiens.

C'est ainsi que la religion a marché à travers des chemins tortueux et difficiles, des chemins qui, à tout autre agent, auraient été impraticables, jusqu'à la fin du quinzième siècle.

A cette époque le gros de l'ouvrage était fait ; les lumières et la saine raison commençaient à exercer leur pouvoir, et la société humaine, sans

être portée au dégré d'élévation où elle est montée aujourd'hui, montrait néanmoins d'admirables dispositions pour un rapide avancement, et la religion aurait bientôt pu mettre la dernière main à son ouvrage.

Malheureusement le seizième siècle arrive et avec lui la *réforme* de Luther et de Calvin! Fâcheux événement! Désolante scission, qui fut si féconde en résultats!

Ces deux hommes disaient ne prétendre qu'à corriger les abus qui s'étaient glissés dans les règles de la discipline ecclésiastique.

Mais ils ne furent pas plutôt maîtres du terrain qu'ils étendirent leurs prétentions. Après avoir mis en question plusieurs points de doctrine que l'Église désavoua, ils finirent par décliner sa compétence et son autorité, et par porter les questions religieuses devant un autre tribunal, tribunal qui n'avait reçu ni mission, ni garantie d'infaillibilité; enfin le *sens privé* ne pouvait manquer de conduire bientôt ses hommes à des erreurs graves.

Dès ce moment la doctrine de la religion se trouva fortement compromise en ce que l'autorité de l'Église était méconnue dans la décision des questions qui touchaient le plus directement au cœur de l'enseignement catholique : le cas s'aggravait encore, en ce que dès ce temps Rome avait compris que l'Allemagne deviendrait un jour le

berceau de la civilisation européenne. L'Église se vit donc forcée de diviser son action et de partager ses soins, ses travaux ne pouvaient plus être purement *propagateurs ;* il fallait encore surveiller l'intégrité de la foi, et garantir les dogmes constitutifs du catholicisme. Devant économiser ainsi sur les travaux et le temps, son action devait être paralysée et ses fruits restreints.

Peu s'en est fallu que la réforme ne prît une toute autre direction et ne restât dans la ligne catholique ; la chose a dépendu de l'opiniâtreté de quelques-uns de ses chefs. Le fruit que l'Église aurait tiré de la réforme catholique et de ses hommes était incalculable ; l'aspect que présente aujourd'hui l'Europe religieuse, ne serait pas celui d'une désolante dissidence et les travaux combinés de Rome catholique et de l'Allemagne savante et pieuse auraient pénétré tous les coins de l'Europe, et ils auraient étendu encore leurs fruits au delà de ses limites ; malheureusement la réforme fut de *doctrine* et d'*application*, et Rome ne pouvait pas l'agréer.

Le combat et une lutte critique entre le catholicisme et la réforme durèrent jusques vers le milieu du dix-huitième siècle, époque qui donna naissance à un présomptueux philosophisme, dont tous les efforts tendaient à anéantir non seulement le catholicisme, mais encore le christianisme, et, par

conséquent la *réforme* et toute la révélation. Cette espèce de doctrine philosophique menaçait autant le Midi de l'Europe que la réforme avait menacé l'Allemagne. Elle avait mission de planter la plus profonde impiété sur le sol français et de la propager de là dans toutes les contrées de la terre.

C'est alors que l'action de la religion se trouvait le plus compromise ; elle était combattue d'un côté par la réforme du seizième et de l'autre côté par le philosophisme du dix-huitième siècle, et elle avait à lutter contre l'une et l'autre. Ajoutez à tous ces embarras les entreprises du bras tout-puissant de l'*Empereur*, et ses vexations contre Pie VII, chef suprême de l'Église ; puis, jugez si l'Église a été toujours également libre dans ses travaux, et si elle se trouvait dans l'occasion de pouvoir marcher comme elle l'aurait voulu, et comme le prétendent les hommes qui font éternellement abstraction des événemens.

De nos jours la philosophie du dix-huitième siècle est impuissante ; mais elle a laissé de profondes traces sur son chemin ; l'indifférence et sa proche parente, l'impiété, sont les fruits de son ouvrage.

La réforme a perdu de son apreté et de son aversion pour le chef de la chrétienté ; peut-être le temps est-il mûr pour faire un autre mou-

vement que celui que projettent les Saint-Simoniens, et qui est destructif de toute religion.

Les catholiques pourraient bien, un jour, faire un appel à la réforme, et l'engager à venir faire cause commune avec eux, afin de marcher d'un commun accord, et d'étouffer, de leur poids, l'impiété, et de travailler ensemble à propager partout les sentimens de morale et de religion.

Les Saint-S. Ce but, c'est l'*association universelle*, c'est-à-dire l'association de tous les hommes, sur la face entière du globe, et dans tous les ordres de leurs relations.

R. Pourquoi porter la vue si loin et embrasser de prime abord le globe entier? Que les Saint-Simoniens commencent par harmoniser l'Europe, qui jusqu'ici est encore toute divisée et si différente d'habitude, de mœurs, de religion, d'organisation sociale; après ce coup d'essai, ils auront tout le temps d'étendre le cercle de leurs opérations, et ils n'en seront que plus puissans.

Et cette *union* ne doit pas s'établir, à la fois, dans tous les ordres des relations; qu'on commence d'abord par accorder les hommes sur quelques points, et même sur les points les plus essentiels.

Les Saint-S. (p. 137). Lorsqu'on se transporte à un point de vue assez élevé pour embrasser à la fois le passé et l'avenir de l'humanité (termes inséparables, car ils se présentent

revêtus d'une égale certitude, et l'un ne saurait être jugé sans la conception de l'autre), de ce point de vue, on reconnaît que dans sa durée totale, la société comprend deux états généraux distincts : l'un provisoire, qui appartient au passé, l'autre définitif, qui est réservé à l'avenir :

R. On ne sait trop quelle idée on doit attacher au partage qu'on fait de l'humanité en état général *provisoire* et état général définitif. Si l'état, qui, selon les meilleurs auteurs, n'a pas duré moins de soixante siècles, est encore provisoire, il est certain qu'on irait loin avec quelques *provisoires* de la même étendue, et qu'en tout cas ils méritent l'attention des nations.

Mais ce qui peut soulever des réclamations, c'est qu'on ne voit pas les marques distinctives de ces deux états, et que les Saint-Simoniens ne les dénoncent pas.

Ils croient à la caducité du catholicisme et à la décrépitude de la philosophie du siècle dernier, mais ils ne précisent pas les causes immédiates qui séparent le passé de l'avenir ; qui renversent l'ancien édifice de l'ordre religieux, et qui constituent l'avenir en état définitif.

Les apparences ne plaident-elles pas contre de pareilles pensées ?

Le philosophisme décline sa tête glacée, probablement pour ne plus la relever; ses disciples sont *décrépits*, au jugement même des Saint-Simoniens.

La *réforme* est évidemment dans sa période de grande décroissance; les conversions fréquentes, dont l'Allemagne est témoin, l'attestent.

Les dispositions de l'Angleterre *acatholique* deviennent de jour en jour plus pacifiques envers Rome et le chef de la chrétienté.

Au rapport de nos missionnaires les idées du catholicisme font leur progrès aux États-Unis.

Peut-être répétera-t-on que Rome est, de vieillesse, en état de décrépitude, et qu'elle menace ruine....

Mais jamais Rome n'a montré tant d'activité et de force; le pape ne se borne pas à soutenir le gouvernement spirituel de toute l'Église; il montre encore la ferme volonté de marcher dans les voies des améliorations politiques dans ses États, et il a fallu les efforts combinés de tout le carbonarisme italien pour l'arrêter dans ses projets bienveillans de perfectionnement.

Les Saint-S. (p. 150). La série d'états sociaux que nous venons d'indiquer, *famille*, *cité*, *nation*, *église*, offre au regard de l'observateur le tableau d'une lutte perpétuelle. Cette lutte règne successivement dans toute son intensité, d'abord de famille à famille, puis de cité à cité, de nation à nation, de croyance à croyance.

R. Cette série d'états sociaux n'est autre chose que la tendance de l'*association*. Elle s'est faite

successivement et sans effort, et ceci pour deux raisons spéciales.

L'association a été commandée par l'exigence des besoins de la vie, besoins qu'on trouve les moyens de satisfaire dans l'état d'association et non dans celui de l'isolement.

Dès l'origine de l'association, l'homme *isolé* a senti tout le poids de son *impuissance*. Aussi, toutes les fois que l'homme s'est vu forcé de faire valoir ses moyens, soit dans l'opération de ses travaux pacifiques, soit dans celle de ses travaux guerriers, il a eu recours à la force collective de l'association de l'homme à l'homme.

C'est là la première cause de la formation des peuplades ; elle a même contribué à constituer les grandes nations, qui, dans leur agrandissement, n'ont vu qu'un moyen de plus de sûreté. Tous ceux qui ont traité cette matière en détail, se sont emparés de cette idée ; mais il en est une autre qui n'a pas été assez sentie : c'est que, sous l'idée de la propagation populaire au point où elle est depuis nombre de siècles ; l'isolement fut impossible, et l'association devient encore une *nécessité*.

Une grande partie du globe est inhabitable à l'homme ; une autre partie offre moins de ressources d'existence et moins de moyens de félicité. Le refoulement du peuple ne pouvait donc manquer d'avoir lieu vers la partie du globe qui offrait

le plus d'élémens au bonheur social ; c'est ainsi, par exemple, que le Midi de l'Europe aurait toujours reçu son association quand même des raisons morales ne l'auraient pas commandée.

Il est donc certain que l'association de famille (*), de cité, de nation, n'est pas du tout l'effet de la force ou d'une lutte, mais d'une coalition spontanée que des raisons encore de différent genre et de différente nature sont venues corroborer.

L'association de l'*Eglise* ne fut elle-même une lutte que pour autant qu'elle ne pouvait s'établir que sur les ruines des opinions existantes, opinions avec lesquelles les nouveaux dogmes ne pouvaient pas harmoniser.

Les Saint-S. Mais ce n'est pas seulement entre les diverses associations dont nous venons de parler qu'elle (*la lutte*) se témoigne, on la retrouve au sein même de chacune d'elles considérée isolément . . . . . ; l'histoire nous montre des rivalités de même nature entre les cités ou provinces faisant partie d'une même nation, et, dans l'intérieur de la cité, entre les différentes classes d'hommes qui la composent. Enfin la lutte se retrouve, au sein même de la famille, entre les sexes et entre les âges, entre les frères et les sœurs, entre les *aînés* et les *puînés*.

R. Les haines *collectives* sont factices, et les luttes qui s'en sont suivies aux diverses époques,

(*) Celle-ci est absolument dans l'ordre de la nature.

sont l'ouvrage du génie du mal, et le dernier effort d'une barbarie expirante. On a souvent vu se lever ville contre ville, nation contre nation, peuple contre peuple; jamais on n'a eu des raisons de s'entre-déchirer. La manie de la conquête fut l'esprit dévastateur de l'antiquité, et la gloire nationale, que l'*empereur* avait mise sur la pointe de son épée, fut encore le principe conducteur qui fit passer les Pyrennées aux armées françaises et qui les conduisit à Moscou.

On se sert d'idées théoriques pour diviser l'Allemand du Français : celui-ci est l'homme de la liberté; celui-là, l'homme de l'esclavage; La France est la terre de la civilisation humaine, l'Allemagne, celle de l'abrutissement.

Lorsqu'on a pris à tâche de diviser deux peuples amis, les Hollandais et les Belges, les moyens s'en sont présentés, parce que le génie de perversité n'est jamais en défaut de ressources : on a dit entre autres insolences que le peuple belge et le peuple hollandais ne faisaient pas deux parties homogènes d'un grand tout; que la Belgique était une colonie de la Hollande, et qu'elle en était tributaire.

On comprend combien de pareilles raisons sont de nature à faire impression sur les Belges, et à entraîner dans le *mouvement* quiconque n'avait ni assez d'intelligence, ni assez de force pour s'élever

au dessus de l'*expression*, et vérifier ce qui se passait au delà des déclamations quotidiennes du journalisme.

Et cependant on parlait à un peuple qui n'est pas *positif* comme le sont les peuples du Nord.

Comme le service d'homme à homme est dans le sens du bonheur social, les relations de nation à nation sont dans l'intérêt des peuples, et le bien-être général exige qu'un jour, la société soit débarrassée de ces criminels qui ne paraissent avoir reçu d'autre mission sur la terre que celle de semer la haine, la désunion et la discorde parmi les peuples et parmi les hommes.

Des rivalités existent entre les associations partielles, destinées à former une association nationale ; ces rivalités ne sont que le résultat des conflits de juridiction, ou le produit des exigences de l'amour-propre.

Restent les différends entre les concitoyens et les querelles dans les familles. Les premiers sont du ressort de la loi, et sont d'autant moins fréquens que les lois sont plus précises et que la nation est mieux gouvernée. Les querelles domestiques sont inévitables, car il est impossible que plusieurs personnes, qui diffèrent souvent d'humeur, de caractère, de mœurs, réduites à la co-existence de la vie domestique, sympatisent toujours et en tout point. Le pouvoir répressif de l'État est ici à peu

près sans force, et tout ressort du domaine de la religion. Elle prêche l'amour de l'orde; elle inspire aux enfans le respect envers les parens et leur recommande la soumission à leurs ordres; elle apprend aux membres d'une même famille ce qu'ils se doivent comme parens, et elle rétablit l'équilibre que des passions passagères peuvent avoir renversé; enfin, elle répand partout, sur ses pas, des bienfaits que ni les lois n'imposent pas et que ne commande pas la force; mais qui sont le produit d'affections purement sentimentales.

Les Saint-S. (p. 141). L'institution politique du moyen âge nous présente le phénomène de l'antagonisme, d'une manière frappante encore sous les rapports des deux grands pouvoirs qui se partagent alors la société, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, qui ne sont point le résultat d'une décision harmonique du travail entre des capacités de nature différente, mais le produit d'une transaction tacite entre deux forces qui se font équilibre, qui se regardent comme ennemis, et cherchent sans cesse à s'envahir mutuellement.

R. 1. L'institution politique du moyen âge est plutôt le symbole de l'imperfection et de l'impuissance où était encore la société de se gouverner d'après des idées larges et sagement combinées. Jusqu'à une certaine époque on n'a pas pensé à découvrir la ligne qui trace les attributions réciproques du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. On n'avait pas songé à la théorie, ni aux

règles de la justice *déterminante*. Toute l'histoire depuis l'établissement du christianisme jusqu'au moyen âge n'offre que l'image de travaux isolés; travaux qui portaient particulièrement sur la désorganisation des idées gothiques de la religion païenne, d'une administration, des coutumes et des mœurs qui ne pouvaient pas être celles de la nouvelle société. Mais à cette époque, les grands hommes étaient introuvables (*).

Néanmoins, chacun travaillait à l'œuvre de la régénération, et ne trouvait dans ce *progrès de fait*, ni réglement, ni loi qui le dirigeassent. Certainement l'homme qui tend vers le perfectionnement humain, et qui, tout en étant entraîné par les pensées les plus justes, et stimulé par le désir le plus louable, ne trouve devant lui d'autre obstacle que celui que posent les règles d'une imparfaite raison, peut, dans sa marche rapide, outre-passer

---

(*) J'entends par grands hommes de l'époque ceux qui étaient en état de concevoir un plan d'administration générale et uniforme, où toute la nation ne présente qu'un seul corps social, compacte et uni, où les lois embrassent tous les modes de l'activité sociale; où tous les membres de la société jouissent des mêmes droits, ont les mêmes garanties d'existence, et contribuent également, chacun en raison de sa position sociale, aux charges de l'administration nationale. J'entends encore par grands hommes ceux qui auraient simplement avisé aux moyens d'exécution de ces idées générales.

la limite de son terrain, et se jeter dans le champ de son voisin. Cet envahissement peut ne pas être selon les règles de la justice ; mais il est du moins excusable, parce que s'il ne porte pas le cachet de l'équité, il porte le caractère de l'amour de l'humanité : cette espèce de désordre, que les Saint-Simoniens appellent l'antagonisme entre le pouvoir spirituel et temporel, était inévitable dans l'organisation primitive de l'ordre régulateur d'une nouvelle association humaine.

2. Le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel ne doivent pas être le résultat d'une division harmonique du travail entre des capacités de différente nature, ni le produit d'une transaction tacite entre deux forces qui se font équilibre, qui se regardent comme ennemies, et qui cherchent sans cesse à s'envahir mutuellement.

La capacité ne constitue pas le pouvoir, non plus dans l'État que dans la religion ; mais la religion et l'État se servent utilement des *capacités* dans l'exercice de leurs droits et dans le travail de leurs administrations.

Les Saint-Simoniens ne voient dans le pouvoir religieux et le pouvoir séculier que deux principes hétérogènes, élémens de discorde, jetés sur la terre pour se faire équilibre et s'entre-déchirer ; partant de cette fausse hypothèse, ils ne voient naturellement dans le moment de calme, d'union

et de concorde qui les unit, ou du moins semble les associer, qu'une trêve, un armistice libre ou forcé par l'épuisement des deux combattans; enfin, ils n'y trouvent que le produit d'une transaction tacite entre les deux forces belligérantes.

Cette théorie est toute de fiction. Les deux pouvoirs ont eu de tout temps, quoiqu'ils n'aient pas été également connus, leurs principes, leurs règles, leurs attributions à eux; même les élémens constitutifs sont de nature différente sans être en opposition. Les élémens d'existence, les alimens de vie et les principes conservateurs se trouvent nettement tracés dans les pages de la révélation, et dans les tables de l'ordre et de l'équité naturelle.

Division entière des attributions du pouvoir religieux et de celles du pouvoir civil; à chacun ses droits, à chacun son objet, à chacun ses moyens, à chacun son travail; respect pour les droits réciproques; appui mutuel dans les moyens; simultanéité et co-assistance dans le travail; voilà toute l'histoire *théorique* et *pratique* du pouvoir civil et du pouvoir religieux dans tout État.

Cette ligne tracée d'abord par la religion elle-même, puis indiquée et commandée par l'intérêt de l'Église et par celui de l'État, a-t-elle été suivie en tout temps et en tout lieu? Non, certes; la religion et l'État sont deux pouvoirs amis, éminemment propres à *fraterniser;* les hommes chargés

de leur application, se sont souvent trouvés en contact là où l'amour aurait seul dû se faire entendre. Cette anomalie dans les sentimens et cette contradiction dans les actions ne prouvent pas que le poids du pouvoir de l'une puissance doit peser sur l'autre; mais bien, comme je l'ai fait observer, que partout où il y a des hommes, il y a des *résistances* et des *abus*.

Les Saint-S. Dans le pouvoir temporel elle (*la lutte*) est généralement impie, c'est-à-dire rétrograde, puisqu'elle tend à assurer le triomphe du sabre;

R. Le pouvoir temporel ne tend à assurer le triomphe de la force matérielle, que pour être en mesure d'assurer et de maintenir l'activité pacifique dans l'État.

Les Traités de 1814—1815 ont complétement éteint l'esprit de conquête, en ce qu'ils garantissent une œuvre de pacification, au maintien de laquelle toutes les puissances sont également intéressées.

Ces Traités sont l'ouvrage de l'Europe, et l'Europe s'en trouvait bien, tranquille et heureuse, et l'Europe a le droit de le maintenir.

La France a fait sa révolution, et elle a chassé son roi. La France est libre de faire chez elle ce qu'elle veut; c'est une question de ménage, et l'Europe ne s'en est pas mêlée. Elle ferait demain

une contre-révolution et chasserait Louis-Philippe, que l'Europe pourrait encore ne pas s'en inquiéter, bien entendu pour autant qu'elle ne souffre pas du contre-coup de ses agitations, c'est-à-dire, pour autant que la révolution et la contre-révolution demeurent *françaises*.

Mais Lorsque la France, après avoir fait et consommé sa révolution, prétend appésantir son pouvoir révolutionnaire sur toute l'Europe ; provoquer tous les peuples à faire leur *mouvement ;* leur accorder aide et protection, soit à force ouverte, soit à l'ombre de manœuvres qui ne sont clandestines que dans son intention, pour lors la question change tout-à-fait de face, et de française qu'elle était, devient européenne.

La France de juillet agissait chez elle et pour elle ; mais lorsque la France alimente l'insurrection de la Pologne, provoque la Turquie à déclarer la guerre à la Russie, envoie quarante mille hommes à l'appui de la révolution de septembre, enlève la ville et le fort d'Ancône, organise la révolte en Allemagne, alors la France n'agit plus pour elle, mais contre les *alliés ;* elle n'est plus sur son terrain, mais sur celui de la *coalition ;* en un mot, la France n'est plus en France ; elle a passé ses frontières, et elle se trouve en Europe.

Depuis ces diverses expéditions, que nous attribuons au gouvernement de Louis-Philippe,

et que nos hommes *à enveloppes* adjugent à Casimir-Périer, la France est *en demeure* : ou elle cessera de révolutionner tous les États, et se retirera derrière ses limites, ou les puissances alliées sont en droit de lui déclarer la guerre, et elles la lui déclareront.

Seulement lorsque le gouvernement de Louis-Philippe aura armé une bonne dixaine de puissances contre lui, et provoqué une seconde *croisade* contre la France, qu'il ne s'en prenne pas à l'Europe, mais bien à la mauvaise direction que prend sa politique.

Il y aurait de l'injustice à supposer des idées de conquête à l'alliance de 1814—1815; depuis cette époque la guerre a éclaté quatre fois et aucune fois la guerre n'a fait de conquêtes, quoiqu'elle fût en mesure d'en faire.

En 1823, Louis XVIII chargea le duc d'Angoulême d'aller dégager l'autorité de Ferdinand VII, de l'accablante administration des cortès (*).

(*) Jamais roi n'a été moins reconnaissant du bienfait de sa délivrance que Ferdinand VII. Lorsque le vainqueur du Trocadéro avait arraché la famille royale au plus grand danger de perdre la vie dans un abyme commun, le péril ne lui a pas servi de leçon; ce roi *stationnaire*, loin d'écouter ce qu'il y avait de juste et de raisonnable dans les réclamations des cortès, paraissait, au contraire, vouloir encore appésantir,

Après le rétablissement du pouvoir légal, la France a retiré ses troupes, et l'Espagne en a été pour les frais de l'expédition.

En second lieu vint la *ligue offensive* des puissances européennes contre la Porte, dans l'intérêt d'un peuple qui aima mieux mourir sous le fer exterminateur des soldats ottomans, que de vivre plus longtems sous la domination de la Turquie. La défaite de la flotte turque sous les murs de Navarin mit fin à la lutte, et les puissances retirèrent leurs forces navales.

Sur ces entrefaites, afin de vider une querelle que de longues et interminables négociations n'avaient pu terminer, l'empereur Nicolas déclare, à ses propres risques et périls, la guerre au sultan. Ses troupes marchent et passent *au pas de course* les insurmontables Balkans. Les armées russes sont sur la grande route de Constantinople, qui va bientôt tomber sous les coups d'une formidable artillerie.

Le sultan, à qui il ne reste plus aucun moyen de résistance, ni aucune ressource, offre la paix

---

sur le peuple, son affectionné obscurantisme, de manière à méconnaître les conseils de ses libérateurs, et à les mécontenter au point à leur faire regretter le passé. Jamais les rois qui s'opposeront au progrès, tout en s'opposant au *mouvement*, ne trouveront une plume apologiste dans notre main.

à Nicolas et Nicolas l'accepte ! et Nicolas retire ses troupes !

Napoléon à Saint-Pétersbourg en 1829 ! c'en était fait de l'immense empire turc.

En dernier lieu Charles X envoie une petite expédition à Alger ; Alger est pris et le Dey est chassé. Toute l'Europe se réjouit à la chute de ce repaire de pirates, de brigands, d'assassins ; et encore n'est-il pas certain que la France *régénérée* conserve et colonise cette contrée de barbares (*).

Dans ce cas, la France se contenterait d'avoir embarqué et transféré à Paris l'immense trésor du Dey, et du reste elle ne voudrait pas même conserver le souvenir des exploits militaires de Charles X, comme le préfet de la Seine n'a pas voulu de la bienfaisance de la duchesse de Berry(**).

Les Saint-S. (p. 156). En effet, Messieurs, le besoin *d'unité*, l'amour *d'ordre*, sont tellement inhérent à l'homme, qu'avant de pouvoir être éprouvés et satisfaits dans leur dernière limite, *l'association universelle*, nous les voyons s'éta-

---

(*) Le *Moniteur Ottoman*, journal officiel du gouvernement de Constantinople, a annoncé que le gouvernement de Louis-Philippe avait consenti à rendre Alger à la Porte.

(**) Il a refusé les douze mille francs que M. de Chateaubriand lui a offerts, de la part de la duchesse, pour secourir les cholériques de Paris.

blir, au moins sur des bases provisoires, d'abord dans la famille par le mariage, puis dans des réunions peu nombreuses, enfin dans des nations entières; sur des localités de plus en plus étendues. C'est ainsi que les élémens divers du progrès général ont pu germer et se fortifier chez des peuples, successivement *élus*, en quelque sorte, pour représenter à chaque époque le nouveau grade conquis par l'espèce humaine.

R. Le sentiment de l'association est fondé sur le besoin de l'*unité*, et l'amour de l'ordre, sur le désir du bonheur social. Le mariage dans les familles est le type de l'association; toute la société humaine le compte pour le premier élément de l'*union sociale*. L'union conjugale est le premier jet de la formation des familles; l'agglomération de ces familles forme les cités, les nations, l'univers. Comme le besoin de l'*unité* se fait sentir, dans la formation de la société, l'amour de l'ordre s'éprouve dans le besoin de sa conservation; ces deux sentimens, l'amour de l'*unité* et l'amour de l'*ordre*, si divers en apparence, sont subordonnés et complétement inséparables; l'être de l'homme raisonnable et *communicatif* les commande tous les deux.

D'où vient donc que l'homme éminemment *unissable* ou sociable, éminemment *organisateur*, se *désunit* et se *désorganise?* C'est là le revers de la médaille, et une preuve constante de *l'infériorité humaine*; à côté de ces deux irrésistibles sentimens,

se trouvent des affections de toute autre nature : celle de la lassitude, celle de l'inconstance, celle des besoins dont l'homme cherche un allégement dans les principes de l'association, et qu'il n'y trouve pas toujours; mais c'est surtout à l'abus des moyens qu'il faut attribuer cette incohérence.

Le sentiment du bonheur, qui n'est lui même qu'une dérivation du désir d'une interminable félicité, s'élève et se distingue au dessus de tous les autres sentimens; l'homme poursuit ce sentiment, ou plutôt, ce sentiment l'entraine parfois loin de lui et loin du mode de sa destination. Sans l'ordre, le bonheur social est impossible; mais le bonheur individuel ne se trouve pas toujours dans l'ordre, parce que l'ordre n'est qu'une condition négative de la félicité humaine; il faut posséder les élémens directement constitutifs du bonheur, et ces élémens peuvent faire défaut en tout ou en partie; alors l'homme se met à la recherche et à la poursuite de ces élémens défaillans, et il croit parfois les devoir trouver, même sur le terrain du plus grand ennemi du bonheur, celui du *désordre*.

Nous sommes donc d'accord avec les Saint-Simoniens sur ce que le besoin d'unité et l'amour de l'ordre sont inhérens à l'homme; mais nous ne croyons pas qu'ils soient seulement des sentimens de *tendance*.... à l'*association universelle*; nous les

croyons complétement *achevés*. L'association universelle n'est ni dans les besoins de l'être borné; ni dans l'exigence des élémens du bonheur; ni dans le vœu de la circonscription du globe. L'homme, tout social qu'il est, est *individualisé;* ses besoins sont donc bornés, et ses relations doivent être restreintes. L'association universelle saint-simonienne ne serait encore autre chose que plus de conformité dans les formes administratives des différentes nations, et plus d'unité dans leurs relations commerciales et amicales. — L'empereur Napoléon avait visé à cette association avant que les Saint-Simoniens y eussent songé.

Les Saint-Simoniens croient remarquer un effort constant, un acheminement vers *l'association universelle*, dans la progression successive de l'association humaine. Elle est le résultat de l'accroissement constant de l'espèce humaine, sous l'influence perpétuelle du principe de la sociabilité.

Les Saint-S. (p. 176). Nous avons indiqué enfin, comme un des aspects les plus graves de l'association, les rapports qu'elle établit entre les sexes; ce point sera l'objet d'un développement spécial, où nous aurons à montrer comment la femme d'abord esclave, ou du moins dans une condition voisine de la servitude, s'associe peu à peu à l'homme, et acquiert chaque jour une plus grande influence dans l'ordre social; comment les causes qui ont déterminé jusqu'ici sa *subalternité*, s'étant affaiblies successivement, doivent enfin disparaître, et emporter avec elles cette domination, cette

tutelle, cette éternelle minorité que l'on impose encore aux femmes, et qui serait incompatible avec l'état social de l'avenir que nous prévoyons.

R. L'amélioration successive de la position sociale de la femme est une condition nécessaire du progrès de la civilisation générale.

Puis, on sait que les femmes jouent un grand rôle dans la formation de la morale publique. Cette vérité avait assez généralement échappé aux recherches de l'ancienne philosophie. La religion l'a révélée, au monde *intelligent*; voyez aussi avec quel soin l'Église, initiée au grand mystère de la civilisation universelle, travaille ces matériaux premiers élémens du progrès! Elle montre que, sous ce rapport, elle comprend encore sa mission; la *dévotion du sexe* est à la fois, pour elle, le moyen et le terme de ses travaux.

Quel fut le résultat immanquable de ce plan de grande régénération? C'est qu'on touchait la société *au cœur*, en allant prendre le mal à sa source.

En adoucissant le caractère de la femme, et en lui inspirant les nobles pensées de sa haute destinée, on la reportait sur le terrain de sa condition primitive, et tout à la fois on se préparait le premier et le plus indispensable moyen de grand progrès.

Dans toutes les relations sociales l'homme se trouve en contact avec la femme ; dans les divertissemens il la trouve comme ornement de la société ; dans le commerce, comme agent du dernier mouvement ; dans l'industrie, comme dispensatrice du produit ; dans le manége des affaires domestiques, comme seul mobile.

Ces différentes phases de la vie sociale provoquent, chez l'homme, les diverses modifications de l'être moral, et le présentent à la femme ainsi diversement affecté. Supposons un instant que la femme soit partout à sa place ; pieuse dans ses sentimens, douce dans ses manières, décente dans son maintien, modérée dans ses désirs, ferme et solide dans l'adversité, humble dans le succès ; elle sera toujours pour l'homme un exemple vivant, une morale personnifiée, un Évangile *incarné ;* elle ne manquera pas de contribuer à la chute périodique du caractère primitivement barbare de l'homme, et d'influer efficacement sur la formation de ses mœurs et sur le redressement de son être.

La chose est si vraie que ceux qui ont coutume de raisonner les événemens, y ont cru voir le plus grand obstacle à la civilisation ottomanne ; car on est toujours tenté de se demander comment un grand empire limitrophe de l'Europe, qui contient dans son sein tous les élémens de la civilisation européenne ; qui compte un peuple immense ; un

peuple *turc*, si vous voulez, mais un peuple qui ne manque ni de bonne foi, ni de générosité, ni de caractère; comment ce peuple qui, dans ses livres religieux, trouve de grandes traces du christianisme; qui compte, parmi ses possessions, le tombeau *de la vie;* qui a constamment sous ses yeux l'exemple vivant des vertus chrétiennes, ces pélerins qu'un feu divin porte comme par enchantement à des milliers de lieues de chez eux; enfin, *Jérusalem* qui ne reçoit dans son sein que le symbole de la véritable vie chrétienne, sans aucun mélange de ces faiblesses humaines qui offusquent souvent la divine morale du christianisme au sein même de la catholicité; comment, dis-je, ce peuple reste-t-il éternellement stationnaire?

L'islamisme a détruit en Asie, quoiqu'un peu tard, les idées superstitieuses de la religion païenne. On avait lieu d'espérer que la croyance en *l'unité* de Dieu conduirait tôt ou tard les Musulmans du moins à une imparfaite conformité morale, et à une apparente unité sociale.

Il n'en est rien jusqu'ici, et la principale cause de *stagnation* est dans l'oubli où on est, et où on demeure volontairement de prendre en considération le sexe, de le former, de porter dans son sein la semence de toutes les vertus, de les faire germer et d'en porter les fruits sur le terrain de la société humaine; en un mot, d'émanciper la

femme, de la former et d'en faire un instrument de *progrès*.

Dans ce pays de dégradation morale, les femmes gémissent sous la pésanteur d'une abjection systématique; filles! on leur refuse les honneurs, les préférences, la considération; épouses! elles passent sous la domination d'un homme jaloux, ombrageux, despote; elles deviennent la propriété de la défiance à la fois et de l'usurpation légalisée. Avant le mariage, on leur apprend à devenir de bonnes esclaves; après le mariage, on les force à l'être.

Cet abrutissement perpétuel et *systématisé* déprime sans cesse un caractère magnanime, et empêche les Ottommanes de concevoir la portée de la haute destinée sociale de la femme.

Captiver l'amour d'un calife, par les attraits d'une beauté périssable, ou par la condescendance d'une dégradante bassesse, voilà le mystère de leurs manœuvres habituelles.

Le Turc, de son côté, qui n'estime de la femme que les impressions passagères et fugitives d'un dehors décoré, cherche constamment de nouveaux alimens à ses affections vides de sentimens; il n'est marié que par motif *d'exclusion*, et c'est ainsi qu'il augmente le nombre de ses victimes, qui, à leur tour, sont asservies sous la crainte d'être mises en présence de nouvelles rivales.

Les femmes ne font pas, dans ce pays de servitude, comme chez nous, une moitié de la société humaine; l'humanité, chez eux, c'est l'homme, la femme n'étant qu'une machine de coopération, véritable jouet de la volonté de l'homme, où l'on prétend seul trouver toute grandeur humaine.

La polygamie chez le Musulman est sans contredit la plus grande raison de la déconsidération dans laquelle est tombé le sexe. Il est certain que tant que l'homme pourra faire son choix de cette espèce d'animaux domestiques; tant qu'il aura la faculté et les moyens d'assortir son sérail, il ne regardera jamais la femme comme son co-être, et elle n'aura jamais, chez lui, une co-existence *sociale*, véritable dégré d'élévation de sa destinée.

Il faudrait donc commencer par faire fléchir le Musulman, sur cette barbare prétention d'accumuler les victimes de son amour ou de ses caprices, de lui faire voir dans la femme le type d'une association naturelle; ce ne serait que l'ébauche, le premier pas, la simple condition *négative* de l'*habilitation* de la femme, comme co-être de l'homme.

Ayant ainsi franchi l'éternel obstacle qui s'oppose à la civilisation musulmanne, on pourrait commencer par cultiver un terrain, qui porterait bientôt de riches fruits, car le Musulman n'est pas barbare, je veux dire, qu'il n'est pas féroce;

au contraire je crois qu'il porte en lui, les élémens de la plus haute civilisation. On montrerait à la Musulmanne affranchie, que désormais elle est destinée à remonter l'échelle de l'espèce humaine, à avoir avec cet homme, dans lequel naguères elle ne voyait encore qu'un maitre inexorable, une co-existence morale; mais tout à la fois, on lui ferait voir quelles sont les obligations qu'impose cette nouvelle condition.

Malheureusement cet aveu sentimental ne peut s'obtenir de l'homme que par un accroissement considérable de civilisation, qui, elle-même, devrait commencer par l'émancipation des femmes et par leur élévation morale; de sorte qu'on tourne continuellement dans la limite d'un cercle vicieux, et qu'il y a combat perpétuel de priorité ou d'initiative, combat qui est lui même éminemment *stationnaire*.

Les disciples de Saint-Simon ne se contentent pas de la place que la religion assigne à la femme; ils veulent élever sa condition à une ultra-civilisation, qui consiste à l'affranchir de la supériorité maritale, à l'exempter de tout devoir de soumission, et à l'élever à l'équilibre du pouvoir. C'est *mécaniser*, comme on voit, son existence sociale.

Ce projet est subversif de l'ordre domestique, et éminemment anti-sentimental, en ce qu'il réduirait la condition de la femme à une co-existence toute *matérielle*.

Pendant que l'homme est chargé de la direction suprême des affaires que l'association conjugale a rendues communes, la femme doit *harmoniser* les rapports sociaux, mais toujours avec subordination.

Les Saint-Simoniens, avec toute leur perspicacité, ne s'aperçoivent pas que cette idée qui pour nous est catholique, est pour eux dans le sens de l'*association universelle*.

Car le même mécanisme qu'on introduirait dans l'organisation universelle, devrait se reproduire au sein des familles; puisque l'association de famille est, d'après leur propre aveu, figurative de l'association nationale et de l'association humaine. Il faudrait donc *uniser* le pouvoir dans l'administration domestique, comme on prétend centraliser l'organisation sociale, et non pas le diviser pour faire leur part à l'homme et à la femme.

Les Saint-S. (p. 179). Pour justifier l'attribution qui en est faite (*de la propriété*) aujourd'hui, il faut absolument remonter à l'un des trois grands principes qui, jusqu'ici, ont été invoqués tour à tour dans ce but : le *droit divin*, le *droit naturel*, ou l'*utilité*. Or, quelque soit celui de ces trois principes auquel on se rattache, il faudra reconnaître, si l'on admet que l'homme est progressif, que le *droit divin*, que le *droit naturel* le sont également, et que l'*utilité* varie suivant les termes de la progression. La question est donc

de savoir ce que doivent prononcer *aujourd'hui* le *droit divin*, le *droit naturel*, l'*utilité*, en ce qui touche la propriété.

R. 1. Nous admettons que l'homme est progressif, parce qu'il est susceptible de perfectionnement; il est même essentiellement progressif, puisqu'il est nécessairement perfectible, et cependant nous nions que le droit naturel soit progressif. Ce n'est pas là une contradiction; la différence est basée sur le mode, les attributions, le caractère de deux êtres bien différens.

Le progrès est variable, parce qu'il est dans l'homme soumis à l'influence des temps et des événemens; le droit naturel ne l'est pas, parce qu'il est en dehors de l'homme, et n'est que la règle directrice du perfectionnement.

Le droit respecte les circonstances, les vicissitudes, les évolutions du temps, parce qu'il les a prévues; mais ses décrets n'en sont pas moins irrévocables; toutes les fois qu'il se trouve sur son terrain, il ne compose et ne transige jamais. Il paraît que les Saint-Simoniens attribuent au droit le progrès qui est réellement dans l'homme.

Le droit divin est également sans progrès, dans ce sens qu'il est au dessus des modifications humaines. Un décret divin, soit de *miséricorde*, soit de *justice*, est toujours un décret, jusqu'à ce qu'il soit modifié ou révoqué par celui-là même qui l'a porté.

2. Mais les Saint-Simoniens se trompent encore, lorsqu'ils demandent *ce que doivent prononcer aujourd'hui le droit divin, le droit naturel, en ce qui touche la propriété.*

Ni le droit naturel, ni le droit divin ne s'en occupent, sinon dans ce sens qu'ils maintiennent le droit acquis.

La propriété, qu'on y fasse bien attention, est une question purement *de fait*; ni Dieu, ni la nature ne l'ont placée en telles mains. Le globe est le *pied-à-terre* de l'homme; il est une demeure et un séjour dont les incalculables richesses et les inépuisables produits sont abandonnés à son usage et à ses jouissances.

Une partie du globe est habitée et exploitée; l'est-elle de droit, et de manière à ne pouvoir être arrachée à la possession des *occupans*, et aux mains des *exploitans*? C'est ce qui est déterminé par les différens modes qu'a pris successivement la société humaine. Les premières investitures ne fussent-elles qu'arbitraires, le maniement habituel, la réciprocité de travail ou de prix, la transmission et, après tout, cette possession *légale*, déterminée par les lois humaines, donnent aux possesseurs un droit *exclusif*, que le droit naturel et le droit divin respectent. Ce qui est vrai, c'est que ni l'un ni l'autre ne *déterminent* la propriété, mais qu'ils ratifient et sanctifient les lois humaines *déterminantes*.

On comprend déjà, car il n'y a plus qu'un seul pas à faire, que la propriété, ainsi déterminée, ne saurait plus être mobile; mais qu'elle dépend uniquement de la volonté de celui à qui elle est dévolue. Il lui fait subir les modifications que la loi tolère ou permet, et cette faculté prend sa source dans l'exercice de la libre jouissance, et elle n'a de terme qu'aux limites où commencent les droits également *exclusifs* des autres membres d'une même société; il en dispose de telle manière, parce que ceci est inséparable du droit de propriété, tel qu'il est déterminé par les lois actuelles, et encore tel qu'il doit l'être, comme nous l'avons prouvé ailleurs; de sorte que ce n'est pas seulement par une espèce d'habitude ou de convention que les propriétaires en appellent à la conscience universelle qui proclame la propriété comme base même de l'ordre social; mais c'est encore en vertu d'un droit acquis du moins *exclusif*, et d'un ordre établi, qu'ils prétendent au maintien de la propriété, déterminée par le fait et reconnue par la loi.

Les Saint-S. (p. 202). Le clergé obéissant à son dogme, devait mortifier la *chair*, et par conséquent négliger ou mépriser même l'industrie;

R. La mortification de la chair est en effet dans l'esprit de la religion, dont le clergé est le dispen-

sateur ; toutes les fois que ce dogme de morale et de sanctification de l'homme a été révoqué en doute, de la part de l'incrédulité, les amis et les défenseurs de la religion en ont appelé à l'expérience de tous les temps, et ont montré que les plus énormes crimes étaient l'ouvrage de l'intempérance. La surabondance des substances alimentaires surcharge l'économie animale d'humeurs qui donnent une telle force aux passions *animales* qu'elles débordent sans cesse la raison et l'intelligence de l'homme. Le dogme de la mortification est si sage et si naturel qu'il n'est pas moins commandé par les règles de l'hygiène que par les préceptes de l'Évangile.

Mais il est difficile de comprendre comment le clergé serait obligé de mépriser ou même de négliger l'industrie, en vertu du dogme de la mortification auquel il croit, et qu'il professe. Serait-ce peut-être pour diminuer les moyens de subsistance que l'industrie alimente sans cesse? Si les abstinences *forcées* du malheur se faisaient au profit de la religion, ce dogme n'aurait pas besoin d'être recommandé à l'immense masse de la population humaine ; l'insuffisance des ressources se serait chargée d'imposer la loi que la religion prescrit. Mais quand il s'agit de la religion tout doit être commandé par la persuasion, et les lois les plus impérieuses ont encore leur source dans les sentimens.

L'abstinence que la religion commande à l'abondance, est une vertu; celle qui se fait au sein de la misère est, d'ordinaire, une source d'impiété et d'irréligion *pratiques*.

Les Saint-S. (*p.* 221). La hiérarchie ancienne, la hiérarchie féodale ou militaire n'existe plus; l'unité catholique se résout en croyances individuelles, toutes également respectables aux yeux de la loi, et ce résultat des longs travaux de nos pères, trouve d'assez nombreux admirateurs aujourd'hui : aussi n'entendons-nous plus les publicistes, honorés des suffrages de l'opinion publique, donner pour base à l'ordre social une *communauté* de croyances religieuses, et chercher à l'affermir par un *ciment* politique, analogue à celui qui, dans le moyen âge, unissait le souverain au serf lui-même;

R. Les ennemis de la religion ont de tout temps prétendu que les croyances religieuses étaient individuelles; qu'il n'y avait ni union dans les sentimens, ni conformité dans les actions parmi les catholiques. Les vaines disputes de nos anciennes écoles n'ont pas peu contribué à accréditer ce faux bruit parmi nos adversaires.

Le christianisme forme un *corps de doctrine* complet et uniforme, embrassant tous les modes de l'activité humaine *morale* et *religieuse*, secondant les efforts de l'organisation de la machine administrative de la société, et facilitant le développement de l'intelligence humaine. Ce corps de doctrine fut proposé à la conviction et à l'adoption

d'un monde à *régénérer;* il ne pouvait le recevoir, et se soustraire à la fois à l'autorité qui a été chargée d'en faire l'*application*.

Mais cette doctrine *achevée* en elle-même, *entière* et *uniforme*, est-elle déterminante de tous les points de *détail*, détail qui se reproduit dans les plus minutieuses fractions des relations humaines?

La religion ne peut pas être plus déterminante de ces individualités qui se reproduisent dans l'activité *morale* et *religieuse* de l'humanité, sous des modifications infinies, que la loi civile ne l'est des *particularités sociales*, qui nécessitent l'existence du *pouvoir judiciaire*, uniquement appelé à faire l'application de la loi.

Les lois de l'Église ont besoin d'application comme les lois de l'État, et ses dogmes, d'interprétation, comme les dogmes de l'ordre social; si les catholiques prennent une mauvaise direction, en prêtant à la doctrine de l'Évangile des pensées contraires à l'esprit de la religion, l'Église, juge infaillible, se hâte de vider le différend et de redresser la pensée; lorsque la loi civile souffre des difficultés sérieuses, l'État, également infaillible (par droit de supposition) détermine la loi dans son sens et dans son application.

Entre mille exemples qui s'offrent, un seul dénoncera la justesse de ces réflexions, et témoignera du besoin où est la religion d'une cause *applicante*

et *déterminante*, et elle se trouve dans l'établissement de l'Église, gardienne de l'intégrité de la foi, et garante de l'application de la loi.

La religion catholique (*) défend d'attenter à la vie de son semblable, *non occides*.

C'est là une loi positive ; mais une loi qui a besoin d'être déterminée dans son objet et dans son application, sans quoi la religion se serait bornée à défendre la consommation du plus grand des crimes que l'injustice humaine puisse commettre ; l'Église s'est d'abord empressée de nous apprendre que la loi du *non occides* défendait toute lésion de son semblable dans ses biens spirituels ou corporels, et même le simple désir de la lésion.

Le principe est incontestable. Mais quand y a-t-il lésion *formelle* du semblable ?

C'est ce qui a besoin d'être déterminé, et sa détermination appelle souvent, à son secours, l'appui de l'équité, de la raison, du bon sens, et provoque quelque fois la décision de l'Église.

(*) Nous entendons par religion catholique, l'ensemble de la doctrine que Jésus-Christ a donnée ou *ratifiée* d'après les anciennes lois mosaïques et même anté-mosaïques, parce que nous ne voyons dans le christianisme qu'une partie intégrante de l'œuvre de la rédemption humaine, dont les premiers fondements ont été jetés dans le *jardin des délices*, et qui par un admirable enchaînement a été continuée par la législation de Moïse, et close par la prédiction et le sacrifice de *l'homme-Dieu*.

Depuis nombre de siècles on avait mis en présence la loi écrite du *non occides*, et la loi *naturelle* de la conservation personnelle ; la question fut jugée grave, et elle provoqua une décision de l'autorité compétente, qui maintint la loi de la conservation personnelle avec le *moderamine inculpatæ tutelæ*.

On s'est demandé et on se demande encore si le principe de la conservation personnelle ne doit pas soustraire le coupable à la peine capitale que prononcent les lois de l'État contre l'homicide volontaire, commis de guet-apens et avec préméditation ?

La religion admet le fait de la conservation sociale, du moins pour les époques où ces lois sont nécessaires à la conservation de la société.

Après avoir fait ces considérations, il n'est plus difficile de répondre aux hommes qui refusent de croire au principe de l'*unité catholique*, parce que souvent les sentimens et encore plus souvent les hommes sont divisés chez les catholiques.

L'unité catholique consiste à admettre, en principe, les dogmes et les lois de la religion avec soumission aux décisions de l'autorité *applicante*, et, dans ce sens, nous croyons qu'il y a catholicité parmi les catholiques de l'univers ; mais si on prétendait que, parmi les catholiques, il y ait conformité de sentimens et d'actions jusque dans les

dernières modifications de l'activité morale de l'homme, nous dirions qu'il n'y a pas de catholicité sur la terre, et même qu'elle est impossible.

Les Saint-S. (*p.* 253). Après le décès d'un individu, comment convient-il que les biens soient distribués? *Bentham* répond; « Le législateur doit avoir trois objets en vue dans »la loi de succession.

»1° Pourvoir à la *subsistance* de la génération naissante;

»2° Prévenir les peines d'*attente trompée*;

»3° Tendre à l'*égalisation* des fortunes. »

Il nous est difficile de comprendre comment les peines *d'attente trompée* figurent dans cette nomenclature. Si un homme *attend* une succession, c'est que la législation sous l'empire de laquelle il vit la lui *promet*;

R. La considération qui prévient les peines *d'attente trompée*, est un article aussi fondamental que les deux autres, que le législateur, selon Bentham, doit avoir en vue, dans les dispositions réglementaires de la loi sur les successions.

Ce droit d'*attente* a passé aujourd'hui, dans les mœurs des populations; elles regardent la fortune même celle des *collatéraux*, comme appartenante à la famille, et réversible à ses membres, toutes les fois qu'il n'y a pas des raisons qui en légalisent la propriété et la jouissance. La chose est si vraie qu'il faut une rare force de caractère pour ne pas crier à l'injustice, toutes les fois qu'un parent même éloigné du centre commun de la parenté, dispose

de ses biens en faveur de l'étranger. Certainement la loi commune de toutes les nations qui consacrent le principe du *droit de famille*, peut avoir contribué à corroborer cet équitable sentiment ; mais elle ne l'a pas créé ; et on supposerait une législation toute nouvelle, antérieure à toute autre, qu'encore le droit d'*attente* devrait être pris en considération. Tant que l'homme conservera le sentiment de son origine, il appréciera le lien du sang, et tiendra à la parenté, et ce premier sentiment en implique un autre, qui nous fait croire, en quelque sorte, appartenir à *nous* ce qui appartient à *notre* famille.

Les Saint-S. (p. 255). L'éducation ne sert presqu'à rien lorsque la propriété est constituée de telle sorte qu'on puisse l'acquérir, le plus généralement, *sans travail*, et les riches donnent une mauvaise éducation à leurs enfans, lorsque ceux-ci apprennent de bonne heure qu'avec l'or de leurs pères ils sauront tout un jour sans avoir jamais rien appris.

R. La propriété constitue bien la fortune de l'homme ; mais la fortune ne fait pas son éducation ; elle est un simple moyen de développement. On peut, à ce sujet, faire remarquer que, généralement parlant, l'éducation du riche est beaucoup plus laborieuse que celle du citoyen ; la raison en est dans les exigences de la condition. Le seul développement des facultés intellectuelles des grands propriétaires qui, par l'influence qu'ils sont à

même d'exercer sur le peuple, sont souvent appelés à remplir des charges importantes sur le théâtre de l'administration nationale, demande des travaux tellement extraordinaires que peu d'hommes arrivent aux éminences sociales. Les Saint-Simoniens doivent avoir fait l'expérience de cette vérité ; car ceux de leurs élèves qui n'ont pas été desservis par la fortune, ont encore pu se convaincre combien leur a coûté de peines et de travaux la science acquise. De sorte que ces moyens de développement ne font rien pour l'éducation, si, d'ailleurs, elle n'a pas été soutenue de la direction du tuteur, et *élaborée* par le pupille.

Le temps où on apprenait aux enfans que les soins de l'éducation sont de vains amusemens d'une oisive pédagogie, et que l'or supplée au défaut des talens de l'esprit et des qualités du cœur, est loin de nous, et nous avons lieu d'espérer qu'il ne reviendra jamais. La civilisation moderne nous a fait apprécier suffisamment les sentimens de l'ame et le prix des sciences. Le riche plus que le pauvre apprend à son fils que la fortune, qu'il lui laisse, ne le rendra pas heureux, s'il ne cherche les indispensables élémens du bonheur dans son perfectionnement personnel.

Les Saint-S. (p. 261). Toutes ces objections tiennent évidemment à la difficulté de concevoir le moyen de familiariser la *conscience publique* avec le *réglement* d'ordre social reconnu

juste et *utile* par les hommes les plus MORAUX, les plus *éclairés*, et les plus *intéressés* aux progrès de la *richesse* sociale; or, ce moyen sera, comme il a toujours été à toutes les époques organiques de l'humanité, l'*éducation*.

R. On a assez généralement senti la nécessité de former ce que les Saint-Simoniens appellent la *conscience publique*, et ce qu'on appellerait mieux la *raison nationale*; on connaît encore, surtout chez les peuples *positifs*, quels sont les élémens qui doivent entrer dans sa formation; l'*éducation* n'est en elle-même, que l'application de ces élémens; mais cette application est la condition *sine qua non* de la raison publique ou nationale.

Faire des constitutions, tracer une législation, et même jeter le plan d'une administration nationale, n'est pas l'œuvre des *hautes* CAPACITÉS; il n'y a pas d'élève de nos universités, qui, après avoir fait une étude un peu soignée du *droit public* et de ses *cinq codes*, ne se crût capable de franchir la barrière, et ne se hasardât de faire l'entreprise de l'ouvrage.

Les plus belles lois ne demandent que le travail d'un génie observateur et conséquent. Former la raison publique est la difficulté capitale et le chef-d'œuvre de l'administration nationale.

L'État et les gouvernans, la religion et le clergé ont, à juste titre, jeté les yeux sur l'*éducation*, pour procurer au corps social ce grand bienfait de toute association.

Mais est-il donc si difficile de ressaisir les raisons de cet empressement avec lequel on remonte à la source d'où sortent les idées fondamentales de la vie sociale (*) ?

Tout nous annonce que les habitudes de l'homme sont *opiniâtres*, et souvent *exclusives ;* c'est de là qu'au dix-huitième siècle, on a pris occasion d'observer que la raison de l'homme est *tardive*.

Donnez à un peuple quelconque des habitudes anti-sociales, tout travail sera désormais infructueux sur la génération présente. L'homme est *idolâtre* de ses affections, outre que rarement la raison est assez cultivée pour les diriger dans les voies de la justice et selon les règles de la rationabilité.

L'homme pur est donc l'homme de *l'éducation*, l'homme de la formation, et il est tout simple qu'il faille aller prendre cet homme au berceau, au maillot, au sortir de la création.

Mais à qui cet homme sortant des mains de la création, objet constant des soins de ses semblables, doit-il être livré ?

C'est une question toute de personnes. Les droits de l'État sont positifs ; parce que l'État n'a pas

---

(*) J'entends ici par *vie sociale*, l'ensemble qui forme l'homme selon l'être qu'il doit représenter dans l'association dont il fait partie.

seulement la faculté, mais encore l'obligation de former le *citoyen;* les droits de la religion ne le sont pas moins, parce qu'elle forme *l'homme religieux*. Il ne reste plus qu'à démêler les élémens, et les droits respectifs de l'État et de la religion seront irrévocablement tracés.

Mais il ne peut y avoir ici de conflit de juridiction ; parce que, tout en ayant des objets spécifiques, et suivant des routes distinctes, l'éducation *civile* et l'éducation *religieuse* ont une même tendance, un même but, celui de former l'homme de manière qu'il remplisse ses différens devoirs dans la société, devoirs qui, loin d'être hostiles les uns envers les autres, se prêtent au contraire la main, et s'entre-aident.

On peut donc dire que cette question de l'éducation qui devrait réunir tous les élémens du *progrès*, et qui a été presque toujours le sujet d'une lutte à mort, ne doit ses revers qu'à l'opiniâtreté de ces hommes incorrigibles qui, au lieu de faire un pas vers l'ordre ou plutôt vers *l'organisation*, préfèrent de passer le temps dans des interminables disputes, disputes inutiles pour les champions, nuisibles au peuple et retardatrices du *progrès*.

Les Saint-S. La société de l'avenir, avons-nous dit, sera composée d'*artistes*, de *savans* et d'*industriels* ; il y aura donc trois sortes d'éducation, ou plutôt l'éducation sera divisée en trois branches, qui auront pour objet de déve-

lopper : l'une, la *sympathie*, source des *beaux-arts*; l'autre, la faculté *rationnelle*, instrument de la *science*; la troisième enfin, l'activité *matérielle*, instrument de l'*industrie*.

R. En admettant la défectueuse division de l'éducation saint-simonienne, et le partage *exclusif* qu'ils font des objets qui doivent désormais occuper les soins des hommes, encore ne sommes-nous à rien ; car on sera toujours à se demander, où est l'éducation qui forme l'homme comme homme, et qui doit être commune à tous les hommes, puisque après tout, les hommes sont hommes *toujours* et *partout*, et sont obligés de remplir leur condition comme tels.

On pourra répondre, nous le savons, que ni l'*homme-citoyen*, ni l'*homme-chrétien* ne se séparent de l'*homme* dans la société ; mais en est-il moins vrai que ces différentes qualités et dominations imposent différentes tâches à l'homme?

On sait que l'homme compte des devoirs comme homme ; et qu'il en a comme citoyen, et d'autres encore comme chrétien ; passez donc d'emblée à l'éducation professionnelle d'artiste, de savant, d'industriel, et vous fausserez les notions les plus claires et les plus avérées.

Quand on prétend nous faire grâce de la longue et laborieuse éducation *commune* ou fondamentale, pour passer à l'éducation *professionnelle*, on devrait du moins nous apprendre comment on émancipera

la raison et les sentimens de l'homme, pour le porter du berceau, et cela d'un seul saut, à la virilité rationnelle et sentimentale. Cependant je crois que les tours de *Bosco* ne peuvent rien quant à l'objet.

Une organisation nouvelle de la société, même dans le sens le plus rigoureux des exigences saint-simoniennes, ne hâterait pas l'émancipation lente et graduelle de la raison, ainsi que la formation progressive de la conscience, et par conséquent l'enfant demanderait encore une éducation commune, réductible à tous les modes de l'existence sociale, avant que de s'appliquer aux spécialités des beaux-arts, des sciences ou de l'industrie.

Les Saint-S. (p. 264),... ; mais d'abord nous nous occuperons de l'ÉDUCATION MORALE.

Celle-ci est à peu près entièrement négligée ; elle n'a point de place dans les discussions auxquelles le public prend intérêt : si quelques tentatives annoncent l'intention de la réorganiser, de nombreuses répugnances se manifestent aussitôt ; or, ces répugnances ne viennent pas de ce que les tentatives qui sont faites ne sont pas appropriées aux besoins sociaux, mais d'une prévention absolue contre la pensée même de systématiser, d'organiser l'éducation morale.

Cette répugnance s'explique aisément : tout *système* d'idées morales suppose que le *but* de la société est aimé, connu, et nettement défini : or, ce but aujourd'hui est un mystère, et l'on ne croit pas même possible à l'homme de connaître avec certitude sa *destination* sociale.

R. Avant de redresser ce que ce point de doctrine contient de défectueux et d'erronné, il importe de faire remarquer que la division de l'éducation en éducation *générale* ou *morale*, et éducation *spéciale* ou *professionnelle* n'est pas admise par les Saint-Simoniens, dans le sens des idées que nous y attachons.

Ceci observé, nous convenons avec les Saint-Simoniens que l'éducation *morale*, qui, par là même qu'elle est morale, devient générale, est assez généralement négligée, ou du moins offre une désolante anarchie (*).

(*) Lorsque nous disons que la *science morale* est généralement négligée et offre une désolante anarchie, nous n'entendons pas dire qu'on n'enseigne pas la morale, ou qu'on l'assied sur de fausses bases; ce serait manquer à la vérité et méconnaître les faits qui la constatent; sachant combien la morale, bien entendu la morale religieuse, est capable d'animer et de vivifier la formation de l'homme, chacun s'empresse de proclamer qu'elle occupera la première place dans les soins qu'il va consacrer à l'instruction publique. Examinez la chose de près, et le détail vous révélera la plus complète absence de l'enseignement, ou un entier désordre dans son application, ou ce qu'il se donne par pièces et morceaux, sans aucun ordre d'idées, ni de principes; sans suite, ni gradation; sans plan, ni direction; enfin, dans l'absence la plus absolue d'une organisation quelconque de cette importante branche de l'éducation populaire.

Il ne reste qu'à rechercher la cause du retard où on est d'organiser la *science* de la morale qui doit compléter l'œuvre de l'éducation populaire.

Les Saint-Simoniens, comme on vient de le voir, la trouve dans les répugnances que soulèvent les tentatives qui ont pour objet l'organisation de cette science.

Ces répugnances existent réellement ; elles sont communes avec les résistances ordinaires qui se lèvent contre les améliorations commandées par l'idée du perfectionnement. Ces résistances sont-elles de nature à arrêter le progrès? Je ne le pense pas. Elles le retardent ; mais la raison, le bon sens, la justice percent enfin, et triomphent de ces obstacles que, par la plus inconcevable anomalie sociale, le monde éclairé compte encore dans son sein.

La cause du retard se trouve ailleurs, et je crois en effet qu'elle est dans le défaut des moyens, ou dans l'insuffisance des tentatives qui ont été faites jusqu'à nos jours.

Plusieurs sciences doivent leur origine aux efforts du dix-huitième siècle. La science du *droit naturel* a été cultivée ; Burlamaqui a fait un pas dans la carrière ; plusieurs auteurs allemands surpassent Burlamaqui. Cette science est-elle complétement *fixée*? Point du tout ; l'objet demande encore une longue élucubration du génie de l'homme.

Mais a-t-on bien compris que l'instruction que nous demandons qu'on *scientifie*, demande, au préalable, que les principes du *droit naturel* soient clairement tracés et déterminés, en d'autres termes que la science du *droit naturel* devienne la base de la *science morale*?

C'est cependant une réflexion qu'on ne doit pas perdre de vue.

Après Fénélon une foule d'auteurs de plus ou de moins de force se sont occupés de l'*éducation des filles*; des femmes, telles que madame De Lambert et madame Campan, se sont aussi distinguées par d'intéressans travaux. Toutes ces intelligences supérieures ont fait de judicieuses réflexions, et nous ont légué d'excellentes idées. Mais ont-elles combiné un plan d'instructions? Ont-elles régularisé leurs leçons? Ont-elles coordonné les divers points de l'objet? Ont-elles spécifié les principes fondamentaux? Ont-elles classé les matériaux? Enfin, ont-elles organisé la *science*?

On ne peut méconnaître, sous ces différens rapports, l'insuffisance de leurs travaux.

La philosophie du siècle dernier a travaillé beaucoup à l'organisation, d'un système d'éducation complet et uniforme; malheureusement, elle a cherché à la dégager de toute idée religieuse, et on sent que c'était bâtir l'édifice sur le sable.

La science est donc encore à créer, et je crois

que d'immenses difficultés s'opposent à la découverte de ses premiers élémens constitutifs; mais il faut dire que ce n'est pas une raison de désespérer; ce que les temps antérieures n'ont pas trouvé, les temps à venir peuvent le découvrir.

En tout cas, aucune opposition quelque bien qu'elle fût servie dans ses moyens de résistance, ne ferait force contre celui qui serait assez heureux pour organiser la science, si toutefois elle harmonisait avec la religion.

Les Saint-Simoniens expliquent la répugnance à admettre l'organisation de l'éducation morale, parce que tout système d'idées morales suppose que le *but* de la société est aimé, connu et nettement défini, tandis que ce but est aujourd'hui un mystère.

Nous répondons que le but de la société, et même celui de l'association, n'est plus un mystère pour personne, si ce n'est, peut-être, pour les Saint-Simoniens.

Pour nous, le terme de la société humaine est nettement tracé dans les règles de nos croyances; mais fussions-nous moins chrétiens encore, la chose ne souffrirait aucune difficulté.

Le déisme et le naturalisme, tout en combattant, de leur mieux, la révélation, n'ont jamais révoqué en doute le but de la société, et encore moins les fractions chrétiennes y ont-elles trouvé des difficultés.

La destination sociale, en tant que destination sociale, est donc connue et aimée de tout le monde, les disciples de Volney eux-mêmes admettent et respectent ses règles, au milieu de leur *matérialisme social*.

Les Saint-S. On tombe d'accord qu'il existe un enchaînement dans les faits physiques, on n'en admet pas dans les faits humains; ceux-ci, même les plus généraux, sont considérés comme dépendant du *hasard*, comme subordonnés à des accidens, heureux ou malheureux, mais enfin à des *accidens*, et par conséquent à des causes étrangères à la sphère de la *prévoyance*.

R. On admet un enchaînement dans les faits physiques, parce que ces faits ont des causes *déterminées* et *nécessairement* agissantes, causes auxquelles ces faits sont subordonnés. Ces causes ont leur *portée* au-delà de laquelle elles deviennent impuissantes; mais jusque-là elles font respecter les droits de leur pouvoir.

Pour ce qui regarde les faits humains, nous ne pouvons pas tenir le même langage, parce que ceux-ci ont une cause *déterminante* de tous les momens, ou *librement* agissante, et par conséquent une cause qui échappe souvent à la prévoyance, et qui trompe l'attente de l'homme.

Malgré ces considérations, nous devons dire que les faits humains sont le résultat d'une cause quelconque, mais d'une cause *libre*, d'une cause

dont les actes ne sont pas déterminés ; de sorte que l'on peut dire que dans les faits humains il n'y a pas d'*accidens*, à moins que par *accidens* on n'entende les faits qui n'ont pas été prévus, et qui ne sont pas dans les modifications ordinaires de l'activité sociale.

Ce n'est plus là que donner dans une erreur vulgaire, en faisant une transition brusque de l'être à ses relations avec les causes co-existantes.

Les Saint-S. (p. 265). Enfin, si quelques esprits plus rigoureux cherchent à trouver, dans les progrès accomplis jusqu'à ce jour la révélation de ce que nous réserve l'avenir, ils arrivent précisément sur le sujet qui nous occupe, à cette conclusion, que systématiser, organiser, ordonner l'éducation morale, ce serait rétrograder vers l'état social le plus arriéré, vers la barbarie du moyen âge ou le despotisme oriental. Dès lors il ne faut pas s'étonner de l'indifférence profonde où nous vivons relativement à l'éducation morale, et de l'effroi même que cause toute tentative de la systématiser : avec la persuasion qu'il est impossible de *prévoir* l'avenir de la société, il est naturel qu'on ne s'occupe pas d'imprimer une *direction* aux esprits ;

R. 1. Il n'est pas vrai que dans le sens de ces esprits systématiser, organiser, ordonner l'éducation morale, ce soit rétrograder vers l'état social le plus arriéré ; ce serait au contraire, consolider la société sur les bases sur lesquelles elle est assise, et l'éloigner de l'avenir saint-simonien.

En organisant l'éducation morale, on prépare les plus solides moyens de fixer la raison publique chez une nation, et de corroborer l'existence de son ordre social.

2. Il n'est pas plus vrai de dire que nous vivons dans une indifférence profonde relativement à l'éducation morale.

Nous pouvons, à cet égard, donner des raisons frappantes : les hommes *au progrès* exploitent l'objet avec une persévérante opiniâtreté; et il n'est pas possible de citer, après celui de la religion, un autre sujet qui ait été traité autant que celui de l'éducation. Le public, de son côté, reçoit avec une incroyable avidité tout ce qui a trait à la matière; ce qui prouve évidemment trois choses : que l'éducation morale n'est pas *organisée*, puisqu'on écrit tant et si diversement sur l'objet; que les hommes supérieurs ont compris combien il est important de l'organiser, et de la faire servir de pivot à la formation de la société; enfin, que, sous ce rapport, le public est dans les ténèbres, et qu'il sent le pressant besoin de s'éclairer, afin de pouvoir marcher avec plus d'assurance dans les voies difficiles de la formation de la jeunesse.

3. Sans causer de l'effroi, il n'est pas moins vrai que la tentative d'organiser l'éducation morale, cause quelque inquiétude à une certaine classe de catholiques qui ne sont pas tout-à-fait *rétrogrades*,

pour être trop craintifs. Il est certain qu'après l'enseignement purement religieux, celui-ci mérite le plus d'attention de la part des amis de la religion.

Le système qui organiserait l'éducation morale doit être basé sur la religion; pour nous, sur la religion catholique encore; et il doit harmoniser avec elle, en outre que cette doctrine touche à l'*ame* de la religion. Il s'en suit que, pour peu que l'ouvrage fût abandonné à des mains inhabiles ou à des mains infidèles, il porterait le caractère de l'insuffisance ou de l'erreur, et il ne tarderait pas à porter ses fruits de désordre sur le terrain de la religion ou dans la morale.

4. L'avenir dans l'ordre est certain, connu et *prévu*, c'est de cet avenir seul que l'homme doit s'occuper; c'est à lui qu'il doit s'attacher; c'est à lui qu'il doit imprimer une direction. Quant à l'avenir du désordre et du mal, nous sommes en droit de ne pas nous en inquiéter, et de l'abandonner aux causes qui le produisent, et qu'il n'est pas toujours dans le pouvoir de l'homme de bien de prévenir ou d'arrêter.

Les Saint-S. (p. 267). D'autres répondront que chacun porte dans *sa raison* individuelle le moyen de connaître ses devoirs, et qu'il a dans les impulsions de *sa conscience* une sanction suffisante des prescriptions de *sa raison*, un mobile assez puissant pour être toujours déterminée à agir conformément à la *justice* et à la *vérité*.

R. C'est la maxime fondamentale du naturalisme ; ses partisans prétendent que la raison n'a pas besoin de secours étranger ; qu'elle se suffit à elle, et qu'elle est pleinement déterminative des devoirs de l'homme. La *conscience* de son côté, qui, elle-même, n'est autre chose que la raison *sentimentalisée*, répondrait de leur accomplissement.

Les chrétiens n'ont pas cessé d'opposer les faits aux raisonnemens des partisans du naturalisme, et ils leur ont constamment demandé comment ni la raison, ni la conscience n'ont rempli leur tâche pendant les quarante deux premiers siècles de la création ? Comment cette raison *suffisante*, n'a-t-elle pas suffi à déterminer simplement les règles de la justice humaine ? Comment n'a-t-elle pas suffi à fixer les rapports entre Dieu et l'homme, considéré comme simple objet de création ? Comment n'a-t-elle pas épuré son culte ? Pourquoi n'a-t-elle pas déterminé les devoirs de l'homme à l'homme dans la société ? Et comment cette conscience, que les naturalistes *divinisent*, n'a-t-elle pas pu garantir l'exécution d'une seule vérité connue ?

Ce sont autant de questions que les chrétiens ont faites au naturalisme, et jamais le naturalisme n'y a pu répondre avec quelque satisfaction.

Nous avons également défié les défenseurs de la raison *exclusive* de nous citer un seul philosophe de l'antiquité qui, avant que l'Évangile soit venu

éclairer le monde de ses lumières, ait seulement approché de la doctrine de Jésus-Christ.

On s'est borné à nous citer Socrate, comme ayant *préparé* les voies du christianisme, et les chrétiens ont démontré qu'outre son *insuffisance*, ni la doctrine, ni les mœurs de Socrate ne répondaient à la pureté de la morale évangélique.

Au surplus la raison et la conscience ne sont elles-mêmes des règles de conduite, que pour autant qu'elles aient été dressées. On sait combien il est difficile, en certaines circonstances, de connaître les règles qui doivent déterminer telle action. Les idées et les affections ont également besoin de guide, et c'est la religion qui leur doit prêter aide et assistance.

Les Saint-S. (p. 289). La confession a été dans ces derniers temps l'objet de censures unanimes. On n'a vu en elle qu'un moyen de séduction et d'espionnage, qu'une pratique mise en usage par le clergé pour appuyer ses vues ambitieuses, pour satisfaire des passions individuelles. Ce jugement était une conséquence logique de la condamnation portée contre la doctrine catholique, prise dans son ensemble.

R. La confession auriculaire et sacramentelle a été beaucoup et diversement combattue.

1° Les réformateurs du seizième siècle se sont élevés avec acharnement contre cette institution, prétendant qu'elle n'est fondée ni sur l'écriture sainte, si sur la tradition des premiers siècles.

Daillé, qui est en vénération chez les protestans, a écrit beaucoup sur ce sujet; il a été réfuté par les catholiques, et principalement par D. Denis de Sainte-Marthe, dans un *traité de la confession*, imprimé à Paris en 1685.

Les catholiques ont désigné plusieurs passages de l'Évangile qui établissent la confession, entr'autres celui de saint Jean, chap. 20, v. 22 et 23, qui dit : *Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux auxquels vous les retiendrez.* On ne comprend pas comment les apôtres auraient pu faire usage du pouvoir qui leur fut légué, de *lier* et de *délier*, sans connaître les péchés *en particulier*.

Les catholiques ont également cité plusieurs saints pères qui, dans les trois premiers siècles, ont mentionné l'institution de la confession.

Mais supposons pour un moment que la confession ne soit pas d'institution divine, et encore les réformés n'y gagneraient-ils rien; il suffira toujours aux catholiques de reconnaître en elle une institution de l'Église universelle, et la loi la plus sage, la plus utile à la morale chrétienne et la plus avantageuse aux fidèles que la religion compte parmi ses institutions.

Les réformés modérés ne sont pas déjà si éloignés de convenir de cette vérité. Lorsqu'ils se sont aperçus combien l'abolition de la confession avait

contribué, chez eux, au relâchement des mœurs, ils se sont souvent repentis d'avoir touché à cette institution. Les protestans de Nuremberg envoyèrent une ambassade à Charles-Quint, pour le prier de la rétablir chez eux par un édit; ceux de Strasbourg auraient également désiré de la remettre en usage. D'après un article de la *confession* d'Augsbourg, elle a été conservée en Suède (*).

2. La philosophie du dix-huitième siècle a encore renchéri sur les accusations dirigées contre la confession par les réformateurs. Elle a cru trouver dans cette institution un moyen de séduction et d'espionnage; loin de contribuer à la pureté des mœurs, elle aurait servi à les dépraver....!

Ce sont autant de blasphèmes dignes d'une philosophie incrédule et anti-sentimentale. Si la religion n'avait pas pris l'initiative, la société aurait avantageusement institué la confession dans l'intérêt de la morale publique.

Nous sommes toujours tenté de demander aux incrédules quelles institutions, dans le monde, seraient capables de remplacer la confession, en ne la considérant que comme institution civile.

La confession n'a pas prévenu tous les crimes, et elle n'a pas toujours retenu la main du malfai-

---

(*) Voyez *Dictionnaire de Théologie*, par M. l'abbé Bergier, article de la *confession*.

teur. Louis XI allait à confesse, et cependant sa vie fut déréglée....

Les catholiques n'ont jamais prétendu que la confession fût un remède infaillible contre les excès d'une vie dépravée. Outre les grâces attachées à son institution, et dont Dieu est le seul dispensateur, la confession est encore éminemment *sentimentale*, en ce qu'elle est éminemment capable de faire pénétrer dans le cœur de l'homme les sentimens d'humilité, de douceur, de bienveillance, de probité, et surtout cette fervente dévotion et cette onctueuse piété qui inspirent à l'ame l'horreur du vice, l'éloignent du lieu de la corruption, et la reportent sur le terrain des plus sublimes vertus.

L'inviolable secret qui lie le confesseur plus étroitement que les chaînes qu'on met aux pieds du captif, et qui étouffe l'écho de la confidence sacrée plus puissamment encore que le poignard qu'on lui appliquerait à la gorge, est pour le coupable un entraînant attrait d'un sincère aveu de ses crimes. Il ne voit pas dans son confesseur un juge prêt à lancer contre lui un fatal arrêt de mort, ni derrière lui un bourreau, préparant le glaive destiné à trancher une vie qui lui est chère, et qui est encore nécessaire pour expier des crimes qu'une main criminelle a commis, et qu'un cœur *repentant* abhorre et déteste.

Cependant la confession n'est pas curative de toutes les faiblesses humaines, et encore moins de ces méchancetés calculées, tristes fruits d'un cœur cupide ou haineux. Quelle que soit la force de la grâce et l'appui de la religion et de la morale, la volonté conservera toujours le suprême empire sur ses actes libres, et elle les dirigera ou dans le chemin du salut ou dans les voies de la perdition.

Ah! philosophes, que ne sentez-vous tout ce qu'éprouve de douceur et d'onction cette ame pénétrée de ses fautes, qui se jette aux pieds de l'Eternel, pour avouer combien elle est coupable d'avoir offensé un Dieu bon *par excellence!* Que ne sentez-vous ce qu'éprouve un fils qui fait l'aveu de l'outrageante insoumission dont il s'est rendu coupable envers un bon père! Que ne sentez-vous encore ce que produit de bonheur conjugal cette réconciliation que la confession vient d'opérer entre deux époux que des passions humaines avaient désunis et isolés!

Vous demandez des lois pour punir les crimes et des juges pour les appliquer aux coupables, et vous ne voulez pas de confession pour prévenir le mal, ni des confesseurs pour corriger les criminels; jugez si votre morale est philantropique; si elle est sentimentale!

3. Viennent enfin les Saint-Simoniens, qui ne sont ici, comme en mainte autre circonstance, ni

réformateurs, ni philosophes ; ils pensent que la confession était éminemment utile, éminemment morale aussi long-temps que la doctrine chrétienne elle-même demeura en harmonie avec les besoins de l'humanité ; c'est-à-dire que la confession était chose bonne jusqu'au seizième siècle, parce que, jusque-là, le christianisme était approprié aux besoins de la société ; mais que depuis cette époque la confession est passée de mode, parce que la religion chrétienne est passée de date.

Si, dans le cas actuel, les Saint-Simoniens sont moins religieux que les réformateurs et les philosophes, ils sont, en revanche, plus logiques ; car il est tout simple que, si dans le temps le christianisme était bon, ses institutions devaient être bonnes ; dès qu'il ne répond plus aux exigences du siècle, ses institutions, ses lois, sa doctrine, sa morale, son culte, doivent cesser avec lui.

Nous ne pouvons que répéter ici, ce que nous avons dit et montré ailleurs, que les besoins religieux et moraux de la société actuelle sont ceux de la société ancienne, sauf les convenances sociales, et par conséquent que la religion de nos pères doit être la nôtre et celle de la postérité.

Les Saint-S. (p. 290). Mais à l'époque de la plénitude de la doctrine dont elle (*la confession*) était un des principaux moyens d'action, on ne doit voir en elle qu'un mode de *consultation*, par lequel les hommes les moins moraux, les moins

éclairés venaient chercher les lumières et les forces qui leur manquaient auprès de leurs supérieurs en intelligence, en moralité ;

R. Il n'est pas possible de se mettre plus évidemment en opposition avec les faits qui constatent que les catholiques ont, de tout temps, regardé la confession comme une loi divine *positive*. S'ils n'avaient vu dans le confessional qu'un bureau de *consultation*, ils se seraient dispensés d'aller prendre leurs conseils à l'Église, puisqu'ils les auraient trouvés ailleurs.

Mais il est encore plus absurde de dire que les hommes les moins moraux se servaient de ce moyen expiatoire ; une série d'expériences non interrompues nous apprennent au contraire que ce sont les gens les plus pieux qui font un usage habituel de la confession. La vie déréglée à laquelle l'homme s'abandonne, le décide d'abord à renoncer à l'usage de ce sacrement, tandis que le retour à la vertu ramène aussitôt le pécheur à la pratique de la confession.

Les Saint-S. (p. 303). Nous aurons d'ailleurs à montrer plus tard comment cette négligence des intérêts *industriels* et des sciences *physiques* tenait à une cause profonde, et n'était qu'une conséquence logique du dogme chrétien tout entier, qui n'avait pas pu et n'avait pas dû comprendre le développement de l'activité *matérielle* de l'homme, parce que, avant toutes choses, il fallait, à cette époque, détruire le mode suivant lequel s'exerçait alors cette activité, la *guerre*.

R. D'abord le développement des intérêts *industriels* et des sciences *physiques* n'a aucune relation directe avec la guerre. Dans le moyen âge l'activité *matérielle* de l'homme consistait en ce qu'elle consiste de nos jours, et elle s'exploitait dans ce temps comme elle s'exploite encore. Elle n'enfantait pas la guerre; mais la guerre, lorsqu'elle éclatait, rétrécissait nécessairement le cercle de ses opérations.

La religion chrétienne, dont le dernier terme, sur la terre, est d'adoucir les mœurs de l'homme et de sanctifier ses actions, ne devait pas manquer de restreindre les opérations militaires. Néanmoins elle n'a pas été instituée pour anathématiser la *guerre*.

Comme nous avons vu tantôt, la religion (car ce que l'Église décide, nous le croyons conforme à l'esprit de la religion) consacre le principe de la conservation personnelle, et permet à l'homme *injustement* assailli de repousser la violence par la force; le principe de la conservation nationale ne peut pas être en dehors de considération, et la nation doit avoir le droit de repousser, au moyen des armes, les injustes agressions de l'étranger. Il est si vrai qu'en certains cas l'Écriture-Sainte ordonna elle-même aux Hébreux de faire la guerre aux peuples païens qui se refusaient aux ordres de Moïse d'évacuer la Palestine.

Mais ce qui est encore plus inintelligible, c'est que la négligence des intérêts *industriels* et des sciences *physiques*, ait été une conséquence logique du dogme chrétien tout entier. L'activité morale du chrétien est plus ou moins basée sur son activité matérielle; l'une et l'autre sont également en honneur dans la religion; on ne peut pas méconnaître cette grande vérité, sans encourir le risque d'être taxé de mauvaise foi; le vice qui condamne l'absence de l'activité matérielle comme de l'activité morale, est rapporté entre les *péchés capitaux*, dont la fuite a été, de tout temps, *spécialement* recommandée aux fidèles.

Mais est-il donc si difficile de rechercher et de trouver les causes de l'abandon où sont restées, au moyen âge, l'exploitation des intérêts matériels et la culture des sciences physiques? La population, qui était considérablement inférieure à celle des temps modernes, ne sentait pas la nécessité d'exploiter la terre, comme on la sent maintenant, quoique dans ce temps le sol fût aussi productif qu'il l'est de nos jours, pour ceux qui se donnaient la peine de le cultiver. L'avancement de la civilisation a augmenté les besoins de l'homme, et a établi une concurrence dans la société, qui, à son tour, a provoqué un accroissement d'activité matérielle.

Les sciences physiques ne pouvaient pas s'émanciper d'elles-mêmes; elles doivent leur naissance

et leur développement au génie et aux recherches de l'homme; mais chez aucun peuple, les sciences ne dévancent la civilisation; au contraire, elles en sont le résultat. La religion qui avait reçu pour mission spéciale de civiliser la société, devait naturellement commencer par dégager l'esprit de ces épaisses ténèbres qui offusquaient la lumière de l'intelligence, et par débarrasser le cœur de ces affections qui entraînaient constamment l'homme vers les idées matérielles, et l'empêchaient de s'élever à la hauteur de son élévation morale; en un mot, elle devait se borner à réhabiliter l'homme, en rappelant ces deux grands mobiles à leur condition primitive.

Ce soin a occupé la religion jusqu'au seizième siècle, et alors l'intelligence a pu s'élancer, galopper, pour ainsi dire, dans le chemin des investigations scientifiques. Les sentimens se sont également trouvés en état de disposer de leur mouvement, et de le diriger dans le sens du perfectionnement moral.

Les Saint-S. (p. 315). Si, comme nous le pensons, la doctrine de Saint-Simon est la doctrine sociale de l'avenir, si elle doit produire sur l'humanité *tout entière* une rénovation semblable à celle qui a été opérée sur *quelques peuples* par le christianisme, on doit sentir, non seulement que nous ne pouvons employer nos réunions à la discussion *détaillée* des doctrines du passé, sous quelque nom qu'elles se présentent, mais encore qu'on ne saurait nous attaquer avec fruit qu'en se plaçant sur notre terrain même;

R. Dès le moment que nous avons entrepris la réfutation de la doctrine de Saint-Simon, nous avons compris cette vérité, et nous avons senti le besoin d'obéir à l'invitation que nous font les Saint-Simoniens. Ils rejettent toute autorité, antérieure à leur doctrine; ils refusent l'Évangile et les écrits des Saints Pères que nous citons, lorsque nous sommes en discussion avec des chrétiens; la législation humaine n'est pas non plus une règle capable de les faire fléchir, parce qu'ils la croient vicieuse.

Les Saint-Simoniens ont porté leurs discussions sur un terrain tout nouveau, du moins pour ce qui regarde une grande partie de leurs dogmes: ils argumentent sans cesse de l'insuffisance des doctrines du passé, pour la direction de l'avenir de l'humanité; du vice de l'organisation actuelle de l'ordre social; de la mauvaise constitution de la propriété; et de l'injustice de la législation.

Celui qui veut combattre la doctrine de ces messieurs, doit naturellement se présenter sur le terrain sur lequel il se croit provoqué, et accepter le genre de combat qui lui est offert. Nous croyons avoir ponctuellement répondu à ces justes exigences; car nous avons toujours suivi les Saint-Simoniens dans leurs raisonnemens *propres*; nous croyons les avoir pressés sur le terrain sur lequel nous avions été provoqué, comme ami de la reli-

gion et partisan de ses dogmes ; nous croyons les avoir battus jusque dans leurs derniers retranchemens, en les suivant pas à pas ; en leur faisant voir que la doctrine de l'Évangile, abstraction faite de son caractère de révélation, est encore la meilleure de toutes celles qui, jusqu'ici, ont alimenté les idées des hommes, et dirigé leurs pas ; qu'elle est pleinement *satisfaisante* pour les besoins moraux et religieux de la société à venir, comme elle l'a été pour ceux de la société ancienne ; que leur doctrine est incohérente et sans ensemble ; qu'elle est destructive de l'activité qui doit animer les relations sociales ; enfin, qu'elle est inapplicable à l'être de l'ordre social, quand même on le supposerait infiniment supérieur à ce qu'il est actuellement.

Il est certain que, si nous avions eu affaire à l'une ou l'autre de ces fractions chrétiennes qui, tout en admettant en principe l'autorité de l'Évangile, combattent l'enseignement théorique de la religion, nous aurions aussi, dans la discussion des questions vitales, allégué le sentiment d'un témoignage vénéré, et nous y aurions trouvé des armes puissantes en faveur de notre doctrine.

La chose devint inutile dans les discussions que nous avons engagées avec les Saint-Simoniens ; ceux-ci étaient en droit d'opposer la fin de non recevoir à la citation d'une autorité dont, dès le premier moment, ils ont décliné la compétence ;

et les raisonnemens que j'aurais basés sur ce terrain, n'auraient pas manqué de tomber à faux.

Les Saint-S. (p. 318). Cependant, sous son aspect le plus frappant, la législation est trop intimement liée à l'éducation dont elle est un complément, pour que nous ne fassions pas au moins un exposé rapide des principales idées de l'école sur ce sujet,

R. Cette idée n'est pas juste pour les temps modernes, où on est parvenu à tracer plus nettement la ligne qui sépare les attributions de la vie sociale de celles de la vie privée.

La législation détermine le mode du gouvernement national et les relations de l'homme à l'homme, dans tout ce qui concerne la vie publique; elle fixe les devoirs du sujet envers l'État; elle établit les droits privés du citoyen, et lui en garantit la libre jouissance contre quiconque tenterait d'y porter atteinte.

L'éducation sort de la sphère des droits publics, et entre dans le sanctuaire de la *vie privée;* elle forme l'homme dans l'intimité de ses affections.

Les anciens ont cru, il est vrai, que l'éducation de l'homme faisait partie de la législation; c'est que dans ce temps, les lois embrassaient ce mode de l'activité humaine. Aujourd'hui la législation et l'éducation sont deux élémens de progrès, mais des élémens de nature différente, des élémens qui ne se touchent qu'indirectement.

On nous objectera probablement que l'instruction publique marche sous l'égide de la loi, et qu'elle en reçoit l'impulsion. Nous répondons que dans un gouvernement bien établi l'instruction publique ne doit pas être l'objet d'une législation spéciale; elle doit naître, vivre et croître sous l'inspiration d'une simple administration.

Enfin, on peut faire remarquer en général que les lois sont déterminantes des devoirs et des droits du citoyen, et répressives des crimes, tandis que l'éducation porte sur le perfectionnement personnel de l'homme.

Les Saint-S. (p. 325). Aux grandes époques de régénération, il s'opère donc une transformation du système politique; des mots anciens reçoivent une acception nouvelle, et des mots nouveaux apparaissent pour désigner des impressions également nouvelles. Cet avertissement nous paraît nécessaire pour éviter des objections qui tiendraient à ce que sous les mots VICE et VERTU, on placerait des faits que le présent nomme ainsi, mais que l'avenir qualifiera autrement.

R. Les Saint-Simoniens entendent par *vertu* tout ce qui favorise la marche de la société humaine vers le but qu'elle se propose d'atteindre, c'est-à-dire vers le but qu'ils lui supposent, et par *vice*, tout ce qui fait obstacle à son développement.

Il est inutile de faire remarquer que nous, chrétiens, attachons une toute autre idée aux termes *vertu* et *vice*; ces mots ont, chez nous, une

valeur réelle et déterminée, et ne sont pas soumises aux modifications du temps, comme le pensent les Saint-Simoniens.

Je crois qu'on confond assez souvent le *devoir* avec la *vertu*; cependant ces deux êtres sont essentiellement distincts : pour le faire comprendre, je n'ai qu'à observer que la plupart du temps la vertu fait faire ce que le devoir ne commande pas.

Le devoir chez l'homme prouve qu'il est susceptible de sentimens; la vertu, de son côté sanctionne le devoir, et en sanctifie l'accomplissement. Il en résulte que la vertu ne crée pas le devoir, mais qu'elle en est la gardienne.

Le devoir suit les diverses phases de la vie sociale, et il leur est propre spécifiquement; c'est ainsi que ce qui est vertu dans telle circonstance deviendrait vice dans telle autre; ce qui est un acte de bienfaisance et *vertu* chez le jeune homme qui ne se trouve lié par le devoir d'aucune particularité, devient une dilapidation et par conséquent *vice* chez le père de famille qui est restreint par l'idée du plus impérieux devoir, celui de l'entretien de sa famille.

Les anciens, disent les Saint-Simoniens, se faisaient un jeu de la mort, uniquement pour montrer du courage, vertu par excellence des temps anciens. L'idée ne prouve pas que l'inutile sacrifice de la vie fût une vertu; mais seulement que la

barbarie de cet âge le faisait regarder comme un acte de grandeur d'ame. Dans ce même temps les hommes les plus démoralisés trafiquaient d'une diffamante volupté en l'honneur d'une certaine déesse; ce n'est pas à dire pour cela qu'il y eût autant d'actes de vertu dans cette dégradante brutalité, que nous y comptons de traits de vice.

Ni la vertu, ni le vice ne sont ambulatoires; dans le temps on a souvent cru pratiquer la vertu par des faits qui témoignaient de la plus grande iniquité et de la plus profonde immoralité; l'Évangile et le temps sont venus redresser les idées et guérir le cœur de l'homme; s'en suit-il que les idées de justice et les pensées de sentiment que nous avons acquises soient également soumises aux modifications du temps, et soient à leur tour, modifiées, changées, bouleversées? C'est en effet anéantir foncièrement l'idée constitutive de la vertu et du vice, parce que c'est soumettre la vertu et le vice, la vérité et l'erreur, aux mêmes alternatives, et donner la même supériorité à l'avenir sur les sentimens et les lumières du présent, que celle que le présent compte sur la plus ténébreuse et la plus immorale barbarie.

Les Saint-S. (p. 328). Et en effet, messieurs, le jury n'est-il pas une conséquence de la *défiance* inspirée, soit par l'immoralité présumée de la loi, soit par la crainte de la corruption ou du moins de l'ignorance dans la magistrature?

On a voulu être jugé par ses *pairs*, aussitôt qu'en morale, comme en politique, on n'a plus reconnu de *supérieur*.

R. C'est une preuve frappante de l'immoralité que certaines institutions modernes introduisent dans la société, et de la dégradation des mœurs publiques, qui en est l'inévitable suite.

On n'a eu recours à l'institution du jury, véritable anomalie légale, monstruosité législative, sortie d'une collision entre la défiance et la supériorité, que lorsque le sentiment de respect que nous devons à nos juges, est tombé sans force et sans vie, sous les coups des manœuvres révolutionnaires.

Ce n'est là qu'une conséquence logique de la défiance systématisée. Lorsque l'on était parvenu à rendre le gouvernement suspect au peuple, il devenait facile aux anarchistes et à cette bande de révolutionnaires qui n'est sortie des antres où elle se tenait cachée que pour le malheur de l'humanité, de ne faire voir dans le *corps judiciaire* qu'un guet-apens, dressé contre les droits et la sûreté des citoyens.

En principe, les juges furent déclarés, en masse, suspects, susceptibles de corruption, livrés à la suggestion d'une autorité sanguinaire, supposition insultante pour le pouvoir, et injurieuse aux membres de l'ordre judiciaire.

Mais ce sont les sentimens religieux d'un peuple qui souffrent surtout de pareilles théories. Une reli-

gion d'amour ne voit partout que des sentimens ; la seule hypothèse d'une faute à venir est, chez elle, un crime de lèse-charité. Que dira-t-on de cet esprit de noirceur qui couvre tout l'avenir de crimes, et qui les porte sur un terrain où on ne devrait rencontrer que les sentimens de la vénération? Qu'on nous dise si c'est sentimental, si c'est religieux, de ne voir dans ceux qui sont appelés à faire justice sur la terre, comme Dieu la fait dans les régions célestes, que des scélérats, toujours prêts à faire le sacrifice de leur probité et de cette justice qui les a élevés à la haute dignité dont ils sont revêtus !

A côté de cette anomalie *judiciaire* se trouve une immoralité *législative*, celle de la *responsabilité ministérielle*.

On sait que cette institution attribue le gouvernement du pays aux ministres, et fait du roi, dans lequel la religion voit un être révéré, un automate, un jouet diplomatique, une pierre nécessaire à la bâtisse de l'édifice administratif, enfin, un véritable *soliveau*, roi des grenouilles de la fable.

Un gouvernement quelconque ne marche bien que pour autant que le peuple est régi par des lois sages qui trouvent leur garantie d'exécution dans la formation d'un corps judiciaire bien choisi et bien organisé ; que l'administration est bien dirigée ; que l'instruction publique est réglée ;

surtout, qu'on est parvenu à asseoir la raison nationale.

Lorsque toutes ces indispensables conditions concourent à former un bon gouvernement, alors les ministres, simples exécuteurs de la volonté royale qui, à son tour, ne doit être que l'expression vivante des dispositions législatives, viendront revendiquer l'honneur d'un ouvrage qui ne leur appartient pas, parce que, ordinairement, il n'a pas été façonné sous leurs mains!

Cette institution est l'invention de sombres projets. Elle doit faire oublier au peuple qu'il est gouverné par un roi, objet de son amour et de son estime, et le mettre vis-à-vis des ministres envers lesquels il n'est redevable d'aucun bienfait, et dans lesquels il ne voit rien qui commande le respect.

Il est certain que, si l'on parvenait à organiser, dans l'Europe, cet immoral système de régenter, la royauté et, avec elle, toute autorité tomberaient insensiblement en discrédit, et cesseraient d'être, pour les peuples, un sujet de vénération, une raison de soumission, et un lien de l'ordre social.

Louis-Philippe paraît avoir compris l'absurdité de cette institution : on rapporte qu'à l'audience qu'il accorda le 6 juin, à trois membres de l'*opposition-Lafitte* (*), il leur déclarait qu'on attribuait

(*) MM. Arago, Odillon-Barrot et Lafitte, députés à la chambre des représentans de Paris.

à tort à Casimir Périer *le système que suivait le gouvernement ; que c'était le sien propre, celui de la France, celui que réclamaient ses opinions et ses intérêts.*

Je crois que Louis-Philippe a raison, et que nos *nouveaux* rois feraient très-bien de tuer la *responsabilité ministérielle*, comme nos révolutionnaires étouffent la *souveraineté populaire*, à l'ombre de laquelle ils vivent, croissent et se conservent, en créant de nouvelles dynasties avec le droit de succession *à perpétuité*.

Mais la responsabilité ministérielle, derrière laquelle nos jurisconsultes modernes prétendent cacher la personne du roi, ne fait rien pour l'*inviolabilité royale*.

La révolution de juillet s'est-elle contentée de châtier les ministres *responsables* des fameuses ordonnances qui ont perdu la monarchie de France? La révolte a dirigé ses coups contre un roi que la charte déclarait *inviolable*.

La révolution de septembre s'est-elle bornée à demander le rappel de Van Maanen; dès qu'elle s'est trouvée en mesure de faire davantage? Elle a renversé une autorité sanctionnée par le consentement unanime de toutes les puissances, et *légitimée* par une existence *non-contestée* de quinze ans.

Et de quelle existence encore? D'une existence qui n'avait pas reçu la vie dans les principes de

l'*usurpation*, connue sous le nom de droits de *conquête;* mais qui était le résultat d'une transaction *européenne*.

En résumé, la responsabilité ministérielle est injuste dans ses principes, puisqu'elle rend les ministres responsables des fautes d'une volonté étrangère (*) ; elle est immorale en ce qu'elle accoutume le peuple à oublier son roi, et à perdre l'estime qu'il lui doit ; et elle est infructueuse dans ses résultats, en ce que l'insurrection l'outre-passe, pour aller atteindre l'autorité royale.

Les Saint-S. (p. 344). Pour *juger* un fait particulier, il faut être placé à un point de vue plus élevé que celui où se trouvait l'auteur de ce fait, il faut embrasser plus de choses, plus d'intérêts que lui : pour apprécier si un fait est *anormal*, il faut connaître le fait *général* qui y correspond.

R. Ce que nous venons de dire du jury tombe sur l'immoralité de cette institution, en ce qu'elle

(*) On comprend facilement que nous n'entendons pas décharger les ministres de la responsabilité de leurs actes extra-royaux. Si, dans l'exercice de leurs fonctions, ils méconnaissent les lois, ou agissent contrairement à elles, il est tout simple qu'ils deviennent, comme tout autre fonctionnaire public, justiciables devant la loi. Seulement nous ne concevons pas comment on justifie cette manie de rendre les ministres responsables de ces arrêtés qui n'ont ou, du moins, qui doivent être censés n'avoir d'existence que par la volonté royale.

repose sur une présomption que toutes les lois répudient.

Le peuple doit être jugé par ses *pairs*, disent les partisans du jury, parce que le pouvoir est *corrupteur*, et les juges sont *corruptibles*. En partant du fait, le pouvoir aurait pu répondre : les accusés doivent être jugés par une justice spéciale, parce que les pairs pourraient s'entendre et se liguer avec leurs *pairs*, et les coupables compteraient d'avance sur l'impunité de leurs crimes.

Nous prévoyons une objection, et nous voulons y répondre.

Les juges peuvent devenir officieux envers le pouvoir qui solde, et.....

La même supposition peut se faire contre l'intégrité des employés de l'ordre administratif, contre celle des membres du pouvoir exécutif, et même contre le clergé fonctionnant, qui est également soldé par l'État. Je ne vois aucune raison qui milite dans le premier cas, sans se reproduire dans les cas suivans. Ce moyen de corruption, s'il était permis de le supposer, se trouverait amplement dédommagé par les voies de suggestion, qu'ouvrent au peuple les relations sociales, en dehors desquelles se trouve le gouvernement.

Mais nous voulons dire un mot de l'inopportunité du jury.

On croit communément que c'est la connaissance

des lois qui donne la supériorité d'*intelligence* aux juges. On a tort si on s'attache *exclusivement* à cette considération. L'étude des sciences donne aussi un tact des faits sociaux que n'acquiert pas le peuple.

Mais le jury, dit-on, ne s'occupe que de constater le fait, et l'application de la loi appartient encore au corps judiciaire. — Nous voulions en parler.

C'est jouer sur les mots : la loi n'est autre chose, dans les causes criminelles, que l'application de la peine prononcée; tout dépend du fait.

Tel individu est-il coupable de tel crime? Voilà la question posée, et le jury, en répondant : oui, il est coupable, ou : non, il n'est pas coupable, définit complétement la culpabilité ou la non-culpabilité de l'accusé; la condamnation du coupable ou l'acquittement du prévenu suit inévitablement l'arrêt du jury.

On ne réfléchit pas assez que, dans les causes criminelles, toutes les difficultés se rattachent au fait, qui est presque toujours plus ou moins *obscur*, et non pas à la loi qui est toujours *claire* et précise. Il n'est pas difficile de définir et de comprendre que la loi punit de mort l'homicide volontaire, commis avec préméditation ou de guet-apens; mais il est très-difficile, souvent, de dire si l'homicide existe dans tel cas individuel, c'est-à-dire s'il conste

du *corps de délit* ; et il est encore plus difficile, de s'assurer qu'il a été commis avec *préméditation*. Cependant ce sont les jurés, et non pas les juges, qui sont appelés à définir ces questions qui constituent essentiellement le crime.

Or, nous prétendons que pour juger ces *faits* les juges ont encore, sur les jurés, une supériorité à laquelle ceux-ci n'atteindront jamais.

La vérité s'aide, et l'erreur est abandonnée à elle-même sans secours et sans appui. Aussi voyez comme la lumière est *progressive*, tandis que les ténèbres sont *stationnaires;* on n'a qu'à les mettre en contact, pour anéantir les ténèbres, parce qu'elles se retirent à mesure que la lumière exerce son influence.

Les études ne donnent pas seulement à l'homme la connaissance du droit; elles lui assurent encore une force d'esprit qui lui permet d'apprécier la valeur du fait, de ses circonstances, des causes qui l'ont amené, et des intentions qui l'ont fait commettre. C'est toucher la question au *cœur*, parce que c'est vérifier ce qui doit constituer la culpabilité.

Un exemple va jeter beaucoup de lumière sur la question.

Pour que l'homicide volontaire ou le meurtre soit puni de la peine de mort, il faut qu'il soit commis avec *préméditation*. Mais qu'est-ce que la

préméditation, et quand existe-t-elle? Question grave qui décide toujours de la peine capitale.

La *préméditation* du Code Pénal n'est pas la *préméditation* de la conscience publique; celle-là consiste dans le projet et le dessein formé *avant l'action*, celle-ci n'est que le *propos délibéré* de toutes les actions *humaines*; de sorte que la préméditation de la conscience publique se trouve souvent là où la préméditation de la loi n'existe pas, et par conséquent si le jury, qui, d'ordinaire, modèle ses pensées sur les raisons de la conscience publique, n'est pas en garde contre ses impressions, pourrait fixer une culpabilité qui n'existerait pas dans le sens de la loi.

Si cette vérité avait besoin d'être corroborée, il suffirait d'interroger l'expérience. Qu'est-ce qui fixe spécialement l'attention des juges? Ce ne sont pas les dispositions de la loi; elles sont connues; mais c'est le soin d'établir le fait et de vérifier la culpabilité. Demandez encore aux jurés ce qui les embarrasse le plus, et ils vous répondront également que c'est la vérification du fait et des preuves qui constituent la culpabilité.

Enfin, ce sont ces raisons qui ont fait du jury un enfant de *malédiction* aux yeux du peuple. Nos révolutionnaires avaient cru trouver dans l'absence de cette institution un *grief* qu'ils pouvaient porter sur leur *liste*. A peine la révolution l'a-t-

elle porté sur le tableau de ses nouvelles institutions politiques, que le peuple réclame, et que le peuple se laisse condamner pour ne pas devoir *siéger*.

Les Saint-S. (p. 360). La religion, nous dit-on de toutes parts, est un fruit de l'enfance des sociétés; un produit des temps où l'imagination était leur unique flambeau : à quoi bon s'en occuper aujourd'hui? Les progrès de la *science*, ses étonnantes découvertes, ont, à cet égard, émancipé l'esprit humain, et doivent le préserver à jamais de retomber dans cette illusion des premiers âges; la *science* a sapé la religion jusque dans ses fondemens; elle a réduit les prêtres à leurs véritables rôles, celui de dupe ou celui d'imposteur; elle a démontré que leur enseignement n'était qu'une pure illusion lorsqu'il n'était pas un long mensonge.

R. C'est au fond la doctrine de l'*origine de tous les cultes*. Dans son temps déjà, Dupuis a attribué l'origine de toutes les religions à l'exaltation de l'imagination de l'homme; il a même cru voir le principe des divinités mythologiques dans les signes du zodiaque.

Les chrétiens pensent que la science, dans son développement, n'a cessé d'appuyer les dogmes de la foi, surtout ceux qui sont susceptibles de vérification, ou qui ne sont pas purement *théoriques*.

La *science*, nous le savons, lorsqu'elle commença à exercer son influence dans le monde, a puissamment secondé la religion à débarrasser le peuple de

ses idées superstitieuses; les chrétiens eux-mêmes n'en pouvaient pas être totalement exempts; parce que la religion ne pouvait pas guérir, d'un seul coup, une imagination profondement malade; la convalescence est d'autant plus longue que la maladie a été plus grave.

Supposons une société foncièrement superstitieuse, que le christianisme soit appelé à éclairer; répand-il ses lumières sur ce terrain ténébreux, et le couvre-t-il d'un seul trait, comme la lumière matérielle fait disparaître, d'un seul éclat, les ténèbres qui obscurcissent tel appartement? C'est méconnaitre et la condition de l'élément *exploitant*, et la nature de l'être qui doit être exploité.

Le christianisme commença par jeter dans le cœur de la société les principes d'une nouvelle association religieuse, et ces principes devaient *croître* et *produire*, et les superstitions ne pouvaient disparaître que graduellement. Sous ce rapport, les chrétiens savent gré à la *science* de leur avoir porté secours dans les laborieux travaux qui devaient *purifier* l'intelligence, et *sentimentaliser* les mœurs du peuple, et ils lui seront encore reconnaissans de les vouloir aider à achever ce qui leur reste encore à faire.

Mais la science et les découvertes ont-elles fait leur progrès au préjudice de l'*enseignement religieux* du christianisme? Voilà la question vitale qui décide de l'immutabilité de sa doctrine.

Le temps est passé où l'incrédulité faisait illusion. Au début de leur enseignement *régénérateur*, les philosophes du dix-huitième siècle ont fait beaucoup de dupes; ils avaient le talent de faire croire à leurs disciples que le christianisme ne pouvait pas rester debout sous les coups de leurs doctrines philosophiques. Tous ceux qui avaient trop d'esprit pour ne pas les comprendre et trop peu de connaissance pour les juger, se sont séparés de leurs maîtres avec la froide pensée que l'homme doit admettre la religion dans laquelle il est né, sans se permettre aucune recherche ou aucun examen.

Les sentimens de ces amphibies religieux vivent d'incrédulité, et leur conduite revêt les formes trompeuses de la religion; ils n'ont ni assez de forces pour être chrétiens, ni assez de courage pour devenir incrédules; ils passent leur vie dans une crasse ignorance et dans un interminable doute, et ils quittent le monde sans savoir si, au terme de la vie, ils trouveront un *avenir* ou le *néant*.

Si un peu de science éloigne du culte, beaucoup de science y ramène, dit Bâcon.

La science n'a pas plutôt abandonné les coryphées de la philosophie, dans lesquels elle avait cru trouver d'abord d'inévitables modèles, qu'elle a commencé son véritable progrès; un sincère

examen a ramené à la foi ceux que l'*imitation* en avait éloignés.

Nous nous bornerons à citer un seul fait, celui du *déluge universel*, pour prouver que les investigations scientifiques n'ont pas été faites au préjudice de la foi. Ce dogme comptait incontestablement plus d'incrédules, parmi les savans des temps antérieurs qu'il n'en compte de nos jours ; et pourquoi ? C'est que les découvertes sont venues démontrer que la science et la révélation sont d'accord.

Dans son temps Voltaire dit que le déluge est un mystère que la foi enseigne ; mais que la raison ne croit pas (*).

Si dans le temps de Voltaire les sciences naturelles eussent été cultivées d'après des vues philosophiques comme elles le sont de nos jours, il ne se serait pas tant moqué des fossiles marins et des coquilles pétrifiées, déposées sur les montagnes par les pélerins revenant de Compostelle ou par des singes ; il aurait compris avec les défenseurs du déluge que les coquilles fossiles et les bancs calcaires prouvent la réalité du déluge même aux yeux de l'histoire naturelle.

Après avoir prôné les merveilles de la science,

(*) Dict. Philos. article, inondation.

viennent les déclamations des incrédules contre les prêtres qu'elle aurait réduits à leurs véritables rôles, celui de dupe ou celui d'imposteur.

Il n'y a que la plus incorrigible haine et la plus opiniâtre obstination qui puissent faire tenir un pareil langage aux incrédules. Ils ne s'aperçoivent pas encore qu'ils se mettent en contradiction avec l'univers entier!

Malgré les suggestions d'une ombrageuse philosophie, le peuple tient à conserver ses pasteurs; et cependant, c'est bien le peuple qui sait le mieux apprécier les bienfaits qu'il reçoit du clergé; les gouvernemens y tiennent tout aussi fort, même ceux qui ont secoué le joug du catholicisme, comme celui de la Grande-Bretagne; c'est donc qu'ils croient que le clergé est éminemment propre à former et à perfectionner les mœurs du peuple, et à consolider le lien de l'ordre social; enfin, les peuples les plus barbares comptent leurs pontifes.

Mais les incrédules ne devraient pas exiger que les prêtres fussent sans défauts; eux non plus, ils ne donnent pas toujours l'exemple de la perfection morale et sociale. Le caractère sacerdotal ne soustrait pas aux impressions de l'homme, et par conséquent il n'empêche pas de faillir. Ces fautes seront toujours individuelles, et ne préjudicient pas au bien-masse que le clergé fait à la société.

Enfin, il faut être juste, les Saint-Simoniens ne

partagent pas ces opinions et ces divers sentimens des incrédules. Ils ont aussi, disent-ils, fouillé dans les sciences pour savoir ce qu'elles apprenaient, et ils ne sont sortis de leurs profondeurs ni païens, ni catholiques; mais après tout ils n'y ont trouvé aucune preuve, aucun argument de quelque valeur contre ces deux grandes bases de tout édifice religieux; DIEU et UN PLAN PROVIDENTIEL.

L'on voit par là que les Saint-Simoniens ont conservé quelque chose du christianisme; mais il serait bien difficile d'en rabattre encore; c'est décidément la dernière fraction de la doctrine.

Les Saint-S. (p. 366). Nous avons dit alors, sans donner plus de développement à cette idée, que les époques critiques avaient toujours été *irréligieuses;*

R. Cette idée radicale fera à jamais reculer l'homme vraiment religieux devant l'idée de préparer, de conduire ou d'achever l'œuvre révolutionnaire dans son pays. L'anarchie purement matérielle qui remue les masses, et qui les porte à enlever des armes, à piller les propriétés, à assassiner les citoyens qu'on dénonce à l'opinion de la populace, facilite des dispositions qui, malheureusement n'avaient déjà que trop de tendance à des réalités d'excès. Elle envahit les intelligences et se reproduit bientôt dans les habitudes et dans les mœurs.

Le premier succès d'une insurrection quelconque est la véritable cause de la chute du pouvoir *légal*; il rassure les dispositions les plus craintives ; il relève le courage le plus chancelant ; il ranime les espérances ; il met d'un seul coup sous les armes cent mille combattans, que des projets divers appellent sur le champ de bataille. Ces hommes ne demandent ni redressement des *griefs*, ni pouvoir, ni institutions nouvelles; leur mise et les traits altérés de leur visage annoncent assez ce dont ils sont affamés.

Mais il se présente aussi de ces jeunes gens, animés et guidés par le feu qu'allume dans leurs cœurs l'amour de la liberté et des institutions libérales. Ils s'efforcent, mais en vain, de rallier les élémens épars d'une société ébranlée, d'un ordre renversé. En effet, quelle influence peuvent avoir ces voix généreuses, au milieu d'un épouvantable désordre, sur des opinions confuses et sur des sentimens discords ? Ah! elles seront toujours étouffées sous le bruit des armes et sous le poids des sentimens haineux et des discordes nationales.

Les premiers exploits du parti révolutionnaire sont complétement *destructeurs*. L'arme fatale qu'il tient dans les mains témoigne de ses intentions et de ses projets; le succès enfle d'orgueil les partisans du *mouvement*, et les rend souvent insolens et

intraitables. Cependant la société ne vit pas de désordre, et elle ne saurait pas long-temps se soutenir dans cette terrible alternative de repos ou de trouble, d'être ou de néant, de vie ou de mort.

« Ce serait bien mal à propos, dit Burke, que »nos ancêtres, à l'époque de la révolution de 1688, »auraient mérité leur réputation de sagesse, s'ils »n'avaient pas trouvé d'autre sécurité pour leur »liberté qu'en affaiblissant le gouvernement et en »rendant son titre précaire, s'ils n'avaient pas »trouvé de meilleur remède contre le pouvoir »arbitraire que la confusion de l'État ».

Il est triste de voir combien les élémens du bonheur social s'affaisent sous les coups d'une insurrection! Le propre des convulsions sociales, c'est de rétrécir instantanément le cercle des travaux pacifiques, travaux dans lesquels la masse du peuple trouve ses indispensables moyens de subsistance; les travailleurs eux-mêmes se dispersent, et courent s'approprier quelques débris de l'ordre décomposé. La seule industrie à laquelle le principe donne quelque développement, ce sont les spéculations qui jouent sur la *misère publique*, et les calculs qui se basent sur la *fraude*.

L'œuvre est consommée! Les jouissances ont eu leur cours! Ces longues fêtes de 80 jours, dont nous parlent les fastes de l'antiquité, et qui nous

révèlent l'intempérance et le luxe des anciennes cours, sont passées! Elles n'ont laissé, après elles, que le désordre dans les appartemens et la confusion, l'inaptitude dans les idées.

Les réjouissances ont cessé; ici commence l'ouvrage. Les hommes du pouvoir qui s'élève sur les ruines de l'autorité établie, ont bien plus à faire que n'avaient ceux du pouvoir expirant; outre la direction des affaires nationales, qui est déjà un si lourd fardeau pour les *nouveaux* gouvernans, ils ont encore à contenir les amis de l'ancien ordre des choses, et à comprimer le parti ultra-révolutionnaire qui voudrait pousser l'œuvre de la *régénération* jusque dans ses dernières conséquences (*). Ce parti se croit en droit de dicter des lois au trône qui est l'ouvrage de ses mains. Si le pouvoir l'écoute, il se jette sur le derrière du char révolutionnaire, et se laisse entraîner loin du centre où de nouvelles institutions, garantes du repos public, devaient raffermir son être; s'il s'élève au-dessus de lui, il mécontente les plus grands appuis de son existence.

Mais le temps presse; l'anarchie gagne du terrain et de la force; l'être de la société se décompose insensiblement. La souffrance, dans laquelle se

---

(*) Voyez les mouvemens de Paris du 5 et du 6 juin.

trouvent les intérêts matériels, augmente encore la dépravation de la morale publique. Il faudrait des institutions fortes, capables d'*organiser* ce qui est en déça de l'ordre social, et de *réprimer* ce qui va au-delà du premier *mouvement*.

Non, le pouvoir révolutionnaire n'a pas assez de lumière, et il n'est pas en mesure de déployer tant de force; *monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum* (*). Le temps est l'inévitable écueil des gouvernemens issus des orages politiques. Ils ne tardent pas eux-mêmes à sentir leur infériorité; ils s'épuisent en essais et en vains efforts pour relever l'édifice de l'ordre social que de violentes secousses ont renversé, et ils s'usent sous le poids de leur insuffisance!

Et la religion que fera-t-elle au milieu de cette collision d'intérêts privés; au milieu de ce combat de sentimens divers; au milieu de cette lutte d'opinions contradictoires; au milieu de cet épouvantable vacarme qui envahit la société, et qui étouffe tous les sentimens conservateurs de l'ordre social?

Ah! mes amis, la religion se tait, parce que sa voix devient impuissante. Et que voulez-vous qu'elle dise, au milieu du désordre qui rugit; au milieu de cette formidable tempête qui lui bat les flancs,

---

(*) Virgile.

et qui la menace, à toute heure, de l'engloutir? La religion est sans pouvoir toutes les fois que le peuple est sans sentimens; double motif de maintenir l'ordre dans le corps social, de prêcher au peuple la soumission aux lois, de lui inspirer l'horreur de l'insurrection; la religion le commande, et son intérêt l'exige.

Nous terminons ici nos discussions avec les Saint-Simoniens. On peut regarder la réfutation de leurs doctrines comme complétement achevée.

Certes le sujet était susceptible de plus de développement; ce n'est pas dans un cadre aussi circonscrit que celui que nous avons adopté pour notre *Revue*, que l'on peut suffisamment combattre tous les dogmes de la doctrine de cette nouvelle secte anti-chrétienne et anti-sociale, qui embrasse, dans ses projets de destruction, la religion, les institutions politiques et l'organisation de la société tout entière; nous nous sommes vu forcé de mettre des bornes à nos travaux.

C'est pourquoi nous nous sommes contenté de combattre le fond de leurs doctrines, et de réfuter les principales objections qu'ils font contre la religion du Christ et contre l'être actuel de l'organisation sociale. Nous avons même totalement

négligé la partie historique de leurs ouvrages, parce que nous n'aurions pu les suivre sur ce nouveau terrain qu'en donnant une grande extension à nos recherches.

Au reste, c'est au public à juger, si nous avons répondu à ce que la religion était en droit d'attendre de nos travaux, et nous avons déjà plus d'une raison de pouvoir compter sur son suffrage.

Puissent ceux des catholiques qui se sont laissés séduire par les hétérodoxies religieuses et par les parodoxes sociaux de ces novateurs, revenir bientôt de leur premier égarement, et retourner promptement aux sentimens doux et purs qu'inspirent la religion de nos pères et l'amour de l'ordre public!

FIN

DE LA REVUE DU SAINT-SIMONISME.

BP176